

# pratiques de formation

Ethnométhodologies

FORMATION PERMANENTE

UNIVERSITE DE PARIS VIII

**Pratiques  
de  
Formation  
(Analyses)**

Ethnométhodologies

Première publication septembre 1986

Université de Paris 8



## SOMMAIRE

AUTEURS.....	9
EDITORIAL ET PRESENTATION DU NUMERO..... (J.Ardoino et Y. Lecerf)	11
1 – ENJEUX.....	21
1.0 - Présentation du thème (Yves Lecerf).....	21
1.1 - Un mode d'étude du monde social tel qu'il est en train de se faire? ("Comprendre l'ethnométhodologie", fragment d'une interview de Louis Quéré par Georges Lapassade).....	23
1.2 - Une alternative, face à une "crise actuelle de la sociologie française" ? Une nouvelle sociologie, plus proche des vraies réalités du terrain ? ("En- tretien sur la place de l'ethnométhodologie dans la sociologie de terrain ", fragment d'une interview inédite de Jean-René Loubet par Rémy Hess).....	26
1.3 - Une double révolution copernicienne en sociologie ? ("La double révolution copernicienne des Studies" par Jacqueline Signorini).....	28
1.4 - Une anti-sociologie ? Un néo-populisme sociologique ? (Suite de "Comprendre l'ethnométhodologie", interview de Louis Quéré par Geor- ges Lapassade).....	30
1.5 - Une arme intellectuelle pour lutter contre de dangereuses rigidités conceptuelles héritées de la tradition platoniste ? ("Ethnométhodologie : un enjeu culturel", par Paul Loubière).....	39
1.6 - Des enjeux épistémologiques au plan de la théorie sémiotique ? ("Pour une approche sémiotique de l'ethnométhodologie "fragment d'un texte inédit de Robert Marty).....	45

## SOMMAIRE

1.7 - La négation de tout enjeu? L'indifférence? ("Indifférence ethnométhodologique, refus de l'induction, sociologies sans induction", par Yves Lecerf).....	48
2 - HIERARCHIES DE CONCEPTS.....	52
2.0 - Présentation du thème (Yves Lecerf).....	52
2.1 - Peut-on considérer qu'un certain ensemble déterminé de huit concepts soit appelé à jouer en ethnométhodologie un rôle dominant ? ("Huit aspects principaux de l'ethnométhodologie" par Benetta Jules-Rosette).....	53
2.2 - Faut-il au contraire insister sur le rôle central d'un seul concept qui serait l'indexicalité, et sur celui du langage, intervenant "comme méthode" et "comme machinerie" ? ("Sur le langage comme méthode et comme machinerie", par Jacqueline Signorini).....	56
2.3 - Et n'y a-t-il pas des occasions d'indexicalité dans la manière même dont on parle de l'indexicalité? ("Indexicalités de l'indexicalité", fragment d'un texte inédit de Alain Coulon).....	60
2.4 - Peut-on faire usage en ethnométhodologie du raisonnement par induction ? ("Les principaux concepts de l'ethnométhodologie et le refus du raisonnement par induction", par Yves Lecerf).....	65
2.5 - Les "correctifs" et l'ethnométhodologie. (Suite et fin de "Comprendre l'ethnométhodologie" interview de Louis Quéré par Georges Lapsade).....	72
2.6 - La description en ethnométhodologie. ("La sociologie comme maladie ; Le discours scientifique", deux textes de Benetta Jules-Rosette).....	81
3 - HISTOIRES ET MYTHES FONDATEURS.....	85
3.0 - Présentation du thème (Yves Lecerf).....	85

3.1 - Quelles sont les racines américaines de l'ethnométhodologie ? ("Racines phénoménologiques de l'ethnométhodologie" par Benetta Jules-Rosette).....	87
3.2 - Mais les sources américaines de la pensée ethnométhodologique n'ont-elles pas elles-mêmes des sources européennes ? ("Les sources européennes de la pensée ethnométhodologique", fragment d'un texte inédit de Joseph Sumpf).....	89
3.3 - ("Les années d'apprentissage de Harold Garfinkel", par Jean Widmer).....	97
3.4 - ("Les générations successives d'ethnométhodologues aux USA" par Pierce Flynn).....	105
3.5 - Le rôle historique de Aaron Cicourel ? ("La question de la critique des méthodes numériques et statistiques en sciences humaines", fragment d'une note critique inédite sur "Méthode et mesure en sociologie par Alain texte).....	110
3.6 - Mais, l'ethnométhodologie en France ? ("L'ethnométhodologie en France ou le sociologue chez les autophages", par Bernard Conein)....	112
4 - CHAMANS ET SORCIERS.....	123
4.0 - Présentation du thème. ("Etats de conscience" par Patrick Boumard et Georges Lapassade).....	123
4.1 - Les interférences possibles entre problèmes d'indexicalité et problèmes d'états de conscience. ("Politique des paradigmes et question des états modifiés de conscience", note de lecture par Patrick Boumard à propos d'un article de Benetta Jules-Rosette intitulé : "The politics of paradigms contrasting theories of consciousness and society).....	126
4.2 - ("Castaneda disciple de Garfinkel" par Patrick Boumard).....	128
4.3 - Le cas de la thèse de Carlos Castañeda. ("Journal de terrain, journal de recherche, account", par René Lourau).....	133

## SOMMAIRE

4.4 - ("Compétence impliquée et science spécifique d'un état de conscience", par Georges Lapassade).....	136
5 - EDUCATION ET INTERVENTION SOCIALE.....	143
5.0 - Présentation du thème (Yves Lecerf).....	143
5.1 - Panorama d'ensemble de travaux effectués aux USA et en Europe en ethnométhodologie de l'éducation..("Note pour une histoire de l'ethnométhodologie en éducation", fragment d'un texte inédit de Rémy Hess).....	144
5.2 - La question de l'éducation scolaire, génératrice de "labels" de succès ou d'échecs. ("L'interprétation psychologique des comportements d'élèves", note critique de Patrick Berthier sur un article de Hugh Mehan, Alma Hertweck, Sam Combs et Pierce Flynn : Teachers'interpretations of Students' Behaviour).....	150
5.3 - L'étude micro-sociologique des interactions enseignants-élèves. ("Lecture-critique de Hugh Mehan", note critique de Ruth Kohn sur l'ouvrage "Learning lessons").....	161
5.4 - L'éducation des très jeunes enfants. ("L'enfant et l'ethnométhodologie", note critique de Marie-Solange Touzeau sur un article de Robert W. Mackay : "Concepts d'enfants et modèles de socialisation").....	168
5.5 - La problématique générale de l'intervention sociale considérée d'un point de vue ethnométhodologique. ("L'affiliation : analyse de la constitution de l'intervention sur autrui", par Albert Ogien).....	172
LEXIQUE ETHNOMETHODOLOGIQUE (par Yves Lecerf).....	183
BIBLIOGRAPHIE GENERALE.....	215
Notes de lecture.....	231
("A l'orée de la connaissance", par René Barbier)	

## AUTEURS

- Jacques texte*, sciences de l'éducation, Université Paris 8.  
*Patrick Berthier*, sciences de l'éducation, Université Paris 8.  
*Patrick Bouvard*, sciences de l'éducation, Université Paris 8.  
*Bernard Conein*, sociologie, Université Paris 8.  
*Alain Coulon*, sciences de l'éducation, Université Paris 8.  
*Pierre Flynn*, études anglophones, Université Paris 8.  
*Rémy Hess*, sciences de l'éducation, Université Paris 8.  
*Benetta Jules-Rosette*, sociologie, Université de Californie à San-Diego.  
*Ruth Kohn*, sciences de l'éducation, Université Paris 8.  
*Georges Lapassade*, sciences de l'éducation, Université Paris 8.  
*Yves Lecerf*, informatique, Université Paris 8, et ethnologie, Université Paris 7.  
*Paul Loubière*, philosophie, Université Paris 1.  
*Jean-René Loubat*, sciences de l'éducation, Université Lyon 2.  
*René Lourau*, sciences de l'éducation, Paris 8.  
*Robert Marty*, institut de recherche en sciences de la communication et de l'éducation, Université de Perpignan.  
*Albert Ogien*, sociologie, Université libre de Bruxelles.  
*Louis Quéré*, sociologie, CNRS, Centre d'Etude des Mouvements Sociaux, Paris.  
*Jacqueline Signorini*, informatique, Université Paris 8, et ethnologie, Université Paris 7.  
*Joseph Sumpf*, linguistique et informatique, Université Paris 8.  
*Marie-Solange Touzeau*, informatique, Université Paris 8, et ethnologie, Université Paris 7.  
*Jean Widmer*, sociologie, Université de Fribourg (Suisse).

(Coordinateur principal du numéro : Yves Lecerf).



## L'ethnométhodologie et l'alternative des sciences sociales

(Editorial et présentation du numéro)

Bien que l'on ait pu observer en France, dans les deux années qui viennent de s'écouler, une très nette augmentation du nombre de publications situées dans la mouvance du courant ethnométhodologique et de débats mettant en discussion les options de l'ethnométhodologie, il n'en demeure pas moins qu'aujourd'hui encore, la situation générale de diffusion des idées de ce courant reste du niveau de la confidentialité. Nous devons donc supposer qu'une proportion non négligeable des lecteurs de notre revue n'aura pratiquement jamais entendu parler du sociologue américain Harold Garfinkel, et ne sauront donc a fortiori même pas qu'à tort ou à raison, la révolution épistémologique proposée par cet auteur en 1967 dans les "Studies in Ethnomethodology" est désormais tenue par certains pour au moins aussi importante que celle apportée en son temps par la publication du "Capital" de Karl Marx.

Cette situation de quasi-confidentialité en France des thèses de l'ethnométhodologie n'a, croyons-nous, guère même été entamée par la récente publication de plusieurs excellentes synthèses, dans la revue "Sociétés" d'une part, et dans la revue "Problèmes d'épistémologie en Sciences Sociales" d'autre part ; ni même par l'ouvrage "Décrire : un impératif ?" que viennent d'éditer W. Ackermann, B. Conein, C. Guigues, L. Quéré et D. Vidal. Car s'il est un point sur lequel s'accordent tous les auteurs qui parlent aujourd'hui, en France, d'ethnométhodologie, c'est bien le constat du caractère ardu de ce sujet; reconnaissant que les thèses proposées par le courant ethnométhodologique sont extrêmement difficiles à comprendre, même pour des spécialistes chevronnés des questions épistémologiques. Louis Quéré (1984) écrit du reste à ce propos, ceci : "Garfinkel n'est pas un auteur facile. Ses textes résistent à la compréhension et à la traduction. Leur lecture demande un effort herméneutique considérable. Mais celui qui le fait est comblé au-delà de son attente. Car petit à petit s'éclairent les instructions et recommandations qu'il donne pour l'analyse de la réalité sociale, et qu'il

regroupe sous le mot-repère d'ethnométhodologie. Comme ce sont des instructions pour voir ce qui, bien que vu, ne retient jamais l'attention, ce qui est "seen but unnoticed", elles produisent, lorsqu'elles sont déchiffrées, un véritable effet de révélation. Comment donc entrer dans Garfinkel ? Comment ensuite s'orienter dans l'appropriation de ses textes ? Il n'y a pas de recette qui puisse garantir le succès de l'entreprise."

Par ailleurs, et que ce soit à tort ou à raison, on ne peut manquer de se sentir tout de même interpellé par l'affirmation selon laquelle la publication des "Studies in ethnomethodology" de 1967 serait un événement aussi important que celle, en son temps, du "Capital" de Karl Marx. Beaucoup sans doute présumeront qu'une outrance se cache dans une telle prise de position. Mais comment en juger vraiment, dans une situation où presque tout le monde peut comprendre ce que dit Karl Marx, et où presque personne ne peut comprendre ce que dit Garfinkel ? Et où pourtant, tous ceux qui ont réellement fait l'effort de pénétrer la pensée de Garfinkel semblent prêts à admettre que la révolution épistémologique proposée par cet auteur pourrait bien être en effet un événement de première grandeur ?

Il n'est à notre avis pas admissible qu'un débat d'une telle envergure puisse indéfiniment rester cantonné dans la confidentialité. Mais, au dire même de la plupart des spécialistes, il sera extrêmement difficile que le débat sorte de cette confidentialité, pour la simple raison que notre éducation commune oppose une sorte de mur à la compréhension des thèses ethnométhodologiques. Et c'est le constat du paradoxe (à notre avis intolérable) d'une telle situation qui nous a poussés à proposer qu'un numéro double de cette revue soit entièrement consacré à l'ethnométhodologie ; de même que ce constat nous pousse dès maintenant aussi à recommander que d'autres revues que la nôtre en fassent autant ensuite, afin de créer progressivement les conditions d'un débat ouvert et non plus discret sur le bien-fondé (ou le mal fondé) des thèses du courant ethnométhodologique.

Une question vient, alors, à l'esprit : pourquoi, en contrepartie, ou, plutôt "pour quoi" la vogue de l'ethnométhodologie à l'université de Paris 8-Vincennes, à Saint-Denis ? En quelques années la tendance s'affirme incontestablement. Depuis le succès d'Arguments ethnométhodologiques, d'autres articles, des "communications", au fil des colloques, et même des enseignements dans quelques universités, ont contribué à une certaine diffusion de la pensée de Garfinkel et de Sacks. Certes, en fonction de son histoire propre, l'université Paris 8, et, notamment, l'UER des Sciences de l'Education, ne pouvait rester indifférente à une approche des phénomènes humains qui venait recouper les

courants d'une "contre-sociologie", soutenue par l'analyse institutionnelle, contestant "l'induction" et les prétentions généralisantes de la sociologie positiviste, en étayant les démarches de "l'analyse interne", de "l'analyse des implications", de l'intervention et de la "recherche-action", déjà esquissées, au long des vingt-cinq dernières années par Georges Lapassade, René Lourau, René Barbier, Rémi Hess, Antoine Savoye, Patrice Ville, Alain Coulon, Jacques Texte, etc. Mais il ne s'agit pas, pour autant, d'une mode intellectuelle venant s'ajouter, ou se substituer, à d'autres comme, en leur temps, après l'épuisement de la dynamique des groupes, la "clinique" des "nouvelles thérapies" de la "gestalt", du "potentiel humain", des psychologies existentielles et humanistes à la redécouverte de Reich, non plus que des avatars du "politique" s'abîmant dans les écrits des "nouveaux philosophes". La rencontre entre l'analyse institutionnelle et l'ethnométhodologie est appelée à déborder les questions de méthodes, qui font, longtemps, écran aux problématiques épistémologiques qui les supportent. Même si elle se rattache bien à la question de l'indexicalité, par quelques côtés, la querelle de "l'analyse interne" resterait assez vaine et n'aurait guère d'objet autre que de réhabiliter une "socioanalyse", en quête d'un champ pratique encore rentable si on ne s'efforçait pas de la situer dans le contexte beaucoup plus large des sciences anthro-po-sociales et de l'intelligence spécifique de la complexité et de la particularité qu'elles supposent, dans la mesure où ces dernières s'articulent essentiellement à des pratiques sociales, sinon à des praxis.

Ainsi en va-t-il de l'ethnométhodologie, elle-même. Plutôt, donc, que d'opposer, assez schématiquement, la démarche ethnométhodologique à la plupart des autres, comme nombre de zéloteurs s'obstinent encore à le faire, il nous paraît important de repenser et de relire les apports de cette école en fonction de la crise épistémologique que nous traversons, avec l'élaboration des Sciences de l'Homme. Ce sont, alors, les pensées de Freud et de Lacan, de Marx, d'Edgar Morin, de Castoriadis, de Bateson et de Wilden qu'il s'agit d'articuler et de conjuguer à celle de Garfinkel. L'une des principales difficultés sur lesquelles achoppent aujourd'hui les sciences anthro-po-sociales, toujours finalisées, en fonction des interrogations et des projets portés par les pratiques qui les suscitent, et auxquelles elles renvoient, en voulant donner une certaine intelligibilité de leur complexité, c'est l'inadéquation des modèles canoniques d'une science linéaire, postulant la transparence au moins potentielle de ses "objets", comme la réduction toujours possible du complexe au simple, par le jeu d'une analyse toute de décomposition. Là où l'intelligence organique, mécaniste, économique, synchronique et structurale (selon les époques) postulait la clarté d'une logique comme clef ultime des combinaisons élémentaires voulant prétendre, asymptotiquement,

tiquement, épuiser la réalité, l'affirmation du primat de la signification sur le sens, de la communication sur le langage, et du jeu de relations de "l'expérience" des "sujets" à leurs environnements, avec la reconnaissance de "l'indexicalité", l'hypothèse de la "compétence unique", redonnent quelque légitimité à l'opacité comme matière première de la connaissance, en ouvrant, du même coup, des approches méthodologiques alternatives permettant de s'y familiariser pour pouvoir en rendre compte néanmoins. Plus généralement, comme le souligne très bien Edgar Morin, nous souffrons dans nos entreprises de connaissance d'une pensée disjonctive qui veut à toute force séparer l'homo demens de l'homo sapiens, à travers l'ordre de ses catégories et qui aboutit finalement à morceler le savoir. L'unité de l'esprit humain, si toutefois elle s'élabore à travers l'Histoire, ne peut être cherchée que dans la quête du sens et dans le jeu des significations, attestant le caractère irréductiblement téléonomique des activités humaines, donc des praxis et des pratiques sociales, et, par conséquent, des investigations scientifiques et de la recherche, autrement dit de l'entreprise de connaissance qui est, elle-même, une de ces pratiques sociales. Une fois encore, pour connaître la nature et les phénomènes, c'est la nature même de la connaissance qu'il s'agit d'interroger en premier lieu. Dans cette perspective anthropocosmologique où les visions du monde apparaissent également comme des modèles structurant très profondément la connaissance, la démarche ethnométhodologique retrouve tout naturellement sa place, au sein d'un ensemble toutefois beaucoup plus vaste et la qualité de ses apports déborde considérablement les énoncés méthodologiques dans lesquels on se complait encore trop volontiers à vouloir l'enfermer. Quels que soient les "domaines de l'homme" concernés : psychothérapies, politique et changement social ou Sciences de l'Homme, les impasses auxquelles aboutissent nos pratiques tiennent à nos façons de penser les choses, le monde, et nos relations à l'un comme aux autres. L'intérêt d'une telle optique pour évoquer la problématique de l'éducation dans le monde moderne est assez évident.

Encore faut-il que la notion même d'éducation soit entendue beaucoup plus largement et profondément que selon l'usage dominant chez les spécialistes de ces disciplines. Si les instances familiales, scolaires et universitaires exercent bien, entre autres, la fonction éducative dans nos sociétés, elles sont loin de l'épuiser pour autant. L'éducation beaucoup plus encore que la transmission des savoirs et des savoir-faire, organisée, sous forme d'apprentissages et d'enseignements, est l'expression de la Culture d'une Société et, à ce titre, implique des valeurs, une "vision du Monde", des "modèles" implicites, souvent inconscients, débordant très largement les "humanités" de la "culture cultivée", parce

que plongeant leurs racines dans l'imaginaire social où ils puisent aussi bien les énergies créatrices que destructrices, les "projets" que les mythes, les leurres et les chimères. En ce sens, l'éducation est "savoir être", formation du sujet, élaboration de la relation à soi et au monde, autant, sinon plus, qu'acquisition de "savoir" et de "savoir-faire" étroitement entendus. Le problème est, alors, comme le veut Francis Imbert, dans *Pour une Praxis éducative*, de trouver les conditions d'un retour de pratiques, toujours "réifiées" et pétrifiées, à une "praxis" vivante. La relation de formation, dans ses dimensions interindividuelles et micro-groupales, aussi bien que socio-économiques et politiques, ce qui suppose une lecture "multiréférentielle" est profondément marquée par son "indexicalité". L'intelligence des "faits" et des "pratiques" éducatifs est, elle-même, impensable hors de la perspective d'une théorie générale des sciences de l'Homme. L'apport ethnométhodologique est donc précieux. C'est dans ce sens qu'un certain nombre d'entre nous veut, aujourd'hui, s'orienter. Mais il reste beaucoup à faire et l'ethnométhodologie ne saurait, par ses seules ressources, y suffire.

Le principal problème est, sans doute, celui de la lecture en fonction de laquelle on regarde les apports spécifiques de l'ethnométhodologie. D'une certaine manière, tout mouvement de pensée s'affirme en se positionnant et, généralement, en s'opposant aux autres courants qui le précèdent. Ainsi, l'ethnométhodologie interroge profitablement la sociologie établie, avec sa prétention d'énoncer des lois, des éléments de connaissance, à portée générale si ce n'est universelle. Au demeurant, après sa reconquête de "territoires" déjà occupés, l'ethnométhodologie d'accusatrice se fait affirmatrice et tente, à son tour, de légiférer sur les ruines de ses prédécesseurs. Certains de ses courants, car ils sont multiples, restent orthodoxes au projet de remise en question initiale des sciences humaines établies, tandis que d'autres s'attachent davantage à la construction d'une méthodologie et d'une théorie nouvelles. On a pu parler, dans ce sens, de l'opposition entre une ethnométhodologie "chaude" (Garfinkel) et une ethnométhodologie "froide" (Sacks). Il faudrait, maintenant, distinguer entre une pensée ethnométhodologique ouverte à l'intelligence du paradoxe et de la contradiction et, par conséquent, relevant, elle-même, d'une lecture dialectique, et une ethnométhodologie "missionnaire", plus dogmatique, qui commence à se prendre exagérément au sérieux. Parfois, par la grâce de Castaneda, promu fils spirituel de Garfinkel, le "Yaki" tend, trop facilement, peut être, à se faire "ya qu'à". Si l'humour garde, également, quelque importance dans l'aventure intellectuelle il faut, pour le trouver, le chercher, encore, trop attentivement, au sein de ces mouvances.

Les limites actuelles de l'ethnométhodologie nous semblent résider essentiellement dans le parti pris toujours farouchement intellectualiste de cette école. Bien que la gestion de l'indexicalité et la règle de la compétence unique privilégient l'écoute et la familiarité avec le terrain, sinon l'objet étudié, en mettant, du même coup, l'accent sur la complexité de la communication et le statut très particulier de l'implication dans les sciences humaines, tout ce qui est de l'ordre de l'imaginaire et de l'inconscient reste trop facilement hors de portée de l'instrumentation proprement ethnométhodologique. Les apports de la psychosociologie et, plus généralement, des sciences humaines classiques (Education, thérapie, intervention dans les groupes et les organisations) n'ont pas été réellement intégrés. On se demande bien pourquoi ? Certaines anecdotes faisant désormais partie de la liturgie ethnométhodologique, si elles servent d'argument à l'appui de tel ou tel point important de la théorie témoignent, par contre, d'une naïveté déconcertante, sinon affligeante, sur le plan clinique.

De cette richesse incontestable d'apports, dont la portée féconde ne saurait plus sérieusement être niée, il reste à déterminer ce qu'il faut en retenir, et ce qui doit être rejeté, ou entendu de façon beaucoup plus relative. Trop souvent, au risque d'une nouvelle doctrine, on attend que l'étudiant assimile telle quelle, la totalité du corpus. Telle n'est pas l'intention des coordonnateurs de ce numéro double de la revue *Pratiques de formation analyses*. Nous avons voulu présenter, en articulant l'ethnométhodologie, et ses démarches, au champ de l'éducation et de la formation, un éventail de problématiques et d'outils pouvant incontestablement contribuer à renouveler et, surtout, à stimuler la réflexion autour des questions épistémologiques que se posent, aujourd'hui, les chercheurs au sein des disciplines dites anthropo-sociales. La fonction du "lexique" est, à cet égard, très importante. A chacun, maintenant, d'effectuer critiquement ses choix.

Venons en maintenant à la question du "lexique". C'est bien entendu la prise de conscience de l'existence d'une sorte de "mur d'incompréhensibilité commune" autour de l'ethnométhodologie qui nous a poussés aussi à accorder dans le présent numéro, et contrairement à l'usage habituel de cette revue, une très large place à un "lexique ethnométhodologique". On sait en effet que toute mutation épistémologique importante a pour conséquence de modifier les significations du langage dans son entier ; mais dans le cas de l'ethnométhodologie, certains axiomes cognitifs de base subissent une mutation telle que les décalages sémantiques qui en résultent au niveau de l'ensemble du vocabulaire d'usage courant peuvent atteindre des ampleurs énormes ; d'où la nécessité de consigner correctement ces décalages dans des lexiques qui sont encore à construire, et dont celui que nous proposons ne donne qu'une préfiguration très succincte.

La génération d'âge dont nous faisons partie a, il est vrai, déjà connu et partiellement surmonté, comme on s'en souviendra, un problème d'hermétisme commun du même genre à propos de la réforme de l'enseignement des mathématiques, enseignement qu'il s'agissait d'adapter aux nouvelles conceptualisations proposées par l'école "Bourbaki". Une mutation complète du vocabulaire mathématique d'usage courant était pour cela nécessaire. Lorsque cette mutation eut lieu, plusieurs générations de parents (y compris ceux qui avaient reçu dans le passé d'excellentes formations mathématiques) se sont subitement trouvées en situation de ne pas comprendre les mathématiques enseignées à leurs enfants dans les plus faibles niveaux même des classes secondaires ; alors que les enfants eux-mêmes, ayant directement commencé à apprendre dans le cadre des nouveaux concepts et du nouveau vocabulaire, comprenaient en général parfaitement les mathématiques dites "modernes".

Aurions-nous donc, avec ce lexique l'ambition qu'un lecteur moyen de notre revue, ayant lu celle-ci, puisse couramment manipuler les principaux concepts de l'ethnométhodologie ? Ce qui a été dit plus haut à propos de l'hermétisme commun des thèses ethnométhodologiques donne clairement à entendre qu'il n'en sera rien. Bien trop puissante est l'empreinte laissée dans l'esprit de chacun par les catégories communes de l'éducation couramment diffusée aux générations actuelles. Mais par contre, nous pouvons tout de même raisonnablement souhaiter, et même espérer, qu'après une lecture attentive de cette même revue, tout lecteur soit en mesure de percevoir :

- l'existence d'un réel et profond débat, mettant en cause les structures cognitives que l'enseignement actuel impose implicitement à nos enfants et aux étudiants de nos universités ;

- et l'importance considérable de l'option qui se trouve par ce fait même ouverte en termes d'organisation des systèmes d'éducation.

Puisqu'il importait donc beaucoup à nos yeux de faire percevoir à nos lecteurs l'existence d'un débat mettant en cause un très haut niveau d'enjeux d'éducation et de civilisation, il nous a semblé naturel qu'une première section de cette revue regroupe des contributions ou des fragments de contributions propres à frapper l'esprit, du fait de la véhémence même avec laquelle de tels enjeux y étaient mis en avant. Et ainsi en a-t-il été donc fait. Chacun des auteurs présentés conserve bien entendu la responsabilité de ses propres idées ; et le propos de notre revue vise simplement, par leur présentation, à favoriser le mouvement

d'intérêt que commence à susciter aujourd'hui, dans des cercles de plus en plus larges, le débat ethnométhodologique.

Mais immédiatement après ce premier contact, il nous a semblé important aussi qu'une seconde section du numéro attire l'attention des lecteurs sur l'existence du fameux "mur d'incompréhension" dont nous avons parlé plus haut. Dans cette seconde section donc, intitulée "Hiérarchies de concepts", nous avons regroupé des contributions et fragments de contributions mettant en évidence :

- le caractère anormalement décalé des significations que l'ethnométhodologie est obligée d'accorder aux termes de langage les plus usuels ;

- et l'existence surtout d'une logique reliant entre eux tous ces décalages ; logique au nom de laquelle il faudrait refuser toute pertinence à l'utilisation de "sabirs" épistémologiques emmêlant des concepts ethnométhodologiques avec des concepts non ethnométhodologiques ;

- avec donc une impossibilité de mélange qui fait que l'univers de l'ethnométhodologie apparaît comme une globalité : ou bien on est capable d'y entrer conceptuellement complètement, ou bien on n'est pas capable d'y pénétrer du tout.

Suite à quoi aussi, puisque "monde" de l'ethnométhodologie il y a, il nous a semblé raisonnable de laisser entrevoir, dans une troisième section, les visages de ceux qui peuplent ce monde à part, à travers des contributions et fragments de contributions traitants de l'histoire du courant ethnométhodologique. Il aurait été pourtant trop ambitieux d'aller jusqu'à prétendre construire par nous-même, en quelques pages et dans cette revue, une synthèse définitivement objective de l'histoire encore bien récente de ce courant. Aussi avons-nous, pour rendre clairement manifeste la modestie de nos ambitions en cette matière, pris le parti d'intituler cette troisième section : "Histoires et mythes fondateurs". Nous ne pouvions, non plus, concevoir ce numéro sans rappeler au lecteur :

- qu'il existe de nombreuses parentés et affinités entre ethnométhodologie et ethnologie (ne serait-ce qu'au niveau déjà de l'origine du mot "ethnométhodologie");

- et qu'un débat ethnologique particulièrement étrange et sensationnel (présentant il est vrai une certaine dimension de scandale aussi) a été récemment consacré, à travers de nombreuses publications critiques, à un élève de Garfinkel nommé Carlos Castaneda, dont la thèse même (au jury de laquelle figurait Garfinkel en personne) est devenue un best-seller mondialement célèbre. Or, nous avons reçu des contributions concernant cette intéressante affaire ; et nous n'avons pas voulu les laisser de côté : si bien que nous les avons regroupés dans une quatrième section intitulée : "Chamans et sorciers", puisqu'en effet c'est de ces "médiateurs sociaux" que parle couramment l'oeuvre de Castaneda.

Il fallait bien sûr attirer l'attention, enfin, sur l'importance des questions d'éducation, et une cinquième section a donc été consacrée à des contributions et fragments de contributions présentant un tableau des relations actuelles entre "ethnométhodologie et éducation". Ce dossier n'a certes pas la prétention d'apporter sur un tel sujet une synthèse que l'on puisse considérer comme ayant valeur de somme définitive, ni comme étant fermée. Plus que toute autre à nos yeux, cette question de l'ethnométhodologie dans l'éducation apparaît au contraire comme ouverte. C'est à son niveau que se situeront tôt ou tard, croyons-nous, les débats les plus cruciaux pour l'avenir de l'ethnométhodologie. Il ne nous semble pas possible de clore maintenant cette présentation, sans en venir à formuler des remerciements et des excuses.

Des remerciements d'abord, à tous ceux qui ont bien voulu envoyer à cette revue des contributions, dont nous devons nous hâter de dire qu'un grand nombre, pourtant excellentes, ont, hélas, dû être écartées du présent numéro pour des raisons matérielles de place, tout d'abord, et, ensuite, aussi, à partir de là, pour des raisons d'incompatibilité avec le plan résolument didactique qui avait été retenu pour son agencement. Nous avons été ainsi conduits à écarter complètement des articles de : Alain Coulon, Rémy Hess, Georges Lapassade, Yves Lecerf, René Lourau, Marie Solange Touzeau, Sam Combs, Patrick Boumard, et d'autres encore, en dépit de leur qualité ; (et si certains de ces noms figurent encore au générique de ce numéro, cela tient au fait que les auteurs en cause nous avaient simultanément proposé plusieurs contributions).

Par ailleurs, on a pu voir, en consultant le sommaire de cette revue que la formule retenue pour sa conception a été celle qui prévaut normalement dans les anthologies de morceaux choisis : à savoir un cadre de structuration rationalisé à des fins didactiques à l'intérieur duquel on insère des textes d'auteurs qui sont supposés avoir, à peu près tous, la même longueur. Nos auteurs étaient dûment prévenus de cette règle du jeu. Mais parmi les contributions reçues et retenues, un petit nombre seulement, à savoir les plus courtes respectaient le gabarit ; si

gabarit ; si bien que pour des raisons matérielles de place nous avons dû souvent prendre le parti de ne retenir que des fractions écourtées des contributions proposées.

Tel a été le cas, notamment, pour les textes de Alain Coulon, Rémi Hess, Georges Lapassade, Jean-René Loubat, Robert Marty, Louis Quéré, Benetta Jules-Rosette, Jacqueline Signorini, Joseph Sumpf, Jean Widmer. Nous aurions, bien entendu préféré avoir la possibilité matérielle de conserver des textes plus longs pour chacun de ces auteurs.

Il faut bien voir, du reste, qu'à défaut d'une telle structure du type "anthologie", nous aurions été contraints d'écarter complètement un encore plus grand nombre d'articles que nous ne l'avons fait ; avec, du point de vue d'une majorité de nos lecteurs (qui vont entrer dans le "village ethnométhodologique", ici, pour la première fois), un apport d'information finalement beaucoup moins panoramique. Un tel parti s'imposait donc. Mais nous devons, bien évidemment, aussi, rappeler à nos lecteurs, à ce propos, que tout système de présentation en structure d'anthologie introduit une déformation systématique de la pensée des auteurs dont les textes ont été écourtés, déplacés hors de leur contexte ; c'est pourquoi nous recommanderons vivement que l'on se reporte, ensuite, aussi souvent que possible, pour mieux connaître la pensée de chaque auteur, aux autres publications qui sont citées pour chacun dans la bibliographie générale que nous avons voulu abondante à dessein. Nous remercions les auteurs pour leur amicale compréhension <sup>1</sup>. Nous remercions, aussi tout particulièrement Georges Lapassade ainsi que Bernard Conein et Jean Widmer pour l'aide précieuse qu'ils nous ont apportée.

L'histoire d'une revue, et, aussi bien, d'une de ses livraisons, avec ses histoires, ses péripéties, les avatars de son élaboration, les systèmes de contraintes multiples auxquelles on doit nécessairement obéir, représentent un bon exemple d'indexicalité dont il est, tout à la fois, naturel et dommage que les lecteurs en soient privés.

Jacques Ardoino et Yves Lecerf (août 1986).

# Section I

## Enjeux

### 1.0- PRÉSENTATION DU THEME

(par Yves Lecerf)

Pourquoi écrit-on des recueils de textes ethnométhodologiques ? Pourquoi y a-t-il des colloques d'ethnométhodologie ? Pour quelles raisons des chercheurs envisagent-ils d'adopter l'ethnométhodologie comme cadre des études qu'ils conduisent sur des terrains variés ? Quels seraient les enjeux impliqués par une éventuelle extension de l'audience actuelle de l'ethnométhodologie ?

Bien que nombreux, les textes des contributions que nous avons reçus pour cette revue ne couvrent évidemment pas de manière exhaustive le champ des réponses que l'on peut apporter à de telles questions ; et de toute manière si tel avait été le cas, la place aurait largement manqué pour en rendre compte. Nous nous sommes en tout cas limités ici à relever un éventail représentatif de quelques prises de position très typiques.

L'ethnométhodologie a-t-elle lieu d'être considérée comme :

a) *Un mode d'étude du monde social « tel qu'il est en train de se faire » ?* Un très court et très beau texte reçu de Louis Quéré présente ce point de vue, qui mérite certainement de figurer en première place dans une liste d'enjeux de l'ethnométhodologie. Cette contribution est tirée d'un document plus long qui est une interview de Louis Quéré par Georges Lapassade, interview, qu'avec l'autorisation des auteurs, nous avons fractionné en trois parties. On en trouvera donc plus loin à deux reprises une suite, restituant finalement l'intégralité de l'interview dans ce numéro.

b) *Une alternative, face à une « crise actuelle de la sociologie française » ? une nouvelle sociologie, plus proche des vraies réalités du terrain ?* Tel est le point de vue développé dans un texte de Jean-René Loubat, interviewé par Remy Hess (texte reçu tardivement que nous nous excusons d'avoir dû, faute de place, amputer d'une partie fort importante de sa substance).

c) *Une double révolution copernicienne en sociologie ?* Tel est le point de vue que soutient, textes de Garfinkel en main, Jacqueline Signorini, reprenant une métaphore d'Emmanuel Kant dans sa préface à la seconde édition de "la critique de la raison pure".

d) *Une anti-sociologie ? Un néo-populisme sociologique ?* Une sorte de café du commerce de la sociologie, où Monsieur Tout, le Monde ne serait pas en situation d'infériorité face aux professionnels ? Nous avons retenu pour illustrer ce thème une seconde fraction de l'interview de Louis Quéré par Georges Lapassade, échange de propos dialogués où il s'avère que le point de vue néo-populiste est nettement défendu par Georges Lapassade à travers la formulation des questions qu'il pose, mais est contredit par Louis Quéré. Signalons aussi que, sur cette question d'un néo-populisme en sociologie, une prise de position très circonstanciée de Bernard Conein pourra être dans le présent numéro, à la fin de la section "Histoires et mythes fondateurs".

e) *Une arme intellectuelle pour lutter contre de dangereuses rigidités conceptuelles héritées de la tradition platoniste ?* Il y a là une problématique qui semble à première vue introduire une dimension populiste aussi, puisqu'elle propose une large diffusion de certains concepts ethnométhodologiques en portant ceux-ci jusqu'au niveau même de l'enseignement secondaire. Mais, ce propos pourtant (dont Paul Loubière se fait ici le porte-parole) diffère complètement du précédent. Ce qui est contesté n'est plus la tradition sociologique héritée de Durkheim, mais bien la tradition platoniste. Paul Loubière, qui donne des cours dans des classes de philosophie du secondaire, pense que la notion d'indexicalité peut être enseignée et acquise à ce niveau, afin de contrebattre aussi tôt que possible le mythe d'un savoir nécessairement unifié, mythe que l'on trouve ensuite à l'origine de toutes les inquisitions et de toutes les intolérances.

f) *Des enjeux épistémologiques au plan de la théorie sémiotique ?* On ne doit pas oublier que les premiers lecteurs et commentateurs de Garfinkel en France avaient été, au départ principalement, des sémioticiens. Une contribution fort brillante et spirituelle de Robert Marty (reçue hélas tardivement, de sorte que faute de place nous n'avons retenu que la première partie) nous permet de renouer ici le fil de cette tradition.

g) *La négation de tout enjeu ? L'indifférence ?* Il ne nous a pas paru possible de faire abstraction d'une hypothèse aussi importante, compte tenu notamment de

l'ampleur des débats passés et présents autour de la notion "d'indifférence ethnométhodologique". N'ayant pas reçu de contributions sur ce sujet de "l'indifférence comme enjeu", nous avons rédigé nous-même un court développement de cette thématique ; où nous nous efforçons au passage de montrer que, poussé à l'extrême, le "principe d'indifférence" conduit à exclure le raisonnement par induction, ouvrant la voie à une interprétation de l'ethnométhodologie en termes de "sociologie sans induction".

**1.1 - COMPRENDRE  
L'ETHNOMETHODOLOGIE  
UNE METHODOLOGIE  
D'ANALYSE DU MONDE  
SOCIAL TEL QU'IL EST  
CONTINUELLEMENT EN  
TRAIN DE SE FAIRE**

(Louis Quéré interviewé par Georges Lapassade)

Georges Lapassade : La première chose que je voudrais te demander c'est tout simplement de définir l'ethnométhodologie.

Louis Quéré : Le plus simple serait de rappeler la définition - ou les définitions - que l'ethnométhodologie s'est donnée d'elle-même, ou la manière dont elle a justifié son appellation. Mais cette appellation peut induire en erreur. C'est pourquoi je préfère tenter d'abord de la spécifier comme sociologie, de la situer dans le champ sociologique; on peut faire apparaître ainsi sa nouveauté de même que sa continuité par rapport à la tradition sociologique. On peut définir sa place originale par les deux propositions suivantes

- elle cherche à analyser le monde social non pas tel qu'il est donné mais tel qu'il est continuellement en train de se faire, en train d'émerger, comme réalité objective, ordonnée, intelligible et familière. De ce point de vue l'ethnométhodologie recommande de ne pas traiter les faits sociaux comme des choses, mais de considérer leur objectivité comme une réalisation sociale ;

- elle considère que cette auto-organisation du monde social a pour lieu non pas l'Etat ou le politique, mais les activités pratiques de la vie courante des gens. Ces activités sont réalisées conjointement dans des interactions ; et les gens les accomplissent en s'en tenant aux présuppositions et aux types de connaissances qui sont propres à l' "attitude naturelle" qu'adopte le membre d'une collectivité dans sa vie courante.

A mes yeux, c'est la combinaison de ces deux perspectives, -- l'une héritée de Parsons, qui porte sur les conditions d'émergence et de maintien d'un ordre social, l'autre de Schütz, qui concerne la rationalité pratique des activités quotidiennes et le type de connaissance de la société

qu'elles mettent implicitement en oeuvre -- qui définit le mieux la visée de Garfinkel. On peut résumer son argument sociologique de la manière suivante : les membres d'une société exhibent des conduites ordonnées, régulières, standardisées et concordantes, dans des environnements sociaux stables qui leur sont intelligibles, disponibles, descriptibles, sur le mode du familier. Plutôt que de rendre compte de cette régularité en termes de détermination externe par des structures objectives, par des systèmes de normes ou de règles, fussent-ils intériorisés, ou par un ordre instauré par un pouvoir ou des institutions, il faut essayer de raisonner en termes de relation de détermination réciproque entre l'organisation d'un environnement social stable et l'organisation de conduites ordonnées ou d'actions concertées en situation. Ce qui oblige à mettre l'accent sur certaines propriétés de cette double organisation interdépendante : sa dynamique endogène, son enracinement dans les structures de l'expérience des acteurs, son caractère de processus, son cadre interactionnel, sa structure temporelle, sa persistance pratique ou pragmatique ; et aussi sur ses principales médiations : usage de méthodes de raisonnement pratique, mise en oeuvre de procédés de compréhension commune, mobilisation d'un savoir de "sens commun" des structures sociales, référence à des attentes d'arrière plan auxquelles les acteurs

sont moralement tenus de se conformer -- sinon, il n'y a pas d'interaction possible --, disposition des ressources du langage ordinaire pour définir les situations, pour rendre compte de ce qui est fait ou de ce qui arrive, pour expliquer des actions ont des événements, etc.

L'intérêt de cette problématique multiple (elle a aussi ses limites et ses inconvénients) : elle tempère le déterminisme auquel sont naturellement portés les sociologues, sans recourir à des considérations métaphysiques sur la liberté des acteurs ; elle fait émerger le rôle de l'interprétation, de la compréhension commune et des rationalités des actions, comme médiations empiriques de l'organisation de conduites ordonnées et d'un ordre social ; elle évite de traiter les acteurs comme des "idiots culturels" qui n'auraient jamais qu'à choisir entre des alternatives de comportement préfixées ; elle permet d'échapper à l'opposition stérile entre l'individu et la société, en montrant comment la formation et le maintien de l'identité du premier sont unis, par une relation de détermination réciproque, à la stabilisation et à l'individualisation d'un contexte social d'interaction ; elle prend l'interaction en situation, et non pas l'individu ou le sujet, comme unité de base de l'analyse de la réalité sociale ; elle dépasse la séparation entre le cognitif et le moral, entre l'action et la connaissance ou entre l'ac-

tion et la communication langagière, etc.

Il faut cependant reconnaître, sans que cela diminue les mérites de Garfinkel et de ses collaborateurs, que des perspectives du même genre avaient été ouvertes et explorées avant l'ethnométhodologie, non seulement par Schütz, mais aussi et surtout par les pragmatistes et les interactionnistes de Chicago depuis le début du siècle (depuis Dewey, James et Mead, jusqu'à Blumer, Hughes et Strauss, en passant par Thomas, Park et bien d'autres).

## 1.2 - ENTRETIEN SUR LA PLACE DE L'ETHNOMETHODOLOGIE DANS LA SOCIOLOGIE DE TERRAIN

*(Jean-René Loubat interviewé par Remy Hess)*

Rami Hess : Jean-René Loubat, quels sont tes rapports aujourd'hui avec l'ethnométhodologie ?

Jean-René Loubat : Ce qui me frappe tout d'abord c'est le succès du label "ethnométhodologie". Il me semble que l'ethnométhodologie n'offre pas à proprement parler une rupture de problématique et d'objet aussi importante qu'il nous paraît aujourd'hui en France. Je crois que la façon de procéder le rapport à l'objet sociologique de l'ethnométhodologie

est à intégrer dans une évolution de la démarche sociologique. [...]

R. H. : Pourquoi cette problématique gagne-t-elle la France aujourd'hui ? Et vous à Lyon, qu'est-ce qui vous a amenés à vous intéresser à tous ces courants de la sociologie américaine et plus particulièrement à l'ethnométhodologie ?

J.-R. L. : C'est une question essentielle. C'est une question à poser à la sociologie française elle-même. Dire qu'elle est en crise n'est sans doute pas très original (beaucoup d'auteurs ont déjà écrit sur la question). Je crois que la sociologie française aboutit partiellement à une impasse méthodologique. Par exemple, Bourdieu, qui peut être considéré comme notre sociologue national a dû essentiellement sa notoriété à une mise en forme rigoureuse d' "évidences sociales"... Le grand problème de la sociologie française, c'est de fonctionner sur un modèle culturel "typique", celui de la société de "salons" : elle est productrice de discours cohérents sur une société toute faite. Elle éprouve de manière très aristocratique le rapport au terrain. Et notre reproche rédhibitoire vis-à-vis de la sociologie américaine, c'est ce que nous appelons "la naïveté", voire le bricolage (comme dit Morin). Aujourd'hui où les grandes idéologies sont mises à mal, cette naïveté et ce bricolage resurgissent comme la seule attitude plausible face à l'objet social.

Nous, à Lyon, on s'est intéressé très tôt au problème du changement par le biais de l'analyse institutionnelle. Au fond, nous vivions cette prise de la sociologie orthodoxe, et l'analyse institutionnelle nous est apparue comme une nouvelle façon de poser et de penser les rapports sociaux. Mais tout ceci se passait dans les années 70 plus précisément entre 1975 et 1978 -. Le contexte idéologique ambiant nous fixait, nous polarisait quasi exclusivement sur le problème de la résistance au changement des institutions. Mais très vite, cette problématique ne nous a plus satisfait... Nous nous sommes réorientés dans ce qui ne nous apparaissait pas toutefois comme une rupture, à savoir comment s'organise et se reproduit la vie quotidienne dans les institutions? Comment apprenons-nous à définir des situations de telle ou telle façon ? Sur quelles bases élaborons-nous des théories de comportement, des stratégies interactionnelles ? La production américaine nous a beaucoup profité car nous nous retrouvions sur une problématique qui leur est typique. De G.H. Mead à A. Cicourel en passant par Allport (essentiel pour nous), Cooley, Goffman... etc., nous étions amenés à comprendre les liens de filiations existants au sein des sciences sociales américaines (par exemple, Goffman a eu Birdwestle comme professeur et a été marqué curieusement par T. Parsons...)

R.H. : Ce qui intéressera le lecteur, c'est de savoir ce que ce rapport à la sociologie américaine amène comme pratique sociologique en France, chez toi à Lyon... C'est pour ça que je voudrais que tu précises ton rapport au terrain actuellement. Dans ta thèse, tu montrais un effort pour quantifier et mettre en ordre des "objets" sociologiques qui d'habitude font l'objet d'études plus "qualitatives", plus herméneutiques -- comme dirait J. Ardoino -- (je pense au CAT dans lequel vous relevez tous les espaces -- profondeur de champ, flux et axes de circulation, territoires, etc. -- dont dispose chaque membre de l'établissement)... Lors d'une intervention socioanalytique que nous avons faites ensemble à Autrans en mai 1985, également, j'ai constaté que l'héritage psychanalytique de la socialanalyse, tu l'avais complètement remplacé par la proxémie ou l'interactionnisme ou l'ethnométhodologie... Qu'est-ce qui guide aujourd'hui ton rapport au terrain ?

J.-R. L. : D'une manière générale, je crois que les grandes idéologies totalisantes pour ne pas dire totalitaires -- et la psychanalyse en est une -- se sont épuisées elles-mêmes. Elles ne peuvent que nous ramener inlassablement à quelques mécanismes qui ne fonctionnent que si l'on y adhère (c'est ce qu'Andreski -- sociologue anglais -- appelle l' "autoréalisation", processus magique plus courant qu'on ne le pense dans les sciences

humaines et sociales -- cf. Social Sciences as sorcery). Ce que l'on semble découvrir aujourd'hui avec une certaine naïveté (mais c'est une très bonne chose) c'est que les rapports sociaux ne fonctionnent pas comme on le dit. Un chef de service ou un patron ne sait pas ce qui se passe réellement dans son établissement. Ses plannings, ses tableaux en tout genre, son règlement intérieur... toutes ces procédures théoriques sont opérantes à un certain niveau mais ne nous disent rien sur la manière dont les acteurs mettent en scène cette "structure sociale". C'était déjà une des bases de l'analyse institutionnelle réagissant à la sociologie des organisations ou à la psychosociologie... qui sous-entendaient presque toujours un fonctionnement harmonique et transparent des organisations et des établissements.

R. H. : Alors, concrètement sur le terrain ?

J.-R. L. : Nous nous sommes aperçus lors d'interventions en établissements que la notion de "dysfonction" ne présentait aucun intérêt pratique (hormis dans les rapports administratifs). Ce qui nous est très vite apparu comme fondamental, c'était de comprendre la manière dont les acteurs s'y prenaient pour appréhender les règles du jeu dans l'établissement et les utiliser en accord avec des stratégies personnelles... Autrement dit, rien ne permet de postuler que les acteurs doivent fatalement avoir une

connaissance claire de l'ensemble social dans lequel ils vivent. Dès lors, ce que l'on appelle par une espèce de commodité la "structure sociale" n'est pas à proprement parler une "forme objective" mais doit obéir aux règles communes des interactions. Par exemple, dans l'étude du CAT que nous avons menée, nous avons montré que chaque équipe éducative aménageait son service (espace, horaires, mobiliers, flux...) en fonction de sa propre interprétation de la « structure sociale », c'est-à-dire de l'apprentissage social, de la normalité, etc. Pourtant, cet établissement comme beaucoup d'autres apparaît-il cohérent autour d'un "projet" qui le situe comme une pièce dans l'architecture sociale. Cependant, au cours des réunions, les équipes éducatives s'invectivaient sans savoir qu'elles n'étaient pas en fait "dans la même société". La manière dont on apprend le social, dont on transite d'une situation à une autre sous-entend la construction d'hypothèses comportementales qui sont plus ou moins validées par la pratique sociale

(Paris, le 15 juin 1986).

### 1.3 - LA DOUBLE REVOLUTION COPERNICIENNE DES STUDIES

(par Jacqueline Signorini)

Je parlerais volontiers de double révolution copernicienne en sociologie pour caractériser l'événement que représente la publication des *Studies* à la façon dont Emmanuel Kant parle de révolution copernicienne dans la préface à la seconde édition de la *Critique de la Raison Pure* (PUF, 1971, pp.19-21)

" Il en est ici comme de la première idée de Copernic voyant qu'il ne pouvait réussir à expliquer les mouvements du ciel, en admettant que toute l'armée des étoiles évoluaient autour du spectateur, il chercha s'il n'aurait pas plus de succès en faisant tourner l'observateur lui-même autour des astres immobiles."

Le choix de l'objet d'étude.

La première révolution copernicienne concerne le choix de l'objet d'étude de cette méthodologie. Ce choix - comme but anticipé des *Studies* - est explicitement défini dès la première phrase du chapitre I : « ... en accordant aux activités les plus communes de la vie quotidienne l'attention habituellement accordée aux événements extraordinaires ». Les événements extra-ordinaires sont

comme les astres immobiles de Copernic. Ils ne peuvent expliquer le mouvement particulier, imperceptible ou irrégulier les réalités physiques, morales, mentales, culturelles qui affectent la vie quotidienne des membres d'une collectivité et la constituent.

Pour cette réalité sociale quotidienne, où les événements aux histoires éphémères dépendent des circonstances du lieu et de l'intention des individus de nouvelles techniques de collecte et d'analyse des données s'imposent. Ces techniques ne s'ajoutent pas au corps d' "études méthodologiques sans fin" (*Studies*, chap. I, p. 11) qui s'efforcent de fournir aux sociologues le remède profilé pour intégrer ou éliminer les irrégularités théoriques d'une enquête. De tels remèdes sont déclarés *constructivistes* : "Nous résumons les pratiques des technologies de la sociologie professionnelle par le terme "analyse constructiviste". Des intérêts inconciliables existent entre l'analyse constructiviste et l'ethnométhodologie." (Garfinkel et Sacks, 1970)

Les recherches ethnométhodologiques n'ont pas pour objet de formuler ou de justifier des rectifications. Elles n'ont aucune utilité particulière quand elles sont pratiquées comme ironies. Bien qu'elles servent à préparer des manuels sur les méthodes sociologiques, elles ne sont en aucune façon un ajout aux procédures standard. » (*Studies*, préface, Arguments, p. 8.)

L'intérêt ethnométhodologique.

L'intérêt de Garfinkel est de démontrer à la communauté sociologique que l'enquête comme recherche factuelle menée sur le monde social est dépendante du contexte ordinaire de la biographie et vie personnelle du chercheur social et des contextes organisationnels (état, institution, justice, théories de l'enquête...) qui permettent, président et légitiment l'enquête comme un type de recherche factuelle.

Il est inconciliable avec la sociologie professionnelle dans la mesure où il traite l'enquête sociologique comme une activité sociale "pratique de part en part" et exige du sociologue que l'enquête soit l'objet d'une description et d'une observation méthodiques. Comme le "membre" d'un groupe social (membership) qui est simultanément acteur et témoin de la quotidienneté de sa vie pratique, le sociologue, acteur et témoin de son enquête, conduit sa méthode d'enquête en l'improvisant au quotidien, aveugle des préjugés, des hiérarchies, des choix, des décisions qu'elle favorise.

La recommandation que Garfinkel fait au sociologue est de s'observer comme "membre" d'une communauté d'accounts (codes descriptifs et connaissance commune des structures sociales) lesquels inspirent ses procédures et ses opérations d'enquête : "compter, faire un graphique,

interroger, illustrer par des exemples, faire un reportage, faire un plan". (Studies, 1967, p. 4.). Il doit se mener comme une enquête pour déterminer ou démontrer le mécanisme implicite qui inspire ses procédures des descriptions, de vérification, de preuves.

Le Sujet de l'expérience.

Cette recommandation méthodique et théorique qui peut apparaître comme une recommandation éthique constitue la seconde révolution copernicienne des Studies, que je qualifierais de révolution copernicienne du sujet. La réalité sociale pratique n'est pas extérieure, disponible à la connaissance empirique et théorique du sociologue. Le sujet-sociologue et l'objet-réalité-sociale-pratique forment un tout indivisible, s'influencent mutuellement au point où observation et préméditation sur l'observé deviennent synonymes.

On devine l'ambition du programme de recherche de Garfinkel : établir une phénoménologie des activités sociales les plus communes de la vie de tous les jours et des "pratiques de l'investigation et de la théorisation sociologiques, leurs thèmes, leurs résultats, leurs circonstances, leur disponibilité en tant que méthode de recherche". (Garfinkel et Sacks, 1970, Arguments, p.35).

La phénoménologie de la quotidienneté.

En cela il renoue avec l'inspiration phénoménologique du sociologue allemand Alfred Schütz. Alfred Schütz a permis à la sociologie d'analyser les pratiques de la connaissance de sens commun des structures sociales qui sous-tendent les activités courantes, les circonstances pratiques, les activités pratiques et le raisonnement sociologique pratique. C'est l'originalité de son oeuvre d'avoir montré que ces phénomènes ont en propre des propriétés caractéristiques et qu'à cause de cela elles constituent en soi un domaine légitime d'investigation. » (Studies, 1967.)

Mais cette phénoménologie a un autre objet : la langue naturelle, Garfinkel accorde de la matérialité à la langue. Les pratiques et procédures langagières sont le lieu d'exhibition de ces phénomènes "comme accomplissements contingents en train de se faire". La langue est à la fois ressource et production d'accouts. La notion de « membre » et l'appartenance sociale à un groupe (membership) désigne l'idée de la possession et de la maîtrise de la langue. L'appartenance sociale définit des pratiques de discours et des pratiques de récits particulières aux productions sociales du groupe.

"La notion de membre est au cœur du problème. Nous n'utilisons pas le terme pour référencer à une personne mais pour désigner la maîtrise du langage naturel que nous comprenons

de la manière suivante. Nous partons de ce constat-ci : le fait que l'on entende des gens parler un langage naturel implique que l'on reconnaisse d'une manière ou d'une autre qu'ils s'occupent de produire et de manifester objectivement leur connaissance de sens commun des activités courantes en tant que phénomènes observables et rapportables." (Garfinkel et Sacks, 1970, Arguments, p. 36)

#### **1.4 – COMPRENDRE L'ETHNOMETHODOLOGIE UNE ANTISOCIOLOGIE UN NEO-POPULISME SOCIOLOGIQUE ?**

(Suite de l'interview de Louis Quéré  
par Georges Lapassade)

*Georges Lapassade* : Il me semble qu'on trouve orne tentative pour dire ce que ce qu'est l'ethnométhodologie dans l'entretien "sur les origines du mot Ethnométhodologie" que vous avez traduit et publié dans *Arguments ethnométhodologiques*. Garfinkel dans ce texte, raconte comment il a formé la notion des *ethnométhodes*. Il faisait une recherche sur des jurés d'assises en écoutant les bandes qu'un de ses collègues avait fait enregistrer. Il aurait pu, dit-il appliquer les grilles de Bales sur les interactions dans les groupes. Mais ce qui l'intéressait n'était pas de savoir en quoi un jury est un petit groupe, mais qu'est-ce qui fait qu'un

juré est un juré, sans avoir fait des études de droit. Ce qui véhicule une antisociologie, si on entend par sociologie une activité professionnelle. Moi je fais de ce texte une lecture institutionnaliste, j'y vois une tentative carrément populiste. Cela revient à dire que tout le monde est sociologue, ou que la sociologie est une pratique de sens commun. Il n'y a pas de possibilité de coupure épistémologique telle qu'en a parlé Althusser, Bourdieu et d'autres. Avant d'être une alternative à la sociologie, comme tu l'as décrite, c'est une déconstruction de la sociologie. Ce n'est pas une sociologie, c'est une antisociologie, qui consiste à dire : tout le monde est capable d'analyser la société, les institutions, les formes sociales. Sans avoir fait d'études de droit, un juré peut s'en sortir aussi bien que quelqu'un qui a fait des études juridiques. Qu'est-ce qu'il dit ensuite dans cet article ? Qu'il lisait des ouvrages d'ethnobotanique. Castaneda était alors son étudiant. C'était l'époque où on commençait à s'intéresser aux drogues, aux plantes, etc. Garfinkel rappelle que les ethnies, les groupes ont leurs méthodes à eux qui fonctionnent (ethnomédecine, ethnobotanique, etc.). Il y avait là quelque chose de très corrosif et de très instructif. Et puis est venu quelque chose de plus raffiné, de plus construit, qui est une alternative à la sociologie. Mais avant d'être une alternative, c'était une déconstruction.

Louis Quéré : Je ne partage pas cette interprétation, populiste, comme tu viens de le dire, de l'ethnométhodologie. D'une certaine manière, ce que tu dis correspond à ce dont Garfinkel s'inquiétait à la fin de l'entretien en question : l'appellation "ethnométhodologie" a acquis une espèce de vie en soi ; les gens essaient d'imaginer ce que ça peut être d'après cette étiquette ; ils se fient à ce qu'il appelle "le moulin de la rumeur", qui produit des attitudes, des questions, des interprétations qui n'ont pas grand chose à voir avec le questionnement initial. Il est vrai que c'est de cette manière là, telle que tu l'as rappelée, qu'il a trouvé l'appellation : en faisant cette recherche sur les jurés en 1954-55. Mais ce n'est pas de cet étiquetage qu'est née sa perspective d'analyse.

G. L. : Il a pourtant commencé comme cela...

L. Q. : Non, je ne crois pas. Il a bien indiqué, dans l'article en question, qu'il cherchait une étiquette, qui pourrait lui servir d'aide-mémoire, pour désigner ce qu'il observait chez les jurés, à savoir une méthodologie sociologique sous-jacente à leurs manières de procéder, de faire leurs délibérations et de prendre leurs décisions, à leur manière de faire usage de leur savoir, à leur souci d'être « légaux », équitables, etc. Mais ce n'est pas de cette étiquette qu'il a tiré son ques-

tionnement sociologique ou, comme tu dis, sa déconstruction de la sociologie. Sa perspective, il l'avait définie bien avant cela ; elle émergeait déjà dans sa thèse avec Parsons, qui est antérieure. De plus dans l'article que nous évoquons, il allait jusqu'à dire qu'il ne tenait pas plus que cela à cette étiquette, qu'il pouvait l'abandonner sans que cela change quoi que ce soit à sa perspective et à ses recherches, qu'un autre terme qui conviendrait bien serait celui de "néopraxéologie". Et il mettait en garde contre le fait que l'étiquette pouvait induire en erreur ceux qui se demandent mais qu'est-ce que ça peut bien être, l'ethnométhodologie ? Maintenant, il reste que cette appellation traduit effectivement assez bien le type d'objet auquel Garfinkel porte intérêt : à savoir que les gens, au niveau de leur vie ordinaire, connaissent et mettent en oeuvre des méthodes pour définir leurs situations d'action, pour coordonner leurs activités, pour prendre leurs décisions, pour se servir de leur connaissance de l'organisation sociale de leur environnement, pour exhiber des conduites rationnelles, régulières, typiques, etc.

*G. L.* : C'est de cela qu'il faut partir, non ?

*L. Q.* : Oui bien sûr. Mais encore faut-il comprendre de quelles méthodes il s'agit, en quoi elles consistent, à quoi elles servent !

*G. L.* : Ce sont des méthodes pour catégoriser, pour classer, pour préparer des breuvages thérapeutiques ou hallucinogènes, par exemple...

*L. Q.* : Attention ! C'est là qu'il faut ne pas perdre de vue le questionnement sociologique de Garfinkel, qui l'a amené à s'intéresser à ces méthodes. Ce qu'il cherche à analyser c'est la société-en-train-de-se-faire et le comment de cette auto-organisation ; et c'est en même temps la structuration locale des activités de la vie courante, le fait que les gens exhibent des conduites ordonnées, régulières, typiques sans que l'on puisse dire qu'ils suivent des règles ou qu'ils ont agis par des contraintes normatives intériorisées. Il y a donc une dimension proprement sociale dans son approche, qui fait que les méthodes dont il parle ne sont pas n'importe qu'elles méthodes. Je ne crois pas qu'il s'agisse des méthodes que peut étudier l'ethnobotanique, l'ethnomédecine, etc., c'est-à-dire des méthodes de cuisine, de culture, de classement, de soin, etc. Je crois qu'il s'agit plutôt des méthodes sociologiques que les gens ordinaires mettent en oeuvre pour organiser de l'intérieur leur environnement social, leurs relations sociales, les activités pratiques qu'ils réalisent ensemble, etc.

*G. L.* : On trouve une très bonne description des ethnométhodes dans la thèse de Castaneda : *L'herbe du dia-*

*ble et la petite fumée* : on y parle des méthodes employées pour reconnaître, récolter, mélanger, préparer et prendre soin des plantes dans lesquelles existaient des alliés (thèse où Castaneda dit aussi que Garfinkel lui a enseigné la profondeur de la recherche). Il y a même des gens qui pensent que Don Juan, c'est une figure de Garfinkel, qui définit l'ethnobotanique par "la connaissance et la compréhension qu'ont les membres de ce qui pour eux constitue des méthodes adéquates pour traiter des choses botaniques". C'est ça, des ethnométriques ! C'est bien de ça qu'il s'agit ?

L. Q. : Je ne crois pas

G. L. : Garfinkel parle pourtant d'ethnobotanique dans les termes que j'ai cités, c'est dans le texte sur les origines du mot "ethnométhodologie".

L. Q. : C'est effectivement l'existence de choses comme l'ethnobotanique, l'ethnomédecine, qui lui a donné l'idée de confectionner l'étiquette « ethnométhodologie », pour désigner ce qu'il était en train de faire comme recherche sociologique, pour désigner ce qu'il était en train de découvrir dans son travail sur les jurés, c'est-à-dire leur méthodologie et le caractère méthodique de leurs investigations, décisions, comptes rendus. Mais les méthodes dont il s'agit sont des méthodes d'organisation sociale,

de réalisation des interactions, d'accomplissement concerté des activités dans leur cadre naturel.

G. L. : Et pas pour cultiver les plantes hallucinogènes, pour les préparer, etc.?

L. Q. : Ça relève plutôt de l'ethnobotanique que de l'ethnométhodologie. Le terme "ethnosociologie" aurait peut-être moins prêté à confusion.

G. L. : Il s'intéresse pourtant autant au chamanisme et à la divination qu'à la science.

L. Q. : Oui, mais en tant que méthodes sociologiques non professionnelles. Quelles sont les méthodes qu'il a décrites ? Essentiellement celles du raisonnement sociologique pratique, celles de la compréhension commune, celles de l'interprétation documentaire des paroles et des actions, celles de la structuration en situation des activités pratiques. C'est-à-dire par exemple, comment les gens s'y prennent-ils pour déterminer à qui ou à quoi ils ont exactement affaire dans une situation particulière, pour décider ce qu'il faut faire, pour donner sens à ce qui leur arrive, à ce qu'ils font, à ce qu'ils voient les autres faire, pour expliquer des événements ou des actions, pour rendre compte de ce qu'ils ont fait, ou ont l'intention de faire, etc. C'est là qu'on peut voir à

l'oeuvre les ethnométhodes sociologiques sous la forme de pratiques méthodiques de raisonnement "pratique" (par opposition à "logique" ou « scientifique »), de procédés de la compréhension commune qui permettent de se parler à demi-mot, de techniques d'interprétation (la fameuse "méthode documentaire d'interprétation" par exemple).

G. L. : Et pas pour classer les plantes ?

L. Q. : Cela en fait peut-être partie, dans la mesure où le raisonnement pratique procède à des classements, des typologies, des catégorisations "naturels". Mais si tu t'en tiens à l'interprétation que tu me donnes, d'abord tu laisses de côté le fait que les ethnométhodes de Garfinkel sont des méthodes relevant de la compétence sociologique ordinaire des acteurs, à l'aide desquelles ils ordonnent, organisent et expliquent leur monde social ainsi que leurs conduites, leurs "actions concertées" ; ce sont bien des méthodes sociologiques, et pas botaniques, médicales...

Ensuite tu sembles réduire ces méthodes à des recettes alors que pour Garfinkel ce sont des pratiques méthodiquement réalisées, des opérations réglées, sous-tendues par des savoirs-faire maîtrisés pratiquement.

G. L. Ce n'est pas Lévi-Strauss au début de *La pensée sauvage*, où il montre comment les Amérindiens savent classer, donner 76 noms à une tige de maïs ?

- De la pratique

L. Q. : Non, je crois que pour Garfinkel, il s'agit vraiment des méthodes sociologiques des membres, c'est-à-dire des méthodes qui opèrent dans le domaine de l'organisation du monde social proprement dit.

G. L. : Mais qu'est-ce que ça veut dire "pratique" chez Garfinkel ? C'est le premier mot des *Studies*.

L. Q. : C'est vrai que c'est une notion qui revient toute le temps sous sa plume, sans qu'elle soit jamais vraiment définie. J'y vois au moins deux dimensions importantes. D'abord c'est le fait que les ethnométhodes servent à l'accomplissement des activités pratiques de la vie courante - et en particulier des interactions - et que ces activités de la vie courante sont le lieu dont émerge "la société-en-train-d'être-assemblée" (ce sont les mots de Garfinkel) et où on peut découvrir la manière dont cela se passe. La deuxième dimension me paraît être l'inspiration pragmatiste de Garfinkel, qui lui fait mettre l'accent sur l'enracinement de la connaissance dans l'action. Ainsi le raisonnement socio-

logique ordinaire ou l'appréhension du monde social depuis la perspective de l' "attitude naturelle" ne sont-ils jamais guidés par un intérêt théorique ou contemplatif, mais par un intérêt de part en part pratique, c'est-à-dire par le fait que les gens ont à traiter les situations concrètes dans lesquelles ils se trouvent engagés non pas gratuitement mais pour les maîtriser "à toutes fins pratiques". Plus récemment, dans sa recherche sur le travail de découverte scientifique, Garfinkel s'est donné pour tâche de traiter l'astronomie comme une « science de l'action pratique », c'est-à-dire de reconstituer l'arrière-plan de pratiques et d'opérations ordinaires qui ont façonné l'objet scientifique découvert.

G. L. : Voilà ce que je voulais dire. Je ne dis pas seulement que ce sont des recettes. Je dis que j'ai l'impression que ça voulait dire qu'il y avait là une sorte d' « ethno-logique » : Il y a d'abord des savoir-faire. Mais ces savoir-faire sont en même temps, implicitement, des savoir-penser en quelque sorte. Dans le faire il y a toujours une pensée, mais une "pensée sauvage" comme dirait Lévi-Strauss. Ce qui signifie que nous sommes tous dans la pensée sauvage, dans une pensée qui n'est pas consciente d'elle-même, qui n'est pas théorique. Et dans certains cas, en cas de crise par exemple, il y a argumentation. Ça peut se réfléchir ; il y a une "accountability" potentielle ; c'est potentiel-

lement dicible, descriptible ; mais les gens ne le décrivent pas comme les sociologues, dont le métier est de décrire et qui en vivent. Ce sont les sociologues qui décrivent les choses de façon gratuite, tandis que les gens ordinaires - donc nous tous - pratiquent ces choses-là dans une sorte de "non-dit" (non pas parce que c'est refoulé, mais parce qu'on n'a pas besoin de le dire). Par exemple Don Juan, il a des allant-de-soi, il a des routines, et il ne les dit que parce que Castaneda lui a demandé de les dire, de décrire ce qu'il fait. Il me semble que c'est ça que ça veut dire.

L. Q. : Par rapport à cette interprétation j'ai deux réactions. La première consiste à dire qu'il y a, dans l'idée de pratique chez Garfinkel, du moins telle que je la comprends, une opposition entre contexte d'accomplissement et contexte de description ou de compte rendu. Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire que lorsque nous sommes engagés dans la réalisation d'une activité, dans une situation particulière (un laboratoire, une cuisine, une interaction...), les pratiques locales en quoi cette activité consiste, les caractéristiques de l'environnement dans lequel elle est accomplie, les intérêts ou les buts que nous poursuivons, le savoir et le savoir-faire que nous mobilisons nous sont disponibles, accessibles, intelligibles, analysables d'une manière tout à fait spécifique à l'action ; ce qui est déterminant

c'est notre engagement (toujours corporel au demeurant) dans le traitement d'une situation. Ce mode de disposition des choses (de ce que nous faisons, de ce que les autres font, de l'environnement change dès que nous voulons rendre compte verbalement, et le plus souvent après-coup, de ce qui s'est passé, de ce que nous avons fait, de ce que nous avons trouvé, etc. ; non seulement nous mobilisons alors les ressources du langage ordinaire (les schémas d'interprétation, de narration et les "théories naturelles" qu'il véhicule), mais de plus nous procédons par sténographie, c'est-à-dire en ne retenant que quelques aspects de l'occurrence réelle, ou en empaquetant sous une étiquette du langage quelque chose qui, au niveau de sa réalisation, est extrêmement complexe, comporte une multiplicité d'opérations. Il me semble que Garfinkel reprend ici quelque chose du thème phénoménologique de la "transparence" des outils dont nous nous servons ou des situations dans lesquelles nous agissons : lorsque nous nous servons d'outils, ceux-ci ne sont plus pour nous des objets du monde objectif dotés de propriétés déterminées ; ils deviennent « transparents » en tant que prolongements de notre corps ; ils deviennent en quelque sorte partie de nous-même. Ainsi de la canne de l'aveugle : lorsqu'il est au repos et qu'il ne s'en sert pas pour se guider, il l'appréhende comme un objet du monde

objectif doté de certaines propriétés physiques ; elle a un certain poids, une certaine forme, une certaine rugosité au toucher, etc. ; mais dès qu'il s'en sert pour se guider dans la rue, elle lui est disponible comme prolongement de son corps et non plus comme objet externe muni de propriétés déterminées, qui font l'objet d'un savoir propositionnel. Ce qui est important là-dedans c'est d'une part l'idée que les propriétés, dont le monde social est pourvu de l'intérieur des structures de l'expérience des gens, ne sont pas des propriétés absolues, indépendantes d'une situation et d'opérations situées de perception, d'interprétation, etc. Et c'est d'autre part l'idée que l'usage, l'action, l'engagement concret dans la réalisation d'une activité initient un mode de présence spécifique au monde, un mode de disposition particulier du savoir, des intérêts, des caractéristiques de l'environnement qui sont investis dans l'action.

Ma deuxième remarque par rapport à la notion de pratique est la suivante. Une des questions est uniquement de savoir quel est le statut de ces savoir-faire dont nous nous servons habituellement, et comment ils sont mobilisés. Je vois deux interprétations possibles. La première consiste à traiter ces savoir-faire comme des savoirs tout court, de type propositionnel (au sens où on dit : "Je sais que tel fait s'est produit, que tel objet a telle et

telle propriété, etc."), et à considérer que ce savoir est organisé linguistiquement, dans une mémoire où aux mots de la langue est liée une connaissance des propriétés stéréotypiques des objets que ces mots désignent, qui fait partie de leur sens. Dans cette perspective la mobilisation du savoir pertinent pour traiter une situation passe en quelque sorte par sa catégorisation, par sa mise en mots, puisque c'est aux mots qu'est lié le savoir des éléments qui entrent dans la finition de la situation. L'inconvénient de cette interprétation est d'effacer la différence, à mes yeux importante, qu'il y a entre le fait de dire : "je sais *que* tel objet ou tel être a telles propriétés spécifiques" et le fait de dire : "je sais *comment* faire, *comment* m'y prendre pour traiter cette situation". D'où la nécessité d'introduire une autre interprétation qui, bien qu'elle n'exclue pas l'usage d'un savoir de type propositionnel organisé linguistiquement pour inter-agir, considère que c'est le fait de *s'engager correctement* dans la réalisation d'une action ou de *se trouver* dans une situation particulière qui rend disponible, mobilisable, un savoir faire, un savoir-s'y-prendre approprié à l'occasion en question, et cela sans la médiation d'une définition explicite, catégorisante, de la situation rencontrée ou de l'action en cours. Par exemple lorsque les gens procèdent à des invitations par téléphone (je travaille là-dessus actuellement), il est peu vraisemblable

que le savoir-faire qu'ils mettent en oeuvre soit mobilisé par le biais d'une catégorisation de ce qu'ils sont en train de faire, à l'aide du mot "invitation", auquel est effectivement lié un savoir des propriétés typiques de ce type d'activité ; c'est plutôt le fait de se reconnaître dans une situation familière ; ou le fait d'avoir à s'engager dans un type d'activité, qui les amène à mobiliser leur savoir-s'y-prendre, sans qu'intervienne à aucun moment une catégorisation de ce dont il s'agit. Il y a donc une grande distance entre savoir-faire et savoir-classer, et entre les modes de mobilisation du savoir-s'y-prendre et du savoir propositionnel.

- Une anti-sociologie ?

Je voudrais aussi revenir sur ton interprétation de l'ethnométhodologie comme anti-sociologie. C'est vrai que les ethnométhodologues se sont livrés à une critique radicale de la démarche sociologique, et avec des arguments solides. Mais je ne crois pas que Garfinkel ait conçu son programme comme une anti-sociologie.

G. L. : Il y a quand même une déconstruction ! Je ne dis pas une contre-sociologie, qui serait une sociologie alternative. Une antisociologie oui ! Elle consiste à dire : les sociologues n'ont aucune rigueur ; leur rigueur est une fausse rigueur. C'est

d'ailleurs encore plus astucieux de dire que leurs catégories sont finalement des catégories du sens commun, qu'ils sont aussi dans la pensée sauvage, et que l'idée de coupure épistémologique n'a pas de sens. C'est quand même une anti-sociologie que de dire que tout le monde est sociologue, et que la prétention des sociologues à se constituer comme groupe de spécialistes n'est pas fondée !

*L. Q.* : La notion de déconstruction me paraît juste. Mais attention ! Lorsque les ethnométhodologues disent que tout le monde est sociologue ou que les sociologues professionnels ne rendent pas compte du monde social d'une manière foncièrement différente des gens ordinaires, ils ne renoncent pas à faire de la sociologie. C'est même tout le contraire puisqu'ils en appellent à une analyse plus rigoureuse, et moins guidée par les "théories naturelles", de la réalité sociale.

*G. L.* : Tu disais toi une fois qu'Agnès était sociologue !

*L. Q.* : Elle l'est sans doute comme tout le monde; mais elle l'est un peu plus que les "gens normaux" du fait de sa situation et de sa trajectoire, qui lui ont permis de découvrir en quoi le statut sexuel. L' "être - femme", est *accompli* socialement par tout membre compétent. Mais lorsque les ethno-

méthodologues constatent que tout le monde est sociologue, ils mettent l'accent sur le fait que pour agir dans leur vie courante au sein d'un environnement intelligible, analysable et familier, les gens ne peuvent pas éviter de faire de la sociologie, au sens où pour décider qu'il s'agit de tel ou tel fait, de telle ou telle situation, ou que telle action qu'ils font, ou que leurs partenaires font, à tel sens, telle visée, telle raison, telle cause, et est donc rationnelle, ils se servent de procédés de raisonnement sociologique.

Ils sont sociologues en un deuxième sens : ils disposent d'une connaissance non savante et partagée des structures sociales et ils s'en servent aux fins pratiques de leurs activités et de leurs interactions. C'est aussi cette connaissance qui leur donne l'assurance d'appartenir à un monde commun, de partager une réalité commune. Mais en quoi ce constat est-il dirigé contre la sociologie ? La pointe de la critique que les ethnométhodologues adressent à la sociologie des professionnels consiste à dire que ces derniers croient rendre compte des structures de l'activité sociale et du principe de l'ordre social, mais qu'en fait ils ne font que se servir de leur compétence ordinaire et des « théories naturelles » du monde social incorporées dans le langage naturel ; qui, cherchant à produire des descriptions absolues de la réalité, ils ne

voient pas que les propriétés d'ordre, de régularité et de concordance dont le monde social ou les conduites des acteurs sont pourvus, émergent de l'intérieur des structures de l'expérience des membres d'une collectivité, et en particulier de l'intérieur de leurs activités concertées, réalisées en situation. C'est d'ailleurs pourquoi il n'y a pas d'abord eu une déconstruction ethnométhodologique de la sociologie suivie de l'élaboration d'une alternative : la critique n'a été possible que parce qu'ils disposaient déjà d'un point de vue alternatif, plus ou moins élaboré. Ils entrevoyaient une autre manière de rendre compte des phénomènes sociaux

G.L. : Je pense qu'avant l'alternative il y a eu cette déconstruction. Je pense par exemple à l'un d'eux qui disait que quand les sociologues font une enquête ils traitent les gens comme des collègues. Et, ce qui est beaucoup plus ironique, que l'enquêteur reprend à son compte les explications de l'interviewé, rephrase ce qu'il a dit sans rien y ajouter, sauf un langage de sociologue professionnel. Il n'en dit donc pas plus que l'interviewé. C'est bien là une critique. A quoi cela sert-il de rephaser en langage savant, prétentieux, ce que comprend parfaitement l'enquête. C'était quand même ça qu'il y avait au départ de l'ethnométhodologie, non ?

L. Q. : C'est vrai qu'il y avait cette critique. Mais c'est une critique qui était elle-même basée sur une théorie sociologique de la sociologie professionnelle. Et puis Garfinkel n'a jamais demandé de renoncer au projet d'une connaissance scientifique de la réalité sociale. Critique de la démarche sociologique habituelle, il veut rester sociologue, produire une sociologie moins naïve et plus rigoureuse.

G. L. : Pourtant dans l'idée "d'indexicalité", il y a l'idée d'une impossibilité radicale d'achever une analyse. Il y a une très bonne formule de Garfinkel, qui parle du caractère *irrémediablement* indexical des expressions et des actions. Il y a un côté inachèvement du savoir qui est radical. C'est un coup d'arrêt à toute prétention à achever une science du social, non ?

### 1.5 – ETHNOMETHODOLOGIE UN ENJEU CULTUREL

(par Paul Loubière)

Dans les lignes qui vont suivre, on se propose de montrer comment des considérations ethnométhodologiques et des observations touchant à l'indexicalité

- peuvent certes permettre à un enseignant de comprendre mieux ce qui

se passe véritablement sur un lieu où il enseigne par une analyse fine du fonctionnement institutionnel de la salle de classe;

- peuvent, certes, à partir de là, fournir des données utiles en vue d'une meilleure résolution de problèmes techniques de tenue en main d'une salle de classe (notation des élèves, discipline, etc.) ;

- mais peuvent aller bien au-delà de ces objectifs de moyen pour toucher au fond (i.e. le contenu même de ce qu'on enseigne) en proposant aux élèves des éléments d'une compréhension ethnométhodologique du langage et du monde.

Ce troisième objectif me paraît extrêmement important même du point de vue des sciences de l'éducation car je récusé, pour ma part, l'idée que de telles sciences puissent servir seulement à accomplir des tâches ménagères dans un établissement, à commettre moins d'erreurs, à réduire le quotient de fatigue horaire des enseignants. Certes, tout cela est syndicalement important mais j'ai la faiblesse de souhaiter que les jeunes qui sont mes élèves soient moins stupides que ma génération ne l'a été. Et pour moi cette stupidité s'identifie à la docilité ou la résignation face aux abus idéologiques du platonisme.

Qu'est-ce que le platonisme? Une certaine forme de résignation face à un ordre des choses, qui s'auto-définit comme permanent, qui s'auto-légitime. Ma génération avait appris à combattre le platonisme par la révolution, mais cette attitude ne faisait que conduire de Charybde en Scylla, d'un platonisme à un autre. Les valeurs avaient changé mais persistaient dans leur principe d'une dictature stable.

Face à ces conformismes, positifs ou négatifs, la notion d'indexicalité introduit une révolution d'une autre envergure, puisqu'elle autorise la variabilité, le changement, la création.

Comment légitimer pédagogiquement la variabilité? C'est la quadrature du cercle. Varier, c'est se contredire, or, les enseignants savent bien les pièges d'une telle attitude face, par exemple, à des redoublants qui demanderont pourquoi la vérité a changé d'une année sur l'autre. Car le postulat de base de la plupart des enseignants tient dans l'idée que la vérité est une et il est très difficile de légitimer une vérité multiple.

Pour ma part, je pense que l'indexicalité peut parfaitement être enseignée et que le professeur ne doit pas garder pour lui le monopole de ce concept ; il s'agit là d'un acquis valant la peine d'être partagé.

Et dans ce qui suit je me propose de montrer sur la base d'une expérience personnelle :

- qu'une salle de classe, avec ces petits événements, fournit un cadre suffisant pour mettre en évidence des phénomènes d'indexicalité ;

- qu'à partir de là, il peut se générer une activité collective d'interprétation réflexive où la classe interprète sa propre vérité ; si bien que les notions de réflexivité et d'indexicalité sont clairement perçues.

En 1985-1986, j'ai eu la responsabilité de plusieurs classes où j'étais censé enseigner la philosophie. Le milieu dans lequel s'est effectué cette expérience n'était évidemment pas sans incidences sur ma façon d'enseigner et sur la façon dont les élèves me percevaient en tant que professeur. Il s'agissait d'une école de bonnes sœurs, réservée aux jeunes filles. L'établissement regroupait près de huit cents personnes. Il n'y avait que deux hommes.

Définissons un professeur : il n'apparaît dans sa fonction qu'à l'intérieur d'une salle de classe. Simple place est plus marquée que celle des autres personnes qui prennent place dans la classe. Il (elle) devient professeur à partir du moment où il (elle) met le pied sur l'estrade, seul signe

extérieur tangible de sa différence. Et l'estrade joue le rôle d'une espèce de rivière infranchissable qui coupe le village en deux ; mais à la différence de la plupart des villages, il n'y a aucun pont qui enjambe cette rivière.

Définissons une élève : jusqu'en classe de troisième, une élève est un être en uniforme (robe ou pantalon bleu sombre, chaussettes blanches) dont la caractéristique essentielle est de vivre en groupe. De la seconde à la terminale, l'uniforme n'est plus de mise et, vestimentairement, l'élève ne se distingue plus guère du professeur femme. Ce qui permet de distinguer à coup sûr une élève c'est la place du paquet de cigarette : dissimulé sous un vêtement pour être utilisé aux toilettes.

Le village lui-même se définit par un triple rite schizophrénique : en premier lieu, le ballet de l'estrade sépare les élèves des professeurs. En second lieu, la religion, même si tout le monde est censé la respecter, instaure une coupure entre les pratiquants et les autres. Enfin, le *bilin-guisme* : entre elles, les élèves utilisent une langue différente de celle des professeurs ; entre eux, les professeurs utilisent une langue semblable à celle des élèves. Mais quand les deux groupes communiquent, le rituel implique l'utilisation d'une autre langue, que l'on pourrait qualifier de savante.

Il y a donc une coupure, une sorte de rivière, de vide indépassable au-delà duquel se situe l'estrade. Dès que le membre, dont la place habituelle est sur l'estrade, se présente, le comportement change. L'irruption dans la salle de celui qui joue le rôle du professeur ne modifie pas le comportement, c'est la montée sur l'estrade qui déclenche le rituel. Le fait de nommer la scission la fait disparaître. Mais cette disparition reste ponctuelle. Car entre les membres eux-mêmes il y a aussi cette schizophrénie : la définition que les membres donnent d'eux-mêmes se modifie à chaque instant. Certains se définissent par leur ascendance et la revendique comme une propriété. D'autres se définissent comme détenteurs d'argent. D'autres encore comme religieusement concernés, etc. Ces définitions, évidemment très variables, changent parfois très vite (plusieurs fois pendant un cours). Le choix d'une définition est décidé d'une part par le membre concerné, d'autre part, de façon informelle, par le reste du groupe. Il arrive fréquemment que le fait qu'un membre refuse d'être associé à une catégorie renforce cette appartenance.

C'est ici que peut intervenir la notion d'indexicalité et l'analyse ethnométhodologique.

L'ethnométhodologie permet de distinguer fondamentalement les

sous-groupes de ce village : ce qui se passe dans telle classe durant tel cours, diffère radicalement de ce qui se passe en d'autre temps, en d'autre lieu. La présence d'un professeur modifie le village professoral. Le village semble apparemment respecter le rituel schizophrénique. Mais chaque façon de se comporter vis-à-vis de ce rituel suffit à le transformer, à en modifier le sens. Par exemple, le fait d'avouer le rituel en tant que rituel est une façon de le détruire. La révélation, en soulignant la schizophrénie, la ridiculise. Le rite devient farce par l'aveu. Transformer le rite en discours le désacralise, lui retire son sens sacré mais instaure une sorte de théâtralité. Il y a toutefois une limite à cet aveu, limite que tout le monde connaît et que personne ne peut clairement révéler sans s'exclure. Dans une certaine mesure, être ouvertement conscient des règles auxquelles on obéit, revient à s'exclure.

Dans un tel univers, la notion même de lexique est floue, c'est-à-dire qu'une création de sens est toujours schizophrénique : chaque membre crée deux sens, au moins, un pour chacun de ses univers de référence. Il y a toujours durant le cours un bruit de chasse d'eau. Depuis le début de l'année, le même rideau déchiré pendouille à la même fenêtre, la troisième en partant de l'estrade. Depuis un mois et demi, une fille pouffe de rire à chaque instant. Le sens de

ces trois événements varie selon les cours et selon l'époque de l'année. Le rire de l'élève signifie une mise à la porte quand il se produit au cours de mathématique. Une réprimande cinglante lors du cours d'histoire. Un commentaire hégélien difficilement compréhensible mais qui déclenche l'hilarité de la classe entière lors du cours de philosophie. Au début de l'année, le rideau déchiré signifiait le drame de la redoublante qui retrouvait le même rideau pour une nouvelle tentative au bac. Petit à petit, ce rideau, utilisé à toutes les sauces, prit une signification nouvelle chaque jour. Le bruit de chasse d'eau fut au départ une gêne, puis un motif de rire ; il se mit ensuite à signifier qu'une élève en retard signalait ainsi sa présence, enfin il désigna l'imminence d'une sortie du cours permettant aux élèves d'aller fumer une cigarette prohibée, le bruit de la chasse servant en quelque sorte à les disculper, etc.

On le voit, chacun des événements, en se répétant, reçoit une portée différente. Cette création de sens n'est pas orchestrée par une quelconque puissance occulte, un improbable meneur qui tirerait en coulisse des ficelles invisibles. Il s'agit plutôt d'un phénomène spontané, sauvage qui jaillit dès que des membres sont réunis. Ce ne sont pas seulement les mots qui voient leurs sens s'altérer; le comportement lui-même évolue ; le

geste, s'il reste identique, se modifie en profondeur.

Si on se tourne maintenant vers le problème du lexique, on se rend compte que chacune des phrases prononcées en cours est susceptible de devenir une scie, c'est-à-dire une expression dont le sens n'est perceptible que par les utilisateurs. La simple répétition d'une phrase suffit à transformer son contenu sémantique.

C'est ainsi que le mot Newton a connu une intéressante dérivation sémantique. Pour le professeur, cela faisait référence à un personnage historique. Une élève lança le nom de Gotlieb. Tout bascula à partir de ce moment-là. Et Newton se mit à signifier une bande dessinée dans laquelle un personnage drôlement habillé reçoit des choses sur la tête ce qui lui permet de trouver une formule bizarre. Le mot cessa de faire partie de cette langue imposée entre prof et élève pour tomber résolument dans le camp des scolaires. La réitération du mot Newton finit par désigner chaque fois des choses différentes :

1. Le personnage historique.
2. La bal. de Gotlieb.
3. Le jour où on a parlé de Gotlieb.
4. Le jour de la crise de rire déclenchée à l'occasion du rappel de la bal. de Gotlieb.
5. L'éventualité de présenter une bal. à l'oral du Bac.
6. Le Bac et ses exigences.

7. Le fait qu'il faille travailler car, malheureusement, le Bac a ses exigences.

8. Etc.

On le voit, la création de sens ne s'encombre pas de vraisemblance et passe allégrement de la blague au sérieux, de la science réfléchie à l'improvisation. On pourrait dire que cette création obéit à la règle du *n'importe quoi n'importe comment*.

Cette avalanche de sens à propos de Newton eut aussi des répercussions pédagogiques. Et c'est ici que l'indexicalité peut être proposée comme outil de compréhension. Au lieu de garder pour moi cette constatation de la pluralité newtonienne, j'ai tâché d'en faire profiter le groupe. Les élèves ont apparemment très bien compris et se sont servis de l'indexicalité pour jouer à créer du sens. Outre l'efficacité pédagogique qui consiste à faire mémoriser des noms ou des concepts par le truchement du jeu, l'indexicalité a d'autres vertus. Elle permet précisément de pallier le phénomène d'incohérence. Il arrive fréquemment qu'un élève ne comprenne pas, ou mal, qu'il y ait des divergences entre les professeurs. Le discours habituel a cette teneur : *M'sieur, moi on m'a appris que...* et vous vous affirmez que... Une redoublante peut certes poser cette question, mais tout élève est amené à une telle interrogation le discours, en dépit des efforts de bilinguisme, de l'instauration d'une langue savante et platonicienne,

n'est jamais totalement homogène. Ce qui est dit au cours d'histoire ne recoupe pas ce qui est dit au cours de français qui lui-même ne recoupe pas le cours de philosophie, etc.

Et l'élève, enfermé dans le platonisme scolaire qu'on lui a inculqué depuis la maternelle, se croit en droit d'exiger un discours unique, univoque, immuable. Il manifeste au cri de *"Mettez-vous d'accord"*. Et si par hasard, l'accord ne se fait pas, la conclusion, apodictique, arrive comme le couperet d'une guillotine : il n'y a qu'une seule vérité, tel prof n'a pas dit la même chose que tel autre, en conséquence, l'un des deux a tort. Et si le professeur X a tort sur tel point, on est en droit de supposer qu'il a tort sur tous les autres, que son enseignement est entaché d'erreur, bref, qu'il dit n'importe quoi. L'indexicalité permet précisément d'éviter un tel cercle qui, à terme, vide l'enseignement de son contenu. Révéler aux élèves, à partir d'une expérience concrète comme celle de Newton, que le sens d'un mot ou d'un discours est fonction, non seulement d'un contexte mais de la personne même qui parle aussi bien que de la personne à laquelle il est adressé, invite l'élève à faire usage de créativité, à créer un sens, et, finale ment, au lieu de rester passif devant le discours, il est obligé de l'interpréter sciemment.

Le discours n'étant plus le lieu privilégié de la Vérité, l'élève se forge lui-même un esprit critique sans re-

tomber dans le piège qui consiste à remplacer une vérité immuable par une autre. On évite ainsi le syndrome bien connu du clou qui chasse l'autre

Un exemple illustrera ce propos le professeur de français avait dit que Baudelaire était un poète romantique. J'avais dit en cours que Baudelaire n'était pas un poète romantique. Qui les élèves devaient-ils croire ? Quel était le professeur qui mentait ? Qui disait n'importe quoi ? Les élèves, maintenant habituées à l'indexicalité purent trouver elles-mêmes la réponse.

On voit donc que l'indexicalité dépasse le cadre d'un outil purement formel pour devenir un concept indispensable à la synthèse des différentes connaissances qu'un lycée est censé apporter. Non seulement la manière d'enseigner mais le contenu même de l'enseignement est modifié. De l'élève, machine à ingérer du discours, on passe à l'élève créateur de sens, créateur d'une vérité perçue comme localement significative.

### **1.6 - POUR UNE APPROCHE SEMIOTIQUE DE L'ETHNOMETHODOLOGIE**

(par Robert Marty)

"Les Hommes peuvent remarquer, en faisant des réflexions sur leurs pensées, quelle a été la cause de leurs erreurs quand ils se sont trompés, et former ainsi des règles sur ces ré-

flexions pour éviter à l'avenir d'être surpris."

Logique de Port-Royal, Premier discours, § 16.

Les logiciens de Port-Royal s'étaient-ils rendu compte de la régression à l'infini qu'impliquait leur propos ? Car former des règles sur l'application des règles n'est-ce pas produire un nouvel ensemble de règles (une méthode de la méthodologie) sur lequel peuvent être faites de nouvelles réflexions qui dégagent la méthode qui a été suivie dans l'application de la méthode et former ainsi de nouvelles règles à partir de ces réflexions, et ainsi de suite, ad infinitum.

L'ethnométhodologie qui selon H. Garfinkel se donne pour objet les activités pratiques, les circonstances pratiques et le raisonnement sociologique pratique n'échappe évidemment pas à la même interrogation. Comment éviter une méthodologie de l'ethnométhodologie et donc une ethnométhodologie de l'ethnométhodologie puisque, de toute façon, des quasi-loi seront dégagées de cette étude et que des protocoles plus ou moins explicites, plus ou moins formulés pourront décrire les habitudes des ethnométhodologues ?

Ce n'est pas parce que l'ethnométhodologie se réfère à une sorte de phénoménologie de "seconde intention" qu'elle peut se soustraire aux conséquences qu'implique l'institution d'un objet quelconque en objet

d'étude. Garfinkel a beau récuser par avance la machinerie qui va produire des attitudes et des questions », on ne voit pas comment son propre discours pourrait se soustraire à l'impossibilité de distinguer expressions indexicales et expressions objectives et de substituer les unes aux autres.

Faut-il alors abdiquer devant cette série logique infinie engendrée par la problématique de l'ethnométhodologie qui se présente dans les mêmes termes que le projet de "laver l'eau " ou bien existe-t-il un mode d'appréhension possible capable de saisir cette phénoménologie particulière dans un filet rationnel ? Mon propos sera de montrer qu'une voie est ouverte par la sémiotique telle qu'on peut la fonder, la formaliser et l'étendre à partir des travaux de Charles Sanders Peirce. J'y suis d'autant plus enclin que l'emploi des concepts d'indexicalité et de factualité, centraux en ethnométhodologie, est d'usage courant dans cette sémiotique et que l'indexicalité notamment est dérivée d'index (ou indice) qui est l'une des trois divisions fondamentales des signes (les deux autres étant l'icône et le symbole).

De plus j'ai souvent noté, et peut-être est-ce une loi, que l'usage métaphorique d'une notion finit par provoquer la contamination, lorsque cet usage est pertinent, de la région du savoir dans laquelle il est importé. Je veux dire par là qu'il est certainement utile et heuristique de tenter de for-

muler la problématique de l'ethnométhodologie en termes directement sémiotiques car on est alors certain que les notions « empruntées » pourront y prendre leur pleine valeur et fonctionner avec le maximum d'efficacité cognitive d'efficacité cognitive.

Ceci renvoie bien entendu à un oeucuménisme de la sémiotique, déjà théorisé d'ailleurs, mais après tout, toute interrogation sur la signification, de quelque phénomène que ce soit, n'est-elle pas de plain-pied dans la sémiotique ?

Toute méthodologie ayant pour but de décrire les voies et moyens par lesquels des connaissances sont produites sur tout objet d'étude présuppose me semble-t-il les données suivantes :

- une conception a priori - supposée heuristique l'espace sont réalise concrètement l'unionposée heuristique - de l'ob-jet, obtenue par adduction sur des connaissances antérieures, aussi vagues et faibles soient-elles;

- un ensemble d'existants et defaits concernant ces existants,ensemble plus ou moins biendélimité, dans lequel l'objetc'étude est déclaré impliqué.

La méthodologie peut alors être caractérisée de manière plus précise comme la description des règles générales de l'incorporation physique et/ou intellectuelle de la conception *a priori* de l'objet dans l'ensemble des existants et des faits par des person-

nes plus ou moins conscientes de le faire, considérées comme membres d'une sous-communauté de la communauté scientifique, cette sous-communauté étant définie comme l'ensemble des personnes ayant une activité de recherche ou d'application des résultats de la recherche à la région du réel à laquelle appartient l'objet d'étude.

Cependant dans les sciences sociales cette incorporation donne lieu à des activités pratiques et à un raisonnement sociologique pratique qui n'intéresse qu'une faible partie de l'ensemble des existants et des faits. Les sciences sociales ne disposent pas d'un phénoménotechnique comparable à celles des sciences exactes qui permet à ces dernières de reproduire à volonté les conditions de l'incorporation de la conception "toutes choses égales d'ailleurs", ce qui leur permet de satisfaire au critère popérien de falsifiabilité. Le temps et l'espace sont des paramètres des existants et des faits sociaux qui ne peuvent être neutralisés ; les activités des membres dans leur rapport à l'objet d'étude sont des éléments de cet objet qu'ils contribuent à transformer et qui les transforment.

Chaque fois que la conception est incorporée, que ce soit dans la recherche ou dans l'application, les faits et les existants doivent être reconnus comme éléments de l'ensemble des faits et des existants relationnés à l'objet au moyen de procédures éta-

blissant un isomorphisme ( ou peut-être même seulement un homomorphisme ) entre faits actuels et faits anciens, et la conception actuelle est évidemment un élément déterminant de ces procédures, ce qui explique la tendance des paradigmes à s'autoreproduire par exclusion des faits réputés non signifiants. Le raisonnement sociologique pratique trouve sa spécificité dans la nécessité de prendre en charge ces conditions particulières du "faire scientifique".

L'ethnométhodologie en se donnant pour objet les « activités pratiques, les circonstances pratiques et le raisonnement sociologique pratique » (Garfinkel 1967) s'inscrit dans la particularité de la méthodologie, cette dernière traitant des universaux abstraits c'est-à-dire coupés de leurs déterminations tandis que l'ethnométhodologie traite des universaux concrets c'est-à-dire incorporés dans des existants et des faits. Elle relève nécessairement de la critique de la méthodologie même si là n'est pas son projet. Aux données a priori de la méthodologie évoquées plus haut il convient donc d'ajouter pour bien délimiter le champ de cette discipline un troisième ensemble que j'appellerai le "compte rendu" et qui est une sorte de relevé de conclusions des existants et des faits qui ont été pratiquement identifiés, sélectionnés, relationnés ainsi que les raisons de leur identification, leur sélection et leurs mises en rapport en vertu de l'incor-

poration pratique de la conception dans les existants et les faits. Il est à noter que des existants et des faits non identifiés, non sélectionnés ou non relationnés ont été aussi de ce fait et, par exclusion, constitués en ensemble.

En termes plus formels, la méthodologie étudie la relation dyadique explicite ou implicite établie par une méthode entre une conception a priori et une région du réel tandis que l'ethnométhodologie étudie la relation triadique (dans le sens où le troisième terme est l'union des deux autres, ce qui sera précisé plus loin) entre conception à priori d'un objet, existant et faits concernant cet objet et l'appréhension par un esprit ou une famille d'esprits de l'incorporation de la première dans les secondes. Comme de plus ces appréhensions par des esprits ne sont connaissables que par les descriptions que les membres concernés produisent, sous forme verbale, écrite ou diagrammatique le troisième terme est en fait un compte rendu et l'ethnométhodologie est donc l'étude de la triade

( conception / existants et faits /  
compte rendu )

qui s'établit dans le moment même de la production du compte rendu, lequel réalise concrètement l'union des deux autres termes. Toutes ces considérations permettent de traduire la problématique de l'ethnométhodologie en termes sémiotiques.

### **1.7 - INDIFFERENCE ETHNOMETHODOLOGIQUE, REFUS DE L'INDUCTION, SOCIOLOGIES SANS INDUCTION**

(par Yves Lecerf)

C'est dans un texte publié en 1970 par Garfinkel et Sacks, que l'on trouve l'affirmation la plus nette d'un programme "d'indifférence ethnométhodologique". Il s'agit d'un principe conduisant à séparer très nettement :

- les finalités "humaines ordinaires" d'une part des membres des groupes sociaux que l'on étudie;
- et le non-finalisme "non-humain ordinaire" d'autre part de l'ethnométhodologie, démarche cognitive « indifférente ».

Car, l'univers mental de référence dans lequel se meut la pensée ethnométhodologique est un univers logique très largement déconstruit. Du fait des incertitudes introduites par le caractère irrémédiable des indexicalités, une chose quelconque ne peut pas y être tenue pour identique en permanence à elle-même, et aucun système de valeur humain ne peut donc y être considéré comme identique en permanence à lui-même. La logique d'un univers de pensée à ce point déconstruit ne permet de se prononcer en rien (ni pour, ni contre) sur les systèmes de valeurs ordinaires

et les finalités ordinaires des personnes humaines ordinaires (qui sont habituellement pensées dans une optique de permanence des choses), sauf à dire que ces personnes en assument la responsabilité. C'est à ce refus de porter des jugements que l'on donne le nom à "d'indifférence ethnométhodologique".

Ce refus ne sera surtout pas interprétable comme un jugement négatif : car désapprouver un système de valeurs équivaldrait déjà pour une part à l'affirmation de valeurs inverses. Il s'agit véritablement d'une neutralité poussée à l'extrême, et méritant bien le nom d'indifférence.

C'est ce qu'expriment Garfinkel et Sacks dans « Les structures formelles des actions pratiques » (1970) lorsqu'ils écrivent que "les études ethnométhodologiques décrivent des représentations (accounts) des membres en s'abstenant de tout jugement sur leur adéquation, leur valeur, leur importance, leur nécessité, leur opportunité pratique, leurs chances de succès, ou leur pertinence". Nous donnerons à cette attitude procédurale le nom "d'indifférence ethnométhodologique".

Comment se traduira concrètement cette indifférence ? Cela aussi est précisé dans "les structures formelles des actions pratiques", par l'énumération d'un certain nombre d'objectifs auxquels l'ethnométhodologie ne s'intéressera pas ; objectifs tels que : « construire des modèles ; faire des

analyses en termes de coûts et de bénéfices... rendre compte à l'aide de schémas, et faire des évaluations statistiques". Autre non-finalité citée dans ce même texte : "élaborer une théorie sociologique unifiée".

Rien de tout cela n'intéresse donc l'ethnométhodologie, du fait d'une indifférence qui avait du reste été annoncée trois années plus tôt déjà, dès la préface des "studies" : " Les études ethnométhodologiques... ne visent pas à proposer un remède pour des actions pratiques, comme si on pouvait trouver à propos des actions pratiques, qu'elles sont meilleures ou pires que ce que l'on prétend habituellement".

S'il fallait donc caractériser l'enjeu privilégié de l'ethnométhodologie, il faudrait faire le constat pur et simple de cette indifférence, qui ressemble à celle du bouddhisme, c'est-à-dire à une négation absolue de tout enjeu. Et l'on devra en particulier se garder de considérer que la diffusion de l'ethnométhodologie, l'organisation d'enseignements d'ethnométhodologie, la multiplication des publications ethnométhodologiques sont des enjeux de la discipline elle-même. Ce sont là en fait des enjeux des membres, et l'ethnométhodologie y demeure indifférente.

Pourrait-on envisager de dresser un parallèle entre cette neutralité poussée à l'extrême, et celle recommandée par Durkheim dans "Les règles de la méthode sociologique" (PUF, 1937) ?

On se souvient que Durkheim, constatant que le crime existe dans toute société, en conclut qu'il s'agit d'un "fait social normal". Mais il ajoute : "d'ailleurs, de ce que le crime est un fait de sociologie normale, il ne suit pas qu'il ne faille pas le haïr. La douleur elle non plus n'a rien de désirable. L'individu la haït comme la société haït le crime, et pourtant elle relève de la physiologie normale". On voit bien ici s'amorcer une dichotomie entre l'indifférence de la science (qui constate la normalité du crime) et les jugements de valeur des membres (qui s'indignent de l'existence de crimes).

Mais, "l'indifférence ethnométhodologique" est une exigence de neutralité scientifique qui pousse ses conséquences beaucoup plus loin que ne pouvait l'envisager Durkheim. Elle est en soi-même un programme ayant de très fortes implications ; au premier rang desquelles, nous placerons l'attitude consistant à éviter d'assumer comme vraies les affirmations dont on n'est pas certain. Déclarer vraie, sans preuve, une assertion hasardeuse est, en effet, de toute manière une attitude qui fait sortir de l'indifférence. On prend parti dans un sens qu'aucune certitude absolue n'autorisait à valoriser d'une telle manière ; et pour opérer un tel choix, il faut faire intervenir des valeurs qui ne sont, pas celles de l'indifférence, donc pas celles de l'ethnométhodologie.

En particulier, ce mode de raisonnement éminemment hasardeux qu'est l'induction sera à notre avis très mal compatible avec « l'indifférence ethnométhodologique ». On n'acceptera pas, on ne devra à notre avis pas accepter la neutralité "trop laxiste" de Durkheim, pour qui l'induction représentait un pari acceptable, permettant d'extrapoler comme vraies des lois paraissant extrêmement probables. Or, on vient de voir qu'extrapoler implique une finalité humaine, un désir humain ; ce que « l'indifférence ethnométhodologique » se doit donc de refuser de reprendre à son compte.

Nous proposerons donc de dire :

- que l'on appellera "sociologies sans induction", les sociologies "où l'on est à tout moment conscient du caractère irrémédiable de l'indexicalité ; où l'on se fixe en conséquence pour règle d'éviter autant que possible le raisonnement par induction" ;

- que l'ethnométhodologie peut (à travers certaines au moins des lectures que l'on peut en donner) s'interpréter comme un exemple parmi d'autres de "sociologie sans induction" ;

- d'autres exemples de sociologies de ce genre étant fournis en France par le "paris-septisme ethnologique"

et par une partie de l'école d'analyse institutionnelle de Paris 8.

Le fait que Garfinkel pousse l'indifférence ethnométhodologique jusqu'au refus de l'induction nous a semblé complètement clair :

- sur la base d'affirmations qui en sont directement faites ; et tout particulièrement dans "les structures formelles des actions pratiques" (Garfinkel et Sacks, 1970) où il exclut que l'ethnométhodologie puisse, comme le fait la sociologie ordinaire "se servir de métaphores naturelles pour généraliser à des contextes plus larges la connaissance acquise dans un contexte local";

- et sur la base aussi de la pratique de l'ethnométhodologie telle qu'il l'a décrite dans les "Studies".

Il y a là un aspect bien factuel et bien réel de l'ethnométhodologie, dont nous avons constaté avec surprise pourtant qu'il passait inaperçu de la plupart des commentateurs. Le concept de "sociologie sans induction" n'a semble-t-il jamais été utilisé autre part que dans nos cours d'ethnométhodologie à Paris 7 et Paris 8 en 1985-86 ; mais il s'agit pensons-nous d'une notion qui n'aurait pas manqué, de toute manière, de surgir quelque part un jour ou l'autre. Car il est remarquable d'observer que, de-

puis quelques décennies précisément, les sciences et les sciences humaines connaissent (sous la plume par exemple d'auteurs tels que Karl Popper) une vague nouvelle de critiques adressées à l'encontre du raisonnement par induction. Il se pourrait donc fort bien qu'à moyen ou long terme, le concept de "sociologie sans induction" et le fait que l'ethnométhodologie puisse relever d'un tel genre de description soient perçus comme plus importants qu'aujourd'hui. Nous croyons que le fait d'être capable de construire des "chaînes de raisonnement sans induction" correspond à un « savoir faire » spécifique ; et que ce savoir-faire peut déboucher ("pour les membres" bien entendu et non pour les "sociologies sans induction" elles-mêmes) sur d'immenses secteurs d'applications.

Et à travers finalement le concept de "sociologie sans induction", nous voyons que l'idée de négation de tout enjeu pour l'ethnométhodologie peut apporter paradoxalement un enjeu et un programme de travail, consistant à se soumettre à la dure discipline intellectuelle de "l'indifférence ethnométhodologique" poussée jusqu'au refus du raisonnement par induction.

## Section 2

# Hiérarchies de Concepts

### 2.0 PRESENTATION DU THEME

(par Yves Lecerf)

Il n'entre pas dans le rôle normal d'une revue de présenter didactiquement les concepts d'une discipline, et tel n'est pas l'objet de la présente section. Mais nous avons souhaité tenir compte tout de même du double fait qu'en ethnométhodologie :

- les concepts sont très étranges ;
- et la problématique des définitions l'est bien davantage encore (puisque l'on ne peut pas y donner de définitions objectives).

C'est pourquoi un « lexique ethnométhodologique a d'une trentaine de pages environ a été rédigé et placé en fin de ce volume. A travers par contre les contributions que rassemble la présente section, intitulée « Hiérarchies de concepts », c'est plutôt de genèse de concepts et d'articulations entre concepts qu'il sera question, dans les termes suivants:

1) *Peut-on considérer qu'un certain ensemble déterminé de huit concepts soit appelé à jouer en ethnométhodologie un rôle dominant ?* Telle sera la question d'abord évoquée dans une contribution de Benetta Jules-Rosette, dont le nom est universellement connu dans le monde de l'ethnométhodologie, et que nous remercions vivement pour sa participation à ce numéro.

2) *Faut-il au contraire insister sur le rôle central d'un seul concept qui serait l'indexicalité ; et sur celui du langage, intervenant "comme méthode" et "comme machinerie" : tel est le thème dont nous avons eu la chance de trouver, pour le traiter, Jacqueline Signorini.*

3) *Et n'y a-t-il pas indexicalité dans la manière même dont on parle de l'indexicalité ?* Cette question fait l'objet d'un tour d'horizon remarquablement documenté dans une note d'Alain Coulon.

4) *Peut-on faire usage en ethnométhodologie du raisonnement par induction ?* Un passage très explicite de "Structures formelles des actions pratiques" (Garfinkel et Sacks, 1970) semble l'interdire. Qu'en est-il au niveau de l'usage? Peut-on reconstruire les principaux concepts de l'ethnométhodologie à partir de deux seulement d'entre eux, qui seraient l'indexicalité et l'indifférence (cette dernière étant poussée jusqu'au refus du raisonnement par induction) ? Quid de l'ethnométhodologie comme "sociologie sans induction"? Tels sont les sujets qu'aborde une note signée Yves Lecerf.

5) *Les "correctifs" et l'ethnométhodologie* : la fin du très beau texte de Louis Quéré (interviewé par Georges Lapassade) - texte dont deux extraits ont déjà été donnés en section précédente nous présente ici l'importante question des "correctifs", c'est-à-dire des applications de l'ethnométhodologie ; ce qui donne l'occasion de définir au passage plusieurs autres notions, dont celle de "quiddité".

6) *Une contribution complémentaire de Benetta Jules Rosette nous présente pour finir le thème de "la description en ethnométhodologie"*, et une fois encore nous l'en remercions.

## 2.1 - HUIT ASPECTS PRINCIPAUX DE L'ETHNOMETHODOLOGIE

(par Benetta Jules-Rosette)

On peut situer l'ethnométhodologie entre la tradition phénoménologique et la philosophie du langage ordinaire ("ordinary language philosophy"). Pour ce faire, nous pouvons indiquer huit aspects principaux de l'ethnométhodologie<sup>1</sup>. Ces aspects caractérisent

le travail de Garfinkel et de ses collègues.

1. L'indexicalité (les "expressions indexicales").
2. La réflexivité.
3. Le concept de membre de la société.
4. La disponibilité -disposabilité (la "restituabilité" ou "accountability").
5. Les pratiques de l'action socialisées.
6. La contextualité.

---

San Diego et G. Platt, Université de Massachusetts à Amherst.

---

<sup>1</sup> Ces aspects ont été développés au cours d'une longue discussion avec H. Mehan, Université de Californie à

7. La compétence unique ("unique adequacy").

8. La mise en scène de l'action sociale ("scenic display").

On peut considérer les "ethnométhodes" comme la totalité des huit principaux aspects. Nous pouvons aussi préciser que l'analyse des pratiques localisées est fondamentale pour tout travail ethnométhodologique. Néanmoins, tous ces aspects doivent être considérés comme un réseau. Ils ne sont pas en relation hiérarchique, ni en relation de sérialité. Par contre, ces aspects sont liés d'une façon intégrale, si bien que chaque fois que l'un est indiqué, les autres sont "impliqués". Ces aspects distinguent l'ethnométhodologie des autres formes de la sociologie compréhensive - par exemple de l'interactionisme symbolique. Il faut aussi constater que l'ethnométhodologie n'est pas purement une sociologie de la vie quotidienne car chaque tentative d'analyse doit rendre compte des aspects fondamentaux d'action et de signification impliqués par ce modèle.

Michel Peillon (1982 : 159-172) constate que l'ethnométhodologie de Garfinkel diffère considérablement de la façon dont est abordée la quotidienneté dans la sociologie française. Il décrit l'ethnométhodologie par rapport à la phénoménologie et remarque que l'ethnométhodologie utilise l'action individuelle comme point

d'origine de l'observation. La discussion de Peillon conclut que l'étude de la vie quotidienne peut devenir la source d'un échange très important et fécond entre la sociologie compréhensive américaine et la sociologie française.

Selon Peillon (1982 : 170), l'ethnométhodologie et la sociologie de la vie quotidienne en France ne partagent pas la même théorie de la signification :

Alors que les ethnométhodologues postulent la transparence du sens - c'est-à-dire l'adéquation de la signification et du réel en même temps que la connaissance directe de ce sens par les individus... Henri Lefebvre prétend que les gens ne savent pas comment ils vivent. Pour les premiers, l'ordre social dérive du jeu des acteurs, des stratégies de présentation, etc... alors que pour le second l'ordre social craint le jeu et l'aléatoire. En opposition à la phénoménologie, la vie quotidienne est désignée comme le lieu de la totalité, rencontre des biographies et des structures sociales, du possible et de l'actuel, de la structure et de l'astructurel.

L'indexicalité et la réflexivité sont des processus de signification. Ces problèmes ont été abordés par des linguistes, des phénoménologues, et des sémioticiens aussi bien que par les ethnométhodologues. La typicalité, un concept développé par Alfred

Schütz, ne figure pas directement dans les huit aspects précisés ici. Néanmoins, ce concept est implicite dans les notions de membre de la société et de pratiques localisées. Le concept de membre de la société, qui a beaucoup évolué dans le travail de Garfinkel, n'a pas d'équivalence strictement linguistique. Dans le travail récent de Garfinkel, ce concept représente la maîtrise à la fois cognitive, linguistique, et sociale des pratiques de la vie quotidienne et des domaines spécialisés, tels que la science. Ce concept est lié à la disponibilité-disposabilité de toute action sociale. Garfinkel explique la disponibilité-disposabilité de la manière suivante (Sociétés, n° 5, p. 36) :

Chaque aspect de l'ordre social doit être redécouvert dans la société ordinaire. D'une part, la société ordinaire doit être caractérisée par rapport à sa production et, d'autre part, comme la "disponibilité-disposabilité" de l'ordre social dans le cadre de la vie quotidienne. Cette vision s'accompagne d'une politique et d'un engagement aux conséquences majeures. Les méthodes et les stratégies de recherches doivent satisfaire la condition suivante : tout ce qui, dans cette entreprise respécification, est prétendu adéquat, doit être établi en tenant compte de l'observabilité de la société ordinaire. L'objectivité et l'observabilité de la vie quotidienne posent des questions épineuses. Toutes préten-

tions à recaractériser l'ordre social en tant que phénomènes de l'action pratique et du raisonnement pratique sont soutenables au titre de leur objectivité et leur observabilité. Cet engagement est renforcé par une insistance et un constant souci en ce qui concerne la précision à atteindre dans la description.

Dans cette perspective, on peut rendre compte de toute pratique sociale. En plus, ces pratiques sont "localisées" - c'est-à-dire contextualisées. Pour rendre visibles ces pratiques, il faut les connaître "de l'intérieur". La connaissance profonde des pratiques sociales est la "compétence unique". Cette compétence se révèle à travers la mise en scène de l'action sociale.

En proposant l'étude du savoir quotidien et en rejetant les préjugés analytiques de la supériorité du savoir des sciences humaines sur celui des équivalents profanes, l'oeuvre de Garfinkel aboutit à un programme d'études qui a pour centre d'intérêt la constitution immanente du savoir. Nous trouvons là l'insistance de Garfinkel que l'analyse de l'action tienne compte de l'utilisation du savoir quotidien, de sorte que la constitution du savoir ne peut pas être analysée indépendamment des pratiques et des contextes des activités sociales qui le produisent et le maintiennent.

## 2.2 - SUR LE LANGAGE COMME MÉTHODE ET COMME MACHINERIE

(par Jacqueline Signorini)

### *De l'usage du Langage*

Bar-Hillel, logicien israélien, dans un article paru en 1970 avait insisté sur la nature indexicale du langage. Cette indexicalité ne définit pas la dépendance contextuelle de la langue -- ce que l'on admet assez communément -- mais le fait qu'une langue n'est comprise que dans le contexte de sa pratique parlée ou écrite.

Pour les ethnométhodologues, cette propriété inhérente au langage implique :

- qu'il n'y a pas une langue, mais des langues : modes de dire dépendants de modes de faire ;

- qu'un mode de dire est identique au mode de faire des membres.

"Les activités par lesquelles les membres organisent et gèrent les situations de leur vie courante sont identiques aux procédures utilisées pour rendre ces situations "descriptibles". Elle fonde également le thème essentiel de l'ethnométhodologie : le fait indexical comme phénomène empirique " incontournable et irré-

médiabile ". *La nature indexicale du langage pose la généralité de l'indexicalité.*

### *La maîtrise de la langue*

L'identité entre actions pratiques et procédures de description (accounts) -- récits, rapports, reportages, enquêtes, savoir-dire, dialectes -- ne signifie pas l'équivalence entre faire et dire, entre réaliser une activité et la formuler, la raconter, la justifier, la rationaliser, ou même entre la réaliser et lui donner un sens.

Pour Garfinkel, l'action est intelligible, sensée, reconnue comme sensée avant même qu'elle soit interprétée discursivement, formulée, racontée. Les procédures de discours décrivent la maîtrise que les membres ont de leur langue pour exprimer ce qu'ils font, l'exprimer comme sensé, rationnel, le reconnaître et le faire reconnaître comme tels. Ceci explique la dépendance des pratiques du discours (accounts) aux pratiques d'intelligibilité (accountability). Les pratiques du discours sont rendues possibles par la réalisation préalable des activités sociales concertées. Elles leur sont identiques car elles décrivent à la fois le contenu de l'action concertée, son intelligibilité comme action ordonnée et la maîtrise des membres a développé ses ressources de sens.

***Le réflexivité de la langue***

Cette identité est réflexive -- "le caractère réflexif et incarné des pratiques de descriptions" -- dans la mesure où toute description (account) renvoie au contexte qu'elle décrit : le contexte étant élaboré par l'account et en même temps l'élaborant. Les pratiques de descriptions, à un moment de l'accomplissement de l'action entreprise par les membres, agissent comme des contenus et moyens d'exhibition de l'action produite, renforçant, dirigeant, instruisant son intelligibilité. Le caractère incarné des pratiques de descriptions signifie qu'elles se réalisent dans le *langage comme action pratique* engageant : a) l'ordre propre de la production des membres, la méthode de l'action et b) son ordre comme capacité des membres à formuler et transmettre ce qu'ils font, ce que Garfinkel et Sacks appellent la maîtrise de soi sur l'indexicalité.

"Les membres connaissent cette réflexivité, l'exigent, comptent sur elle et en font usage pour produire, accomplir, reconnaître ou démontrer l'adéquation-rationnelle-à-toutes-fins-pratiques de leurs procédures et découvertes. Nous seulement les membres -- les jurés et les autres -- considèrent-ils cette réflexivité comme allant de soi, mais ils reconnaissent, démontrent et rendent observable à chacun des autres membres le caractère rationnel de leurs pratiques

concrètes -- ce qui signifie occasionnelles -- tout en considérant, cette réflexivité comme condition inaltérable et inévitable de leurs investigations." (Garfinkel, 1967, Arguments, p. 65.)

***Le langage comme méthode***

La maîtrise du langage naturel désigne la capacité opérative des membres à produire des énoncés reconnaissables pour transmettre ou simplement suggérer ce qu'ils font, ont fait ou feront. Garfinkel (1967) ne s'intéresse pas au langage comme un linguiste et c'est une erreur, je pense, de limiter l'originalité de la réflexion de cet auteur à des préoccupations théoriques sur la langue, ou de l'y conduire. Le langage est une méthode au même titre que l'investigation menée par les membres d'un institut d'enquêtes pour statuer sur un type de mort, que le processus de découverte d'un pulsar, ou les procédures d'accouts des sociologies mais une méthode toute particulière et précieuse, néanmoins, car elle rend observable directement par l'exhibition du contexte verbal l'*accountability* d'une production sociale. Je reviendrai sur cette spécificité de la langue naturelle et sur la notion d'*accountability* dans un moment.

Cette phénoménologie est en action dans les textes fondateurs de l'ethnométhodologie regroupés dans

les *Studies*. Elle explique la difficulté d'expression et le choix des formes syntaxiques particulières, pour rendre observable au lecteur le travail de la conscience "sociologique" objectivant sa subjectivité. (C. Musserl, 1953, Conf. de 1929.)

Une autre ambition avouée des *Studies* est d'élaborer une nouvelle théorie sociologique qui établit des règles (et non des normes) de conduite d'enquête et de traitement des données et fonde le caractère de rationalité ou d'objectivité de l'observation et de la description sociologiques. Cette théorie intégrerait à la fois une théorie des activités pratiques et une théorie de l'opérativité du langage naturel.

Une enquête intéressante et qui dépasse le cadre de cette étude et de ma compréhension présente de l'ethnométhodologie serait de déterminer, par l'étude des textes ethnométhodologiques postérieurs à 67 et des biographies claniques des fondateurs de cette école de pensée, si le programme théorique des *Studies* a abouti ?

### ***L'ethnométhodologie comme théorie***

Mais avant de se demander qu'en est-il aujourd'hui, il me semble qu'il y a une question plus fondamentale à poser : "Est-ce conforme à l'*esprit ethnométhodologique* de vouloir édifier une théorie de la réalité sociale ? Peut-on statuer sur une réalité qui est par es-

sence, dit l'ethnométhodologie, infiniment altérable, auto-reproductible, atypique ? La recommandation des *Studies* aux sociologues sur leurs pratiques d'analyse et de traitement des données vaut-elle pour l'ethnométhodologie elle-même ? Si oui, que doit-on entendre par théorie, règles de conduite, rationalité, objectivité ?

J'aimerais aussi apporter une appréciation toute personnelle à un texte de Harvey Sacks, traduit dans les *Arguments* (1984), constitué de courts passages d'articles parus entre 64 et 72.

Dans ce texte, Sacks indique ce qui a motivé sa recherche en sociologie et les raisons de son choix d'étude : "Quand j'ai commencé à faire de la recherche en sociologie, j'ai eu cet objectif particulier : je me suis figuré que la sociologie ne pourrait pas être une véritable science tant qu'elle ne serait pas capable de traiter les détails des événements réels, de les traiter formellement et en particulier de donner des informations à leur sujet, aussi directement que l'ont fait les premières sciences. C'est-à-dire : n'importe qui d'autre peut aller y voir et vérifier si ce que vous avez dit tient. En fait, il s'agit là d'un contrôle formidable sur le fait de savoir si vous découvrez quelque chose ou pas."

Le doute existentiel de toute science, suis-je ou ne suis-je pas, est une interrogation essentielle de toute

réflexion et pratique qui veut se transmettre, s'enseigner, se développer en un corps opérable d'une réalité. L'exigence scientifique d'une communauté de membres est légitime dès le moment où elle veut être savoir c'est-à-dire maîtrise d'une connaissance et d'une action sur la réalité. Sur ce point, je comprends la démarche personnelle de Sacks. "Il nous faut procéder de manière quelque peu différente. Il faut que nous nous servions de l'observation comme base pour théoriser." (1971) " Tel était mon centre d'intérêt, c'est-à-dire : peut-il y avoir une manière de procéder qui permettrait à la sociologie d'espérer pour traiter les détails des événements réels de manière formelle et informative ? -- J'ai voulu identifier un ensemble de matériaux qui permettent un test."

C'est la phénoménologie des "objets sociaux que les gens assemblent pour réaliser leurs activités" qui permet l'élaboration d'une méthode descriptible formellement. "Ce que nous ferions ainsi c'est développer une autre grammaire. Et la grammaire, évidemment, est le modèle des activités sociales bien ordonnées, observables de manière routinière."(1984).

Sacks souhaite que la recherche factuelle et le travail de traitement des données soient inspirés et dirigés par une méthode formelle qui fonde la scientificité de la science sociale. Sur ce point, Sacks défend un programme identique aux *Studies*. Et comme je l'ai

dit, le projet d'un tel programme est déjà un sujet de questionnement au regard des idées fondatrices de l'ethnométhodologie.

### *Questions à l'ethnométhodologie*

Cependant, je suis en désaccord avec Sacks lorsqu'il pense que la *phénoménologie des produits de la machinerie* peut permettre de découvrir la machinerie sous-jacente. "Ainsi ce n'est pas une conversation particulière, en tant qu'objet, qui m'intéresse vraiment. Ce que je vise plutôt, c'est arriver à transformer, en un sens que je conçois presque comme littéral, physique, notre vision de ce qui s'est passé dans une interaction particulière : ne plus le voir comme spécifique à cette interaction particulière produite par des gens particuliers, l'interaction étant alors l'objet de l'étude; mais le voir comme spécifique aux interactions en tant que produits d'une machinerie, ce qui est alors à découvrir étant la machinerie, étant entendu que pour la découvrir il nous faut accéder à ses produits. Pour l'instant, c'est la conversation qui nous assure un tel succès." (1970).

Ce que nous apprend l'ethnométhodologie exposée dans les *Studies* c'est :

1. que l'on ne peut jamais parvenir au bout du produit. Un produit cache. Il cache du produit. On peut dire arbitrairement que ce qui sort de

la machine -- à un moment donné -- c'est l'état, la famille, le divorce, la complicité, l'évidence, la féminité. Ce sont là des accomplissements descriptibles, circonstanciels du produit. La nature du produit c'est d'être sans arrêt "membership" c'est-à-dire réinvesti comme une ressource physique dans la machine du langage, de la pratique sociale observable.

2. qu'il n'y a pas de machine finie donc pas de machinerie finie. Les machines sont en partie les acteurs sociaux, en partie les institutions et allant-de-soi qui sont du déjà-là. Les uns et les autres produisent de l'infini et de l'indéfini. Indéfini parce que les institutions et allant-de-soi sont faits pour être interprétés. De la même façon, la maîtrise du langage naturel, comme machine et produit, c'est savoir qu'une formulation est infiniment formulable.

3. que la description des produits finis -- combien même le seraient-ils à un moment donné -- n'est pas réductible au mécanisme qui les génèrent. Il y a plus dans le produit que dans le mécanisme que l'on reconstitue après coup ou chemin faisant. Ceci bien sûr, du point de vue de l'observateur humain que nous sommes.

4. que rien n'est moins sûr de trouver dans la descriptibilité et l'analyse des produits, leur machinerie. On

pourrait tout aussi bien trouver une machinerie dont l'observateur limité déclarerait comme la machinerie.

Enfin, j'ajouterais -- en faisant référence aux ambitions théoriciennes de Sacks -- que pour reproduire la machinerie des produits auxquels on a accès, il manque une généalogie à la phénoménologie. Je définis la généalogie comme l'opération critique et pratique qui définit dans le temps, la genèse cognitive des associations, sélections, improvisations des sens simultanément à leurs accomplissements.

Une généalogie répondrait partiellement non seulement au "comment" mais au "pourquoi". Comment on décrit les pièces de ce que l'on croit être un principe d'ordre, c'est-à-dire une machine -- ceci est le travail du phénoménologue -- *pourquoi* on donne des raisons sur l'émergence d'un phénomène, sa répétition, sa sanction. La généalogie doit se compléter d'autres pratiques de recherche pour élaborer le *pourquoi*.

### 2.3 - INDEXICALITES DE L' "INDEXICALITE"

(par Alain Coulon)

La vie sociale se constitue à travers le langage. Non pas celui des grammairiens et des linguistes, mais celui, naturel, de la vie de tous les jours. On

se parle, on reçoit des ordres, on ré-écrit des livres de sociologie, on fait son marché, on achète et on vend, on ment et on triche, on participe à des réunions, on fait des interviews, tout cela avec la même langue.

Il est important de noter que les sociologues utilisent dans leurs enquêtes, dans leurs descriptions et leurs interprétations de la réalité sociale, les mêmes ressources de langage que les gens ordinaires, le langage commun. Les sociologues passent leur temps à "trouver des remèdes aux propriétés indexicales du discours pratique" (Garfinkel et Sachs, 1970, p. 339). C'est à partir de ce constat que se développe l'interrogation ethnométhodologique, autour du concept majeur d'indexicalité.

Les expressions indexicales sont des expressions, qui tirent leur sens de leur contexte. Elles ont été depuis longtemps la préoccupation des logiciens et des linguistes<sup>2</sup>. L'indexicalité, ce sont toutes les déterminations qui s'attachent à un mot, à une situation. Indexicalité est un terme technique adapté de la linguistique. Cela signifie que bien qu'un mot ait une signification trans-situationnelle, il a également une signification distincte dans toute situation particulière dans laquelle il est utilisé (Rogers, M.F., 1983, p. 95). Sa compréhension profonde passe par des "caractéristiques

---

<sup>2</sup> Cf. en particulier Bar Hillel, "Indexical Expressions" *Mind*, 1954, &3, pp. 359-387.

pond à des questions, on enseigne, on indicatives" (Bar Hillel, 1954), et exige des gens qu'ils "aillent au-delà de l'information qui leur est donnée" (Bruner, 1973).

L'indexicalité désigne donc l'incomplétude naturelle des mots, qui ne prennent leur sens "complet" que dans leur contexte, que s'ils sont « indexés » à une situation d'échange linguistique. Et encore l'indexation n'épuise-t-elle pas l'intégralité de leur sens potentiel.

Y Lecerf<sup>3</sup> donne de nombreux exemples de jeux utilisant des expressions indexicales. Par exemple, il écrit au tableau la phrase. "Deux promeneurs passent à pied sur un pont". Il demande ensuite à ses étudiants de verbaliser la vision qu'ils ont en lisant cette phrase : le pont comporte-t-il des arches, combien? ou bien est-ce un pont suspendu ? Est-il en pierre, en bois, en fer, en béton ? Les promeneurs sont-ils ensemble ou se croisent-ils? Se connaissent-ils? Comment sont-ils habillés? Sont-ils du même sexe ? On voit bien à partir de cet exemple ce qu'est l'indexicalité du langage naturel de la vie de tous les jours, indexicalité interminable parce que liée à notre imaginaire et à nos

---

<sup>3</sup> In *Pratiques de Formation (Analyses)*, n° 9, avril 1985: "Imaginaire et Education II", Service de Formation Permanente, Université de Paris 8, pp. 59-77.

représentations. Personne ne voit le pont ni les promeneurs de la même façon.

Wilson et Zimmermann (1979-80, p. 57-58) donnent l'exemple de ce mot énigmatique "rosebud", prononcé par Kane sur son lit de mort, dans le film d'Orson Welles. Le film est entièrement construit autour de la recherche de la signification de ce mot, le scénariste nous entraîne dans plusieurs voies qui s'avèrent vite être des impasses, et, au moment où on va renoncer, comme les personnages du film, à comprendre, on entrevoit, dans les toutes dernières secondes du film, le mot inscrit sur la luge d'enfant de Kane, qui vient d'être jetée au feu par les déménageurs. Alors seulement on saisit le sens et le caractère poignant de cette dernière parole de Kane, après qu'on se soit perdu dans des interprétations interminables et non satisfaisantes, pris au jeu du caractère irrémédiablement indexical du discours et de l'action.

Une expression du langage courant a été minutieusement analysée par plusieurs ethnométhodologues (Bittner, 1963 ; Sacks, 1963 ; Garfinkel, 1967 ; Cicourel, 1970 et 1974 a) : il s'agit de l'expression "et caetera". Elle tient souvent lieu de complément de démonstration, sous-entend que "Vous savez bien ce que je veux dire, je n'ai pas besoin d'insister, de nommer avec précision tout ce qui se rapporte à ce que je viens de dire, vous

pouvez facilement compléter par vous-mêmes, poursuivre ma démonstration, trouver d'autres exemples à mon énumération, *et caetera*". La règle du "et caetera" requiert qu'un locuteur et un auditeur acceptent tacitement et assument ensemble l'existence de significations et de compréhensions communes de ce qui se dit quand les descriptions sont considérées comme évidentes, et même si elles ne sont pas immédiatement évidentes. Cela manifeste l'idée qu'il existe un savoir commun socialement distribué. C'est ce que Cicourel (1970, p. 148-149) a appelé le "caractère rétrospectif-prospectif des événements", qui est bien "signifié" dans la règle du "et caetera" et de ses sous-routines

"Des expressions vagues, ambiguës ou tronquées, sont identifiées par les membres, qui leur donnent des significations contextuelles et transcontextuelles, grâce au caractère rétrospectif-prospectif des événements que ces expressions décrivent. Les énoncés présents des faits décrits, qui comportent des nuances ambiguës ou espérées, peuvent être examinés prospectivement par le locuteur-auditeur dans leurs sens potentiels futurs, supposant ainsi que la complétude des significations et des intentions présentes se manifesteront plus tard. Ou bien des commentaires passés peuvent soudain clarifier des énoncés présents. Les principes de complétude et de connexion permettent à

l'acteur de maintenir un sens de la structure sociale, par-delà le temps des horloges et celui de l'expérience, en dépit des caractères délibérément vague, ou supposé tel, et minimal, de l'information transmise par les acteurs au cours de leurs échanges." (Cicourel, 1974a, p. 87.)

La signification d'un mot ou d'une expression provient donc de facteurs contextuels tels que la biographie du locuteur, son intention immédiate, la relation unique qu'il entretient avec son auditeur, leurs conversations passées.

Il en va de même dans les entretiens ou les questionnaires utilisés en sociologie : les mots et les phrases n'ont pas le même sens pour tous, et pourtant le traitement "scientifique" que le sociologue est amené à faire de ces entretiens fait comme s'il existait une homogénéité sémantique des mots et des choses, et une adhésion commune des individus à leur sens. Et le langage naturel est une *ressource* obligée de toute enquête sociologique.

D'autres théoriciens (tels que par exemple Wilson, 1970) ont utilisé l'indexicalité comme argument pour montrer que la sociologie conventionnelle est, dans ses fondements mêmes, une *malfaçon conceptuelle*. Ce ne semble pas avoir été l'intention de Garfinkel lorsqu'il traite de l'indexicalité (voir ses remarques dans Hill et Crittenden, 1968, p. 3, 130, et surtout 192-193-194. Cf. également Garfinkel

et Sacks, 1970, p. 361). Mais peut-être que l'étrange absence de cet argument chez Garfinkel procède de la fameuse "indifférence ethnométhodologique".

Mais pour Garfinkel, les caractéristiques des expressions indexicales doivent être étendues à l'ensemble du langage. Sa conviction est que l'ensemble du langage naturel est profondément indexical, dans la mesure où, pour chaque membre, la signification de son langage quotidien dépend du contexte dans lequel ce langage apparaît. Le langage naturel ne peut faire sens indépendamment de ses conditions d'usage et d'énonciation (Strawson, 1971). Pour les ethnométhodologues, l'usage même de la langue a un caractère indexical (Pharo, 1984).

Cette notion, transposée par l'ethnométhodologie aux sciences sociales, signifie que toutes les formes symboliques, comme les énoncés, les gestes, les règles, les actions, comportent une "frange d'incomplétude", qui ne disparaît que lorsqu'elles se produisent, bien que les complétions elles-mêmes annoncent un "horizon d'incomplétude" (Mehan et Wood, 1975b, p. 90). Les situations sociales, celles qui font la vie de tous les jours, ont une indexicalité interminable, et le sociologue se trouve devant une "tâche infinie de substitution d'expressions objectives à des expressions indexicales" (Pharo, 1984, p. 156). Pour Pharo, les expressions indexicales,

"dont la référence (dénotation) est relative à celui qui parle, sont des occurrences (tokens) de mots types dont le sens ne constitue pas une simple réplique de ces derniers mais renvoie fondamentalement aux circonstances particulières de chaque interlocution, c'est-à-dire aux personnes, au temps et au lieu de celle-ci".

C'est pourquoi Garfinkel (1967, p. 4) cite Husserl qui parlait

"d'expressions dont le sens ne peut être décidé par un auditeur sans que nécessairement il sache ou assume quelque chose à propos de la biographie et des objectifs de l'utilisateur de l'expression, des circonstances de l'énoncé (utterance), du cours antérieur de la conversation ou de la relation particulière de l'interaction actuelle ou potentielle qui existe entre le locuteur et l'auditeur "

Le corrélat naturel de l'indexicalité des expressions, c'est l'indexicalité des actions.

"La description des propriétés indexicales prend l'allure d'une observation de base nullement liée à un exposé contingent, mais porteuse au contraire d'une validité aussi universelle que l'usage d'une langue naturelle pour lier et exhiber les affaires organisées de la vie de tous les jours."

Parler d'indexicalité signifie donc que le sens est toujours local et qu'il n'y a pas de généralisation possible, contrairement à ce que voudraient nous faire croire les sciences anthropo-sociales, en particulier la psycho-

logie. Cela veut dire qu'un mot, par ses conditions d'énonciation, une institution, par ses conditions d'existence, ne peuvent s'analyser qu'en référence à leurs situations. Par conséquent, l'analyse de ces situations indexicales est interminable.

La tentative de rendre propre (de nettoyer) le monde des expressions indexicales, qui est une tentative de substitution des expressions objectives à des expressions indexicales, devient un sujet de description et d'analyse plutôt qu'un effort pour résoudre le problème (Benson et Hugues, 1983, p. 115).

"Si le raisonnement sociologique pratique cherche ainsi à remédier aux propriétés indexicales des expressions et des actions, c'est pour accomplir une distinction radicale entre expressions objectives et expressions indexicales, de façon à pouvoir substituer les premières aux secondes. Dans l'état actuel des choses, cette distinction et cette visée de substitution fournissent à la sociologie professionnelle sa tâche interminable."

C'est certes l'idée, banale, que le monde est fait de désordre, mais plus fondamentalement, celle que les membres ont une intelligence du désordre, qu'ils fabriquent continuellement un ordre instable et éphémère, mais suffisamment affirmé et clair cependant pour qu'on se comprenne et qu'on puisse vivre ensemble. Et cela constitue évidemment un renversement radical de la pensée sociologi-

que contemporaine dominante. C'est la reconnaissance en sociologie qu'il n'existe pas un ordre social préétabli qu'il s'agirait pour le sociologue de découvrir et d'analyser, mais qu'il est constamment en train de s'accomplir.

"Contrairement à Bourdieu qui, reprenant à son compte le vieux débat philosophique entre les tenants de la conception de la création continuée (Descartes) et ceux de l'harmonie préétablie (Leibnitz) semble trancher, pour ce qui est de la réalité sociale, en faveur de la deuxième solution, les ethnométhodologues restaureraient, dans le champ de la réflexion sociologique, la conception cartésienne de la liberté humaine" (Pharo, 1984, p. 167). Mais, comme le notent Pollner (1974), Zimmermann et Wieder (1971), "nous ne vivons pas dans un monde pirandellien dans lequel nous pourrions donner force de réalité à n'importe laquelle des idées que nous nous faisons sur le monde, en le voulant et en le disant. Si la réalité sociale se donne comme accomplissement continu des membres qui raisonnent à son sujet, ce n'est pas en vertu d'une sorte de nominalisme radical qui caractériserait toute présence au monde social, mais c'est parce qu'elle apparaît au travers de ce que Garfinkel appelle les affaires organisées de la vie de tous les jours, dont l'objectivation univoque est certes impossible en raison du caractère indexical de chacune des saisies particulières qu'on peut en faire, mais qui impriment, par

la délimitation d'un ordre pratique pour l'action, de fortes contraintes aux objectivations de l'acteur"

Toujours est-il que l'indexicalité devient, avec les ethnométhodologues, "un phénomène empirique central pour la sociologie" (Conein, 1984, p. 20). Cette notion d'indexicalité est évidemment d'une importance capitale, puisque la sociologie conventionnelle suppose que les significations sociales sont trans-situationnelles. L'idée traditionnelle que les régularités sociales sont explicables par l'existence d'un ordre symbolique, vole en éclats sous les coups des événements indexicaux. La société, pensée comme une réalité émergente par de nombreux sociologues, est alors dissoute en une infinité de déterminations contextuelles. En dernière analyse, tout peu se ramener aux procédures d'interprétation des individus dans leur vie de tous les jours. Et c'est pourquoi l'ethnométhodologie tente de décrire la façon dont les gens produisent continuellement de la rationalité.

#### **2.4 - LES PRINCIPAUX CONCEPTS DE L'ETHNOMETHODOLOGIE ET LE REFUS DU RAISONNEMENT PAR INDUCTION**

(par Yves Lecerf)

Dans « les structures formelles des actions pratiques » (1970) Garfinkel

et Sacks, évoquant les objectifs et les tâches de l'ethnométhodologie, mentionnent qu'il n'entre pas dans le rôle de celle-ci de « se servir de métaphores naturelles pour généraliser à des contextes plus larges la connaissance acquise dans un contexte local ». Il ne fait aucun doute à nos yeux que cette indication programmatique équivaut, à un refus d'utilisation du raisonnement par induction. Jusqu'où les conséquences de cette question sont-elles poussées par Garfinkel ? Et peut-on considérer l'ethnométhodologie comme "une sociologie sans induction" ?

La tâche de construction du lexique ethnométhodologique donné à la fin du présent volume nous avait été confiée. Ce fut l'occasion pour nous d'essayer de voir si la plupart des grands concepts ethnométhodologiques ne pouvaient pas être reconstruits à partir de deux d'entre eux seulement qui seraient :

- L'indexicalité d'une part;
- et l'indifférence ethnométhodologique d'autre part, en plus cette notion jusqu'à l'implication extrême d'un refus général du raisonnement par induction.

Il en est résulté un "lexique-bis" qu'il n'était pas possible de mélanger avec le lexique normal, puisqu'il s'agissait d'une sorte de commentaire personnel de notre plan, et non de la description de l'usage le plus commun.

A ce point de notre travail, la lecture de la contribution de B. Jules-Rosette sur les " huit concept fondamentaux de l'ethnométhodologie" est venue nous apporter le sentiment qu'un certain débat était ouvert sur la question de l'interdépendance des concepts fondamentaux de l'ethnométhodologie, cette interdépendance pouvant fournir les bases d'une sorte d'échelle d'importance ; des concepts particulièrement fondamentaux étant peut-être ceux à partir desquels on peut reconstruire la presque totalité des autres.

"Notre "lexique-hors lexique" peut évidemment jouer un rôle dans le cadre d'une telle discussion et nous en donnons donc ici quelques extraits (qu'il faut lire comme des ajouts aux définitions du lexique situé en fin de ce volume).

- "Sociologies sans induction" (définition proposée par nous pour ce nouveau concept )

- Les "sociologies sans induction" sont des branches récemment nées de la sociologie, branches "étranges" où l'on est à tout moment conscient du caractère irrémédiable de l'indexicalité et où l'on se fixe en conséquence pour règle de s'interdire autant que possible d'avoir recours au raisonnement par induction ; d'où un grand intérêt pour le quotidien, le directement observable (dont l'existence n'a pas à être induite puisqu'elle se voit). Parmi celles-ci : en France, le Paris-septisme ethnologique ; une fraction

importante de l'école d'analyse institutionnelle ; et aux USA, l'ethnométhodologie, dont le texte fondateur fut les "Studies in ethnomethodology" (1967) de Harold Garfinkel.

Beaucoup d'options théoriques de l'ethnométhodologie vont en fait dans le sens d'un refus du raisonnement par induction. Sur le plan des principes, ce refus se justifie :

-- par l'indexicalité, phénomène qui accroît le caractère hasardeux du raisonnement par induction ;

-- et par "l'indifférence ethnométhodologique" : prendre parti pour des affirmations à l'évidence hasardeuses, c'est sortir d'une position d'indifférence.

-- Le raisonnement par induction est en effet un mode d'inférence extrêmement incertain et dangereux qui passe du particulier au général et qui vise à appuyer, sur l'observation de certains cas dont on a eu l'expérience, des conclusions concernant des cas dont on n'a pas eu l'expérience.

-- On observe depuis plusieurs décennies l'histoire des sciences y compris les sciences humaines, diverses tentatives de construction anti-inductivistes, visant soit à éliminer le raisonnement par induction, soit à mettre celui-ci étroitement sous contrôle. Mais il s'agit d'entreprises

ardues : les raisonnements par induction sont omniprésents. On trouve un grand nombre d'inductions en amont de l'exercice même du langage de sorte qu'une interdiction complète du raisonnement par induction poserait le problème de pouvoir ou de ne pas pouvoir parler.

-- L'idée d'une « sociologie absolument sans induction » ne peut vraisemblablement donc être qu'un concept limite, une sorte d'asymptote : plus on éliminerait le raisonnement par induction de la sociologie, plus on s'en rapprocherait. Par commodité, nous appellerons "sociologies sans induction" les sociologies qui tendent méthodologiquement à se rapprocher de cette limite.

- Induction

-- Un certain "mythe de la connaissance inductive" a fait, de manière répétée au cours de l'histoire de la philosophie des sciences, l'objet de nombreuses dénonciations critiques, dont une des premières a été au XVIII<sup>e</sup> siècle formulée par Hume ; une des plus récentes étant notamment celle de Karl Popper, à propos de laquelle René Bouveresse (1981) écrit : " La conception de la connaissance à laquelle s'oppose Popper peut être caractérisée ainsi :

- 1) La connaissance commence avec l'observation et consiste dans

l'enregistrement passif d'informations provenant des sens et qui s'accumulent dans le sujet.

2) C'est par l'observation de répétitions dans la nature que le sujet est amené à l'idée qu'il existe des rapports constants dans l'univers.

3) Les lois dont le sujet fait l'hypothèse sont progressivement vérifiées par la masse des observations en leur faveur, et finissent par être définitivement établies et certaines.

4) C'est en s'ajoutant les unes aux autres que les lois atteignent une universalité de plus en plus grande, en un processus indéfini de généralisation. On peut qualifier cette conception de la connaissance d' "inductiviste".

-- Il est clair que l'induction est un genre de raisonnement périlleux. Si par exemple votre voisin a été vu, tous les jours depuis plusieurs années, vivant et en bonne santé, cela n'empêche point qu'il puisse avoir aujourd'hui même, un accident. Ainsi, ce qui a été constaté un grand nombre de fois ne se reproduit donc pas forcément toujours.

-- Mais des inductions interviennent dans toutes les activités de l'entendement humain. C'est une gageure très difficile que d'entreprendre de les éliminer.

- Acceptabilité de formes contrôlées du raisonnement par induction

-- Il serait sans espoir de vouloir éliminer complètement l'usage des raisonnements par induction sauf à pourvoir au remplacement de ceux-ci par des substituts ; c'est-à-dire par des inductions dont la nocivité a été désamorcée. La règle à ce sujet est qu'on peut "observer", "regarder" une induction (sans se prononcer sur la question du vrai et du faux à propos de son résultat) ; mais non "l'assumer" : ne pas dire « cette induction conduit à un résultat que je certifie vrai ».

-- La gamme de ces raisonnements de substitution est vaste mais on peut citer :

- l'induction explicitée, dont on signale qu'elle est une pure hypothèse, et donc on rappelle constamment ensuite qu'elle est une pure hypothèse, du genre "si" conditionnel en logique ; procédé difficile à généraliser car il conduit à transporter d'immenses quantités de "si" imbriqués les uns dans les autres ;

- l'induction référée au style indirect et datée, procédé consistant à décrire par exemple une personne en train d'effectuer des opérations d'inductions. Il n'y a plus alors qu'à prendre cette description de l'activité (tout à fait effective) d'une personne

particulière très concrètement observable ; ce qui n'est en rien une induction et en rien une prise en compte directe de l'extrapolation d'un nombre fini d'expériences vers des conclusions concernant des quantités potentiellement infinies de cas non expérimentés. Sur un plan formel en effet, on a certes décrit des inductions, mais on n'en a point directement assumé les conclusions. Ce procédé sera souvent évoqué dans le présent lexique sous l'appellation, non classique mais commode, d' "indirection"(cf. ce terme) ;

- l'induction bornée, qui propose des opérations suffisamment peu nombreuses pour être vérifiables ;

- l'induction suggérée, procédé consistant à répondre à une question posée en général, par une énumération de cas particuliers qui suggèrent une réponse générale sans affirmer vraiment celle-ci. Ce procédé est très souvent utilisé dans les écrits et dans les propos rapportés de Harold Garfinkel, fondateur de l'ethnométhodologie.

-- Il est important de noter que les définitions caractérisant un ensemble très vaste par une clôture (exemple : toute créature humaine refusant la tyrannie, etc.) sont inductives ; et nécessitent donc d'être neutralisées par l'un des procédés énumérés ci-dessus. Or, fort curieusement, la notion même de "sociologie sans induction"

est de ce type : elle prend en compte un ensemble vaste (les sociologies possibles dans le présent et dans le futur) en le cernant par une clôture, qui est celle du refus du raisonnement par induction.

- Accountability (intelligibilité, racontabilité) et refus du raisonnement par induction.

-- Le principal obstacle apparent à la constitution d'une sociologie sans induction tient au fait que dans un monde supposé sans induction, il serait impossible de parler, ni de porter un quelconque jugement appréciatif sur quoi que ce soit. De très nombreuses inductions se situent en amont de la fonction langage.

-- Pour résoudre cette difficulté, l'ethnométhodologie construit un système cognitif à deux étages, qui emprunte le langage du groupe étudié (un peu à la manière d'un promeneur qui trouverait une paire de jumelles et poursuivrait son périple en utilisant cet instrument).

-- Les accountabilités sont finalement donc l'instrument d'une objectivation des inductions préalables à l'activité cognitive et linguistique du groupe étudié ; objectivation qui permet d'emprunter ces inductions comme outils, sans pour autant les assumer.

- Actions pratiques, domaine du quotidien.

-- Le choix d'un tel sujet d'étude s'impose, lorsque l'on adopte le parti d'une "sociologie sans induction" le quotidien est ce que chacun observe le plus directement. Prendre le parti d'étudier le quotidien correspond d'emblée à une énorme économie de raisonnement par induction.

- Appartenance sociale, et refus du raisonnement par induction.

-- Faire de l'appartenance à une forme sociale (à un groupe) une condition préalable à l'observation de cette forme sociale (de ce groupe) est une option qui renvoie à un vieux débat ; opposant science impartiale à science engagée, débat où la question de l'impartialité est finalement difficile à trancher.

-- Or, en ethnométhodologie, la question du refus des inductions impose précisément de trancher en faveur de l'appartenance sociale ; car alors celle-ci n'est plus seulement interprétable en termes de facilités pratiques et d'opportunités d'observation : elle devient une nécessité théorique, en tant que moyen d'emprunter des inductions au groupe étudié pour éviter de devoir soi-même en assumer d'autres qui seraient plus difficiles à neutraliser. Il se trouve donc que

dans cette discipline, les significations ne seront définies que par référence à des groupes. C'est même l'appartenance sociale qui va fonder le sens tout court et qui va fonder la langue tout court : " la notion de membre est au cœur du problème. Nous n'utilisons pas le terme pour référer à une personne, mais pour désigner la maîtrise du langage naturel..." (Garfinkel et Sacks, 1970).

- Compétence unique.

-- Le refus de l'induction impose évidemment un tel principe. Car appliquer localement et de façon brute une règle universelle d'analyse posée ailleurs, c'est assumer l'induction de celui qui a posé cette règle comme susceptible de s'appliquer à des gens et à des cas qu'il n'avait lui-même jamais vus.

- Définitions objectives.

-- En ethnométhodologie (comme dans toute sociologie sans induction) justement, il sera très délicat de vouloir poser "objectivement" une quelconque définition. Car derrière toute définition déclarée objective, on trouve une intention de généralité dans l'affirmation (une définition objective a une validité "indépendante du contexte" nous dit Garfinkel, 1967, chapitre 1) ; et derrière cette généralité, une induction (celle qui

fait passer des contextes que l'on connaît à ceux que l'on ne connaît pas encore ; et qui ne vont peut-être pas s'accorder à la définition que l'on aura posée).

- Analyses de conversations (considérées comme des régressions infinies)

-- L'idée d'atteindre le "sens réel" d'une conversation dissimule une induction de même nature que celle consistant à chercher à poser une quelconque "définition objective". Elle fait entrer dans une régression ad infinitum.

- Indexicalité

-- C'est en termes généraux qu'on parle d'indexicalité : il s'agit donc d'une question située à la fois dans le champ des "sociologies avec induction" et des "sociologies sans induction" ; et qui vient fournir un élément essentiel dans toute discussion opposant les mérites respectifs des unes et des autres.

-- Rien n'empêche en effet de construire des "sociologies sans induction" à la manière d'un jeu, exercice intellectuel qui ne dérangera personne, tant qu'il laissera intact le pré-supposé selon lequel ces sociologies "doivent" être moins performantes que les autres, puisqu'elles se refusent

l'emploi d'un mode de raisonnement dont l'excellence a été par ailleurs souvent confirmée. Mais la perspective comparative des mérites du "sans induction" et de l' "avec induction" changera complètement si l'on met en évidence l'existence d'un mécanisme lié à la machinerie du langage naturel lui-même, et qui a pour effet de fausser les raisonnements par induction, en provoquant des déplacements imprévisibles des significations des mots servant à formuler ces raisonnements.

- Décision (aide à la)

-- Sachant que décider c'est dans une certaine mesure prévoir et que la prévision est une induction, comment concevoir une relation privilégiée entre de telles activités de décision et l'ethnomethodologie ?

-- Pour comprendre cette relation, il faut prendre conscience tout d'abord du fait que beaucoup de décideurs sont des personnes intelligentes et avisées, averties mieux que personne des dangers du raisonnement par induction, et averties davantage encore de la multiplication de ces dangers pour qui font intervenir des cascades successives de raisonnements par induction. L'idéal pour un décideur, c'est de construire des chaînes de raisonnements dont seule l'étape ultime est une induction ; c'est-à-dire des raisonnements dont la

presque totalité (tout sauf l'étape ultime) devra se situer dans le cadre d'une "sociologie sans induction".

-- En tant qu'ethnométhodologiques, ces chaînes de raisonnements (à l'exclusion de l'étape ultime de ceux-ci) ne feront état d'aucune arrièrepensée d'amélioration par exemple du fonctionnement d'une entreprise. Le point de vue sera purement observatif.

-- Mais rien n'empêche qu'en extrémité de chaîne, le décideur ajoute un dernier maillon de raisonnement qui fasse intervenir ses préoccupations propres, préoccupations qu'il a le droit d'avoir en tant que personne singulière, en tant que membre; préoccupations assorties de jugements propres sur ce qui pourrait être meilleur, sur ce qui pourrait être pire, et sur des décisions ou rectifications de décisions qui éventuellement s'imposent.

-- Parmi les auteurs de publications récentes où l'on déclare tirer profit de l'usage de l'ethnométhodologie, on trouve une proportion non négligeable de décideurs ou de conseillers en décision du monde des affaires et de l'industrie ; situation qui semble trancher à première vue avec le caractère souvent marginal ou intellectualisant des préoccupations affichées par exemple par Garfinkel ; et trancher

avec l'affirmation surtout (préface des studies) que "les recherches ethnométhodologiques n'ont pas pour objet de formuler ou justifier des rectifications... elles ne visent pas à proposer un remède pour des actions pratiques qu'elles sont meilleurs ou pires que ce que l'on prétend habituellement". Elles ne visent point à proposer des correctifs, mais sont utilisables à cette fin (cf. autres citations de H. Garfinkel dans la rubrique lexicale Correctifs ; conseils aux entreprises »).

## **2.5 - COMPRENDRE L'ETHNOMETHODOLOGIE LES CORRECTIFS ET L'ETHNOMETHODOLOGIE**

(Louis Quéré interviewé par Georges Lapassade)

J'en viens maintenant au texte de Garfinkel sur les correctifs, dans le second volume de "Décrire un impératif ?" .. Il parle d'applications de l'ethnométhodologie, notamment en pédagogie. Comment?

*Louis Quéré* : Il évoque en particulier le cas d'un de ses anciens étudiants qui a été recruté, sans être médecin, dans une faculté de pédiatrie, et qui a été chargé de faire des cours à des étudiants en pédiatrie en collaboration avec un pédiatre. D'après ce que j'ai compris, la question qui se pose c'est comment

pose c'est comment un sociologue peut-il apprendre quelque chose de pertinent à des gens qui s'appêtent à exercer le métier de pédiatre? Bien sûr il peut leur raconter toute une série d'histoires sur la profession médicale tirée de la sociologie médicale, ou sur les conditions de socialisation des enfants. Mais ce n'est pas cela qui intéresse les étudiants, mais : comment améliorer l'apprentissage de leur métier de pédiatre, comment acquérir le savoir-faire qui lui correspond avec tout l'aspect d'engagement corporel qu'il implique ? D'où la nécessité d'une pédagogie qui soit appropriée à cette visée pratique d'acquisition et d'accroissement d'un savoir-faire, d'un savoir s'y prendre avec les malades, distinct du savoir propositionnel qui est transmis par l'enseignement habituel selon des modalités qui nous sont familières. Mais comment transmettre le savoir-faire, l' "art" du praticien ? Traditionnellement cet apprentissage se fait sur le tas, c'est-à-dire par engagement concret dans l'exercice d'un métier, par formation d'un jeune par un ancien, et par sédimentation de ce qu'apprend l'expérience, comme dans l'artisanat par exemple.

L'idée de cet étudiant a été de faire enregistrer en vidéo des médecins en train d'exercer concrètement leur métier au chevet de leurs malades, et de considérer leurs pratiques en situation de travail comme ce à partir de quoi quelque chose pouvait être enseigné

et appris, dans la mesure où c'est là-dedans que peut être découvert ce qui spécifie le métier de pédiatre, et non pas dans les discours et les histoires toutes faites qui servent à le décrire, à l'expliquer. C'est là que Garfinkel introduit son expression : "unique adequacy requirement of methods". Telle que je la comprends, il s'agit de l'idée que les phénomènes que nous observons sont, en tant qu'ils s'auto-organisent, pourvus d'une méthode de structuration qui leur est propre. Le sociologue n'a quelque chance de dire quelque chose de pertinent au sujet de ces phénomènes que s'il découvre et fait sienne cette méthode possédée, de manière interne, par le phénomène,

*Georges Lapassade* : B. Jules Rosette a traduit l'expression par "compétence unique", entendant par là que si le sociologue veut faire une enquête sur la pédiatrie il doit se faire pédiatre.

L. Q. : C'est effectivement la conclusion à laquelle on est logiquement conduit. Mais s'agit-il simplement du dicton qui dit qu'on ne connaît vraiment bien quelque chose que de l'intérieur ? Je ne crois pas.

G. L. : Est-ce au fond différent du micro-teaching en pédagogie? Pour former de futurs instituteurs, on leur fait faire une leçon dans une classe, on les filme et puis on discute sûr le

résultat. Il me semble que c'est la même idée. C'est l'utilisation de la vidéo dans la pédagogie. Qu'y a-t-il de plus dans la démarche de cet étudiant?

L. Q. : L'intérêt de Garfinkel est d'abord sociologique, et il porte sur l'analyse du raisonnement pratique et des actions pratiques. Il n'est donc pas de faire de la pédagogie, de trouver des recettes pédagogiques, ni de déboucher sur des utilisations possibles de l'ethnométhodologie.

G. L. : Il dit pourtant qu'il y a une réussite pédagogique dans l'expérience de cet étudiant. Pourtant il n'a pas découvert l'Amérique ! Il a utilisé la vidéo, pour faire de la pédagogie !

L. Q. : Je crois que la question que cherche à élucider Garfinkel est de l'ordre suivant : le sociologue ne pouvant rien dire de pertinent sur un phénomène tant qu'il n'a pas accédé à son mode opératoire de structuration endogène, comment peut-il s'y prendre pour appréhender cette face interne du phénomène ? Et s'il réussit à le faire quel type de connaissance en résulte-t-il ? Ou encore en fonction de quels critères peut-on évaluer la validité ou la pertinence d'une analyse sociologique ? C'est au fond toujours la même question qu'au début - qu'est-ce qui fait que les jurés sont des jurés et pas les membres d'un pe-

tit groupe? - et toujours la même recherche d'une description sociologique qui soit capable d'appréhender ce qu'il appelle désormais la "quid-dite" du phénomène. Et sa réponse est fondamentalement de type pragmatiste. Si bien qu'au lieu de dire qu'une analyse sociologique est valable si elle correspond à la réalité des choses, si elle lui est fidèle, - ce qu'on dit d'habitude - Garfinkel semble considérer qu'une description sociologique est pertinente si elle contribue, par la découverte de la méthode d'organisation interne d'un phénomène, à accroître le savoir-faire, l'habileté pratique des gens qui le façonnent à travers leurs aspirations, à travers leur engagement concret, situé.

G. L. : Le critère c'est la réussite !

L. Q. : Il est plutôt pragmatique, en rapport avec la distinction établie plus haut entre contexte de description et contexte d'accomplissement. Il y a des analyses qui racontent des histoires et n'apprennent pratiquement rien à ceux qui sont concrètement concernés ; et il y a des analyses qui découvrent le mode de structuration interne des phénomènes et sont source d'apprentissage pour ceux qui les accomplissent. C'est le même critère que Garfinkel prend pour le cas de son étudiant qui a fait sa thèse sur les fondations des mathématiques. Son idée est que la description ethnométhodologique du travail concret

des mathématiciens doit pouvoir, si elle est pertinente, servir directement au mathématicien au niveau de l'exercice quotidien de son métier. Mais il ne faut pas réduire l'opérateur à l'utile ; le critère du vrai n'est pas l'utile.

G. L. : Ceci rejoint tout un débat sur la sociologie comme science appliquée ou comme science fondamentale. C'est une critique de la sociologie théorisante, s'il dit que pour que la sociologie soit intéressante il faut qu'elle permette à un pédiatre d'être un meilleur pédiatre ou à un mathématicien d'être un meilleur mathématicien. Donc ça va vraiment dans le sens d'une sociologie utilisable. Et ça va tout à fait à l'encontre de ce que vous faites, qui apparaît de l'extérieur comme une haute spéculation. Quand on a une vision pratique de la sociologie on se dit : mais qu'est-ce que ces sociologues qui sont dans leurs labos, qui se réunissent pour des colloques, pour parler de Wittgenstein, etc., à quoi ça va servir ? On a l'impression que le texte de conclusion de Garfinkel met en cause tout ce qui s'est passé avant dans votre colloque. Mais les sociologues qu'on forme ne feront pas cela. Combien vont aboutir dans un labo comme celui où tu es ? Les trois exemples que donne Garfinkel concernent des gens qui ne deviennent pas profs de fac comme lui, mais qui trouvent un débouché là où

ils peuvent, qui doivent vendre leur compétence sociologique sur le marché.

- *Sur la "quiddité"*

L. Q. : Il y a deux aspects dans ton intervention. Le premier est un problème d'interprétation des arguments de Garfinkel ; le second introduit une discussion sur le fait de savoir s'il faut viser une sociologie plus pratique, plus appliquée, s'il faut supprimer la distinction institutionnalisée en France entre recherche et enseignement. Je ne répondrai que sur le premier point. On peut éventuellement interpréter comme tu le fais ce texte de Garfinkel, c'est-à-dire comme une sorte de plaidoyer pour une sociologie pratique et utile. Mais je ne crois pas qu'il s'agisse vraiment de cela. Le problème qu'il traite est bien plutôt celui de la découverte de niveaux et de procédures adéquats de description ou d'analyse. C'était déjà celui qu'il posait au sujet des jurés, c'est-à-dire lorsqu'il disait que l'utilisation des procédures de Bales lui montrerait en quoi un jury est un petit groupe mais ne lui apprendrait rien sur ce qui fait de ses membres des jurés. C'est la même question qu'il pose au sujet du travail de découverte scientifique : qu'est-ce qui fait des astrophysiciens qui ont découvert le pulsar optique des chercheurs scientifiques et non pas des plombiers, des électriciens ou des électroniciens ?

C'est là qu'il introduit la vieille notion médiévale de "quiddité" d'un phénomène c'est-à-dire qu'est-ce qui fait qu'un phénomène est tel phénomène et pas un autre ? Comment élucide-t-il cette question ? Essentiellement en prenant les choses par le bout des pratiques et des opérations en quoi le phénomène consiste. Ce qui fait des astrophysiciens qui ont découvert le pulsar optique des savants c'est leur capacité à se livrer dans leur laboratoire à un ensemble d'opérations et de manipulations locales orientées vers un but, à ordonner concrètement une série d'expérimentations dont émergera un objet muni d'un certain nombre de propriétés déterminées, un peu comme le potier façonne sa poterie de ses mains. Et de même que pour l'astrophysicien c'est dans l'agencement séquentiel de ses opérations de manipulation, d'observation et de mesure que la prise de la connaissance s'effectue, de même pour le sociologue c'est en s'introduisant dans les opérations de son objet, et dans la méthodologie qui lui appartient en propre, qu'il en produira une connaissance valable. Or ce n'est pas ce que font habituellement les sociologues. Ils se contentent le plus souvent de raconter des histoires toutes prêtes, de mobiliser les ressources explicatives du langage naturel, d'utiliser les a théories naturelles qu'ils y trouvent; le savoir qui en résulte reste complètement extérieur à l'objet ; les sociologues ne diront quelque chose

d'intéressant sur la structuration des activités sociales que le jour où ils la décriront en tant que réalisation concrète et incarnée des acteurs ; et à ce moment là leur discours pourra être source d'apprentissage pour ceux sur qui il produit des connaissances. Donc je ne crois pas qu'il s'agisse d'une vision directement praticienne du métier de sociologue ; le but n'est pas l'application. C'est plutôt l'idée que quand le sociologue accède au mode d'organisation interne d'un phénomène, il en produit une connaissance qui peut être opératoire ; ou encore l'idée que le fait pour un savoir produit d'être opératoire pour les praticiens atteste qu'il a effectivement appréhendé la "quiddité" a du phénomène.

G. L. : Mais c'est quand même un critère d'efficacité et même d'une efficacité comptée en dollars ?

L. Q. : Je ne crois pas que ce soit ça le fin mot de son histoire. Le fin mot de son histoire c'est de viser un type de description sociologique qui ait un autre rapport aux pratiques des gens que les analyses sociologiques habituelles, qui les saisissent de l'extérieur et n'accèdent pas à la source de leur cohérence et de leur rationalité.

G. L. : Dans son texte critique, Freitag dit qu'au fond c'est l'économie libérale qui est derrière tout ça.

L. Q. : Ou plus exactement une approche technocratique du monde social.

G. L. : Quel est l'arrière-plan politique de cette affaire ? Car ce que dit Freitag aussi, qui est très critique vis-à-vis de l'ethnométhodologie, c'est qu'on parle beaucoup de contexte en ethnométhodologie. Mais le contexte institutionnel et social disparaît. On a l'impression d'une microsociologie déconnectée des grands ensembles. Quelqu'un a crié au colloque Maffesoli l'autre jour, au moment de l'intervention de Benetta : "Et les classes sociales où sont-elles ? où sont-elles passées?"

L. Q. : Ça, c'est le reproche qui est constamment fait à l'ethnométhodologie : d'être une sociologie sans société, de se cantonner dans une microsociologie des interactions, et donc de ne pas tenir compte des macro-structures, des rapports de classes, des institutions, des processus de pouvoir, des systèmes de domination, etc. Ces reproches ne sont pas toujours pertinents, car souvent ils procèdent d'une vision statique, déterministe et substantialiste de la réalité sociale. En cherchant à rendre compte de la société-en-train-de-se-faire, Garfinkel prend le contrepied de cette vision. Maintenant, il reste qu'il n'a pas respecifié les thèmes classiques du discours sociologique à partir de ce nouveau point de vue.

Est-ce faisable? Je n'y vois pas d'obstacle a priori.

- ***La société constituante : Castoriadis à Garfinkel***

Il ne faut pas considérer l'ethnométhodologie comme une perspective close, limitée par les textes qui ont été produits à ce jour. Ce n'est pas un corps de doctrine, mais une perspective, assortie d'une série de recommandations pour guider la recherche. Pour ma part, j'essaie de faire le lien entre la perspective de Garfinkel et la manière de raisonner de gens comme Lefort, Castoriadis en France.

G. L. : Comment fais-tu le lien avec ces gens-là ? Ça me paraît très loin !

L. Q. : Le lien il se fait au niveau de l'idée d'une auto-organisation du réel. Le monde social n'est pas un chaos. Il n'attend pas que le sociologue vienne lui donner forme, l'ordonner par son langage. Il a une forme ; il s'organise, il s'ordonne de lui-même, il procède à sa propre mise en forme. Il faut bien que le sociologue se demande comment se fait cette prise de forme? Comment cet ordre émerge-t-il ?

G. L. : C'est l'instituant, producteur de l'ordre institué.

L. Q. : C'est ça !

G. L. : L'ethnométhodologie serait alors une sociologie de l'instituant...

L. Q. : Ce serait un peu ça. Garfinkel a cherché "*l'instituant*" du côté des activités de la vie courante et des interactions entre les membres d'une collectivité. Et je trouve qu'il a eu raison de faire de "l'ordinaire" le lieu de la morphogenèse du social, de l'émergence de sa forme. Mais cela ne suffit pas à rendre compte du processus d'institution tel qu'il fonctionne dans les sociétés modernes. C'est pourquoi je trouve chez Lefort et Castoriadis des éléments pour rendre compte de la complexité et de l'hétérogénéité du travail d'institution dans nos sociétés, en termes d'analyse du "politique" (au sens de Lefort) ou d'"institution imaginaire".

- ***Le secret d'Agnès et le fétichisme de la marchandise***

G. L. : Tu avais fait une fois un rapprochement entre l'étude de Garfinkel sur Agnès et le chapitre premier du Capital sur le fétichisme de la marchandise. L'argument était qu'Agnès montre qu'il n'y a pas une nature féminine définitive. La marchandise, elle, oublie qu'elle est un condensé de rapports de production.

L. Q. : Il y a effectivement une idée de ce genre chez Garfinkel, qu'il a re-

prise dans son article sur le pulsar optique. Au bout du travail de découverte scientifique il y a un objet qui est devenu indépendant, qui existe en soi et qui a un certain nombre de propriétés déterminées. Sont oubliées et occultées les pratiques, les opérations, les interactions dont cet objet est le produit, qui l'ont façonné et pourvu de ces propriétés. Cet oubli n'est pas un hasard ; il correspond à un travail social d'occultation du support pratique et relationnel des objets. Merleau-Ponty, lui, parlait de "la ruse par laquelle la perception se laisse oublier comme fait" au profit de l'objet qu'elle nous livre.

G. L. : C'est ce que Marx appelait le secret de la marchandise...

L. Q. : C'est du moins comme cela que je le comprends. Dans le cas d'Agnès il y a cette idée qu'être femme dans notre société est perçu comme une réalité de nature ; Agnès, elle, sait du fait de sa situation et de son expérience, que c'est au contraire un accomplissement continu, que ça correspond à un "travail" des acteurs pour rendre observables et reconnaissables, dans leurs comportements quotidiens, les attributs culturels de la féminité ou de la masculinité.

G. L. : En même temps, Agnès n'est pas une femme.

L. Q. : Ça c'est son secret, partagé par quelques personnes. Mais elle réussit à faire l'apprentissage de toute une série de manières de se comporter qui garantissent sa reconnaissabilité comme "un cas de la chose réelle", comme un cas non douteux de ce qu'elle prétend être, à savoir une femme. L'idée est que chez les "normaux", ce caractère accompli de la sexualité est oublié, occulté.

G. L. : Ce n'est donc pas le secret de la marchandise.

L. Q. : Dans le cas d'Agnès, il y a un secret d'Agnès. Mais c'est le statut de la sexualité dans la société qui est comparable à celui de la marchandise avec son "secret".

G. L. : C'est ça. Je passe à autre chose. J'ai demandé tout à l'heure, ici même, à R. Dulong : « est-ce que tu es ethnométhodologue ? » Il a répondu : "qu'est-ce que ça veut dire être ethnométhodologue ? Si c'est être conversationnaliste, je ne le suis pas. Si c'est rendre compte de recherches empiriques par une démarche phénoménologique, peut-être que je le suis". Toi tu es aussi dans ce second cas. Mais tu pratiques pourtant l'analyse de conversation. Ça étonne toujours un peu, les conversationnalistes. Des linguistes m'ont dit : "Pourquoi donc continuent-ils à faire des recherches sur les conversations, alors

qu'on sait d'avance ce qu'ils vont trouver ? Ils l'ont déjà trouvé (ouverture, clôture des conversations, etc.). Pourquoi passent-ils leur temps à chercher ce qui est déjà connu ?"

- ***L'ethnométhodologie est aussi un style***

L. Q. : Je prendrai les uns après les autres les éléments de ta question. D'abord je ne m'identifierai jamais comme ethnométhodologue. Je ne suis ni adhérent à une école, ni partisan d'un corps de doctrine. Mon rapport aux textes de Garfinkel et de ses collaborateurs est d'une tout autre nature. J'ai appris des choses très importantes d'eux. Je considère Garfinkel comme un très grand théoricien de la sociologie, quoiqu'un théoricien d'un type spécial puisqu'il n'a pas construit un système théorique, mais plutôt défini des perspectives d'investigation, ou un point de vue sociologique sur la réalité sociale. Mais je ne veux pas être un porte-parole ou un défenseur d'un courant. Ayant mon propre projet intellectuel, mon propre questionnement sociologique, je veux garder entière ma liberté de penser. Je veux être en mesure de dire : dans ce qu'ils racontent il y a des choses qui sont importantes, fondées, fécondes, etc. ; il y en a d'autres qui ne résistent pas à la critique. Je veux aussi garder la possibilité d'intégrer d'autres pensées, d'autres manières de

voir les choses. Au moins suis-je ainsi assuré de n'avoir jamais à renier un auteur ou une doctrine ou plutôt de ne pas apparaître comme un traître ou un renégat. C'est la raison pour laquelle je n'ai aucune envie qu'on me colle au dos l'étiquette "ethnométhodologie". D'un autre côté l'ethnométhodologie ce n'est pas seulement un point de vue sociologique, un cadre théorique ou une problématique. C'est aussi un style, une manière de travailler, une sensibilité empirique, un certain type de rapport aux données, une attention aux détails, une méfiance à l'égard des interprétations superflues, un souci de rigueur dans la description et l'argumentation, etc. Ce style a sans doute ses faiblesses, en particulier un manque d'intérêt flagrant pour l'analyse conceptuelle. Mais il a par ailleurs une très grande force, qui fait que quand on s'y est essayé, il est difficile de revenir à un mode de raisonnement et d'investigation plus classique en sociologie.

G. L. : Certains ethnométhodologues considèrent l'analyse de conversation comme une déviation anglaise.

L. Q. : C'est vrai qu'on peut parfois se demander s'il y a vraiment un lien profond entre Garfinkel et l'analyse de conversation initiée par Sachs, Schegloff et Jefferson. Pourquoi néanmoins s'occuper d'analyser des conversations ? Mes deux raisons sont les suivantes. Ce qui m'intéresse,

d'abord, c'est le fait de travailler sur des données conversationnelles, c'est-à-dire sur des enregistrements d'occurrences de communication telles qu'elles se déroulent dans leur "cadre naturel". Je trouve cela très stimulant. D'abord parce qu'on a ainsi un accès assez direct aux processus sociaux tels qu'ils se passent, sans avoir à passer par ce que les gens peuvent en dire, en penser, en raconter. Ensuite parce que s'exerce sur l'analyse la contrainte des données : celles-ci ne sont pas utilisées pour illustrer un point de vue ou pour servir d'exemples à une argumentation ; mais elles sont traitées pour elles-mêmes, en tant qu'expressions de processus, d'opérations qui demandent à être analysées.

Ma seconde raison est que je m'intéresse depuis plusieurs années à la communication sociale, en particulier à la manière dont la communication est partie intégrante des interactions sociales, et donc des activités de la vie courante. Or je trouve que les données conversationnelles sont très instructives pour l'analyse de l'interaction sociale, bien qu'elles ne soient que verbales. Elles sont intéressantes parce qu'elles permettent une observation des détails ; or les détails comptent énormément dans la gestion d'une interaction. Rien n'oblige d'ailleurs à se limiter à leur utilisation pour l'analyse de l'interaction. Elles peuvent servir à faire de la sociologie sous bien d'autres aspects. On peut

donc s'intéresser à l'analyse de conversation sans se limiter aux préoccupations et à la problématique du courant conversationnaliste, qui peuvent effectivement apparaître assez étroites quand on fait de la sociologie. Je considère cependant que ce courant n'est pas négligeable, qu'il a fait des découvertes importantes, qu'il a promu un type de traitement des données qui n'était pas courant en sociologie, qu'il a su inventer un "style" de raisonnement et d'expression.

Je considère néanmoins que sa perspective est trop réductrice, que des articulations essentielles de sa théorie sont problématiques, qu'il faut les soumettre à un examen critique et construire des modes de raisonnement plus complexes en tenant davantage compte de l'apport de Garfinkel lui-même. En résumé ma position est actuellement la suivante je suis convaincu du grand intérêt que présentent les données conversationnelles, en tant qu'occurrences naturelles, pour faire de la sociologie, et en particulier pour avancer dans l'analyse de l'interaction sociale ; mais je revendique le droit de faire ce type de recherche avec une inspiration ethnométhodologique sans souscrire au credo et au langage des conversationnalistes, dont je ne veux pas pour autant sous-estimer l'apport sociologique.

## 2.6 - LA DESCRIPTION EN ETHNOMETHOLOGIE

(par Benetta Jules-Rosette)

### A) *La sociologie comme maladie*

Les premières études en ethnométhodologie étaient basées sur des exercices et des observations, y compris les travaux des étudiants dans les cours de Garfinkel. Un des exercices était un travail "d'observation participante" dans la famille de chaque étudiant. Les étudiants devaient prendre le rôle d'ethnographe dans leurs propres familles. Garfinkel a reçu 35 descriptions ethnographiques d'étudiants qui avaient pris le rôle d'étrangers dans leur propre famille.

Les étudiants créaient un sens de distance artificielle dans leurs relations familiales. Ils essayaient d'enlever toute émotion de leurs interactions et de leurs comptes rendus des épisodes familiaux. Voici un exemple (Garfinkel, 1967 : 45)

Un homme de petite taille entre dans la maison, m'embrasse et me demande : « Comment vas-tu ? » Je réponds poliment. Il marche vers la cuisine, embrasse la plus jeune des deux femmes et dit bonjour à l'autre. La femme la plus jeune me demande : " Qu'est-ce que tu veux pour dîner, chéri ?" Je réponds "Rien". "Elle hausse les épaules et elle ne dit rien.

L'autre se met à cuisiner en balbutiant. L'homme se lave les mains, se met à table, et commence à lire son journal. Il lit pendant que les femmes mettent le couvert. Les deux femmes se mettent à table. Elles parlent des événements de la journée et elles rient. La vieille dame dit quelque chose dans une langue étrangère qui fait rire tout le monde.

Garfinkel utilise l'expression "behaviorized descriptions" pour décrire le compte rendu de cet étudiant. L'étudiant s'efforce d'ôter toute émotion de son compte rendu. Il n'y a pas de références aux connaissances quotidiennes, aux événements biographiques, ou aux motifs affectifs des acteurs. Selon Garfinkel ces descriptions représentent une amnésie sociale - l'oubli total de la connaissance normale et quotidienne des structures sociales et de leur typicalité. Cette amnésie sociale peut être considérée comme une maladie. En réponse à la conduite de l'étudiant, son père lui demanda : "Qu'est-ce que tu as ? Tu as peut-être travaillé trop tard hier soir. Est-ce que tu es malade?" La politesse extrême des étudiants et leur amnésie sociale troublaient leurs parents. Les membres de la famille se fâchaient. Cette colère résultait de la prise de distance sociale et du "désengagement" des étudiants (Garfinkel, 1967 : 48). Dans ce passage, Garfinkel fait un commentaire implicite sur le rôle du sociologue et sur la position de l'ethnologue dans des

contextes sociaux. La politesse, le manque d'émotion, l'amnésie sociale, et la "simulation" de l'objectivité caractérisent l'étudiant en tant que "chercheur". Ces symptômes caractérisent aussi la sociologie en général, qui se distingue par son manque de reconnaissance des relations affectives. Garfinkel (1967 : 49-50) propose qu'on développe la sociologie de la vie affective comme une base pour l'interprétation adéquate des motifs dans l'interaction sociale. Mais sa critique a des implications plus profondes. Garfinkel critique l'objectivité comme principe de base de toute description dans les sciences sociales et humaines. L'objectivité mène à une distance artificielle entre l'observateur et le phénomène, le sujet et l'objet du discours. Cette *distance discursive* crée un voile d'objectivité que couvre l'action sociale et enveloppe le sociologue et son sujet.

Ainsi, nous avons besoin d'un *modèle translucide* de la description sociale. Ce modèle retient la connaissance commune des activités sociales tout en développant un nouveau vocabulaire de description "scientifique". Par scientifique, je veux dire un vocabulaire cohérent, conventionnel, et publiquement accepté pour décrire l'interaction sociale. Selon Schütz et Garfinkel, ce vocabulaire doit être adéquat pour les sciences sociales et pour la description commune des ac-

tivités quotidiennes. Le modèle translucide comprend quatre étapes:

1. la découverte de la situation sociale ;
2. l'évaluation des données ;
3. la traduction des termes quotidiens en discours descriptif ;
4. la communication finale des données.

La translucidité résulte de l'effort de maintenir tous ces niveaux à la fois - l'expérience dans la vie quotidienne (ou dans un domaine spécialisé de la connaissance) et le vocabulaire descriptif formel. Ce problème de description est au cœur de toute l'étude ethnométhodologique. Selon Garfinkel, le sens est produit *in situ* et la signification d'un mot ou d'une action ne dérivent pas des référents objectifs mais du contexte de l'interaction et de l'énonciation. Les concepts de polysémie et de synonymie - qui posent tant de problèmes aux linguistes - sont à la base de toute analyse ethnométhodologique de l'énonciation et de l'interaction sociale. Prenons par exemple la phrase : "La cuisinière est dans le couloir." L'ambiguïté de cette phrase est due, en partie, au fait que le mot "cuisinière" peut avoir pour référent soit une personne, soit un appareil (Larrea, 1979 : 11). Pour Garfinkel, la résolution sémantique de ce problème réside dans l'analyse du contexte de l'interaction sociale plutôt que dans l'analyse linguistique formelle. Son intérêt pour les expres-

sions indexicales (les indicateurs, les pronoms indéfinis et les descriptions ambiguës) mène à une intégration de l'analyse discursive et à la description "ethnographique" de l'interaction sociale. Cette théorie de référence diffère considérablement de celle de Searle, qui maintient que le problème posé par les expressions indexicales peut être résolu par les compétences linguistiques et l'arrière-plan de pensée de l'individu sans référence aux contextes sociaux de l'interaction (Searle, 1985 : 331-332).

Nous pouvons maintenant faire une application de ce genre d'analyse aux contextes des recherches dans les sciences (la physique, l'astronomie, etc...), où selon Garfinkel, la compétence discursive correspond aux pratiques localisées, utilisées dans le laboratoire.

### **B) Le discours scientifique**

Dans toute activité sociale, nous utilisons des gloses. Garfinkel et Sacks (1970 : 366) citent l'exemple d'un chauffeur de taxi qui remarque : "Les choses ont drôlement changé." Le référent pour "les choses" reste ambigu. En essayant de définir ce que le chauffeur veut dire, il faut voir la scène et, en effet, "mettre en scène" la signification de ces mots à travers les pratiques quotidiennes. Il n'y a jamais une identité absolue entre la

glose et le référent. C'est dans cet espace énonciatif que l'ethnométhodologie de Garfinkel va développer ses théories et ses descriptions des pratiques localisées.

En décrivant les procédures de la sociologie conventionnelle, Garfinkel constate (*Sociétés*, n° 5, p. 36)

Vous vous livrez à une certaine forme de théorisation. Vous créez un signe-objet, et vous l'utilisez pour parler de l'original. Il est possible de parler sans fin du signe-objet, et en donnant des détails intéressants, clairs et intelligibles, mais en ce qui concerne l'objet-même que vous décrivez, non seulement est-il introuvable mais encore il ne sert à rien de le trouver. Par contre, l'objet théorisé se voit attribuer une signification qui résulte d'une interprétation élaborée.

Au contraire, Garfinkel veut préserver l'intégralité du phénomène analysé. Il veut tirer toutes les conséquences du caractère singulier, occasionnel, et contextualisé du processus de découverte scientifique. Son article sur le pulsar optique nous offre un exemple de sa méthode de travail sur le discours scientifique (*Sociétés*, n° 5, pp. 11-16). Un concept qui ressort du travail de Garfinkel sur les sciences est celui de la "paire lebenswelt" ou la paire consistant à la fois en concepts et en "stratégies" scientifiques. Garfinkel explique le concept de la paire lebenswelt dans la manière suivante (*Sociétés*, n° 5, p. 37) :

Le programme de théorèmes et preuves formulé par Gödel doit être lu comme des instructions et réglé de manière hiérarchique. Entre les mains du praticien, *in situ*, les instructions deviennent une description du travail effectué pour le mettre en oeuvre. Dans un lieu de travail donné, le programme de théorèmes et preuves, parmi les détails, inévitablement et irrémédiablement applicables à ce lieu et en tant que tels, de la poursuite du programme, devient précisément une description du travail qui représente sa mise en oeuvre. Pour vous donner une caractérisation descriptive et métaphorique, le programme est "attaché" à la tâche de sa mise en oeuvre, sans remède ni alternative, c'est-à-dire "inexorablement". Une paire de segments constitutifs spécifient le théorème de Gödel en tant que travail vécu de sa démonstration. La paire consiste en un premier segment qui englobe le programme de théorèmes et en les exposés de leurs preuves. Les "Eléments d'Euclide" sont un compendium des premiers segments. De même, dans l'état actuel des choses, les traités de mathématiques se présentent comme des catalogues de premiers segments.

Le concept de la paire lebenswelt a été développé d'une façon plus approfondie par Eric Livingston, l'étudiant de Garfinkel qui a écrit une thèse de doctorat intitulée "Les Fondements Ethnométhodologiques des Mathématiques".

## Section 3

### Histoires et Mythes fondateurs

#### 3.0 PRESENTATION DU THEME

(par Yves Lecerf)

Il est toujours instructif d'évoquer l'histoire du développement d'une discipline que l'on étudie, en même temps que le contenu de ce qu'elle enseigne comme vrai. Et dans le cas de l'ethnométhodologie qui recommande de restituer toute activité humaine dans le contexte de son élaboration, une telle réflexion historique s'impose tout particulièrement.

Mais il est clair aussi que, dans le cas de l'ethnométhodologie justement on n'essaiera pas de surévaluer la crédibilité "objective" d'un tel exercice. Dans la perspective de l'ethnométhodologie, un récit écrit après coup est, de toute manière, déjà une sorte de reconstruction "de seconde main", même s'il émane d'un acteur direct de ce qui est raconté, car le temps ayant passé, cet acteur direct n'est déjà plus le même individu. A fortiori, des contributions de personnes n'ayant pris connaissance qu'après coup des événements relatés seront considérées comme apportant vis-à-vis de ceux-ci une distance.

Ce que l'on peut attendre finalement de plus positif d'une section « histoire » de la présente revue, c'est la production, en 1986, en un certain lieu qui est Paris, d'une "racontabilité" adéquate au contexte de ce moment et de ce lieu. L'histoire n'a pas la date de ce qu'elle raconte, mais la date de l'instant où elle s'écrit.

Une racontabilité de l'ethnométhodologie à Paris en 1986 peut s'articuler autour de quelques questions, et de contributions que l'on a choisies pour y répondre.

a) *Quelles sont les racines américaines de l'ethnométhodologie ?* Une contribution de Benetta Jules-Rosette les situe dans un dialogue entre Parsons et Schutz, qui étaient précisément contemporains des premiers travaux de Garfinkel ; et de manière générale, dans la phénoménologie.

b) *Mais les sources américaines de la pensée ethnométhodologique n'ont-elles pas elles-mêmes des sources européennes ?* Il y a une question d'un intérêt évident pour qui cherche à construire, à Paris, en 1986, une racontabilité de l'ethnométhodologie en termes de mythes fondateurs, essayant avant tout d'effacer les distances. Il faut donc savoir gré à Joseph Sumpf d'avoir fait de la notion de « distance à effacer », le point de départ de cette contribution et de sa réponse à la question des sources européennes de la pensée ethnométhodologique.

c) Une contribution de Jean Widmer intitulée "*Les années d'apprentissages de H. Garfinkel*" nous fait passer des sources au cœur de l'action ; car nul n'ignore à quel point depuis environ trois décennies, l'histoire de l'ethnométhodologie a été étroitement liée à celle de son fondateur, H. Garfinkel. Jean Widmer nous en peint un tableau extrêmement vivant, documenté, coloré, qui a l'immense mérite aussi de peindre les principaux collaborateurs de Garfinkel, ainsi que ses amis et ses adversaires, en analysant les causes de ces rapprochements et de ces antagonismes.

d) Une contribution de Pierce Flynn sur "*Les générations successives d'ethnométhodologues aux U.S.A.*" a le grand mérite d'apporter en peu de pages beaucoup d'informations, et de broser un tableau très exhaustif des générations d'étudiants qui ont été orientés vers des études ethnométhodologiques par H. Garfinkel d'abord, puis par les premiers élèves de Garfinkel ensuite, lorsqu'à leur tour, ces élèves se sont mis à enseigner.

e) Quelques pages d'Alain Coulon évoquent utilement le rôle historique qui fut celui d'Aaron Cicourel dans le domaine de la *critique des méthodes, numériques et statistiques en sciences humaines*.

f) *Mais l'ethnologie en France ?* Il est clair enfin qu'une racontabilité française de l'ethnométhodologie peut difficilement être séparée des péripéties qui ont accompagné un immense et très récent mouvement d'intérêt des milieux de la recherche sociologique pour cette discipline. Bernard Conein qui a été par la qualité de ses écrits, un des principaux acteurs de ce mouvement, a bien voulu nous en dresser un tableau plein d'humour dans une contribution intitulée "*l'ethnométhodologie en France ou le sociologue chez les autophages*".

### 3.1 - RACINES PHENOMENOLOGIQUES DE L'ETHNOMETODOLOGIE

(par Benetta Jules-Rosette)

L'ethnométhodologie, qui est l'étude de l'interprétation située de l'action humaine, s'est présentée, en partie, comme un effort visant à réévaluer certains aspects des théories de l'action sociale, y compris l'approche de Parsons. Dans sa thèse de doctorat, écrite sous la direction de Talcott Parsons, Harold Garfinkel (1952) mettait en doute les interprétations de Parsons concernant l'ordre normatif en société et la subjectivité. Lorsqu'il rassemblait les données pour sa thèse, Garfinkel eut de longues discussions avec Alfred Schütz et il consacra une grande partie de sa thèse à l'exposition et à l'analyse des idées de Schütz. Plus tard, Garfinkel soulignera (Garfinkel et Sacks, 1970 : 341-342) :

Alfred Schütz a mis à la disposition des études sociologiques les pratiques de la connaissance quotidienne des structures sociales des activités quotidiennes, de circonstances pratiques, d'activités pratiques et du raisonnement sociologique pratique. Sa contribution originale est d'avoir démontré que ces phénomènes ont leurs propres caractéristiques et qu'ainsi ils constituent en eux-mêmes un domaine légitime d'investigation. Les écrits de Schütz nous fournissent

d'innombrables directives pour nos recherches sur les circonstances et les pratiques de l'investigation sociologique pratique... Ils fournissent la justification empirique d'une perspective de recherche qui est caractéristique des études ethnométhodologiques.

Garfinkel reprend les idées de Schütz sur la nature située de l'interaction sociale et il en tire des applications empiriques. L'interprétation par Garfinkel des éléments cognitifs de l'action mène directement à la signification des comportements sociaux. Là où Parsons estime que la stabilité est assurée par l'utilisation commune de codes culturels et d'orientation de valeur, Garfinkel se demande plutôt comment les acteurs en arrivent à négocier, connaître, utiliser, et reproduire de telles significations. Selon Garfinkel (1967 : 30) : "L'image appropriée d'une compréhension commune est donc une opération plutôt qu'une intersection ordinaire d'ensembles qui se recouvrent."

Par quelle méthode l'acteur arrive-t-il à cette "opération" Dans le but de découvrir ce résultat, il est fondamental d'analyser la façon selon laquelle une "typification" est perçue et attribuée aux événements et quelles caractéristiques leur sont données pour qu'ils paraissent normaux et stables. Ce procédé s'accomplit par les stratégies de présentation de l'acteur et par le travail interprétatif du langage dans le contexte social. Pour l'ethnomé-

thodologie, la question de l'interprétation devient un problème principal de pratiques qui se situent dans le discours et l'interaction sociale.

Le problème très discuté de rationalité, qui n'était pas résolu dans la première partie du dialogue entre Parsons et Schütz (Schütz, 1964 : 64-65), ressurgit dans les premiers travaux de Garfinkel. Garfinkel (1967 : 267-268) indique plusieurs stratégies interprétatives qui pourraient être conçues comme des types d'action rationnelle. Suivant l'exemple de Schütz, Garfinkel (1967 : 270) affirme que les nationalités scientifiques sont des expressions qui "ne se manifestent comme des caractéristiques stables d'action, et comme des idéaux acceptables, que lorsqu'il s'agit d'actions déterminées par une attitude d'élaboration de théorie scientifique". Utilisant le concept phénoménologique "d'attitude", ou les thèmes sous-jacents qui organisent des perceptions et les activités sociales, Garfinkel déclare que l'utilisation stricte de l'« attitude scientifique » idéalisée est en grande partie inapplicable aux interactions quotidiennes.

Le problème serait mieux défini en termes de variables dont les événements sont organisés et interprétés que ce soit par l'acteur scientifique ou ordinaire. Plus généralement la critique par Garfinkel du concept de Parsons de l'action "rationnelle" a surpassé le modèle préliminaire de Schütz en suggérant que les caracté-

ristiques fondamentales de l'interprétation et de l'expression (i.e. l'usage de la langue naturelle) devraient être intégrées comme variables critiques de l'analyse de l'ordre social, de l'action et des situations.

Pour l'ethnométhodologie, le langage devient une clef importante pour comprendre l'interaction sociale. Il ne s'agit pas tant de considérer le langage en termes de ses caractéristiques syntaxiques formelles, mais de le considérer en termes de la pragmatique de son utilisation contextuelle. Garfinkel n'utilise pas l'expression "maîtrise de la langue naturelle" ( "natural language mastery" ) dans un sens strictement linguistique. Au contraire, il implique l'ensemble de l'action sociale et le raisonnement de l'acteur. Dans les versions les plus récentes de l'ethnométhodologie, Garfinkel élimine le concept de sujet et le remplace par "maîtrise par l'acteur de la langue naturelle". Garfinkel et Sacks (1970 : 342) déclarent :

La notion de *membre* est au cœur du sujet. Nous n'utilisons pas le terme pour parler d'une personne. Il s'applique à la maîtrise de la langue naturelle.

La subjectivité n'est plus en question dans cette formulation. Il s'agit plutôt de la maîtrise des aspects des cadres sociaux et de la connaissance commune nécessaire à l'interaction. On considère que les caractéristiques de la structure sociale sont rendues évidentes dans et par le langage. Gar-

finkel et Sacks (1970 : 352) utilisent le prédicat « faire » pour désigner une relation entre le discours et l'action et pour analyser le langage comme une caractéristique de l'interaction sociale. Il est à noter que ce concept est analogue à la notion de modalités de l'action développée par la sémiotique structurale française (Greimas et Courtés, 1979 : 230-232). Dans les deux cas, une des questions principales concerne le rôle du langage dans l'encadrement de l'action située et de son interprétation.

Par conséquent, nous voyons que l'ethnométhodologie utilise des idées tirées de la philosophie phénoménologique pour ses propres buts - l'analyse contextualisée de l'action sociale. Garfinkel fait appel au concept de Merleau-Ponty du champ phénoménal pour situer l'action sociale dans un cadre temporel. Ainsi, il souligne la fluidité de l'action dans la vie quotidienne. De même, Garfinkel fait allusion à la phénoménologie de Heidegger et à la psychologie phénoménologique de Georges Gurwitsch.

### **3.2 - LES SOURCES EUROPEENNES DE LA PENSÉE ETHNOMETHODOLOGIQUE**

(par Joseph Sumpf)

Le mot même d'ethnométhodologie introduit une distance qu'il nous faut d'abord inventorier :

#### 1) *La distance* :

Nous nous trouvons avec l'ethnométhodologie devant le fait suivant : un individu nommé Garfinkel, s'exprimant en américain, travaillant sur un terrain américain, nous interpelle à un niveau universel. Garfinkel in *Studies in ethnomethodology* dit : " I use the term ethnomethodology to refer to the investigation of the rational properties of indexical expressions and other practical actions as contingent ongoing accomplishments of organized artful practices of every day". Cette définition comprend une double dimension : celle de la rationalité d'une part, celle de la contingence, de l'art, de la vie d'autre part.

Il est donc affirmé qu'il y a une rationalité du contingent. Cette affirmation fait de la différence de langues une distance en ce sens qu'on ne comprend pas qu'on a nécessairement beaucoup de peine à traduire exactement "action" , "ongoing accomplishments" et "practical", voisin de "practices". Ou bien le référent est américain et actions, pratiques sont descriptibles dans cette langue et la rationalité sortirait d'une description réduite à des formes canoniques. Ou bien le référent est universel, mais où se trouve la métalangue de la traduction ? Dans " indexical" ! Mais l'index renvoie-t-il à un contenu ou à une forme ? Et cette forme en quoi est-elle une raison ? Nous sommes interpellés

puisqu'il y a une prétention à l'universalité mais cette universalité, il faut la lire dans un contingent qui n'est pas nous, qui exigerait sans doute de très longues descriptions.

Du coup s'instaure une distance. En affirmant la perception des différences et en l'annihilant pour "une raison", nous nous demandons quelle est cette raison et nous n'en savons rien. Nous ne pouvons que suivre Garfinkel. Comment? Nous proposons ici une lecture aidée.

En effet, la distance est peut-être comblée par la compréhension issue de la lecture mais elle est comblée aussi dans les faits, dans le contexte, puisque ce qui nous paraît mystérieusement américain est aussi le lieu d'un passage, d'une traduction de l'Europe aux États-Unis.

Le terme « action », par exemple au dire de Lazarsfeld ou Parsons, vient de la tradition philosophique et sociologique allemande. Le texte est lui-même une traduction puisqu'un "ou bien" met sur le même plan "indexical expressions" et "practical actions". La traduction est aussi dans le contexte puisqu'on passe de l'allemand *Handlung* à l'américain "action". *Handlung* lui-même se trouvant dans Kant, pose le problème du kantisme français. La chose est encore plus évidente pour "organized". L'assistance que nous proposons a trait à cette situation interlinguistique. Cette situation interlinguistique peut

se décrire car elle n'en gage pas l'Europe et les États-Unis en leur entier, en leur historicité comme le fait la grammaire générative par exemple. Garfinkel ne nous parle pas de linguistique cartésienne. Ce faisant, il reste dans des domaines relativement circonscrits. A ce niveau, nous trouvons, en France des réflexions relativement parallèles, qui elles aussi cherchent quelle peut être la rationalité du social. Nous pensons aux livres de Raymond Boudon : *La logique du social* (Hachette, 1979) et Pierre Naville : *Sociologie et logique* (P. U. F., 1982). Une lecture dialoguée, une lecture assistée sont donc possibles.

2) *Action. Akt. Pratique. Praxis. Handlung. Index. Indicateurs. Verhältnis. Behavior :*

Tout se passe d'abord entre l'Allemagne et les États-Unis. Il y a un passage de l'Allemagne et de l'Autriche vers les États-Unis (passage de Parsons, passage de Carnap et de Lazarsfeld, de Vienne et de l'austromarxisme aux États-Unis. Passage d'Adorno qui revient ensuite à Francfort). Ces passages contiennent une traduction effective des concepts, traduction qui peut être discutée mais qui s'est faite. Cette traduction se fait parce que la tradition allemande et la tradition américaine se situent dans une même tradition religieuse, philosophique et politique : la Réforme, le

judaïsme, Kant, Marx, le socialisme version viennoise et le New-deal de Roosevelt, la guerre contre le nazisme.

La France ne fait pas à proprement parler partie de cette tradition, mais elle s'y accroche d'une autre manière par l'intermédiaire de Renouvier (protestant et disciple de Kant, Renouvier qui influença W. James), et va jusqu'à Durkheim d'une part, jusqu'à Sartre d'autre part. La formule « faire, et en faisant, se faire » de ce dernier vient de Renouvier. Il y a une certaine chance pour que verbe français "faire" ait un rapport avec Handlung et Action ; mais les Français introduisent dans cet ensemble un facteur unique : la philosophie catholique de l'Action de Maurice Blondel. On peut se demander en quoi il peut être utile d'accumuler une telle quantité de références et si lointaines dans le temps, si éparpillées dans l'espace. En fait, cet éparpillement et cette remontée dans le temps sont relatives. Ils sont moindres qu'en ce qui concerne la linguistique.

Ce que l'on pourrait appeler la philosophie de la linguistique remonte jusqu'à Aristote et ne manque pas de faire référence à Russel ou à Frege. La philosophie de la sociologie n'a pas à remonter si haut parce qu'à la différence de la linguistique qui s'adresse à la grammaire, c'est-à-dire à une tradition ancienne et peu philosophique (le grammairien n'est pas le philosophe), la sociologie a toujours

comporté une dimension philosophique, surtout chez Durkheim. Pourquoi ? C'est que l'objet sociologique, c'est-à-dire la société industrielle constitue une telle difficulté pour la raison et le rationalisme qu'il faut inventer, comme le voulait Durkheim, un nouveau rationalisme, un rationalisme complexe. D'autre part, le courant de pensée allemand-américain a engendré et son épistémologie et sa philosophie de l'histoire. Là encore, pourquoi ? Parce que la société pour une philosophie nominaliste - celle qui permet Luther et qui de Luther va jusqu'au nominalisme américain d'aujourd'hui - Goodman, Quine - la société ne va donc pas de soi : le nominalisme, dès son origine, est à la fois une philosophie, une philosophie du langage et du livre et une philosophie sociale.

### 3) *Action (en anglais)*

Comment s'opère le passage de l'Europe aux Etats-Unis via l'Angleterre? Les modes de ce passage sont connus et constituent le terrain de recherches historiques nombreuses. Il s'agit du puritanisme, du calvinisme, de la fondation des Etats-Unis. Pour revenir au nominalisme, Hobbes est opposé aux puritains. Il leur reproche d'être nontransparents, secrets c'est-à-dire non justiciables d'une logique et d'un calcul (computation) mécaniques. De fait les puri-

tains constituent une fragmentation de la société anglaise. C'est cette fragmentation en groupes (peut-être en sectes) qui leur donnent leur capacité d'expansion politique et aussi d'inventivité scientifique. Est vrai ce que je fais. Ce que je fais je le fais bien et j'ai alors une petite chance d'être sauvé dira Calvin. A partir de la fragmentation puritaine et de l'humanisme calviniste va s'instaurer une théorie de l'action qui n'a plus la globalité fondée dans les concepts de Geist et d'Akt et qui est caractérisée par la pluralité et l'aléa.

Le pragmatisme américain est la philosophie de cette pluralité. La vérité d'un énoncé se constate dans les effets objectifs et subjectifs de mon action. "Handlung" devient action et action est synonyme de "Behavior" a qui est ce que Kant appelait *Verhältnis* mais non plus référé à une causalité objective en soi. Il y a des comportements c'est-à-dire des êtres individuels groupés en agrégats divers et témoignant d'actions diverses. Il n'y a pas de système donné qui permette de comprendre par un processus réflexif cette pluralité irréductible. En un mot il n'y a pas de Geist. Le problème posé à la science du comportement, plus exactement aux sciences du comportement (Behavioral sciences) c'est celui de définir quelle vérité autre que momentanée on peut atteindre à partir des comportements, quelle méthode permet d'atteindre

cette vérité, quelle éthique et quelle politique peuvent constituer la finalité de la méthode.

La sociologie américaine, celle de Lazarsfeld, de Parsons, pense qu'il y a une vérité derrière les comportements. C'est donc une sociologie de la structure sous-jacente. Cette structure est décrite en termes d'espace ou en termes de système. L'espace correspond à la notion kantienne de schématisation. Toute conduite est orientée par un schéma orienteur qui se figure, se représente dans une image spaciale. C'est en ce sens que Lazarsfeld parle d' "action schemes as an ordering device" ; mais l'espace est soit donné et c'est celui qui conditionne le comportement, soit construit par le chercheur et c'est une abstraction, un fil conducteur qui comme l'explication de textes guide la lecture de la réalité. Ces deux concepts de la notion de structure ont été soulignés par Raymond Boudon.

Dans le premier cas nous avons la théorie topologique de Kurt Lewin. "The propositions that such and such a need exists is to a certain extent equivalent to the propositions that such a region of structures has a valence for such actions". Lewin cité par Lazarsfeld in *qualitative analysis* p. 72). La vérité de la sociologie consiste à établir l'équivalence entre la structuration d'une région de l'espace vécu, les valeurs attachées à ces diffé-

rentes structures et les actions qui en découlent. Par exemple, la secte définit un espace restreint, celui de la secte même, point fondamental, apocalyptiquement décisif du sort du monde. La secte est la valeur même et les actions sont des actions pour la secte. La méthode consiste dans une traduction proposition par proposition de ce système d'équivalences. Ce qui est dit such and such "tel et tel" c'est l'indication qui en fait le sujet lui-même toujours situé en un point tel et tel. L'énoncé : je suis entré dans la secte x tel jour de telle année trouve sa vérité dans un parcours spatial où «entrer » ne veut pas seulement dire franchir une porte mais aussi franchir une étape dans sa vie, s'affranchir du passé et entrer dans une nouvelle vie etc. Ce qui est indiqué dans le premier énoncé est cette suite de propositions. Est indiquée en même temps la situation du sujet. Ce qui est induit en lui, ce qui va constituer le besoin la conduite, l'éthique, c'est la dynamique du champ social. L'espace social n'est ni indifférent, ni statique. Il engendre le besoin. Par exemple le besoin de secte peut être engendré par la sécularisation globale de l'espace religieux. Ce que fait le sociologue c'est la mise au jour de ce besoin.

Dans le deuxième cas, nous avons la sociologie de Lazarsfeld. L'espace est dit "espace de propriétés" (property space). Cela signifie que le

comportement trouve sa vérité dans un ensemble de dimensions dont le nombre est limité, qui peuvent être structurées de différentes manières (réseau-hiérarchie) et qui constituent une sémantique close du fait de la combinatoire des significations et du jeu des données statistiques car ce qui est signifié est aussi agissant dans la composition, la distribution des groupes. Si l'on reprend l'exemple du problème sectaire le groupement en sectes est d'abord le trait de comportement de x sujets. Ce trait différencie les adhérents des sectes des non-adhérents ; ainsi ce qui constitue une première classification (le trait adhésion à la secte) se lie au trait intensité de la vie religieuse mesuré par le nombre d'actes religieux accomplis en temps x. Ces deux traits composent la dimension intensité. On dira que l'intensité est une variable intermédiaire (intervening variable) de la constitution des sectes. Il y a d'autres variables possibles : par exemple l'amitié ou le conglomerat physique. Ces variables sont dépendantes de l'espace de propriété pertinent qui constitue la sémantique, la structure latente de l'ensemble du comportement sectaire. Vivre intensément une religion ensemble tous les jours en un même lieu est une attitude qui est choisie par x individus en un moment donné. Ce choix est à la base d'une population statistique et introduit l'existence de sous-ensembles ou de sous-classes dans la première classe, des sectaires

selon le degré d'intensité, de conglomérats, etc. La méthode consiste en une lecture, une explication des différentes corrélations statistiques. Par exemple si le comportement sectaire lie intensité et conglomérat, alors les sectes qui lient ces deux facteurs devraient avoir plus d'adhérents. Si ce n'est pas le cas, c'est que d'autres variables sont en jeu. Ce que fait le sociologue, c'est de prévoir ce jeu et de l'orienter politiquement dans le sens d'une socialisation de l'ensemble social.

Chez Parsons, on se trouve en présence de deux expressions structure of social action-system of social action. L'action que Max Weber concevait comme comportement typique, idéal-typique dans l'esprit du sociologue, devient chez Parsons une attitude. Cette attitude est orientée par des valeurs mais l'essentiel, pour Parsons, c'est la logique de la conduite et plus exactement la combinatoire des logiques. Max Weber aux Etats-Unis en 1904 croit voir dans un directeur de banque l'incarnation type du rapport puritain à l'argent, au travail. Parsons fait de l'activité du directeur de banque une conduite logique orientée selon quatre axes : Achievement - goal - attainment - Latency - Instrumental. La conduite est logique si elle est fonctionnelle. Le directeur de banque fait prospérer sa banque et trouve dans ce but, dans les méthodes de gestion, les rapports avec sa

clientèle, l'accomplissement (Achievement) de ce qu'il se sent être, un serviteur de la meilleure communauté possible. L'adhérent à la secte trouve dans la prière, la conversation, un lieu, un ancrage qui lui manquaient. Cette structure latente et active de son comportement va entrer dans un système dont la clé est cybernétique puisqu'elle fait intervenir les notions d'information, de redondance, de contrôle. Le comportement est l'un des éléments d'une combinatoire plus vaste. Cet élément consiste en un type de pattern maintenance, d'équilibre marqué par la fonction limitative de la religion (Bellah). Valeurs, comportement, continuité et cohérence de l'action volontaire, s'interpénètrent en une combinaison commune, en un schéma non plus spatial mais vécu, voulu par un sujet et exprimée en une suite d'impératifs, d'exemples et de sentiments. En ce sens comme on l'a noté, Parsons est kantien. Il l'est encore par un autre thème celui de ce qu'il appelle "Telic analysis". L'action comme chez Kant trouve sa fin, non seulement en un impératif, mais aussi dans une figure, celle du Christ par exemple figure, à la fois morale, esthétique et historique par quoi se fonde l'Eglise. Parsons reprend cette idée de la fonction téléologique et il la restitue dans le contexte américain. Alors que Weber voyait dans la rationalisation bureaucratique une cage de fer qui empêchait le développement du surhomme nietzschéen, Parsons

voit au contraire dans l'ascétisme mesuré de la corrélation puritanisme-calvinisme, dans la fragmentation dénominationnelle des églises, l'expression d'une systématique de l'action appelée "instrumental activism". En ce sens, la finalité de la sociologie consiste dans un tableau non plus des structures latentes plus ou moins prévisibles mais des diverses actions possibles comme pratiques de transformations du monde, comme service et comme mission à finalité également mondiale.

On voit donc le mot action aux Etats-Unis est synonyme de comportement, qu'il est tributaire d'une théorie de l'histoire religieuse des Etats-unis, d'une structure sociale plurielle dessinant des espaces divers y compris dans ses formes les plus locales. L'action est finalement la structure de ce qui se passe dans une communauté plus ou moins large. Cette structure est l'interaction des valeurs, des attitudes "religieuses". Il a besoin et d'une théorie continue de l'acte volontaire et d'une idée de la religion voisine de celle de W. James : la religion, c'est aller plus loin. Quand Sartre reprend la formule de Renouvier, c'est pour l'inclure dans la notion de situation. Nous ne pouvons avoir que des actions relatives, situées, et la littérature qui croit échapper à cette limitation est un leurre. Merleau-Ponty transforme cette notion de situation en théorie de l'ambiguïté : tout discours

est ambigu, oscillant entre prose et poésie, silence et discours, welt et lebens welt. Ici apparaît un autre aspect de la définition de Garfinkel : la notion d'organisme, de comportement organisé.

Ce qui constitue la pierre de touche des différences interculturelles concernant l'idée d'action, c'est en définitive la théorie du sujet, du livre et de la grammaire ou, si l'on veut revenir à Garfinkel, la théorie des index. Les index en Allemagne indiquent les intentions des énoncés. Ceux-ci sont toujours isomorphes des extensions étant entendu qu'on s'est donné des meanings postulats à l'entrée (noms propres - entrées lexicales - domaines). La grammaire est soit logique, soit distributionnelle, c'est-à-dire faite d'ensembles, de classes d'équivalence, soit indicative d'un processus historique. En France la grammaire est une grammaire de positions et les index sont des actes successifs du sujet. Comment se situe Garfinkel ? Comment peut-il poser la synonymie des expressions indicelles et des actions sinon par l'isomorphie posée entre l'action, l'index et les structures de comportement. En ce sens, Garfinkel demeure dans la tradition allemande. Son originalité, s'il y en a une, est donc ailleurs

4) *En quoi consiste l'originalité de Garfinkel ?*

Elle se situe, à notre avis, là où en apparence, il y a le moins d'originalité, c'est-à-dire dans la notion "d'everyday life" qu'on doit référer à la tradition écossaise du "common sense" et à la tradition française du sens commun. Nous pensons que l'ethnométhodologie est l'exploitation radicale, dans le contexte de la sociologie américaine, de la philosophie du sens commun. Cette exploitation radicale s'adosse à la sociologie américaine, se situe relativement en parallèle avec la grammaire générative, avec l'évolution de la métamathématique, avec enfin les présupposés métalinguistiques de l'informatique.

Nous disons que cette notion de sens commun se trouve portée sur le devant de la scène scientifique tant en mathématiques qu'en linguistique. En mathématiques, c'est tout le courant actuel de retour à la tradition empiriste française (Borel - Lebesgue), c'est la présentation descriptive des ensembles. En linguistique, c'est le thème de la trivialité de la grammaire apprise ou enseignée telle qu'elle est indiquée dans les textes récents de Chomsky. Mais précisément, ce qui fait problème, c'est cette trivialité même. Comment se fait-il que l'enfant apprenne si vite à faire des phrases ?

Nous disons que la notion d'every life de Garfinkel se situe dans le même cadre d'idées, c'est-à-dire :

1) Ce qui est rejeté : c'est tout ce qui serait a avant -, « plus profond a que la pensée elle-même, qu'il s'agisse de structures, de systèmes de champ de Geist. C'est aussi tout ce qui serait de l'ordre du comportement observé. Comme le dit Dugald Stewart : It is the philosophy of the mind alone.

2) Ce qui est posé : c'est l'idée d'un commencement.

On ne peut commencer que par la pensée du sujet devant des objets. Le commencement est théoriquement la nudité absolue, les choses sont devant nous et nous les pensons dans la réflexion. Nous ne nous trouvons ni devant un dépotoir, ni devant des signes mais devant des = remains a, c'est-à-dire des restes réels d'une chose réelle vus et avoués par un sujet incarné (incarnate).

Ce sujet incarné par une analogie entre son regard, son discours et les choses, n'a qu'à les suivre, n'a qu'à les compléter et les rendre ainsi pleinement visibles. Ce rapport entre le sujet et les choses est loose, c'est-à-dire pas tout à fait logiquement rigoureux, mais il est. Quelle peut être la précision, le sensus acutus qu'on puisse atteindre ? Ce ne peut être qu'un ajustement, un attachement (tie). Cela veut dire que la précision ne peut être donnée tout de suite ni obtenue par une réduction des énoncés

individuels, qui est en fait une tâche infinie. Il n'y a qu'à suivre les phrases. Celles-ci constituent un texte long nécessairement car tout conflit ne peut trouver une solution qu'après un long discours. Mais là encore il n'y a pas de texte standard, ni celui de l'observé, ni celui de l'observateur. Garfinkel est opposé à la normalisation de ses propres textes.

Le texte de l'observé, sa mise à jour visible progressive est doublé par le texte de l'observateur et de ses collègues. En ce sens l'ethnométhodologie est un art (artfull) un art du tissage des textes longs et de la mise au point de ce tissage. L'ethnométhodologie nous semble posée sur un commencement irréfutable, irréductible, un dire primitif. En ce sens elle est dans le vrai.

### 3.3 - LES ANNEES D'APPRENTISSAGE DE HAROLD GARFINKEL

(par Jean Widmer)

Une manière de comprendre ce qui motive les ethnométhodologues consiste à retracer brièvement leur histoire, qui coïncide pour une décennie avec celle de leur - fondateur », Garfinkel. Ce sera une manière aussi de replacer les débuts de l'ethnomé-

thodologie dans le contexte théorique de l'époque<sup>4</sup> (\*).

(\*)*De Newark à Harvard*

Garfinkel est né en 1917 à Newark, une ville portuaire du New Jersey au sud de New York. Il étudia à l'université de sa ville et à l'université de Caroline du Nord, avant d'entrer en 1948 à Harvard où il fera son doctorat en 1952 avec Talcott Parsons.

En 1948, il publie un article (1948/49) sur les homicides inter- et intraraciaux, basé sur une enquête statistique et ethnographique en Caroline du Nord. Cette étude présente un double intérêt. D'une part, elle met en relation les statistiques de peines avec les types de définition de la situation qui prévalent durant les différentes phases des procès. Il ne s'agit pas seulement d'expliquer les variations des peines, mais aussi d'expliquer l'absence de telles variations malgré la

---

<sup>4</sup> Ce texte est le résultat d'un collage d'extraits tirés d'un travail en cours : en particulier, les discussions concernant les traditions dont l'ethnométhodologie est issue ont été supprimées ainsi que toute allusion aux débats qui se développent en France actuellement autour de ces questions.

présence de définitions différentes ; par exemple, les peines des crimes entre Blancs et entre Noirs sont semblables, malgré des différences importantes entre les définitions de la situation durant les procès correspondants. Ce thème fera l'objet de débats importants par la suite portant principalement sur la possibilité d'utiliser les catégories pénales dans les recherches criminologiques en sociologie.

Un autre intérêt de cette étude réside dans ses ressources théoriques. Nous y trouvons les notions de définition de la situation, de *inert hors-groupe* et des allusions évidentes aux schémas d'action de T. Parsons, ce qui montre l'insertion de H. Garfinkel dans le milieu du nouveau « Département des relations sociales » à Harvard, où se préparaient les travaux de T. Parsons sur le système social (1952), ceux de R. Merton, A. Shils, N.J. Smelser, etc. Mais nous trouvons aussi une référence aux travaux de E. Husserl et de A. Schütz. Cette référence est intéressante. H. Garfinkel suit clairement la tendance à la théorie introduite par T. Parsons dans la sociologie américaine, mais il se réfère à des auteurs pour lesquels T. Parsons n'avait pas grand intérêt, comme en témoigne sa correspondance avec A. Schütz (Schütz, Parsons, 1977). D'autre part, cette référence concerne un moment important de son argumentation, l'explica-

tion de la fonction des types de définition de la situation qu'il introduit : le processus qui mène depuis l'identification du meurtrier jusqu'à sa condamnation consiste en un système de procédures de définition et de redéfinition des identités sociales et des circonstances -. Ces définitions représentent les manières d'être attentif (*ways of attending*), l'attitude au sens de E. Husserl, par rapport à laquelle l'accusé et l'accusation signifient ce qu'ils signifient en tant qu'objets traités par la cour. C'est par rapport aux objets qui ont leur sens dans de tels cadres de signification, que la signification des indices de condamnation est à trouver (H. Garfinkel, 1948/49 : 376). (...)

Cet article de H. Garfinkel méritait d'être cité car il permet de situer sa démarche dans la double tradition de la sociologie telle qu'elle se développait à la fin des années quarante à Harvard, et dans la tradition phénoménologique. Si Garfinkel se sépare de Parsons sur ce second point, il s'inscrit parfaitement dans sa tradition par sa volonté théorique et interdisciplinaire qui contraste avec le climat empiriste qui régnait alors aux États-Unis. La relation que H. Garfinkel établit entre Parsons et Schütz, en particulier dans sa thèse de doctorat intitulée *The perception of the other a study in the problem of social order* (1952), a été heureusement résumée par T. Eberle (1984, 439) : il emprunte la question

au premier, et la réponse au second. Cette relation est compliquée par une lecture très personnelle des deux auteurs, ce qui conduisit notamment à des rapports ambigus entre l'ethnométhodologie et la phénoménologie.

Schütz voulait développer une proto-sociologie, donc une méta-théorie des sciences sociales, alors que Garfinkel puisera dans cette théorie pour établir un nouveau type de sociologie. Si le travail de Schütz se termine là où commence celui de Parsons, Garfinkel prend, lui, comme point de départ le problème de l'ordre social tel qu'il est posé par Parsons et se sert des réflexions de Schütz pour développer une nouvelle approche empirique. Cette démarche a un caractère paradoxal puisqu'elle ouvre à l'étude empirique des problèmes considérés jusqu'alors du ressort de la philosophie (en particulier l'analyse d'éléments constitutifs sur le plan de la cognition et de l'organisation), ce qui n'ira pas sans causer des troubles dans les deux champs intellectuels. Garfinkel lui-même ne semble pas trop s'en préoccuper si ses problèmes sautent par-dessus les enclos des disciplines, eh bien, il suivra ses problèmes, et tant pis pour les enclos (*The Annals of phenomenological sociology*, 1977). Deux caractéristiques de sa façon de penser : d'une part son obstination à penser les problèmes jusqu'au bout, de l'autre son absence d'intérêt pour une systématisation conceptuelle rigou-

reuse. Ces caractéristiques de sa pensée et ces rapports aux champs scientifiques établis, expliquent pour une part au moins l'insertion de l'ethnométhodologie dans le champ sociologique. Le fait qu'elle transgresse certaines limites du champ, transgression surtout sensible au plan de la terminologie (5) n'a pas rendu évidents ses apports à la sociologie; en fait, l'on a même parfois douté qu'il s'agisse de sociologie. D'autre part, l'absence de formalisation conceptuelle favorise une relation de dépendance entre H. Garfinkel et ses élèves, ce qui a pu donner une impression de secte. Si ce dernier aspect a été relevé, il est d'ailleurs fréquent dans les nouvelles sous-cultures sociologiques des années soixante (cf. Mullins, Mullins, 1973), le premier aspect, le radicalisme de sa pensée, n'a été que peu relevé. Il a été interprété, parfois abusivement, pour les ethnométhodologues comme un changement de paradigme, au sens de S. Kuhn (1962).

#### *Le passage à l'ouest*

Après son doctorat, Garfinkel fera un bref séjour dans l'Ohio, et se trouvera sans travail entre mars et août 1954, date à laquelle il devait commencer son enseignement à l'université de Californie, Los Angeles (UCLA), où il enseigne encore aujourd'hui. Un ami, S. Mendlovitz, lui trouve un travail intérimaire en l'associant au projet de recherche sur les

jurés que menait F. Strodtbeck à la faculté de droit de Chicago. Sa tâche consistait notamment à se rendre à Wichita écouter des enregistrements effectués à l'insu du jury, pour décrire son fonctionnement au moyen des catégories de Bales. Il continuera à travailler avec S. Mendlowitz l'année suivante pour finir un papier sur le savoir des jurés, papier qu'il comptait présenter au congrès de l'association des sociologues du Pacifique, ainsi qu'un autre pour le congrès de l'association américaine de sociologie. Ces aspects ne seraient pas très importants sinon pour l'intérêt de cet article, si H. Garfinkel ne situait là l'origine du terme "ethnométhodologie". De fait, la première publication de l'expression "ethnométhodologie" a lieu en 1963, dans un article important de H. Garfinkel « A conception of and experiments with "trust" as a condition of stable concerted actions » (p. 193, n. 3). La même année, E. Bittner mentionne également cette expression pour indiquer l'origine de son article : il a été présenté en 1982 au Congrès des sociologues du Pacifique, dans un symposium sur l'ethnométhodologie dirigé par H. Garfinkel (...).

#### *Un séminaire*

Dès les années 60, H. Garfinkel conduisit un séminaire dans lequel se trouvaient des étudiants et des collègues. Parmi les premiers, nombreux

sont ceux qui seront importants pour la diffusion de l'ethnométhodologie : H. Sacks, E. Schegloff, D. L. Wieder, D. Zimmerman, et un ethnologue M. Moerman ; d'autres assureront une renommée plus discutée ; en particulier C. Castaneda, dont les travaux, par ailleurs intéressants connurent un succès populaire. Il ne sera cependant jamais cité par Garfinkel comme collaborateur.

Parmi les chercheurs qui se sont associés au séminaire, il faut nommer d'abord Cicourel qui, après son doctorat à Cornell en 1957 suivra ce séminaire jusqu'en 1958, avec notamment E. Bittner et P. McHugh (Mullins, 1873, 192). Son premier livre : *Method and measurement in sociology* (1964) reconnaît une dette importante envers H. Garfinkel, bien qu'elle soit assortie d'une remarque indiquant que, malgré sa demande, Garfinkel ne lut pas son texte, et de plus ne lui permit pas de citer ses textes *verbatim*. Il dut se contenter de résumés et d'indications bibliographiques. Il semble bien que cette phobie concernant la propriété intellectuelle de ses idées soit l'une des causes majeures des rapports mitigés entre ces deux chercheurs. En fait, Cicourel ne fait que peu usage du terme "ethnométhodologie", et la présentation qu'il en fera en 1974 dans *Cognitive sociology* n'est pas à prendre comme un signe de "loyauté" puisque le titre même de l'ouvrage indique la direc-

tion propre qu'il prendra. Ses travaux ultérieurs seront consacrés principalement à des problèmes de méthodes des données, bien que ses travaux récents sur les diagnostics de rhumatologues le rapproche des travaux actuels de Garfinkel. Les travaux dans le domaine de l'éducation entrepris à San Diego dès 1972 et surtout son remarquable ouvrage sur la délinquance juvénile font par contre partie des oeuvres majeures de l'ethnométhodologie autour des années 70.

#### *Formation d'une équipe*

La chance de H. Garfinkel fut encore d'avoir une sorte d'étudiant prodige, H. Sacks, que Cicourel aida lors de la soutenance de sa thèse en 1966, la faculté (et, semble-t-il, E. Goffman) ayant des difficultés à accepter un travail de ce type. Dès 1966, il enseignera à Los Angeles (à l'université de Californie Irvine) où il sera une source intarissable d'idées. Ses cours ronéotypés circulèrent largement ; ils ne sont pas encore publiés aujourd'hui. S'il publia peu, il n'hésitait jamais à envoyer ses papiers. Il devait en fait jeter les bases de deux courants de recherche, l'analyse du savoir social (jusqu'en 1968 environ), et surtout l'analyse des conversations, - l'axe de recherche qui connut le plus de succès dans le public sociologique mais aussi parmi les ethnométhodologues ; depuis les années 1976 environ, la plupart d'entre eux ont intégré

à des titres divers l'analyse de conversations dans leurs recherches. En fait, H. Sacks avait cessé de porter ses efforts sur l'analyse de conversations dès 1973. Il semble s'être intéressé alors à l'économie politique, plus particulièrement à l'analyse de la publicité. Rien ne devait pourtant filtrer de ses recherches, car il mourut dans un accident de voiture en 1975, à l'âge de 40 ans.

D. Sudnow, un chercheur extrêmement éclectique dans ses recherches et d'ailleurs fort original ses travaux portent sur les catégories pénales, l'organisation hospitalière et même les pianistes de jazz. A cette époque il ne joua pas tant un rôle de leader que d'assistant. Il avait édité à Berkeley le journal de sociologie pour étudiants "The Berkeley journal of sociology", où il publia en particulier le premier article de H. Sacks, de M. B. Scott, E. Schegloff, et de M. Speier. Il aidera H. Garfinkel à l'édition des *Studies* (1967) et il sera aussi l'éditeur du premier ouvrage collectif important sur l'ethnométhodologie édité par un ethnométhodologue (1972). Auparavant J. D. Douglas avait publié un recueil, qui s'il fit connaître des travaux importants, ne fit pas peu pour accroître les malentendus par l'interprétation qu'il donne de l'ethnométhodologie dans la préface (notamment en ce qui concerne de prétendus degrés d'indexicalité). Il reste que les travaux de J.D. Douglas sont proches de ceux des ethnomé-

thodologues. En résumé, si H. Garfinkel avait des stratégies propres à incliner le mouvement vers certains aspects sectaires, la présence de personnalités multiples fortes et l'engouement intellectuel des années 60 aidant, le mouvement ne se comprend pas comme une entité clairement délimitée, du moins avant 1968, l'année des réactions officielles aux « *Studies* ». Ces réactions appelaient des réponses, et suscitaient par conséquent des rôles d'avocats, et une conscience plus nette d'une différence. Ceci allait de pair avec les premières difficultés à trouver des postes d'enseignement et de recherche, difficultés qui rendent sensibles à leur façon les délimitations du champ de la sociologie

*Publication de Trust » (1963)*

L'article de Garfinkel de 1963 qui est communément appelé le « *Trust* » article " étudie les conditions d'interactions stables en partant d'analyses de jeux, pour en dégager une différence qui sera proposée par la suite (notamment par J.R. Searle) entre normes régulatrices qui concernent particulièrement les aspects stratégiques étudiés par les théories du jeu (Von Neumann, Morgenstern) et normes constitutives (*basic rules*). Cet article anticipait ainsi des discussions qui redevinrent actuelles une dizaine d'années plus tard, dans le cadre des tentatives de redéploiement

de la théorie sociologique (A. Giddens, J. Habermas, notamment). Une différence analogue est tracée dans l'analyse du rôle sexuel dans les *Studies* » (1967, chap. 5 ; cf. Zimmerman, West, 1977). E. Goffman qui avait aidé H. Garfinkel pour que ses travaux soient publiés par Prentice Hall, lui demanda avec insistance d'inclure cet article. H. Garfinkel s'y refusa, arguant (selon sa version, il faut le souligner) de ce que cet article pouvait être entendu dans un sens de conformité, les règles causant les propriétés formelles des actions, plutôt que la version wittgensteinnienne qui sera la sienne, où ce sont les pratiques des acteurs qui rendent leurs actions « lisibles » (*accountable*) au moyen de ces règles. Cette différence est cruciale, soit, mais rien n'empêchait Garfinkel de modifier son article dans ce sens et il en convient (...).

*Publication des "Studies" (1967) et expansion de l'ethnométhodologie aux USA jusqu'en 1985*

Les "*Studies*" ne restèrent pas longtemps isolées. En 1970 paraît dans l'*American Sociological Review* le premier article tentant de présenter de manière systématique la place de l'ethnométhodologie du point de vue des problèmes méthodologiques (T.P. Wilson, 1970). La même année, H. Garfinkel et H. Sacks publient dans « *Theoretical Sociology* », un volume édité par J.C. McKinney et

E.A. Tiryakian, un article qui reste unique tant par sa tentative de formalisation que par son ton par endroit nettement critique envers d'autres courants, notamment T. Parsons, H. Blalock, J.D. Douglas, P. Lazarsfeld et W. Moore, des auteurs d'ailleurs présents par leurs articles dans le même volume. La même année paraît le volume de J.D. Douglas dont il a déjà été question. En 1971, L. Churchill publie à la demande de H. Blalock un article sur la quantification. J. Gumperz et D. Hymes incluent deux travaux ethnométhodologiques de Garfinkel et H. Sacks. En 1972, D. Sudnow publie *Studies in social interaction* aux Free Press. Il contient les travaux des gens de Los Angeles et Berkeley (y inclus un article de W. Labov) mais aucun de M. Pollner et D.H. Zimmerman. En 1974, R. Turner publie aux éditions Penguin un volume collectif sans nouveau texte de H. Garfinkel, mais avec des travaux de M. Pollner et de H. Zimmerman ainsi que des travaux des premiers chercheurs anglais (W.W. Sharrock). Seulement cinq textes avaient été écrits spécialement pour l'occasion. Ce volume avait donc un but de diffusion plutôt que de publication des travaux en cours. De tels volumes paraîtront vers la fin de la décennie, édités par J. Schenkein (1978), G. Psathas (1978), J.M. Atkinson, J. Heritage (1984) ainsi que des numéros spéciaux de *Sociology* (1978), de *Human Studies* et de *Sociological Inquiry* en 1980.

Entre-temps, il y eut de nombreuses publications individuelles, et une dissémination du mouvement vers la côte Est des Etats-Unis (à Boston surtout avec J. Coulter et G. Psathas, mais aussi des isolés), tel S. Vuchinich), au Canada (à triple titre comme nous verrons), en Angleterre, en Allemagne, en France et en Italie.

Je reviendrai sur cette diffusion plus loin. Sans que l'on puisse parler de dissidence, A.V. Cicourel forme son propre groupe à San Diego, et les relations de ce groupe avec les autres souffriront des relations entre Cicourel et Garfinkel, relations probablement définitivement coupées lors du symposium de Boston en 1974. Un tel symposium a d'ailleurs lieu chaque année à fin août, après le congrès de l'A.S.A.. Il regroupe la majorité des ethnométhodologues, quelles que soient les tendances. D'autres dissidences sont plus sérieuses. P. McHugh et A. Blum sont des chercheurs appartenant du point de vue de leur âge à une génération intermédiaire entre H. Garfinkel, A.V. Cicourel d'une part, et H. Sacks, D. Zimmerman, M. Poliner, etc. Ils viennent tous deux de la côte est, où ils firent aussi leur doctorat (1961 et 1964 respectivement). P. McHugh travailla avec H. Garfinkel sur un expériment concernant les présuppositions des définitions de la situation. Il en publia les résultats en 1968 tout en indi-

quant qu'il se réfère aux travaux de H. Garfinkel antérieurs aux "Studies" (cf. 1968, 18, n. 18). Cette remarque ne fait pas grand sens, telle quelle, puisque la plupart des travaux publiés dans les Studies remontent au début des années 60, soit la période où il travaillait avec H. Garfinkel. Il semble bien que la différence concerne l'article « Trust n de 1963, dont il fait un large usage, notamment de la notion de règles constitutives. H. Garfinkel mentionne P. McHugh dans sa relation de "l'expérience" (1967). A. Blum connut l'ethnométhodologie par P. McHugh, et il publiera un article dans le même volume de McKinney et E.A. Tiryakian que Garfinkel et Sacks. Il y fait état de sa reconnaissance envers H. Garfinkel pour son inspiration. Cependant, très tôt ces deux auteurs se séparèrent de l'ethnométhodologie (1971) et formèrent un groupe distinct, connu comme le groupe "Analysis". Ils enseignent à Toronto et connurent un certain succès à Londres au Goldsmith College (D. Silvermann, etc.). Après plusieurs publications en quelques années, ils semblent depuis 1978 avoir quelques difficultés.

Un autre groupe se rattache à l'article "Trust". Il s'agit de S.M. Lyman et M.B. Scott, ce dernier ayant été en relation avec P. McHugh. Ces deux auteurs publièrent un article (1968) important sur la grammaire des motifs (un thème également étudié par

A. Blum et P. McHugh, 1971) et publièrent en 1970 un volume sous le titre de "The sociology of the absurd", avec une préface de R. Harré d'Oxford (!). Leur approche s'inspire de l'existentialisme, mais dans une mesure moindre que le groupe Analysis. Ils sont par leurs références et leurs thèmes plus proches de E. Goffman. Cette influence est particulièrement claire dans leur prochain volume "The drama of social reality" (1976, bien que E. Goffman ait alors déserté la métaphore dramaturgique, sinon pour la thématiser (1974). Si ces deux groupes se sont démarqués par rapport à l'ethnométhodologie, il serait erroné d'en inférer une homogénéité des ethnométhodologues. Nous verrons qu'il n'en est rien (...). Au contraire, l'on peut affirmer que dès 1973-74 H. Garfinkel lui-même ne fait plus partie que de l'un des divers sous groupes de recherche, et certainement pas du groupe dominant, les analystes de conversations.

Ce bref survol du développement de l'ethnométhodologie révèle des contingences tant du point de vue des rapports humains, des hasards de l'emploi et des générations, que des orientations dans la recherche. A titre d'exemple, nous trouvons actuellement à Ucla trois ethnométhodologues, H. Garfinkel, E. Schegloff, devenu chef de file des analystes de conversations, et M. Pollner qui travaille dans des matières liées à la psy-

chiatrie et s'inspire de certains aspects de G.H. Mead (cf. 1979). Ces chercheurs n'ont pratiquement rien en commun, sinon leur passé. Néanmoins, je n'hésiterai pas à parler de trois ethnométhodologues. A Toronto se trouvent R. Turner qui fut proche de H. Sacks et de E. Schegloff à Berkeley au début des années 60, et qui pourtant ne fait pas partie actuellement du noyau dur de ce mouvement ; D. Smitt, qui entretient des liens étroits avec Santa Barbara (D.H. Zimmerman, T.P. Wilson) mais qui ne travaille pas en analyse de conversations, comme C. West, elle aussi de Santa Barbara, elle aussi féministe, et dont les travaux connurent une renommée qui lui valut un poste à U.C. Santa Cruz. Encore à Toronto, se trouve F. Eglin qui travaille tout comme D. Smith sur des problèmes fondamentaux de l'ethnométhodologie, mais sans chercher à y intégrer d'éléments marxisants. Il s'y trouve enfin A. Blum et P. McHugh et leur groupe Analysis. Cette diversité montre plutôt une nébuleuse de programmes de recherche qu'un courant structuré. Il y a plus un accord sur quelques assumptions de base et une communauté de destin, qu'une école de pensée au sens autoritaire tel que nous les connaissons en Europe, et dans certaines disciplines aux Etats-Unis. Ceci nous mène à quelques considérations sur la place de l'ethnométhodologie dans l'époque. Elle s'inscrit dans les mouvements intel-

lectuels de la génération qui fit ses études dans l'après-guerre, relayée par les mouvements des années 60. Elle en porte les marques de révolte et d'ambition intellectuelle. Du point de vue sociétal, ce mouvement apparaît dans une période marquée par l'euphorie économique et par la crise de la légitimation des autorités et des idéaux, au nom d'une version plus authentique A de ces idéaux que ce soit dans les idéaux démocratiques et sociaux, ou dans les idéaux théoriques. Cette fragilité des pouvoirs offre à la sociologie une fenêtre entre les orbites du pouvoir, où elle a pu espérer surprendre la société dans ses minutes et créer de nouveaux segments institutionnels dans la division traditionnelle des sciences. Cette "fenêtre" se refermera progressivement à partir du milieu des années 70, et l'ethnométhodologie en subira les conséquences - comme d'ailleurs le reste de la sociologie.

#### **3.4 - LES GENERATIONS SUCCESSIVES D'ETHNOMETHODOLOGUES AUX U.S.A. EN FONCTION DE LEURS DATES DE P.H.D.**

(par Pierce Flynn, traduit par Marie-Solange Touzeau)

L'ethnométhodologie est l'étude de la connaissance pratique que possède un membre sur ses activités quoti-

diennes. En tant que telle, l'ethnométhodologie dirige sa recherche vers les pratiques quotidiennes utilisées par les membres dans l'assemblage communautaire d'un ordre social stable. Le programme de recherche ethnométhodologique fut vécu, au long de ses trente années d'histoire, comme révolutionnaire par de nombreux sociologues américains.

Cet article a pour but de présenter une brève introduction à l'histoire de l'ethnométhodologie, à ses différentes formes d'étude et à la structure a générationnelle

### **Garfinkel, la Phénoménologie et Parsons**

L'origine de l'ethnométhodologie remonte aux débuts de l'oeuvre de Harold Garfinkel. Garfinkel développa son approche unique des problèmes répétitifs de l'ordre social et de l'action sociale alors qu'il était étudiant à l'Université d'Harvard, de 1946 à 1952, Garfinkel fut étudiant de Talcott Parsons et travailla également avec le phénoménologue Alfred Schutz à la New School of Social Research. Ses premiers travaux représentaient une solution unique au débat qui existait alors entre Parsons et Schutz<sup>5</sup>. Ce débat est exposé très clairement dans la correspondance entre

Parsons et Schutz, qui fut rassemblée et éditée par Richard Grathoff<sup>6</sup>.

Le centre du débat était la question de l'enquête sociologique à l'intérieur de la structure de l'action sociale, Schutz estimait que les questions de méthodologie et d'épistémologie étaient les fondements premiers à toute théorisation sociologique. Parsons croyait que l'ordre et l'action sociale s'élaboraient à partir d'un système normatif stable de symboles, de valeurs et de significations partagés par des acteurs sociaux qui employaient des standards scientifiques de connaissance et de rationalité dans la vie de tous les jours. Parsons confessa son scepticisme à l'égard de l'analyse phénoménologique de Schutz et de l'accent mis sur les problèmes posés par les différences de motifs interprétatifs en ce qui concerne les acteurs sociaux dans leur tentative d'élaborer un monde social à valeur subjective à partir de buts puisés dans le sens commun, d'expérience intersubjective et d'actions motivées.

Garfinkel a formulé une percée dans le débat entre le fonctionnalisme structurel de Parsons et la sociologie phénoménologique interprétative de Schutz. Cette mise en forme constitue le fondement de l'entreprise de recherche sociologique, et habituel-

---

<sup>5</sup> Héritage, 1984; et B. Jules-Rosette, 1980

---

<sup>6</sup> R. Grathoff, 1978

lement anti-sociologique, qu'il organisa et appela "ethnométhodologie".

### **Caractéristiques distinctives de l'Ethnométhodologie**

L'ethnométhodologie s'est développée, pendant les trente dernières années, en tant que sousdiscipline, souvent rebelle, à l'intérieur de la sociologie américaine standard. Elle s'articule autour d'une critique fondamentale des méthodes et des théories de la sociologie classique<sup>7</sup>. Les études ethnométhodologiques forment un corpus de travaux, oeuvre de quatre générations d'ethnométhodologues qui cherchent à implémenter le programme de Garfinkel.

Jules-Rosette, Mehan et Platt<sup>8</sup> ont défini huit traits distinctifs de la pensée et de la recherche ethnométhodologiques. On trouve ces traits en combinaisons diverses dans les oeuvres de Garfinkel et dans celles des différentes générations d'ethnométhodologues. En voici la liste : l'indexicalité ; la réflexivité ; le concept de membre de la société ; la disponibilité-perméabilité : "accountability" ; les pratiques de l'action sociale (les « pratiques localisées ») ; la contextualité ; la compétence unique

---

<sup>7</sup> H. Garfinkel, 1967; A.V. Cicourel, 1964; et D.H. Zimmerman et M.Pollner, 1970.

<sup>8</sup> B. Jules-Rosette, 1985.

unique adequacy » ; la mise scène de l'action sociale : "scenic display".

Ces aspects sont constamment reformulés et appliqués aux études empiriques de l'activité humaine. Ils ont été développés au cours d'une histoire du travail ethnométhodologique dans un contexte de groupes de travail d'ethnométhodologie originellement basés en Californie, dans les Universités de Los Angeles, Santa Barbara, Berkeley, San Diego, Irvine. En 1986, des recherches ethnométhodologiques se font sérieusement en Angleterre, en France, en Allemagne et dans d'autres pays

### **Etapes intellectuelles de l'ethnométhodologie**

Mullins<sup>9</sup> a souligné plusieurs phases de développement social et intellectuel de l'ethnométhodologie. La première phase date de mars 1954, avec le travail de recherche de Garfinkel et de Fred Strodbeck sur des délibérations de jury à Chicago, avant la nomination de Garfinkel à l'Université de Californie, Los Angeles, en septembre suivant. La phase suivante est celle des premiers séminaires à l'U.C.L.A. avec Aaron Cicourel, Egon Bittner, et Edward Rose, Gerald Platt et Peter McHugh de 1955 à 1958. Puis de 1957 à 1966 vient la phase « réseau », qui vit la publication des

---

<sup>9</sup> N.C.Mullins, 1973.

premiers éléments de programme, d'articles de Garfinkel et de *Method and Measurement in Sociology* (1964) de Cicourel ainsi que la formation des premiers étudiants. Ensuite, de 1966 à 1971, c'est la phase dite de la "grappe" marquée par les publications les plus importantes des recherches en ethnométhodologie : *Etudes en Ethnométhodologie* de Garfinkel (1967), *Social organization of juvenile Justice*, Cicourel (1968) et son article « L'acquisition de la structure sociale » (1968), Sudnow : *Passing on : The Social Organisation of Dying* (1967), *Définir la Situation*, de McHugh, l'anthologie des écrits ethnométhodologiques éditée par Douglas en 1970 : *Comprendre la vie quotidienne*, où l'on trouve l'article de Zimmerman et Pollner "Le Monde quotidien en tant que Phénomène" (1970) et l'article de Wilson « Paradigmes normatifs et interprétatifs de la Sociologie » (1970). Cette étape fut aussi celle de brillantes thèses d'ethnométhodologie à UCLA et à UCSB. La phase de "spécialisation" de 1972 jusqu'à aujourd'hui connaît une explosion de la pensée ethnométhodologique et des réseaux sociaux tissés par elle, ainsi des changements radicaux dans sa pensée, sa direction et son identité en tant que programme de recherche sociologique viable et cohérent.

### **Différentes formes de recherche d'ethnométhodologie**

L'ethnométhodologie a développé au moins trois styles ou formes différentes de recherche. La première recouvre les études sur les pratiques de travail menées par Garfinkel et ses associés. Ces études traitent les phénomènes de l'ordre social comme assemblage d'actions pratiques dans des ensembles empiriques tels des laboratoires de sciences naturelles<sup>10</sup>, l'alchimie<sup>11</sup>, les conférences académiques<sup>12</sup>, la pratique du droit<sup>13</sup>, la preuve mathématique<sup>14</sup>, la production de films<sup>15</sup>, et la conception de systèmes de notation<sup>16</sup>.

Le second type porte sur des études de conversation. Les études conversationnelles ont pour origine le travail institué par Garfinkel, Sack<sup>17</sup> et Schegloff<sup>18</sup>. Ces études continuent d'examiner les traits organisationnels du langage naturel dans les interactions du quotidien, comme par exemple les conversations téléphoniques, les salutations, les productions d'histoires et

<sup>10</sup> H. Garfinkel, M. Lynch, E. Livingston, 1981 ; M. Lynch, E. Livingston, H. Garfinkel, 1983 ; M. Lynch, 1985 ; et M. Lynch, 1985.

<sup>11</sup> T. Eglin, 1986

<sup>12</sup> H. Garfinkel et S. Burns, unpub. Paper, UCLA, 1979.

<sup>13</sup> S. Burns, unpub. Paper

<sup>14</sup> E. Livingston, 1986.

<sup>15</sup> R. Faumar, 1986.

<sup>16</sup> C. Pack, 1986.

<sup>17</sup> . Sacks, 1964-1975 ; 1972 ; H. Garkinkel et H. Sacks, 1970 ; et H. Sacks, E. Schegloff et G. Jefferson, 1974.

<sup>18</sup> E. Schegloff, 1968 ; et E. Schegloff et H. Sacks, 1973

de comptes rendus, les plaisanteries dans le contexte de leur énonciation. Les volumes édités par Sudnow<sup>19</sup> Schenkein<sup>20</sup>, Psathes<sup>21</sup>, et Watson et Héritage<sup>22</sup> en offrent une bonne représentation.

La troisième forme du travail ethnométhodologique est de la sociologie cognitive et constructiviste. La sociologie cognitive fut créée par Cicourel<sup>23</sup> et Mehan<sup>24</sup>. Elle comprend l'étude de l'acquisition et de l'utilisation du langage et du sens dans le cadre de l'interaction sociale. Ces études ont été menées dans des milieux de l'éducation, de la médecine et de la justice ; elles constituent au fur et à mesure un pont entre l'ethnométhodologie et des disciplines apparentes telles la psychologie cognitive, l'anthropologie et la linguistique.

### **Les Générations intellectuelles de l'Ethnométhodologie**

Historiquement, on peut considérer l'ethnométhodologie comme un ensemble de réseaux de générations. Ces générations ont essayé sérieusement de mettre en oeuvre le programme Garfinkélien d'enquête sur

<sup>19</sup> D. Sudnow, 1972.

<sup>20</sup> D. Schenkein, 1978.

<sup>21</sup> G. Psathes, 1979.

<sup>22</sup> D.R. Watson et D.C. Heritage, 1985.

<sup>23</sup> A.V. Cicourel, 1974 ; 1980 ; et A.V. Cicourel et H. Mehan, 1985.

<sup>24</sup> H. Mehan, 1979 ; 1978 ; et H. Mehan et H. Wood, 1975.

les propriétés rationnelles des expressions indexicales et autres actions pratiques en tant qu'accomplissements conditionnels "vivants" des pratiques de la vie quotidienne<sup>25</sup>.

La base historique de la place à l'intérieur d'une typologie des générations est une mesure de temps de dix ans qui voit la "naissance" intellectuelle de l'ethnométhodologue, les fondations de sa formation d'ethnométhodologue, son travail d'université (troisième cycle), et ses premières recherches ethnométhodologiques. Le tableau 1 présente un tableau simple des générations de l'ethnométhodologie.

Tableau 1  
**GENERATIONS DE L'ETHNOMETHODOLOGIE EN ANGLETERRE ET AUX U.S.A.**

Première génération (années de PHD : 1946 à 1952)

- Garfinkel.

Deuxième génération (années de PHD : 1952 à 1962)

- Bittner, Blum, Cicourel, Duster, McHugh, Platt, Rose.

Troisième génération (années de PHD : 1962 à 1972)

- Atkinson, Bellman, Boese, Castaneda, Churchill, Coulter, Douglas, Eglin, Fillmer, Handel, Heritage, Jef-

<sup>25</sup> L. Quéré, B. Concin, R. Dulong, P. Pharo, 1984 et idem 1985 ; Y. Lecerf, 1985 ; et J. Signorini, 1985.

erson, Jennings, Jules-Rosette, Leiter, Mac Andrew, Mac Kay, McHoul, Mehan, Moerman, Pomerantz, Poliner, Psathas, Sacks, Schegloff, Schenkein, Schwartz, Sharrock, Silverman, Speier, Sudnow, Ten Houten, Turner, Wieder, Watson, Wilson, Wood, Zimmerman.

Quatrième génération (années de PHD : 1972 à 1982)

- Baccus, Boden, Burns, Casey, Fauman, Fishman, Fischer, Girton, Liberman, Livingston, Lynch, Macbeth, Meyer, Morrison, Pack, Rawls, Robillard, Schrecker, West.

### **3.5 - LA QUESTION DE LA CRITIQUE DES METHODES NUMERIQUES ET STATISTIQUES EN SCIENCES HUMAINES**

(par Alain Coulon)

Pour dater précisément la naissance de l'éthnométhodologie aux Etats-Unis, il faut faire référence à l'ouvrage fondateur que le sociologue californien Aaron Cicourel, professeur à l'université de San Diego, a consacré en 1964 aux méthodes et aux mesures dans les sciences sociales.

Cet ouvrage, qui se présente comme un questionnement des méthodes quantitatives dans les sciences sociales, constitue une base épistémologique capitale, puisque son ambition est de montrer les interactions entre théorie, méthodes et données.

Cicourel se propose d'aborder la recherche sociologique en examinant d'un point de vue critique les fondements de la méthode et de la mesure, en ne persant pas de vue, comme l'affirme Maclver, que "la structure sociale est, pour l'essentiel, créée".

D'emblée, Cicourel précise qu'il présuppose que les décisions méthodologiques prises dans la recherche en sciences sociales ont leurs contreparties théoriques, et d'autre part que les présupposés théoriques des méthodes et de la mesure en sociologie ne peuvent pas être séparés du langage que les sociologues utilisent dans leur héorisation et dans leur recherche. La première tâche du sociologue sera par conséquent de clarifier le langage qu'il utilise. La recherche sociologique requiert une théorie de l'instrumentation et une théorie des données, de telle sorte qu'on puisse distinguer ce qui relève des procédures et de l'intervention de l'observateur du matériau qu'il appelle données.

Une autre question est soulevée dans ce livre : celle de l'utilisation courante des systèmes mathématiques et des systèmes de mesure dans la recherche en sciences sociales. Cicourel dit ne pas vouloir affirmer que les faits socio-culturels ne puissent pas être mesurés par les fonctions mathématiques existantes, mais que les faits fondamentaux de l'action sociale devraient être clarifiés avant d'impo-

ser des postulats de mesure qui ne leur correspondent pas.

Le premier chapitre examine en détail le problème de la mesure. L'argument principal est que les actuels dispositifs de mesure ne sont pas valides parce qu'ils représentent l'imposition de procédures numériques qui sont extérieures aussi bien au monde social observable décrit par les sociologues qu'aux conceptualisations basées sur ces descriptions. Poussée à son extrême, cette réflexion pourrait suggérer que parce que les concepts sur lesquels se fondent les théories sociologiques n'ont pas, par essence, de propriétés numériques, on ne peut savoir quelles propriétés numériques chercher dans la réalité.

Cicourel n'adopte pas une position aussi tranchée dans les chapitres suivants, consacrés successivement à l'observation participante, aux entretiens, aux questionnaires à choix multiple, à la méthode démographique, à l'analyse de contenu, à la recherche expérimentale, et enfin à la linguistique. Il ne propose pas aux sociologues d'arrêter toute recherche et toute mesure jusqu'à ce qu'ils aient clarifié les catégories fondamentales de la vie quotidienne. Cependant il ne s'agit pas de tenter de perfectionner les systèmes de mesure afin de les rendre "meilleurs", mais de consolider les fondations méthodologiques de la recherche sociologique.

Les sociologues n'accordent pas, selon Cicourel, suffisamment d'importance à l'étude des variables « subjectives », en particulier celles qui contribuent au caractère contingent de la vie quotidienne.

Ce livre paraît aux Etats-Unis après que la sociologie américaine ait connu un développement considérable des techniques quantitatives, sous l'impulsion d'énormes contrats d'études financés par l'Armée américaine à partir de 1940. Les moyens financiers mis à la disposition de ces études ont permis de créer des centaines d'emplois de chercheurs. C'est à partir de cette période, en raison de la facilité d'accès des sources, que les statistiques sont "devenues le mode dominant de preuve dans la recherche sociologique". Ces grandes enquêtes menées aux Etats-Unis (rappelons qu'un demi-million de personnes ont été interrogées dans le cadre des études Information et Education menées par le War Département) ont eu un effet d'entraînement. L'Université de Columbia, dont les chefs de file avaient assuré la direction de ces enquêtes, ont renforcé leur prestige et leur pouvoir, exerçant ainsi progressivement un "impérialisme" méthodologique. Pour se voir reconnaître comme chercheur en sociologie, il fallait alors se conformer aux principes méthodologiques des "locomotives", qui n'ont pas, manqué de renforcer leur pouvoir de sélection des chercheurs et de classer les mérites

respectifs des études sociologiques. Les autres méthodologies sociologiques ont été progressivement éclipsées.

A partir de 1960, les statistiques ont commencé à être contestées comme mode de mesure et de preuve et Aaron Cicourel a joué un rôle très important au niveau de cette contestation.

### 3.6 - L'ETHNOMETHODOLOGIE EN FRANCE OU LE SOCIOLOGUE CHEZ LES AUTOPHAGES

(par Bernard Conein)

La série des deux livres que Jacques Bouveresse vient de publier récemment sur le climat intellectuel qui régnerait en France est d'un intérêt qui dépasse de loin la philosophie comme discipline, dans la mesure où y sont décrites des attitudes intellectuelles qui se retrouvent sous une forme caricaturale en sociologie et dans les sciences sociales en général (cf. *Le philosophe chez les autophages* 1984 (1) et *Rationalité et cynisme* 1984 (2)). Bouveresse y dénonce les discours qui proclament à l'intérieur d'une discipline sa fin, dans un langage qui n'est reconnaissable que par ceux qui ont été formés et consacrés philosophes : "Je ne sais pas si la philosophie est ou non finie. Mais je doute qu'elle puisse continuer indéfiniment sous les formes sous lesquelles elle est pratiquée-

par ceux qui soutiennent avec la plus grande assurance qu'elle l'est." (Bouveresse, 1984 (1) : 10). Or l'ethnométhodologie semble aujourd'hui soulever une passion-autophagique en sociologie, en particulier manifestée par la proclamation de l'identité de connaissance du sociologue et de l'homme ordinaire.

Après être passée inaperçue pendant une dizaine d'années, malgré l'existence de plusieurs publications en langue française, l'ethnométhodologie devient aujourd'hui objet d'un intérêt intellectuel grandissant. Une telle situation appelle plusieurs remarques sur le contexte intellectuel qui a contribué à susciter ce changement. Aussi lorsque Georges Lapassade et Yves Lecerf m'ont demandé de présenter "l'ethnométhodologie", j'étais réticent. Non seulement je me trouvais renouveler une opération qui avait déjà été faite dans d'autres conditions, après entre autres la publication d' "Arguments ethnométhodologiques", mais je me trouvais dans la situation d'accentuer une attitude intellectuelle qui me semble assez contraire au style de recherche qu'a permis de développer l'ethnométhodologie en Angleterre et aux Etats-Unis. La seule justification ou la seule excuse que je peux trouver pour écrire un tel article, c'est l'état d'exaspération dans lequel m'ont mis certaines personnes et certains groupes qui s'intéressent aujourd'hui à l'ethnométhodologie. Bien que les contex-

tes soient différents, l'ethnométhodologie suppose une discipline conceptuelle relativement exigeante et à laquelle peu de sociologues sont préparés en France actuellement. Aussi, je me limiterai à présenter dans cet article deux ordres de considérations :

- sur mes réticences à un certain usage de l'ethnométhodologie dans l'enseignement et la recherche en France ;

- sur certaines confusions faites quant à la nature de l'ethnométhodologie, en particulier sur ses rapports à la sociologie.

#### **L'ethnométhodologie sous son aspect pratique**

*"Elles (les recherches ethnométhodologiques) ne sont pas à la recherche d'arguments humanitaires, ni non plus engagées dans des dissensions permissives de théories."*

(Garfin, 1967, p. VIII).

Le développement de l'intérêt pour l'ethnométhodologie vient de poser à l'Université de Paris 7 et de Paris 8 deux questions pratiques :

- doit-on enseigner l'ethnométhodologie dans les départements de sociologie ? doit-on l'enseigner comme une discipline ou comme une forme nouvelle de sociologie ?

- doit-on faire des recherches empiriques en sociologie ou se limiter à une critique des pratiques de recherche en sciences sociales ?

Il est évident que selon les réponses apportées à ces questions, l'ethnométhodologie prendra un visage différent en France.

La pratique que nous avons défendue jusqu'à maintenant (Renaud Dulong, Michel de Fornel, Jean Marandin, Patrick Pharo, Louis Quéré) impliquait une forme d'association entre chercheurs ayant tous en commun une réticence à l'exposition publique dans le cadre de cours à l'Université, à partir de petits groupes de travail. Le modèle de ce qu'a été un moment le collège de philosophie correspondait beaucoup mieux à notre style de travail.

Nous avons tendance, en tant qu'universitaires, à vivre les crises sociales comme celle qui atteint actuellement la recherche en sociologie, comme des crises essentiellement conceptuelles et à oublier nos propres positions dans les systèmes d'interaction où nous sommes engagés.

Nous faisons partie d'une génération qui vit sous un paradoxe :

- d'une part nous avons bénéficié de carrières comportant des promotions extrêmement rapides entre 1968 et 1975 ;

- d'autre part la situation matérielle et intellectuelle n'a cessé de se dégrader dans l'enseignement supérieur et la recherche durant cette même époque.

Une telle situation a créé un type d'intellectuel particulier dont les grands auteurs pourfendus par Bouveresse ne sont qu'un épiphénomène. Une forme d'attitude intellectuelle cynique s'est en effet généralisée fondée sur l'usage rapide et donc éco-

nomique des théories pour maximiser les profits sans pertes. Cet usage économique des théories s'accompagne de pratiques autophagiques vis-à-vis de la sociologie. Je ne sais pas si l'ethnométhodologie est une antisociologie mais elle n'est sûrement pas le type de théorie que défendent ceux qui le proclament. (Pierre Bourdieu noterait, ruse de la raison, que nous n'échappons pas à la stratégie professionnelle et que la pratique des séminaires autonomes est une forme comme une autre de conquête de marché.)

L'intérêt de l'ethnométhodologie réside selon moi d'abord dans les analyses empiriques nouvelles qu'elle est susceptible de produire. Aussi la question préoccupante est de savoir si nous sommes capables, dans un contexte intellectuel qui assimile analyse empirique à analyse quantitative ou qui méprise tout travail empirique, de produire ce nouveau type d'analyse.

Le style de travail qui prédomine, dans les sciences sociales dans l'Université et au CNRS, à Paris 8 en particulier, incite au scepticisme.

Aussi il me paraît important de rendre explicite, à propos de l'ethnométhodologie, les usages pratiques qu'on se propose d'en faire au niveau de l'enseignement et de la recherche. A mon sens, le maintien des réflexes de paresse intellectuelle, d'exaltation doctrinale et de rejet de l'analyse empirique ne peut que mal s'accorder

avec le degré de discipline conceptuelle que suppose l'ethnométhodologie. Celle-ci ne peut se développer en France que si elle est accompagnée d'une résistance forte au contexte intellectuel anti-empirique et hypercritique qu'on trouve chez beaucoup de sociologues qui refusent la sociologie d'enquête et en particulier contre les tendances «autophagiques» qui visent à présenter l'ethnométhodologie comme une anti-sociologie (cf. la discussion entre Georges Lapassade et Louis Quéré).

Pour reprendre les deux questions que nous venons de poser, on est amené à marquer deux réserves à propos de l'enseignement et de la recherche :

- L'enseignement de l'ethnométhodologie à l'Université de Paris 8 ne peut se faire qu'à l'intérieur d'un programme d'enseignement solide en sciences sociales ouvert en particulier sur la linguistique, la pragmatique et les recherches cognitives. Donc il ne me paraît pas utile de se précipiter à afficher des cotes d'ethnométhodologie dans les départements de sciences sociales les à Paris 8, alors que l'enseignement de la sociologie se trouve dans une situation lamentable au plan des cours et du recrutement des étudiants (doit-on épiloguer là-dessus ?).

- Les recherches en ethnométhodologie demandent un effort important dans le travail empirique et plus parti-

culièrement dans l'analyse détaillée des données directes sur les interactions dans leur cadre. Elles n'encouragent pas du tout les "discussions permissives de théories", comme le souligne Garfinkel dans l'introduction des *Studies in Ethnomethodology*. Elles réclament une grande attention à la manière de recueillir et de traiter les données.

**L'ethnométhodologie en France, première version / 1973-1980 :**

« Il y a des délinquants parce qu'il y a des corpus de théorie - et en particulier des corpus de théories sociologiques - qui font exister des comportements de ce type. » (Nicolas Herpin, 1973.)

L'ethnométhodologie a connu dans les années 1973-1980 une première forme d'expansion relativement austère, qui contraste avec l'engouement actuel, à travers des revues orientées vers les sciences du langage (*Communications* n° 20, 1973, *Langage et Société* n° 13, 1980) Ce qui a eu pour effet que l'ethnométhodologie a d'abord été connue dans les milieux proches de la sociolinguistique avant d'être connue par des sociologues, et que les articles de Sacks ont été lus avant que ne soient lus les écrits de Garfinkel.

La publication en 1973 du n° 20 de la revue *Communications : Le sociologique et le linguistique*, a eu un effet très mineur, bien que difficile à évaluer, sur la connaissance de l'ethnométhodo-

logie par les sociologues. Pourtant, il comportait d'une part trois textes traduits de Cicourel, Sacks, Blum et McHugh, et d'autre part une postface écrite par Eliséo Véron qui présentait la théorie de l'activité sociale de l'ethnométhodologie. Il est vrai que ce numéro présentait un handicap important : outre la mauvaise qualité des traductions, une sélection peu judicieuse des articles, en particulier pour Sacks et Cicourel.

La première publication d'un sociologue où l'ethnométhodologie occupe une place importante est le livre de Nicolas Herpin. Les sociologues américains et le siècle. Publié à la même époque que le numéro de *Communications*, en 1973, ce livre donne une grande place à l'effet des théories de la sociologie américaine sur la méthodologie et la conception de la recherche. De ce point de vue, il ne peut que décevoir ceux qui s'attendent à y trouver des encouragements pour une anti-sociologie. Herpin, à juste titre, y souligne, pour comprendre la nouveauté du point de vue ethnométhodologique, l'importance des analyses de l'ordre social et de la déviance, et de l'existence dans la sociologie américaine de théories différentes sur ces thèmes. On y trouve une présentation d'un des premiers articles de Garfinkel de 1963 ("A Conception of, and experiments with, Trust, as a condition of Stable Concerned Action") et du livre de Cicourel de 1968 sur la délinquance ju-

vénilé et son traitement par la police, *The Social Organization of Juvenile Delinquency*.

En effet, un des aspects peu souligné aujourd'hui de l'ethnométhodologie est l'accent qu'on trouve dans les recherches de Cicourel, Sacks, Sudnow et Zimmerman sur la production de la factualité du social à travers les descriptions produites par les organisations et les administrations. Loin de conduire à une attitude anti-empirique, une telle analyse invite à une recherche qui pose autrement l'observation des faits sociaux, partant non plus des objets et des faits mais de leur description et du langage factuel lié aux Interactions qui influencent la production des faits.

Ces premières présentations de l'ethnométhodologie, loin d'opposer l'ethnométhodologie à la sociologie, soulignaient l'importance des théories sociologiques classiques (la théorie de l'action de Parsons chez Eliséo Véron et l'interactionnisme chez Nicolas Herpin) pour comprendre les questions soulevées par les recherches ethnométhodologiques.

### **Sociologie et connaissance commune**

*Schuessler : "Certainement il existe une différence entre la connaissance scientifique et la connaissance commune."*

*Garfinkel : "Vous avez absolument raison. Il y a une différence." (Colloque de*

*Purdue, 1968.)*. On peut considérer que la première exposition par des sociologues français de l'ethnométhodologie (cf. également celle qu'on trouve chez Gérard Leclerc, 1979, *L'observation de l'homme*) est une version faible de la théorie Garfinkelienne, trop exclusivement centrée sur la méthodologie et les procédures d'observation sociale.

Mais cette version me paraît incontestablement plus intéressante, même si elle ne suscite pas l'enthousiasme que soulève la version auto-phagique.

Il est tout à fait concevable de dire qu'il n'y a aucune différence entre la connaissance commune et la connaissance sociologique, mais il est absurde et paradoxal de soutenir que la connaissance objective ou scientifique est identique à la connaissance ordinaire du "membre". Il est clair que Garfinkel a pu soutenir par moment la première proposition, mais il n'a jamais soutenu la deuxième. Or, ne pas faire la distinction entre ces deux niveaux, c'est à mon avis non seulement faire un contre-sens sur les écrits de Garfinkel (ce qui n'est évidemment pas un crime) mais c'est surtout entretenir à bon compte les recherches de promotion rapide et sans risque à partir de l'usage économique des théories, c'est-à-dire renforcer les systèmes d'alliance et connivences qui se sont constitués à l'Université de Paris 8 et au CNRS

pour le maintien des avantages acquis.

La rapidité avec laquelle on s'efforce d'éliminer les questions de sociologie présentes dans les écrits de Garfinkel est le résultat d'une confusion sur le sens de la notion de « connaissance commune ». Supprimer des arguments de Garfinkel la distinction entre connaissance scientifique et connaissance commune, entre rationalité scientifique et rationalité pratique aboutit à rendre caricaturaux les articles des *Studies*. Il est absurde de suggérer que l'ethnométhodologie s'est consacrée principalement à une entreprise de démolition de la sociologie, tellement il est évident que les problèmes qu'elle soulève sont essentiellement déterminés, comme l'a montré John Heritage (1984) par la théorie de l'action de Parsons, et ensuite par la théorie sociologique de l'enquête.

On a l'impression que dans le climat intellectuel français, l'ethnométhodologie ne peut intéresser certains sociologues que dans la mesure où on produit le maximum de contre-sens sur sa théorie. D'abord un temps considéré comme une nouvelle sociolinguistique à cause de sa théorie de la conversation par ceux qui, en sociologie, ont avantage, pour économiser leur capital, à considérer que l'intérêt de Garfinkel et Sacks pour le langage ne peut être que "linguistique", ce qui permet de limiter sa culture scientifique à ce qu'on a appris dans les an-

nées 70 sur ce qui était sociologique et ce qui ne l'était pas (profit 1).

Puis, maintenant, elle semble ne susciter d'intérêt que comme antisociologie, ce qui permet d'ingérer l'ethnométhodologie avec un profit maximum dans la mesure où, en tout cas à Saint-Denis, l'audience est déjà acquise et on n'a pas à créer un nouveau public (profit 2).

Il est curieux que l'on cherche ainsi à prendre une position tranchée sur le thème qui est probablement le plus difficile de la théorie de Garfinkel. Une grande partie de ces contre-sens sur les écrits de Garfinkel tient au fait qu'on ne peut le lire par morceaux choisis, mais qu'on doit le lire entièrement ou pas du tout. Dire aujourd'hui, dans le cadre dégradé de l'enseignement des sciences sociales à Paris 8, que tout le monde est sociologue, revient à annoncer à un malade incurable que tout le monde est médecin.

Mais adopter un tel slogan aboutit à concevoir la connaissance commune, dont on se veut le protecteur, sous le modèle de la connaissance objective, c'est-à-dire comme un corps de propositions objectives susceptibles de réfutation. Or c'est justement l'inverse que cherche à montrer Garfinkel, puisqu'il ne cesse d'insister sur l'aspect spécifique et irréductible de la connaissance commune et de la rationalité pratique. Cette identification des rationalités va directement à l'encontre de la question centrale des

*Studies* : "Pourquoi la rationalité propre à la conceptualisation scientifique rompt-elle la continuité de l'activité gouvernée par l'attitude propre à la vie courante ?" (Garfinkel, 1967 : 282.)

On sait que Garfinkel a essayé de monter des expériences de violation des principes de base des "présupposés de la vie quotidienne" pour rendre observable cette question à ses étudiants. Or l'une des expériences les plus perturbatrices fut celle qui consistait à faire adopter à un de ces étudiants le langage de la connaissance objective à propos des thèmes de conversation avec un proche : "toute tentative de stabiliser les propriétés (de la rationalité scientifique) ou d'exiger une conformité à celle-ci dans la conduite de la vie courante produira de façon manifeste du non sens dans la conduite des personnes, et multipliera les traits de désorganisation dans le système des interactions." (idem : 283).

### **Les présuppositions de la vie quotidienne**

*"Que les sociologues cessent de traiter la rationalité scientifique comme une règle de méthode pour comprendre les actions." (Garfinkel 1967 : 279.)*

Garfinkel n'a jamais proposé d'adhérer aux formes de descriptions produites par les participants dans les contextes d'activité. Au contraire, les remarques empiriques qu'il fait dans

les *Studies* sur les scènes de la vie quotidienne ou les activités pratiques dans les institutions tendent à mettre l'accent sur la différence de point de vue entre le "membre" et l'ethnométhodologue. Le caractère pratique de l'activité accomplie n'intéresse en effet pas le participant à cette activité, car son caractère pratique est pris comme allant de soi ("taking for granted") ; non analysé car inintéressant, justement étant donné les intérêts pratiques du participant.

Ce que Garfinkel appelle le "caractère non intéressant de la réflexivité des descriptions" pour les participants implique une analyse des rapports entre le langage de l'action pratique et celui porté sur l'action pratique après son accomplissement. Le membre, dans un contexte ordinaire de la vie courante, n'explicite pas ce qu'il dit ou ce qu'il fait plus qu'il n'est nécessaire pour les circonstances locales et pratiques dans lequel il se trouve placé. La connaissance explicite n'est pas la forme de connaissance dont il a besoin, ce dont il ne faut pas conclure qu'il n'est pas en mesure de le faire jusqu'à certain point, ou qu'il n'a pas recours à elle dans d'autres contextes. Mais les explicitations auxquelles il a alors recours restent partielles et fragmentées, car essentiellement motivées par les raisons pratiques de l'action. Il serait ici important de préciser les jeux de distinction qu'on trouve dans les *Studies* entre explicite et implicite, as-

serté et présupposé, objectif et indexical, professionnel et profane, car elles font référence tantôt à la connaissance, tantôt à sa forme linguistique, tantôt à son contexte de production.

Dans les contextes ordinaires (par opposition aux contextes des organisations), les membres sont engagés dans des activités (comme prendre un café, faire la cuisine, rendre visite à un voisin ou aller chez le coiffeur) où ils n'ont pas à produire une description exacte ou détaillée, ni une catégorisation de leurs activités, à la différence des contextes formels comme une plainte à la police, une demande d'aide à un travailleur social ou une consultation médicale.

Une connaissance est explicite lorsqu'elle est assertée ou rendue dans le langage par une forme propositionnelle déclarative. Or le langage employé dans une activité quotidienne est rarement déclaratif, dans la mesure où le membre est ici en position de participant et n'est pas engagé dans l'activité de produire une description exacte de ce qui se passe. Lorsqu'on accomplit un acte de parole, on ne décrit pas en même temps l'acte qu'on accomplit (cf. Austin 1962, Lecture 6 : 70).

On n'enquête pas sur l'activité au moment où on l'accomplit. Lorsque, par contre, un observateur, profane ou professionnel, demande à un interlocuteur de décrire ce qu'il fait en situation d'entretien (décrire c'est

souvent répondre à une question) sous une forme explicite pour telles raisons pratiques (en tant que juge dans un tribunal, sociologue dans un entretien, conjoint dans un ménage), le membre est alors invité à produire ce que Garfinkel et Sacks appellent une formulation. C'est cette capacité ou cette compétence à produire des formulations que le sociologue oublie de prendre pour objet : "Le fait que dans une enquête empirique les membres ont la capacité de produire des formulations pour décrire de façon observable et cohérente constitue une source qui n'a fait l'objet d'aucune recherche." (Zimmerman et Pollner 1971 : 91.)

Loin d'arriver à une opposition simple entre connaissance commune et connaissance scientifique, l'ethnométhodologie invite à analyser les formes multiples que prend la connaissance sociale. Les formulations conversationnelles sont en effet plus assimilables à des clarifications ou des élucidations à propos des activités qu'à des interprétations ou des explications. La recherche hâtive d'explication et d'interprétation est probablement une attitude par rapport à laquelle l'ethnométhodologie prend une distance. Faire apparaître ce qui doit être décrit ne passe pas par le fait de prendre pour argent comptant ce que voit et dit l'homme ordinaire. Même si les présuppositions de la vie quotidienne sont aussi les présuppositions de toute descrip-

tion, y compris donc celle de la science, elles ne peuvent être prises comme mieux perçues par l'homme ordinaire ou le participant. Car les présuppositions de la vie quotidienne, en tant qu'elles sont d'abord des présuppositions de la vie pratique, ne sont pas de l'ordre de la connaissance, mais concernent essentiellement l'ordre social, ou ce que Wittgenstien appelle nos formes de vie. C'est dire que les principes qui régissent la connaissance commune sont d'abord acceptés avant d'être vrais, et c'est dans cette mesure qu'ils ne sont pas assertés, non formulables sous le mode de la connaissance explicite.

### L'indifférence critique

*Edward Rose: « Je pense qu'Harold devient trop gentil. Je pense que l'ethnométhodologie constitue une critique profonde et très dure de la sociologie. (Colloque de Purdue, 1968.)*

Il est incontestable que l'oeuvre de Garfinkel, en particulier les *Studies*, prend le contre-pied des principes mêmes qui ont fondé ce que Raymond Boudon appelle à la révolution scientifique » inaugurée par Durkheim. Mais utiliser l'ethnométhodologie dans le sens d'une critique radicale de la sociologie et des rapports entre le sociologue et l'homme de la rue est un contresens aussi important que celui qui assimile connaissance scientifique et connaissance commune.

Garfinkel s'est en effet toujours refusé à adopter une position critique dans la mesure où, cohérent avec le principe d'indifférence qui est d'abord un principe pragmatique avant d'être un principe de savoir, il refuse toute attitude correctrice vis-à-vis d'une activité et d'un langage (le langage sociologique) qui reste pratique de part en part. L'indifférence de Garfinkel à l'égard de toute opinion ou théorie sociologique particulière est constante dans toute son oeuvre.

Devant une telle attitude, on peut adopter deux positions opposées :

1) Traiter l'indifférence proclamée par Garfinkel comme une illusion, une idéologie qui cache une certaine philosophie politique derrière des principes de méthode.

2) Essayer de prendre au sérieux le principe d'indifférence à l'égard de toute théorie et d'entreprise critique ou de préférence conceptuelle.

La première position a l'inconvénient de chercher à poser un type de problèmes que Garfinkel considère comme ne valant pas la peine d'être pris au sérieux. Le principe d'indifférence n'est pas une position ou une opinion morale comme le principe de neutralité. L'ethnométhodologie est bien engagée dans une activité de recherche qui vise à faire comprendre le travail sociologique autrement qu'il ne se comprend lui-même, mais sans viser à corriger ou rectifier la sociologie telle qu'elle est.

Pour comprendre la signification de ce principe, il faut accepter la distinction entre deux types de problèmes sociologiques :

- ceux qui concernent l'analyse des historicités liées aux activités pratiques ;

- ceux qui concernent l'analyse des assumptions et des présuppositions liées à la rationalité pratique elle-même.

Si l'ethnométhodologie n'est pas intéressée à critiquer la sociologie ou tout autre théorie en sciences sociales, c'est qu'elle ne cherche pas à situer l'analyse des postulats de sens et des présuppositions de la vie quotidienne, sur un plan épistémologique. Ce ne sont ni des paradigmes, ni des axiomes, ni une épistémé qui gouvernent la connaissance sociologique, mais des assumptions liées à l'ordre social en tant que tel. Ces assumptions sont prises comme allant-de-soi, et leur mise en cause n'est pas d'ordre politique, ni d'ordre épistémologique, dans la mesure où elles sont constitutives de nos formes de vie et d'agir.

De ce point de vue, on peut dire que, pour Garfinkel, l'ordre social (à la différence de l'ordre politique) n'est pas quelque chose que l'on conteste ou que l'on critique. Car si l'ordre social était contestable, il ne serait pas ordonné comme constitutif de nos pratiques, il serait simplement normatif.

C'est donc à mon avis une erreur que de chercher dans l'ethnométho-

dologie des armes pour une critique de la sociologie, bien qu'elle en ébranle incontestablement certains concepts fondamentaux, en particulier dans le domaine de la théorie de l'action et de l'enquête. Il y a cependant une impolitesse beaucoup plus grave que celle prônée par la position critique chez Garfinkel. Cette impolitesse rappelle celle prônée par Austin à l'égard des philosophes français au Colloque de Royaumont en 1958 : « Je suppose qu'on peut nous accuser du péché de ne pas saluer les gens dans la rue. Je vous accorde que c'est un manque de politesse plus grave en un certain sens qu'une provocation directe. » (Austin, 1962 : 372.)

La critique suppose en effet la reconnaissance de l'autre, au moins en tant qu'adversaire. L'idée de réformer ou de révolutionner une pratique n'est pas pensable sans un minimum d'accord sur les objets et les faits, les enjeux et les opportunités. Or l'attitude réformatrice ou révolutionnaire n'est pas séparable pour Garfinkel de ce qu'il appelle l'attitude correctrice qui cherche à modifier le sens et la signification des expressions du langage ordinaire. Le caractère iconoclaste des idées de l'auteur, bien réel, porte sur un ensemble général de pratiques dans lesquelles on doit inclure en bonne place l'attitude hypercritique, ainsi que les notions qui l'accompagnent généralement comme celles d'urgence, de conjoncture, d'ac-

tualité et de problèmes fondamentaux. Or c'est une conception de l'ordre social liée à cette attitude qui est justement ici rejetée : « la recherche des bons problèmes en référence à des issues fondamentales suppose des macro-institutions collectives que l'on conçoit comme des machines à produire de l'ordre et qui conditionnent l'analyse même de cet ordre. » (Sacks, 1984 : 22.)

On ne peut trouver une meilleure peinture des présupposés de la culture intellectuelle que nous avons prônée dans les années 1970-1975 comme les principes de base de la sociologie nouvelle ou de celle que l'on voulait en tout cas promouvoir.

#### ***Pour conclure***

Loin de tourner le dos à la sociologie, les textes de Garfinkel et de ses élèves nous incitent à reprendre les questions de sociologie les plus classiques. Loin d'assimiler connaissance commune et connaissance scientifique, l'ethnométhodologie essaie de détourner la sociologie de se nourrir, dans ses descriptions, du point de vue du sens commun, et de confondre les

thèmes de ses enquêtes avec les ressources de ses recherches.

J'ai tenté ici de rendre explicites les raisons de mes désaccords avec un certain usage actuel des textes et des recherches ethnométhodologiques. Je ne prétends cependant pas à défendre une orthodoxie quelconque, mais simplement à dire ce que je crois devoir être défendu à propos de l'enseignement de Garfinkel de la manière dont on peut le traduire et le transmettre en France. En particulier, je considère qu'il est important de lier les concepts de Garfinkel aux recherches actuelles en analyse de conversation (celle de Shegloff, de Pomerantz par exemple) malgré les mises en garde de celui-ci sur l'analyse des enregistrements. Par ailleurs, je pense qu'il est urgent que l'ethnométhodologie s'ouvre aux questions posées aujourd'hui par la pragmatique, la sémantique cognitive et la lecture de Wittgenstein (en particulier les travaux de Backer et Hacker 1980 et 1984.) Il découle de tout ce que je viens de dire qu'il est important de maintenir actuellement en France des formes de séminaires autonomes de recherches et d'enseignement en dehors des institutions officielles de recherche et d'enseignement.

## Section 4

### Chamans et Sorciers

#### 4.0 – PRESENTATION DU THEME

(*"Etats de conscience"*, par Patrick Bonnard et Georges Lapassade)

L'ethnométhodologie est un produit culturel californien. Garfinkel, arrivé à Los Angeles en 1954, forme toute une génération d'étudiants qui font, en même temps que des études en ethnométhodologie, l'expérience de la contre-culture psychédélique. C. Tart a dit très clairement, dans *Altered States of consciousness* (1969) que de très nombreux étudiants étaient concernés par ces questions. Est-ce seulement une coïncidence si Timothy Leary, auteur de *La politique de l'extase*, se trouve au Mexique l'été même où Castaneda situe le début de ses aventures avec Don Juan ? Rappelons d'ailleurs que le sujet prévu de la thèse de Castaneda concernait l'usage des champignons hallucinogènes au Mexique, et non pas les enseignements d'un sorcier yaqui.

On pourrait donc parler d'une sorte "*d'ethnométhodologie psychédélique*" (proposition de G. Lapassade) en donnant à ce terme le sens très général d'une nouvelle expérience de la conscience. La deuxième génération des ethnométhodologues californiens s'est en effet formée dans un contexte culturel où fleurissent diverses formes de méditation (en particulier le zen), et toutes sortes d'expériences psychédéliques, liées souvent aux hallucinogènes. La transe constitue donc, tout naturellement, une interrogation à la fois existentielle (expériences des divers "trips") et aussi théorique (méthodologie d'investigation et interrogation sur le sens philosophique des états altérés de conscience). La critique "des allants de soi" aussi bien psychologiques qu'épistémologiques se comprend très bien à la fois vers un ailleurs de la science et vers un ailleurs de la conscience. Cette double démarche s'appuie fondamentalement sur l'idée qu'on ne peut rien comprendre de l'extérieur, du lieu de la neutralité. Ne-uter : ni l'un, ni l'autre.

C'est-à-dire rien. La perspective Garfinkeliennne de critique de la sociologie classique rencontre très précisément les préoccupations existentielles de ses

étudiants. Seul celui qui VIT l'expérience spécifique a compétence pour en parler.

Cette notion (« unique adequacy » - qu'il conviendrait peut-être de traduire par « compétence Spécifique », proposition de P. Boumard ) est essentielle pour saisir l'importance du *changement de point de vue revendiqué* par les ethnométhodologues.

En effet, l'idée de neutralité scientifique (et donc d'objectivité, au sens de non contestable), n'a rien d'absolu ni d'éternel. Historiquement liée à la prise de pouvoir, sur le plan de la pensée, de la bourgeoisie (XVIIIe siècle), elle est solidaire d'un détachement de la science face à la philosophie.

Mais aujourd'hui, on se pose la question de savoir si les progrès de la science ont produit la moindre avancée sur le plan d'un savoir de la conscience. Et on s'aperçoit que d'autres civilisations (zen japonais, chamanisme de l'Inde, marabouts africains, vaudou haïtien, candomblé de Bahia, brujos amérindiens, etc., etc... jusqu'aux encraudeurs de nos baucages) ont produit d'autres savoirs sur la conscience, mais surtout d'autres rapports à la réalité, avec des axes culturels éventuellement opposés, puisque certaines cultures non seulement admettent comme normales les transes de possession, mais même parfois les individus qui n'ont pas accès à la transe sont considérés comme diminués, incomplets.

L'articulation de la remise en cause par l'ethnométhodologie des deux "allant de soi" institués, existentiel et théorique, est donc plus qu'une simple hypothèse. Pourtant, tout l'aspect recherche sur les états altérés de la conscience semble avoir échappé jusqu'ici aux commentateurs français de Garfinkel, sans doute parce qu'on y a vu seulement un intérêt en tant que sociologie des religions, alors que c'est peut-être la dimension la plus profonde, ontologique, comme le montrent les références constantes à la phénoménologie allemande depuis Husserl jusqu'à Heidegger (cf. l'article de Klaus-Peter Köpping, *Etats de conscience et degrés de réalité*, où la référence à Castaneda est centrale). La recherche ethnométhodologique sur les états de conscience prend son plein sens si on comprend que "devenir membre", c'est fondamentalement acquérir l'état de conscience des "participants", et non seulement leurs savoirs ou leurs "accounts".

Ce qui est en jeu ici, c'est donc bien, derrière la méthodologie sociologique, une conception nouvelle et multiple de l'être-au-monde.

C'est pourquoi nous présentons quatre textes qui montrent que le lien entre réflexion sur les états altérés de conscience et ethnométhodologie n'est pas le fruit de nos hallucinations.

D'abord, des notes de lectures d'un article de Bennetta Jules-Rosette, paru en 1978, sous le titre : "The politics of paradigms : contrasting theories of consciousness and society", où elle remet en cause le modèle objectiviste occidental, qui ne peut qu'échouer à appréhender des réalités qui échappent à ses modes de pensée, en particulier dans la mesure où la science occidentale refuse tout statut positif à des conduites non classables dans les termes pré-établis par son propre système. B. Jules-Rosette propose au contraire une ethnographie de la découverte, où est reconnue la validité entière des savoirs sociaux non-occidentaux, et où est posée la nécessité de prendre le point de vue des gens étudiés, au sens de partager leurs états de conscience. Il s'agit bel et bien de produire un nouveau paradigme et un nouveau modèle de conscience, ce qui va beaucoup plus loin qu'une simple méthodologie de recherche.

Ensuite, Patrick Boumard et René Lourau font apparaître, à la lecture précise de l'ensemble de l'oeuvre de Castaneda, que seule la référence à l'ethnométhodologie permet de comprendre sa démarche d'ethnologue, ainsi d'ailleurs que les enseignements même de Don Juan. Il est remarquable que cette filiation, pourtant évidente en tout cas dans les trois premiers ouvrages, soit toujours passée sous silence, au profit de la question de savoir si Castaneda a menti ou non, et s'il a écrit en se shootant à l'acide ou au peyolt. La vraie question est de montrer le lien entre la démarche ethnométhodologique et l'accès à des états modifiés de conscience, que Castaneda nomme d'ailleurs, à partir d'*Ixtlan*, uniquement "états de conscience accrue".

Enfin, Georges Lapassade présente un texte de C. Tart sur la science spécifique d'un état de conscience. Tart n'est pas un ethnométhodologue, mais un psychologue contemporain de la "révolution psychédélique" : plusieurs fois cité par Jules-Rosette, il a notamment participé au livre de De Mille sur Castaneda (*Don Juan papers*). Dans une perspective très proche de l'ethnométhodologie, il développe une critique des paradigmes de la science rationaliste, et propose de constituer une science spécifique pour les états de conscience : non pas un simple "trip" à plusieurs, comme on le croit trop souvent, mais bien la constitution d'un *savoir* adéquat aux états modifiés de conscience.

Il faut rappeler à ce propos, enfin, que des travaux récents en ethnométhodologie ont souligné, à partir d'analyses de textes d'entretiens, les liens entre les *indexicalités* et les *états modifiés de conscience*.

#### 4.1. POLITIQUE DES PARADIGMES ET QUESTIONS DES ETATS MODIFIES DE CONSCIENCE

(*par Patrick Boumard*)

( A propos de l'article de B. Jules-Rosette : " The politics of paradigms : contrasting theories of consciousness and society ", in Human studies, 1978).

L'auteur, collaboratrice de Garfinkel, remarque d'abord qu'il existe des approches différentes de la perception, et qu'on doit donc se poser le problème de la validité des paradigmes classiques occidentaux pour appréhender des éléments de réalité sociale qui ne se réfèrent pas à cette tradition culturelle. Les sciences officielles sont incapables d'aborder les perceptions différentes, d'une part parce qu'elles négligent ces réalités, et d'autre part parce qu'elles refusent d'accepter des démarches rationalistes. La pensée occidentale ne peut répondre à des états de conscience inadéquats à ses paradigmes que sous la désignation de pathologie ou comme l'expression de sociétés "plus simples" ou "primitives". C'est pourquoi l'analyse sociologique du matériel concernant les sociétés non occidentales se caractérise par un "réductionnisme" typique du paradigme scientifique.

Pourtant, les états de trances ne peuvent pas être réduits à la qualification de pathologique, car on manque alors les états subjectifs significatifs (alors que les cultures orientales, par exemple, présentent des savoirs beaucoup plus élaborés sur les états modifiés de conscience). Toutefois, l'opposition ne se limite pas à occident/orient, puisque l'approche phénoménologique husserlienne avait déjà critiqué la rationalité abstraite, et que Brentano avait posé la question d'intentionnalité à propos des phénomènes psychiques. C'est la "dénommée révolution psychédélique des années 60", en particulier à travers C. Tart, qui a développé l'idée d'une dimension non pathologique dans la subjectivité multiple des états modifiés de conscience. Il s'agit donc bien aujourd'hui d'un affrontement de paradigmes, à l'oeuvre aussi bien au plan psychologique que sociologique. La détermination linguistique de la conduite et de la pensée amène à prendre en compte les comportements linguistiques de l'intérieur de leur logique propre. Et les réactions différentes dans les situations sociales de dialogue ou d'interview posent un problème fondamental dans l'étude interculturelle de la conscience, en ce sens qu'elles interrogent tout autant les déterminations linguistiques du chercheur que celles du groupe étudié. La comparaison entre paradigmes logiques et styles de perception différents amène donc à poser le pro-

blème du *point de vue*. Et ici le modèle occidental échoue à appréhender des réalités humaines qui ne rentrent pas dans ses codes, rendant par là même inopérantes les interprétations des significations des résultats. En fait, c'est le modèle logique occidental lui-même qui se voit renvoyer le questionnement ethnologique. Par exemple le raisonnement syllogistique peut se trouver légitimement affronté aux modes de pensée non occidentaux. Certains groupes ont des raisonnements synthétiques, ou intuitifs, ou linéaires, mettant en évidence la multidimensionnalité de la conscience. On ne peut donc plus soutenir que les modes de pensée ne varient qu'en contenu, mais restent structurellement universels, comme le confirme l'étude réalisée par l'auteur auprès de population d'Afrique centrale (Vapostori). Renversant le point de vue sociologique classique univectorialisé, il s'agit d'aller "vers une ethnographie de la découverte". L'exemple de l'étude de la communication dans une classe (Cicourel) fait apparaître le paradoxe selon lequel les théories interprétatives préexistent à l'utilisation des résultats. C'est pourquoi une ethnographie de la découverte commencera au point de rencontre du chercheur avec le monde de l'expérience et sa propre présence aux événements. Refusant l'étayage mutuel des théories pré-établies et des présupposés sociaux, la démarche de communication doit placer chaque forme de

pensée sur un pied d'égalité, à travers la notion "d'interactions", qui est présente même dans les formes les plus structurées d'interviews. B. Jules-Rosette est donc amenée à proposer un "modèle de sociologie culturelle", où elle affirme que la réalité et la définition qu'on en donne sont au même titre des constructions que les participants organisent dans l'interaction. En ce sens on peut dire qu'il n'y a pas de lecture privilégiée ou plus pertinente, et que la définition des "participants" est un miroir de la réalité, tout comme le modèle véhiculé par l'ethnologue.

Cette approche suppose évidemment une "méthodologie interprétative", qui s'affirme clairement "documentaire et réflexive", et s'appuie sur les propositions suivantes :

1. L'appartenance et la participation de l'ethnologue à un événement doivent être considérées comme faisant partie de l'analyse.
2. Les interactions sociales qui en résultent doivent être examinées dans leurs termes mêmes, par rapport à la communication.
3. On doit les considérer comme des constructions d'une réalité sociale donnée.
4. On doit les considérer comme des métaconstructions ou des définitions d'une réalité et des états de conscience générateurs de cette réalité.
5. Le processus qui consiste à traduire les éléments observés en asser-

tions doit être pris comme une topique qui comprend la présence du chercheur à l'événement et le processus de fusion avec ce qui est décrit.

6. L'évaluation et la communication des découvertes doivent être reconnues comme un trait permanent de l'analyse. Les modèles conventionnels de description apparaissent, on le voit, déficients à rendre compte du réel en ce qu'ils n'ont pas accès à l'information de l'intérieur. On peut parler ici d'un "paradoxe épistémologique", si on considère que la participation à une dimension de réalité est connotée négativement par la cité savante, alors qu'elle devrait être valorisée en tant que *source* de réalité. B. Jules-Rosette rejoint ici Tart, à travers la critique du rationalisme objectiviste qui échoue à appréhender la réalité, faute de penser autrement qu'en termes d'extériorité normative. Tart propose en effet la notion de "Science spécifique des états de conscience", refusant l'objectivisme comme critère d'analyse et requérant au contraire une compréhension existentielle des situations. Il s'agit alors de construire, à travers l'expérience vécue, "la description réflexive d'une action symbolique". A travers la critique de l'approche sociologique traditionnelle, il s'agit bien de proposer un paradigme alternatif du lien entre la conscience et la société, i.e. une nouvelle approche épistémologique.

Bien plus qu'un simple éloge de la subjectivité, on a affaire à la revendi-

cation d'un modèle de conscience non-évaluatif, "translucide", où on reconnaît à la fois la démarche ethnométhodologique de la recherche de la compétence unique, mais aussi une conception de la conscience qui dépasse les états "ordinaires", quantifiables en termes de psychologie expérimentale. La critique de la cité savante positiviste s'appuie d'ailleurs significativement sur la référence aux approches non-occidentales de la perception, dont l'intégration à la démarche de recherche implique un nouveau type de scientificité.

#### 4.2 – CASTANEDA DISCIPLE DE GARFINKEL

(par Patrick Boumard)

"L'affaire Castaneda" alimente de nombreux débats et plusieurs ouvrages, polémiques souvent et passionnés toujours. On s'interroge surtout sur le point de savoir si ses récits sont la relation de faits de sorcellerie ou des délires produits par l'absorption de drogues, et plus radicalement s'il s'agit de faits véridiques ou d'histoires inventées. En un mot, Castaneda est-il un ethnométhodologue qui a touché à des domaines inexplorés, un étudiant peu sérieux et délirant, ou tout simplement un mystificateur génial, auteur d'un canular sans précédent ? Mais on oublie toujours (mis à part un article de R. de Mille dans *The Don Juan Papers*) (De Mille 1980) de replacer Castaneda dans son contexte

théorique, ce qui semble pourtant essentiel pour comprendre sa démarche. Or, si on y prête quelque attention, la référence est évidente, centrale et massive : Castaneda a écrit ses textes (en tout cas les premiers *L'herbe du diable*, *Voir* et *Ixtlan*) en s'appuyant systématiquement sur la démarche et les concepts ethnométhodologiques.

Ce n'est d'ailleurs nullement un secret au strict plan de la réalité. Sur ses dix ans d'études universitaires, il en a passé sept en ethnologie, dans la mouvance Garfinkelienne ; Garfinkel a fait partie de son jury de thèse ; il a suivi de près son travail, qu'il lui a fait réécrire trois fois, en lui donnant ce conseil méthodologique : " Je n'ai pas besoin d'explications. Présente-moi simplement les faits bruts, tels qu'ils se sont produits. La richesse du détail, voilà l'essentiel " D.C. Noël 1981 ; d'ailleurs Castaneda exprime dans la dédicace de sa thèse (*L'herbe du diable*), sa dette théorique vis-à-vis de Garfinkel (Castaneda 1972). La psychanalyste Mary Douglas parle, au sujet de l'analyse structurale de *L'herbe du diable*, du "programme des ethnométhodologues présenté de manière simple et classique" (Douglas, in *De Mille*, 1980) ; Paul Riesman remarque également la démarche typiquement garfinkelienne de l'analyse structurale : "Plutôt que d'étudier ce que sont les enseignements de Don Juan, l'analyse examine le fait qu'ils paraissent systématiquement et cohérents". (Riesman, in Noël, 1981.).

Certes, Castaneda ne "récite" pas Garfinkel ; mais seul le recours à l'ethnométhodologie permet de comprendre l'espèce de justification permanente qu'il présente au fil des lignes. On ne peut accepter le discours de Don Juan que dans le cadre d'une *critique fondamentale des sciences humaines*. Le personnage du petit étudiant naïf qui plaque, évidemment sans succès, ses schémas pré-établis sur une réalité humaine inaccessible, ne prend son sens qu'au crible de la critique garfinkelienne des modèles sociologiques : "j'étais "l'étranger", celui qui n'a pas la capacité de faire des interprétations intelligentes et adéquates des unités de significations propres" (*Voir*, p. 20). Carlos ne peut rien comprendre à cause de ses préjugés intellectualistes. Les exemples abondent, éparpillés, au long des pages (*Herbe du diable*, p. 18 ; *Voir*, p. 56 ; *Ixtlan* p. 69, etc...), jusqu'à la remise en cause de la conception épistémologique du monde rationaliste : " tu nommes réel ce que tu connais" (*Ixtlan*, p. 132).

L'ensemble ne se présente pas, pour des raisons d'évidente lisibilité du grand public, sous forme de citations explicites ; mais la référence à Garfinkel est évidente pour les lecteurs universitaires : " Un événement, s'il se produit dans un système étranger d'interprétations sensées, ne peut se comprendre qu'en termes des unités de signification propres à ce système (...).

L'adoption de la méthode phénoménologique est le corollaire de cet état de choses : "j'enregistrais ce que je percevais, et je m'efforçais de suspendre tout jugement personnel" ( Voir, p. 27 ).

Don Juan se livre à la technique garfinkelienne du "breaching" (De Mille 1980) : "Il avait pour tâche de déranger cette certitude particulière que je partage avec tous les hommes : la certitude que nos vues pleines de "bon sens" sont définitives" ( Voir, P. 21 ).

La définition de Don Juan est strictement celle d'un *savant de l'intérieur* : " Par praticien j'entends un participant qui possède une connaissance adéquate de toutes, ou presque, les unités de significations entrant en jeu dans son système particulier d'interprétation sensée" (ibid.). C'est très exactement la récitation des définitions posées par Garfinkel dans les *Studies...*

Le mimétisme dans la démarche va jusqu'à l'imitation de l'expérience princeps relatée par Garfinkel à propos des jurés de Wichita, où il part d'un travail classique sur les groupes pour aboutir à l'élaboration du terme d'ethnométhodologie : " J'acceptai le fait que les sorciers participants étaient d'accord sur la nature de la réalité, et cela sans aucun échange visible de mots ou de signes. J'en conclus que pour obtenir un tel accord ils devaient employer un code très élaboré. Conclusion ethnométhodologique on ne peut plus classi-

que." ( Garfinkel, 1985). La démarche anti-sociologique est répétée aussi bien dans l'analyse structurale, organisée en quatre phases :

1. La reconnaissance des codes et des *ethnométhodes* ( les systèmes de classification de Don Juan).

2. L'indifférence ethnométhodologique aux modes de savoir l' "équivalence entre les différentes formes de consensus" ( *Herbe du diable*, P. 30 ), interrogation renvoyée à la réalité "ordinaire", avec remise en cause du statut de la vérité : " Mensonge ou vérité m'importe peu (...) Il répondit que de toute façon je trompais tout le monde ( Ixtlan, P. 27 ).

3. Le franchissement de la barrière de la forme sociale, chose difficile et parfois décourageante : " Il me fut difficile de saisir ses méthodes et ses concepts parce que les éléments de sa description me restaient étrangers et surtout incompatibles avec ceux de ma propre description" ( *Ixtlan*, p. 9).

4. L'adoption du point de vue de Don Juan, qui arrivera à "inverser les rôles" (ibid, p. 23). et à devenir l'initiateur de Carlos. Mais ce lourd travail d' "acquiring membership" ne trouvera son succès que quand Carlos deviendra lui-même un guerrier, c'est-à-dire dans le cinquième ouvrage intitulé *Le second anneau de pouvoir*.

On a donc, à travers les justifications théoriques de Castaneda, et plus encore tout au long des échecs de Carlos pour comprendre vraiment le monde des sorciers yaquis, une criti-

que permanente et très garfinkélienne de la sociologie classique, d'où il ressort que seule l'approche ethnométhodologique peut résoudre cette contradiction interne à la sociologie. On peut toutefois penser que Castaneda transforme quelque peu la réalité lorsqu'il se présente comme un étudiant classique de la sociologie, contraint par la réalité du terrain de changer de méthode et donc d'adopter "spontanément" la démarche ethnométhodologique, alors qu'il était étudiant de Garfinkel et même de Meighan, qui l'avait initié au chamanisme.

En allant plus loin, en posant sur le récit de Carlos la grille d'une lecture ethnométhodologique, on est frappé par le fait que Don Juan met en oeuvre, à la fois dans ses actes et ses enseignements, tous les concepts de Garfinkel, et que les progrès de Carlos sont directement liés à l'application ou à la réalisation d'un des concepts centraux de l'ethnométhodologie.

On est d'abord frappé par l'importance de l'indexicalité dans ce qui justifie la démarche de Carlos. La conviction qu'il existe des réseaux de sens liés à une cohésion sociale interne apparaît dès *l'herbe du diable* : "la règle était corroborée par un consensus particulier" (p. 284).

Tous les allant-de-soi, expressions indexicales et ethnométhodes sont présents très précisément en ce qu'ils marquent la coupure entre le sociolo-

gique et la forme sociale étudiée. D'où les multiples exemples d'échecs de Carlos, "jusqu'à se rouler par terre". Il ne s'agit pas de mépris, puisque précisément Don Juan a choisi Carlos pour en faire un "homme de connaissance", mais de scansion de l'importance décisive de l'indexicalité. C'est pourquoi, à partir d'histoires de pouvoir, où Carlos passe de l'autre côté de la barrière sociale, le ton va complètement changer, et le point de vue extérieur, non-indexical et donc critique, faire place à un récit sur le mode de l'évidence, c'est-à-dire ayant intériorisé les allants-de-soi.

La déconstruction de la sociologie passe aussi par la reconnaissance de la compétence unique (unique adequacy). La compréhension du sociologue n'est d'aucun apport en face du "savant de l'intérieur", et échoue à appréhender le sens : "Tu comprends que Don Genaro était derrière toi. Bien que dans ce cas, comprendre ne soit pas le point crucial" (*Voir*, p. 331). D'où un grand nombre de "ratages d'interprétation" de la part de Carlos (comme l'épisode des enfants déshérités ; *Voir*, p. 34), et une remise en cause des certitudes rationalistes, qui ne sont qu'un faux savoir (thème ethnométhodologique classique) : "Pour un sorcier la réalité, c'est-à-dire le monde tel que nous ne connaissons, n'est qu'une description" (*Ixtlan*, p. 9).

La notion centrale, en actamment dans les textes de Castaneda, est celle

d'*accountability*. Rappelons la définition qu'en donne Garfinkel : " Quand je parle du caractère "accountable" des choses, je parle de la disponibilité pour un membre de toute organisation courante d'un ensemble de pratique localisées." C'est cette dimension sociale du langage, et plus précisément du récit (les paroles de Don Juan), qui oblige Carlos à "entrer dans le jeu". La parole de Don Juan est redoutablement efficace, mais il faut franchir la barrière de la forme sociale pour en saisir la portée. Faute de quoi on en reste à la magie banale, comme quand Carlos se fait subtiliser sa voiture sous ses yeux par le seul pouvoir de Don Genaro. D'où également le souci de l'authenticité de la relation, telle que Don Juan l'organise, en ethnométhodologue spontané : " il me faisait raconter mon expérience jusque dans les moindres détails" (*Herbe du diable*, p. 291 ), et c'est bien le sens de l'ensemble des récits de Carlos : " Ces notes décrivent la version subjective de mes épreuves telles que je les ai senties, éprouvées. Elles sont reportées exactement comme je les narrais à Don Juan qui exigeait le souvenir précis et loyal de tous les détails, ainsi qu'une relation complète de chaque expérience" (ibid., p. 25).

La démarche essentielle consiste d'abord à *devenir membre*. Comme il est dit dans *l'Analyse structurale*, (*l'herbe du diable*), il s'agit d'un combat permanent, car il faut se débarrasser des réflexes du sociologue. L'enfant de la

tribu est "membre-adhérent" (*Ixtlan* p. 9) alors que l'étranger ne peut devenir *membre* qu'en acquérant l'indexicalité du groupe, au risque de perdre totalement son regard distanciateur et critique, comme on le voit très exactement à partir du *Second anneau de pouvoir*, et de plus en plus jusqu'au Feu du dedans, où plus aucune im vraisemblance ne pose problème.

Il n'apparaît donc pas discutable que la référence fondamentale de Castaneda est bien Garfinkel. L'histoire de Don Juan se présente comme une vérification clinique des thèses de l'ethnométhodologie : "Le sujet de l'ethnométhodologie, c'est l'étude de l'organisation du savoir d'un membre, de ses affaires quotidiennes, de ses propres activités organisées, lorsque nous considérons le savoir comme faisant partie du cadre même qui le rend organisable" (Garfinkel, 1985). Ce qui est terme à terme la démarche de Carlos par rapport à Don Juan.

On pourrait donc prétendre que l'oeuvre de Castaneda est une illustration exemplaire de la démarche ethnométhodologique.

A deux détails près :

a) D'une part, il convient de distinguer, dans l'oeuvre de Castaneda, la dimension garfinkelienne, et tout ce qui est lié aux hallucinogènes, à la transe.

S'agit-il seulement d'une approche critique par rapport à la sociologie classique, et très proche de la problématique de l'implication, ou d'une

méthodologie du voyage spécifiquement adéquate à l'étude des états altérés de conscience ? En un mot, pourrait-on parler d'une ethnométhodologie "froide", qui serait une nouvelle tendance de la sociologie en face d'une ethnométhodologie "chaude", qui s'intéresserait aux niveaux différents de conscience ? En ce sens, le rapprochement avec Artaud, dont c'est un bien étrange hasard qu'il soit venu faire des reportages aux endroits même où se situent les "aventures" de Castaneda chez "les peuples du peyolt", ou avec Rimbaud (le dérèglement systématique de tous les sens), ouvrirait des horizons passionnants. Et même la référence, souvent reprise par l'ethnométhodologie, à la philosophie de Sartre, prendrait un éclairage radicalement nouveau, dans la mesure où lui aussi a mené à la fois la construction d'une théorie du sujet et la plongée dans un autre niveau de la réalité à l'aide de psychotropes. La liberté passe par la déconstruction de la philosophie classique *et* par l'atteinte d'autres niveaux de réalité...

b) D'autre part, la question de la véracité du texte castanédiens demeure posée. Si Castaneda, comme l'affirme De Mille, n'est qu'un giganteste mystificateur, la dimension d'application ethnométhodologique sur le terrain s'en trouve singulièrement remise en cause, comme il semble que Garfinkel lu-même l'ait reconnu récemment. Sans doute l'édifice ne

s'écroule-t-il pas totalement, car il s'agit alors de penser l'interrogation castanédiens non au crible de la réalité, mais de l'effet de sens qu'il provoque. Néanmoins l'ensemble du courant ethnométhodologique ne peut faire l'impasse sur cette lancinante question.

Mais cela est une autre histoire...

#### 4.3 – JOURNAL DE TERRAIN ? JOURNAL DE RECHERCHE?, ACCOUNT

(par René Lourau)

Le cas de la thèse de Carlos Castaneda Curieuse " thèse de socio-anthropologie soutenue par l'auteur à l'université de Californie, Los Angeles", ainsi que l'indique une note à la fin du volume.

Cette thèse se présente comme la juxtaposition d'un journal d'enquête-initiation et d'un travail très universitaire intitulé " Une analyse structurale".

La juxtaposition d'un texte "scientifique" et de son hors texte -le journal de terrain- est chose assez rare. A ma connaissance, en anthropologie, on ne trouve guère que l'exemple récent de Jean-Marie Gibbal, avec *Tambours d'eau* (Le Sycomore, 1982) consacré à une enquête sur un culte de possession au Mali occidental. Le journal, comme chez Castaneda, y précède l'analyse anthropologique. Marc Augé, le préfacier, apprécie cette innova-

tion, qui consiste à offrir au lecteur "deux livres qui n'en font qu'un".

A vrai dire, le livre en deux livres de Castaneda a surtout frappé les lecteurs par sa première partie, la partie du journal, bien plus que par sa partie scientifique ou même que par la juxtaposition des deux. Il ne faut pas pour autant négliger cet effet voulu de construction en miroir.

Le journal de Castaneda n'est pas, à la différence du *Journal d'un livre*, d'Edgar Morin (1981), le journal de l'exposé de la recherche. Il est avant tout journal de terrain. Et quel terrain! En gros, il s'agit du corps et de l'esprit du jeune anthropologue venu -- croit-il -- enquêter sur les plantes médicinales de la région indienne du sud-ouest des USA et du nord du Mexique.

Très vite, immédiatement même, dès le premier contact avec cet informateur bizarre qu'est Don Juan, l'enquête bascule. Elle devient initiation à Mescalito, au culte du Peyolt ou plutôt à une sagesse dont Mescalito est le Maître. L'informateur indien est lui-même le Maître en tant qu'il préside à l'initiation.

Précisons que le journal n'est pas vraiment quotidien mais, ainsi que Malinowski l'avait souvent pratiqué et même théorisé, " rétrospectif ". Il n'est pas régulier et ignore souvent, volontairement, la chronologie. Il s'étend de 1961 à 1965.

Ce qui frappe beaucoup dans le journal de Castaneda, c'est la préci-

sion du détail, la richesse du *compte rendu*. Pour le lecteur de *L'Afrique fantôme*, de Leiris, de *Nous avons mangé la forêt*, de Condominas, ou encore de *Corps pour corps*, de Favret-Saada et Contreras, véritables " mines d'observation ", la chose n'étonne guère. Cependant le compte rendu de Castaneda possède sa spécificité.

L'auteur ne décrit pas toutes les situations de la vie quotidienne. Il ne décrit que ce qui a strictement un rapport avec sa recherche. Cette dernière n'a plus rien d'universitaire, en l'occurrence ethnobotanique... Toutes ses expériences " initiatique ...", dans ce qu'elles ont de plus concret ( déplacements du corps, opérations à base de couleurs, de sons, etc.) doivent être notées, restituées. Don Juan, le chaman initiateur insiste beaucoup là-dessus. Il "exigeait, précise l'auteur dans l'*introduction*, le souvenir précis et loyal de tous les détails, ainsi qu'une relation complète de chaque expérience ".

Les choses qui arrivent, bizarres ou non, ordinaires ou extraordinaires, les états de conscience non-ordinaires, - tout doit être décrit. L' *account* est ainsi soumis à l'écoute et à la critique du maître. D'autres témoins peuvent collaborer à cette mise en oeuvre collective de l'*accountability* de la réalité surtout lorsqu'il y a perte ou diminution de la conscience ordinaire, possession par Mescalito, etc. Le compte rendu sur ce qui est advenu à l'auteur est

alors effectué par les autres ( un peu comme le journal de James Joyce est tenu par son jeune frère, cf. *Le journal de Dublin* ). Il entre dans le journal de Castaneda à côté des souvenirs plus ou moins cohérents qu'a conservés l'auteur de ses sensations, visions, paroles, mouvements.

Sa " compétence unique " en tant qu'il expérimente seul des états non-ordinaires de conscience n'est donc pas, au niveau de la restitution, du compte rendu, synonyme de témoignage unique, intime singulier, dans le genre " J'étais là, telle chose m'advint " et par conséquent " je suis le seul à pouvoir en parler ".

La collectivisation de la perception comme de son compte-rendu est ou devrait être, en anthropologie de terrain comme en général dans la démarche clinique, un point essentiel. C'est ce qui manque le plus cruellement à certaines études de terrain strictement individuelles : Malinowski aux Trobriands, à divers moments de ses quatre années de terrain, dont l'*account* a pu fournir à Freeman, animé il est vrai d'intentions cachées, une certaine justification à sa critique de la " falsification " opérée par Margaret.

Peut-être est-ce la prise de conscience des limites et des difficultés de la publication du compte rendu d'un processus purement individuel qui a conduit Jeanne Favret-Saada à faire cosigner paradoxalement par son

amie Josée Contreras la version publiée de son journal...

Pour légitimer l'existence d'un compte rendu complet d'expériences dont la perception, le vécu, le degré de crédibilité posent problème, Castaneda fait appel, dans la partie "scientifique" de son livre, à la notion de *consensus particulier*, qu'il oppose à la notion de *consensus ordinaire*.

La question du témoignage des sens et de la mémoire individuelle, ainsi que celle, connexe, de la bonn foi, sont en effet posées par la narration de ce curieux observateur-participant. D'autant que c'est avec son corps tout entier que Castaneda observe et simultanément expérimente : "dans ses enseignements, le consensus particulier signifiait un accord tacite ou implicite sur les éléments composant la réalité non-ordinaire, accord qu'il m'avait procuré en tant que maître, car j'étais apprenti de sa connaissance ; consensus particulier en aucune façon frauduleux ou falsifiés, comme ce pourrait être le cas entre deux personnes qui se décriraient leurs rêves ".

Un peu plus loin, Castaneda évoque la " valeur pragmatique " du consensus particulier. C'est en effet le sentiment que l'on éprouve, - un peu comme dans l'exposé des concepts de l'ethnométhodologie ( cette dernière ne tient-elle pas cette caractéristique du pragmatisme affiché de Peirce dans sa sémiotique ?) : le consensus

particulier est une sorte de contrat moral passé entre Castaneda et son informateur-guru-contrôleur, ce dernier mot étant pris au sens du contrôle en psychanalyse didactique.

Ici encore, nous avons beaucoup à apprendre de ce dispositif qui tente d'interrompre la chaîne infinie des indexicalités, des interprétants (cf. mon texte sur Peirce, et surtout celui de Robert Marty), bref, d'éviter le délire d'interprétation.

Faut-il en conclure que le journal de Castaneda s'éloigne fort de ce que "l'on" attend d'un texte ethnographique ? Ne faut-il pas plutôt penser, avec Clifford (Clifford, 1985), que le texte ethnographique est tout à fait assimilable à un texte de fiction ?

A propos du livre de Castaneda, on peut légitimement se demander lequel, du journal ou de "l'analyse structurale" qui le complète, est le plus "fictif". En d'autres termes, lequel est le *bors texte*, lequel est le *texte* ? Ce qui est clair, c'est que le journal n'a nul besoin de "l'analyse structurale" pour fonctionner à plein rendement, alors que "l'analyse structurale" n'est rien sans le journal...

Pour y voir encore plus clair, et dépasser le problème de l'authenticité de Castaneda, on aurait aimé que sa "thèse de socio-anthropologie" contienne aussi le journal de recherche de la partie "analyse structurale".

#### 4.4 –COMPETENCE IMPLIQUEE ET SCIENCE SPECIFIQUE D'UN ETAT DE CONSCIENCE.

(par Georges Lapassade)

Dans son état ordinaire de veille, la conscience est généralement routinière, elle fonctionne par inductions vitales, est guidée par les allant-de-soi de tous les jours. Charles Tart (1973 ; 1985) compare le concept d'EoC (Etat ordinaire de Conscience) avec le concept de paradigme scientifique proposé par Kuhn (1962) : « un paradigme est une construction intellectuelle sous-jacente à la science normale, qui suscite et guide, dans leur activité scientifique, les chercheurs qui y adhèrent... Les concepts de paradigme et d'EoC sont très voisins. Tous deux constituent des ensembles complexes inter-reliés de règles et de théories, qui permettent à une personne placée dans un environnement d'interagir avec lui. Dans le cas d'un paradigme ou d'un EoC, les règles sont largement implicites ; elles ne sont pas reconnues comme des hypothèses de travail provisoire mais opèrent automatiquement. Dans ce cadre, la personne ressent son activité comme évidente, naturelle ». — C'est une activité allant de soi.

La production d'un « état non ordinaire de conscience », — un « EnoC » —, suppose souvent qu'une brèche

est pratiquée dans l'EoC de veille : parfois, ce changement a lieu spontanément, comme dans le passage de la veille au sommeil, et parfois au contraire il est artificiellement produit par des procédés dits inducteurs, qui sont des producteurs de transes, ou « transeurs ».

Toutefois, la déstabilisation de l'EoC n'est pas suffisante à l'installation de la transe : il y faut certes, ce « breaching » initial, pour reprendre ici le vocabulaire garfinkelien (utilisé ailleurs pour décrire des exercices au cours desquels les étudiants de Garfinkel étaient invités par le maître à « déranger » les habitudes ou routines de la vie familiale, du langage, l'ensemble des règles généralement non élucidées, retenus comme allant de soi dans les interactions).

Breaching initial, oui, mais il doit être ici suivi d'une stabilisation du nouvel état qui suppose des forces structurantes, un nouvel investissement énergétique. On peut illustrer cette nécessité par les célèbres études menées par Tart de « l'état de marijuana », et plus précisément parce qu'on appelle ici l'effet de « tolérance inverse » : il permet aux néophytes de consommer de grandes quantités de cannabis sans être pour autant « défoncés » (stoned), c'est-à-dire sans passer de l'EoC à l'EnoC spécifique de l'état de marijuana ; par contre, plus tard, après « initiation », des

quantités de marijuana beaucoup plus réduites suffiront à produire la transe.

D'un point de vue pharmacologique, cela paraît paradoxal, — mais pas du point de vue systémique proposé par Tart : il montre que « l'action physiologique de la marijuana pour rompre l'EdC (Etat de Conscience) ordinaire, et qu'il faut que s'y ajoutent, pour faire brèche des facteurs psychologiques additionnels, notamment « le petit coup de main donné par les amis », les instructions données par des fumeurs expérimentés qui savent comment se défoncer. Leurs conseils, qui facilitent la déstructuration de l'EoC, « servent aussi de forces structurantes permettant de former EnoC-d (Etat non ordinaire de conscience distinct), d'enseigner au nouvel utilisateur comment employer les effets physiologiques de la drogue pour qu'il élabore un nouveau système de conscience ».

Des processus analogues de breaching et de stabilisation se produisent dans l'induction hypnotique, ou encore dans les phénomènes de personnalités multiples, chaque personnalité formant système et se stabilisant.

Une autre manière de décrire ce passage d'un EoC à un EnoC proposé par Tart est dans l'analogie qu'il établit avec le fonctionnement d'un ordinateur qui « possède un programme complexe, constitué de nombreux sous-programmes. Si on le

reprogramme très différemment, les mêmes sortes de données pourront alors se voir traitées selon des modes très différents... Un ENoC est analogue au fait de changer temporairement le programme d'un ordinateur ».

***La quête de visions : ethnométhodes pour des transes.***

Une importante littérature ethnographique a été consacrée, notamment au chapitre du chamanisme amérindien, à décrire les diverses méthodes utilisées par des « ethnies » pour produire la transe psychédélique et la « vision » : c'est ce qu'on appelle généralement « quête de vision ». Elle est caractéristique des rites de passage à l'âge adulte ainsi que de ceux qui permettent l'accès à la fonction chamanique, —désignée plutôt par Don Juan et Castaneda comme « sorcellerie ».

On n'y fait pas toujours usage de drogues hallucinogènes. Chez les Indiens Sioux, par exemple, la quête de vision met en œuvre des techniques de privation sensorielle diverses, — isolement en forêt à l'adolescence, stress, peur de la solitude, jeûne, loge de sudation intensive, etc... Ailleurs, par contre, des plantes hallucinogènes peuvent être utilisées, soit de manière permanente, soit au début seulement... Toutes ces techniques constituent des « ethnométhodes » ; elles nous paraissent constituer une excel-

lente illustration, chez Garfinkel, comme « ethnométhodologie », — comme investigation des ethnométhodes et « ethnologie généralisée ».

Dans ces mêmes contextes culturels de quête de visions, d'autres méthodes ont pour finalité, non plus de produire la transe, mais de la gérer : on le voit bien par exemple dans le péyotisme amérindien, mais aussi dans des pratiques plus anciennes de chamanisme indien aussi bien que sibérien.

Un autre exemple d'EnoC est ce que la nouvelle psychologie désigne comme « sortie du corps » : en anglais « out of body expérience, en abrégé OBE ou OB.

L'OB est un trait constitutif du chamanisme et Mircea Eliade, dans un ouvrage classique en la matière (1951) la traduit par la notion de l'ekstase, qui désigne en grec, précisément, cette sortie hors de soi. Eliade a bien montré que dans sa transe, le chaman est censé avoir quitté son corps pour se livrer à des excursions psychiques, courir après une âme jusqu'à sa dernière demeure, ou encore entrer en transe divinatoire et s'en aller pour un temps interroger les dieux sur ce qui va advenir, sur les mouvements de l'ennemi caché non loin de là...

Toutefois, il importe de préciser que cette sortie du corps chamanique est en corrélation avec le fait que l'OB est une donnée socioculturelle générale dans la société chamanique

sibérienne : dans cette société, probablement à partir d'expériences assez communes et quotidiennes, il est admis que l'âme peut quitter le corps mais sans qu'on le veuille, par exemple sous l'effet d'un choc émotionnel soudain... Les enfants sont particulièrement exposés à des OB involontaires. Et ces états, ces EnoC sont des moments d'extrême vulnérabilité : si un mauvais génie passe par là, il peut capturer l'âme qui vient de quitter son corps et l'entraîner au loin, produisant ainsi l'irréparable. On convoque alors le chaman qui lui aussi sort de son corps, mais volontairement parce qu'il s'est entraîné à le faire à volonté,— ce qui lui permet, comme on l'a rappelé déjà, de se lancer à la poursuite du ravisseur, de le vaincre et de ramener l'âme dans son corps, évitant ainsi la séparation définitive. A ce moment-là, la victime peut enfin sortir d'un état de type cataleptique ressemblant à une « petite mort » (une death trance) et retrouver la vie.

La différence entre le chaman et ses clients est dans la maîtrise de l'OB qui suppose, ici encore, des ethnométhodes permettant de gérer l'EnoC au lieu de le subir : cette maîtrise est le résultat d'une initiation qui est à la fois épreuve pour la conscience et apprentissage professionnel dans laquelle cette maîtrise de l'EnoC, mais aussi la capacité de passer facilement de l'état de veille à l'état de transe est ce qui fonde le métier de chaman :

celui-ci non seulement, quitter son EoC, mais il peut aussi stabiliser sa transe, la conduire, la développer (par exemple lorsque, voyageant en d'autres monde, il raconte en même temps, en état somnambulique, ce voyage ».

La quête de la transe est ainsi une quête de sa maîtrise ; les ethnométhodes sont par conséquent à comprendre à ce double niveau de la production de la transe et de son utilisation à des fins spécifiques. L'œuvre de Castaneda est ici exemplaire en tant qu'elle fait découvrir *du dedans*, par la coexpérience du chercheur et de son « objet », cette aventure de la transe.

***La compétence impliquée (unique adequacy)***

Revenant à Castaneda, nous avons rappelé que son aventure a consisté à passer du statut de l'observateur extérieur qu'il voulait être au début, — quand il arrivait à Sonora avec l'intention d'y préparer une thèse sur les plantes médicinales, en 1960 —, à celui de l'apprenti en lequel est renversé le rapport de forces qu'il voulait initialement imposer, en bon ethnologue venu de la faculté, à « l'Indien informateur ». Ce renversement le conduit à faire lui-même l'expérience, indispensable, inévitable en la matière, de la transe chamanique telle qu'elle est enseignée par Din Juan au double registre de sa production et de sa gestion. Carlos découvre au désert

de Sonora la nécessité d'une démarche que personne n'applique vraiment, qui ne consiste pas seulement en une « observation participante », mais devrait passer par l'expérience d'un même état de conscience que l'autre, — le « sorcier yaqui » —, expérience qui seule permettra de connaître l'état chamanique de l'intérieur et de communiquer dans un même état de conscience modifiée.

Pour connaître l'EnoC, il faut l'avoir éprouvé soi-même : voilà la leçon de cette ethnologie du dedans, qui est aussi celle de la psychologie de Charles Tart et de tous ceux qui travaillent dans cette orientation.

Il s'agit de devenir, si l'on peut dire, « membre d'un état non ordinaire de conscience » en tant que cet EnoC est production intersubjective, expérience sociale, rite, — et pas seulement aventure individuelle.

Cette démarche par laquelle le chercheur rentre dans l'univers vécu de son sujet vise à l'acquisition, Garfinkel l'appelle « unique adequacy », — compétence « unique » ou, mieux, « impliquée ». Garfinkel en parle en propos du travail scientifique, par exemple des astronomes ; on doit comprendre ici qu'il ne s'agit pas seulement, pour l'ethnométhodologue, de s'approprier les techniques de la recherche, d'y devenir « compétent », de connaître la « science » de l'astronome mais qu'il doit en même

temps expérimenter le même état de conscience « scientifique », le vivre, le connaître du dedans. Et chacun sait, faut-il le rappeler ? que souvent la recherche procède par *insight* autant que par le raisonnement, qu'elle suppose des illuminations, — bref, des trances, comme le rappelle encore Charles Tart dans une note du texte dont nous suivons ici la leçon.

Tart qui encore, — c'est même un élément central de son discours —, que certaines religions sont des exemples de ces sciences spécifiques d'un état (modifié, non ordinaire, « altered ») de conscience qu'il voudrait construire. J'en donnerai deux exemples pris ailleurs que dans l'œuvre de Tart où, pour des raisons conjoncturelles (la contre-culture californienne des années soixante où il s'est formé, avec le psychédélisme mais aussi la méditation) les illustrations sont plutôt empruntées, souvent, au mysticisme oriental.

Mon premier exemple sera celui du père Surin, exorciste des possédés de Loudun. Quand il arrive dans cette ville envoyé par ses supérieurs, Grandier, qu'on avait accusé de sorcellerie, est déjà mort sur le bûcher, mais les possessions diaboliques n'ont pas cessé pour autant. Surin devient confesseur de Mère des Anges, il a des méthodes moins « directives » que ses prédécesseurs, plus modernes dans l'exploration de l'état de cons-

cience possédée, — jusqu'au jour où il est lui-même possédé. Il est alors capable de décrire du dedans expérience de la possession mais aussi, et dans le même temps, il permet à Jeanne des Anges de connaître elle-même sa possession en tant que « conscience » qui se fait possédée, qui « vise » la possession comme objet culturel donné dans un champ historico-religieux et repris, subjectivisé dans la transe.

Ce travail de Surin est précédé d'une longue tradition d'analyses psycho-théologiques de l'obsession » et de la « possession ».

L'autre exemple est celui des convulsionnaires de Saint Médard, qui viennent sur la scène occidentale de la transe très exactement un siècle après les possédées de Loudun, — en 1732, à Paris. Les œuvres de Carré de Montgeron, qui partage leur foi religieuse, comptent parmi les meilleures pour la connaissance de ce type de transe, parce qu'elles développent une connaissance du dedans, — que le jansénisme de l'auteur lui donne une « compétence unique » pour l'étudier.

C'est aussi une connaissance de l'indexicalité de la transe. De même pour Puységur, dans ses *Mémoires* de 1784 sur le somnambulisme artificiel, il explique comment sa pratique, — issue du mesmérisme —, d'induction de la transe n'a d'effet que dans un

contexte limité par les frontières de son « canton ».

Le travail magnétique de Puységur marque en même temps l'acte de naissance d'une autre découverte : celle des origines *naturelles* de la transe. On expliquait la transe jusque-là, par des causes surnaturelles, comme on l'a vu avec les possessions de Loudun, où la transe était attribuée à l'intervention des « diables », puis avec les convulsionnaires de Saint Médard, un siècle plus tard.

A partir de Mesmer et Puységur, on passe de l'exorcisme thérapeutique traditionnel, — tel qu'il subsiste toujours, mais d'ailleurs, dans les rites de transe et de possession —, à la cure magnétique par induction naturelle des « crises ». La science de la transe passe alors du champs religieux, où elle était jusque-là confinée au domaine de la psychologie.

C'est pourquoi Charles Tart, tout en soulignant des religions pour une connaissance de la transe qu'elles peuvent véhiculer, travaille aussi, — en cela, il est l'héritier de Mesmer et de Puységur —, pour une laïcisation de cette science. Il écrit, dans sa conclusion, ceci :

« Je n'ai rien contre les groupes religieux et mystiques. Cependant, selon moi, la plupart d'entre eux ont élaboré des systèmes de croyance qui ne souffrent pas la critique, plutôt

que de véritables sciences spécifiques d'un état de conscience. Mon interrogation sera alors la suivante : étendrons-nous la méthode scientifique au développement des SSE, afin d'améliorer notre condition humaine ; ou bien laisserons-nous cet immense

pouvoir que recèlent les EnoC entre les mains des nombreux cultes et sectes ? J'espère que, devant cette alternative, nous opterons pour l'élaboration de sciences spécifiques d'un état de conscience ».

## Section 5

# Education et Intervention sociale

### 5.0 - PRESENTATION DU THEME

(par Yves Lecerf)

L'éducation est un mode d'intervention sociale parmi d'autres ; et parmi les textes que nous avons reçus, la plupart de ceux qui traitent d'ethnométhodologie appliquée à l'éducation envisagent surtout la question de ce point de vue; si bien qu'il nous a semblé raisonnable de les regrouper avec des contributions présentant sur un plan plus général le problème de l'intervention sociale.

1) *Panorama d'ensemble de travaux effectués aux U.S.A. et en Europe en ethnométhodologie de l'éducation.* Un tel tour d'horizon semblait évidemment nécessaire et Remy Hess a bien voulu s'en charger. Ce bilan fait apparaître que le champ reste encore assez largement fragmentaire ; et que les travaux publiés se présentent surtout comme des réalisations ponctuelles.

2) *La question de l'éducation scolaire, génératrice de « labels de succès ou d'échecs :* Un très beau texte qui traite de cette question est celui publié en 1982 par Hugh Mehan, Alma Hertweck, Sam Combs et Pierce Flynn sous le titre « l'interprétation psychologique des comportements d'élèves » (Teachers interpretations of Student's behavior). Nous n'avons pu obtenir l'autorisation de le republier ici ; mais Patrick Berthier a bien voulu sur notre demande en rédiger un résumé critique, offrant le double avantage d'être fort brillamment résumé, et fort perspicacement critique.

3) *L'étude micro-sociologique des interactions enseignants-élèves :* Il s'agit également d'un sujet traité par Hugh Mehan dans l'ouvrage "Learning lessons" ; et il nous a semblé qu'une note critique sur cet autre texte de Hugh Mehan compléterait utilement la précédente. Nous remercions Ruth Kohn d'avoir bien voulu brillamment s'en charger.

4) *L'éducation des très jeunes enfants* : Ce thème a été abordé par Robert W. MacKay dans un article que Marie Solange Touzeau a bien voulu résumer, commenter et critiquer.

5) constitue l'apport final de la présente section. Il s'agit d'un remarquable travail original d'Albert Ogien, qui met en évidence le rôle fondamental de la notion d'affiliation.

5 bis) pour mémoire : rappelons qu'un texte de Paul Loubière, que nous avons classé au chapitre " Enjeux ", concernait en fait une question d'ethnométhodologie d'éducation : à savoir le rôle possible et souhaitable de la notion d'indexicalité au niveau du contenu des enseignements du secondaire.

Une très brillante note reçue de Patrick Boumard sur le thème de "Ethnométhodologie et conseil de classe dans l'enseignement secondaire" n'a pu être jointe au présent numéro, ayant été reçue trop tardivement.

De même et pour les mêmes raisons, une contribution de Georges Lapassade dressant une comparaison entre analyse institutionnelle et ethnométhodologie.

### **5.1 - NOTE POUR UNE HISTOIRE DE L'ETHNOMETHODOLOGIE EN EDUCATION**

(par Rémy Hess)

Il n'est pas possible ici de refaire la genèse de l'ethnométhodologie américaine dans le détail. Rappelons cependant l'héritage linguistique de ce courant (filiation par l'Ecole de Vienne : Bar Hillel, 1954). D'un point de vue philosophique, la phénoméno-

logie est très présente dans la pensée ethnométhodologique (Husserl, Merleau Ponty). Autre héritage important le sociologique. A ce niveau, on ne peut pas ignorer l'importance de l'influence de Goffman et de l'interactionnisme symbolique sur Garfinkel. Il y a encore la critique par Cicourel et plusieurs autres des techniques de recueil de données et modes en sociologie.

#### **1) *L'ethnométhodologie américaine***

a) *Asiles*

De toutes ces filiations, la plus intéressante pour un institutionnaliste, c'est certainement Goffman. *Asiles* est un ouvrage qui intéresse directement l'analyse d'établissement (voir "L'Etablissement comme objet").

b) *Garfinkel*

L'apport de Garfinkel, c'est d'abord la production du terme ethnométhodologie. Ce faisant, il a montré que pour l'ethnométhodologie, la "sociologie" n'est pas seulement une affaire de spécialistes, d'experts ; elle est l'affaire de tous, et tous les jours. L'activité sociologique profane en tant qu'elle définit une réflexion active des membres sur leurs activités sociales est l' "accompagnement" permanent de l'action ; plus exactement, elle fait partie des actions dont le "déroulement" suppose presque continuellement des "commentaires" (accounts) par les membres. Le sociologue professionnel, au fond, ne procède pas autrement puisqu'il est lui-même "membre". Ses thèmes et objets d'étude ("topics"), ses "ressources" font déjà partie des pratiques ordinaires. La fameuse « coupure épistémologique » entre le savoir ordinaire et le savoir du spécialiste est un leurre (ce à quoi ne pourrait pas souscrire Bourdieu lorsqu'il distingue bien "savoir pratique et savoir savant"), mais

n'est-ce pas là un des paradoxes de l'ethnométhodologie que de nier la position du sociologue et de toute de même de la faire exister - il faut bien vivre ! -, contradiction que vit également le sociologue institutionnaliste... Pour Garfinkel, les méthodes des sociologues sont elles aussi des "ethnométhodes". Il en est de même pour les "opérations" de la connaissance telle que les « classifications » auxquelles on procède continuellement « pour vivre », et pas seulement pour accéder à une connaissance abstraite et séparée : ces « procédures » que le sociologue professionnel utilise dans ses recherches se trouvent déjà en oeuvre dans la « sociologie profane » que tout le monde pratique dans la vie de tous les jours. On est ainsi conduit à l'idée que chaque moment de la vie sociale ordinaire peut être considéré comme « instituant » : le social s'institue continuellement... Cette position explique pourquoi Garfinkel s'est tant intéressé aux recherches de Merleau-Ponty, un peu à la manière d'un Claude Lefort.

c) *Agnès*

L'importance du courant ethnométhodologique aux Etats-Unis et dans le monde est aujourd'hui telle qu'on ne peut l'ignorer. Mais, on ne peut que constater que par rapport à notre problématique, l'objet éducatif arrive assez tardivement comme préoccupation des ethnométhodologues améri-

cains. Garfinkel étudie bien le rapport que ses étudiants entretiennent avec leurs familles, mais il ne se passionne pas pour les rapports institutionnels d'éducation, si ce n'est toutefois au niveau de la formation de l'identité individuelle ( le "cas" d'Agnès) qui peut être considéré comme un problème relevant de l'éducation.

Lors d'un passage à Paris, Aaron Cicourel nous disait que le niveau, de recherche interne dans l'établissement était trop risqué... Proposer une analyse de fonctionnement de l'Université où l'on travaille en donnant à lire les notes ou observations qu'on peut faire sur les dysfonctions du système, risquait d'entraîner pour l'enseignant, nous disait-il, le renvoi de cette Université.

Garfinkel innove certes lorsqu'il pousse ses étudiants à se présenter dans leur famille comme s'ils étaient des étrangers, mais cette expérience est très brève. Garfinkel pratique en réalité une « sociologie du regard » et non une sociologie d'intervention.

#### d) *Les concepts*

Les concepts fondamentaux de l'éthnométhodologie (*indexicalité, al-lants-de-soi, accomplissement, accountability, affiliation, routines, langage naturel, membre*) seraient opératoires sur le terrain éducatif. Pourtant, dans un premier

temps, les champs d'application de l'éthnométhodologie ont été les organisations au sens de processus de gestion d'un problème, la délinquance, les institutions au sens de "un jury de tribunal", le travail social, la ville... et enfin l'éducation.

Sur ce terrain de l'éducation et plus particulièrement celui de l'établissement scolaire, il ne semble pas que la recherche américaine ou anglaise en éthnométhodologie soit vraiment importante. Le travail le plus connu est celui d'Aaron C. Cicourel, in A.C. Cicourel et alii, *Language Socialization and Use in Testing and Classroom Settings*, 1972, mais on peut aussi mentionner l'étude de George C.F. Payne, *Making a Tesson Happen : an Ethnomethodological analysis*, in *The Process of Schooling*, édité par Martyn Hammersley et Peter Woods, 1976. L'originalité de John U. Ogbu dans son article « School Ethnography a Multilevel Approach » (*Anthropology and Education Quarterly*, vol. XII, n° 1, 1981), c'est de dégager l'importance de trouver dans une approche anthropologique un niveau d'analyse qui soit fixe. L'ethnologue étudie la tribu. Le sociologue ou l'anthropologue de l'éducation doit étudier l'établissement. Certes, la classe, l'établissement, l'ensemble d'établissements (comme le montre Derouet dans sa lecture du livre de George Spindler, *Doing the Ethnography of Schooling : educational anthropology in action*, NY, Holt Rinehart

and Winston, 1982, dans la *Revue Française de Pédagogie*), constituent autant d'unités possibles, plus ou moins isolables, plus ou moins cohérentes, mais "le choix d'une unité doit s'inscrire dans une problématique et découler du type de question traité" (Derouet).

e) *Hugh Mehan*

On ne peut pas non plus oublier l'apport de Mehan et de son équipe qui est à la fois central par rapport à l'ethnométhodologie et en même temps limité. En effet, Mehan se donne comme objet l'éducation, mais il ne fait pas porter ses observations sur les faits qui pour nous font sens, comme le montre ici même Ruth Kohn. Une autre réserve que l'on peut formuler par rapport à Mehan, concerne sa limitation du champ. Mehan ne rencontre jamais la dimension de l'établissement. L'Université de Paris 8 ayant invité durant au moins un semestre un petit groupe de ses collaborateurs, nous commençons à nous faire une idée du type de travail qui intéresse les ethnométhodologues américains de l'éducation. Un travail en commun engagé entre ethnométhodologues et nous aidera peut-être à cet élargissement du champ que nous souhaitons... Pour terminer ce survol de l'évolution de l'ethnométhodologie, il reste à voir concrètement les interprétations

françaises de l'ethnométhodologie et ses utilisations.

## II) *L'Ethnométhodologie en France*

L'ethnométhodologie n'existe que dans la lecture indexicale que l'on en fait. D'où l'intérêt de la question de savoir si l'on peut faire de l'ethnométhodologie sans Garfinkel. Chacun lit l'ethnométhodologie à sa montre. L'obsolescence de la notion de légitimité a des effets pervers. Dans la mesure où tous les praticiens sociaux peuvent s'emparer de l'ethnométhodologie (l'ethnométhodologie : elle est là où vous la faites), si l'on veut être sérieux, on est obligé de passer en revue toutes les pratiques de recherche qui se réclament de l'ethnométhodologie. Passons rapidement sur celles qui ne concernent pas notre objet et présentons plus longuement celles qui vont dans le sens d'une relation à l'éducation ». Actuellement en France, voici les lectures que j'ai repérées de l'ethnométhodologie

a) *Lectures non axées sur l'éducation*

1) Lecture sémiologique ou ethno-sémiologique (Vérone, 1973, dans *Communications*).

2) Lecture conversationniste (Conein et Herpin),

3) Ethnolinguistique (Backmann et Simonin, et al.),

4) Lecture nominaliste et informatique (Lecerf),

5) Lecture sociologiques :

- Les methodocritiques ou methodographies (Briand, Chapoulie, Peretz, Pennef et Mellié, *Actes de la recherche en Sciences sociales* "Qu'est-ce que classer?"), Coulon - ligne Cicourel -, (critique de la saisie des données); - La socio-épistémologie (Pharo, Quére, *Arguments ethnomethodologiques*, MSH) ; - Herpin (*La Sociologie américaine*, PUF, 1973) ; - La sociologie radicale (plus allemande que française) ; - Le quotidiennisme (De Certeau, dans *L'invention du quotidien* n° 1). De Certeau s'est intéressé à l'ethnométhodologie dès 1970. Il ne comprenait pas (me confiait-il, quelques semaines avant de mourir, dans un jury de thèse où nous étions l'un et l'autre avec Yves Lecerf à Paris VII), l'intérêt soudain que cette école trouvait en France ces derniers temps ; lui qui connaissait bien les Etats-Unis la trouvait dépassée dans le champ des recherches sur la quotidienneté par des recherches nouvelles. Cette question du "pourquoi" de l'engouement des Français pour ce courant lui semblait rester entière.

b) *Ethnométhodologie de l'éducation et des institutions*

1) *Institutionnalismes et psychosociologie*. Cette option est principalement représentée par G. Lapassade qui, de-

puis plusieurs années, cherche à conforter avec la référence ethnométhodologique une certaine rupture qu'il a faite avec la sociologie scientifique ou positiviste ou idéologique. L'idée ethnométhodologique qu'il n'y a pas de rupture épistémologique, qu'il faut miser sur la sociologie profane, qu'il y a un potentiel d'analyse partout dans le social lui semble recouper des hypothèses de l'analyse institutionnelle. L'idée que le dérangement des routines permet d'en prendre connaissance recoupe les hypothèses de la socianalyse. Autre convergence, l'intérêt pour la monographie : l'établissement est un domaine possible d'objets; l'ici et maintenant comme héritage du T-Group, convergences notionnelles sur l'institué comme système de routines... Lapassade et ses collaborateurs inscrivent leurs recherches dans le champ éducatif. C'est dans le n° 234 des *Cahiers pédagogiques* que l'on trouve l'exposé le plus clair du point de vue de l'auteur dans « ethnométhodologie et analyse interne ».

2) Les microsociologues de Lyon. Gérard Dahan et Jean-René Loubat ont soutenu une grosse thèse de sociologie à Lyon II sur *L'Analyse des situations* (1984) qui paraîtra un jour ou l'autre sous une forme abrégée. Dans ce travail, ils font preuve d'une bonne connaissance de l'ethnométhodologie, mais aussi de la proxémie et d'autres courants proches de la so-

ciologie américaine qu'ils appliquent à l'analyse d'établissement (un CAT, notamment). Pour le lecteur intéressé par ces auteurs, signalons un texte de J.-R. Loubat dans le n° 234 des *Cahiers pédagogiques*, intitulé « L'analyste-acteur ».

3) *L'analyse ethnométhodologique d'établissement psychiatrique*. Le sociologue belge Albert Ogien est l'auteur d'une thèse sur *La Positivité de la pratique* (Paris 8, 1985). Ce travail comprend deux parties. Dans la première, l'auteur oppose les notions de « pratique » chez Bourdieu et chez Garfinkel tandis que dans la seconde, il applique la démarche ethnométhodologique à l'analyse d'un service de psychiatrie. Ce travail est le premier à présenter l'analyse d'une « institution » à la lumière exclusive de l'ethnométhodologie. La monographie illustre l'usage qu'on peut faire de certains concepts de base comme ceux de l'« indexicalité », de l'« affiliation institutionnelle », de « membre », de « routines », d'« interprétation ».

4) *La sociologie de l'éducation à l'Institut National de Recherche Pédagogique*. Jean-Louis Derouet, professeur agrégé d'histoire, anime une recherche depuis plusieurs années à l'INRP. D'abord axée sur l'interdisciplinarité, cette recherche s'est réorganisée il y a 4 ans sur « l'étude du fonctionnement des établissements scolaires ». Dans le n° 72 de la *Revue Française de Pédagogie*

(septembre 1985), Derouet présente ainsi son orientation : « nous avons le projet d'une anthropologie scolaire fondée sur une étude ethnologique des relations sociales et des pratiques culturelles dans les établissements scolaires. L'établissement joue pour nous le rôle que la communauté villageoise ou la tribu ont joué pour l'ethnologue classique... Nous nous intéressons aux formes spécifiques que prennent les liens sociaux à l'intérieur de cette unité... » (p. 113). Au niveau méthodologique, Derouet a constitué un réseau d'enseignants qui est géré par un groupe de coordination qui rassemble 6 enseignants et 4 coordinateurs locaux dans les académies d'Orléans et de Grenoble où se développe la recherche. Ces dix enseignants sont chercheurs à mi-temps. Ils enseignent encore à mi-temps pour garder contact avec l'« implicite des établissements ». Mais ils n'enseignent pas dans les établissements où se développe la recherche. Deux questions se posent à Derouet : « comment les observateurs peuvent-ils conjuguer leur engagement dans l'action et la rigueur scientifique ? Comment leur travail est-il perçu par les autres membres de la communauté scolaire ? Ne vont-ils pas être perçus comme des indicateurs ? »... Ces questions se ramènent à la question suivante : comment peut-on être sociologue de la société dont on est membre ? C'est une question qui se pose aux « institutionnalistes » impli-

qués dans l'analyse interne de leur établissement, mais aussi à tous les étudiants qui font des thèses sur leur pratique professionnelle d'établissement. Autre question de Derouet : « Comment faire pour que le travail d'aller et retour entre empirisme et théorie circule d'un bout à l'autre du réseau, afin qu'il n'y ait pas sur le terrain des enseignants qui accumulent des matériaux et, à l'INRP, des chercheurs qui théorisent ? »

L'ethnométhodologie se propose donc d'étudier les méthodes ordinaires ou de « sens commun » par lesquelles des membres produisent continuellement le social en même temps qu'ils l'interprètent, le commentent.

Il faut ici préciser la notion de "membre" : être membre suppose l'accès à la maîtrise du « langage naturel » propre à une collectivité, à une organisation sociale donnée. On devient « membre » au sens qui vient d'être défini par une « affiliation institutionnelle » au cours de laquelle l'acquisition du « langage naturel » s'effectue. Cet apprentissage n'est pas une « acculturation » au cours de laquelle celui qui devient « membre » serait récepteur ; elle implique au contraire des « pratiques » réflexives. Les faits sociaux en effet ne sont pas des « choses », mais des accomplissements » qui sont toujours racontables, descriptibles (« accountability »).

Le langage commun est fait de beaucoup de silences, de beaucoup

d'allant-de-soi entre les membres d'une même communauté. C'est pour cela que Derouet pense que l'observateur extérieur ne peut pas y avoir accès. Il faut être du dedans pour comprendre le fonctionnement d'un conseil de classe. Un observateur extérieur ne peut voir que l'explicite. Il ne peut rien comprendre de l'implicite. Cette situation est intéressante d'un point de vue ethnométhodologique parce qu'elle met en présence des gens de l'intérieur (les profs, notamment) et des gens de l'extérieur. Alors, le langage à demi-mot ne cesse de fonctionner... La recherche, pour le coordinateur, ne consiste pas à faire rechercher par les enseignants associés des choses qu'ils ne savent pas, mais « à leur faire exploiter tout ce qu'ils savent déjà et en quelque sorte à le déplier dans toutes ses dimensions ». (p. 115).

## 5.2 - L'INTERPRÉTATION PSYCHOLOGIQUE DES COMPORTEMENTS D'ÉLEVÉS

(D'après H. Mehan, A. Merbureck, S. Combs, P. Flynn : « Teachers interpretations of Students behaviour »)

(par Patrick Berthier)

Dans toute classe, on dénombre de bons et mauvais élèves. Ce sont toujours, à part entière, des élèves. Vient

un temps où l'institution sépare le bon grain de l'ivraie : les bons élèves suivent le cursus normal, les autres devenus non conformes sont « orientés ». La filière " normale " se débarrasse de ses " anormaux ". Le système américain du transfert (*referral*) opère de curieuses mutations qui transforment un élève à problèmes (*puzzling student*) en élève repéré, dénoncé à l'administration et soumis à des tests (*referral student*) à l'issue desquels il deviendra « inapte à l'étude » (*learning disable*) ou « handicapé scolaire » (*educationally handicapped*).

L'enquête de Mehan et ses collaborateurs porte sur le processus de catégorisation permettant d'évincer un élève du cycle normal pour le reléguer dans l'éducation dite « spécialisée ».

En préambule, les auteurs rappellent les deux grands courants de pensée dans l'interprétation des données : - d'un point de vue « réaliste », on estimera que la structure perçue réside dans le phénomène observé. C'est le " modèle médical " pour qui la maladie est inhérente au corps malade, « aussi dit-on qu'une personne EST tuberculeuse ou A la fièvre rouge » ; de la même manière on évoquera le handicap socioculturel d'un élève comme un attribut, quelque chose qu'il détiendrait en propre qui ferait partie intégrante de son être aussi réel, aussi matériel que la couleur de ses yeux où de sa chevelure ; - selon une attitude " mentaliste " par contre, on verra

dans ces catégories, l'oeuvre d'une discrimination d'un criblage perceptuel de cette réalité qui n'est, intrinsèquement, qu'« un fatras grondant et tonnant » (*booming buzzing confusion*). Le monde n'est que chaos, bruit amorphe, seule la pensée crée du sens à partir du bruit et de la structure à partir du magma.

C'est donc la question de l'instance déterminante (« causal locus ») qu'on soulève ici, savoir lorsqu'on qualifie un enfant de « handicapé scolaire » (*educationally handicapped*), lui accolé-t-on une étiquette renvoyant à sa constitution, désignant une anomalie constitutive, aussi évidente, indiscutable qu'une atrophie morphologique, ou bien fait-on référence à l'évaluation aléatoire de la subjectivité d'un enseignant et corroborée par le verdict implacable de tests ad hoc passés dans l'angoisse de l'échec ?

C'est en faveur de cette dernière proposition qu'optent les théories de l' " attente " (cf. Rosenthal « *expectancy theory* » : l'effet Pygmalion) et de l'« étiquetage » (*labeling theory*) pour qui " les raisons du succès ou de l'échec ne doivent pas être recherchées dans les agissements ou les caractéristiques des élèves eux-mêmes ; mais plutôt dans les réactions de l'enseignant au comportement de l'élève " (p. 302).

La théorie de l' " étiquetage " va même jusqu'à prétendre que la plus

grande des différences entre un « normal » et un « *déviant* » réside essentiellement dans le fait que les individus qualifiés de déviants ont été appréhendés et interpellés par l'institution" alors que les prétendus normaux ne l'ont pas été, bien qu'ils aient fréquemment agi de manière similairement déviante"(id).

Il s'agira pour les auteurs de vérifier l'assertion majeure de cette théorie qui, pour peu qu'elle se révélât exacte, ferait de l'enseignant le démiurge des profils d'élèves, l'auteur de leur identité scolaire.

Dans cette alternative théorique, le label « learning disable » est-il attribué en fonction d'une aberration (au sens propre). Idiosyncrasique de la perception de l'enseignant ou bien en fonction d'éléments constitutifs du comportement scolaire de l'élève considéré ? Dans ce problème se trouve enchâssé un second débat, à savoir celui qui confronte la théorie des traits pertinents ("critical features theory") à celle de la « ressemblance familiale » (family resemblance theory).

Loin en effet que la production de catégories s'opère de façon univoque, il semble au contraire que celles-ci naissent de deux procédés très distincts :

- La théorie des traits pertinents, statuant essentiellement sur les abstractions de la logique formelle, stipule que l'appartenance à une catégorie repose sur la possession exhaus-

sive d'« une série de traits distinctifs, nécessaires et articulés » (a set of necessary and jointly sufficient features critical for category membership) tel que la présence d'un certain nombre de traits ne saurait pallier la carence de l'un d'eux. On élabore donc un critérium parfaitement fiable et satisfaisant dont la rigueur constitue la garantie. - Ce qui prévaut dans l'univers des systèmes formels n'a malheureusement pas cours dans la vie matérielle quotidienne. « Si on examine un lot d'objets rassemblés sous une dénomination commune, on ne trouvera pas une seule et unique série de traits partagés par tous les membres de la catégorie, mais... "un réseau complexe de similitudes, imbriquées et enchevêtrées, qui peuvent être des similitudes de détail" (p.298)

Ainsi, dans le «monde de la vie comme dirait Husserl (Lebenswelt), on ne peut user de critères univoques rendant possible la construction de catégories rigoureuses, on a simplement affaire à une recollection d'individus effectuée sur la base de ressemblances rhapsodiques en vertu desquelles ils reçoivent une dénomination unique.

Ce quadruple rappel théorique permet de restituer la recherche dans un cadre conceptuel et épistémologique précis : - L'opération d'identification d'un élève qui relève de l'enseignement spécialisé, le « répitage » de

ses carences doit être attribué à l'une ou l'autre de ces deux instances antithétiques :

- la réalité concrète de ces carences et déficiences incarnées dans l'élève comme des stigmates ; - la vision idéale, la représentation subjective que l'enseignant se fait d'un comportement en soi neutre ou peu signifiant.

- D'autre part, il s'agit de savoir si la grille catégorielle permettant de « ranger » les enseignés en « normaux » et « déviants » a été façonnée selon les principes formels assurant la rigueur de la discrimination ou selon un empirisme erratique et brouillon, pointant ici et là des ressemblances et des écarts à la signification floue et à la validité hypothétique. On perçoit maintenant clairement l'importance de l'enjeu, puisque si l'enquête en venait à vérifier les thèses de la théorie de l'étiquetage ("labeling theory") conjointement à celles de la « family resemblance theory » donc, à faire de la catégorie de la déficience scolaire un pur produit de l'activité de représentation, de l'imagination, au sens large, de l'enseignant, une sélection entreprise par un pragmatisme aveugle, tout élève écarté du système éducatif « normal » le serait en fonction d'une évaluation qui s'apparente à l'erreur judiciaire ! Celle-ci, en effet, prend pour le récit du réel le catalogue des apparences et ressemblances fortuites exhumées et mises en valeur par le procès. C'est le procès qui fa-

brique le coupable et la culpabilité en interprétant des événements muets par eux-mêmes (la simple concomitance devient preuve à charge, la simple consécution, cause...).

- Un dispositif expérimental

Pour que l'étude fût féconde et concluante il fallait qu'on séparât nettement les observations des enseignants (teachers'accounts) des comportements effectifs des enseignés (students'behavior).

Afin de réaliser cette exigence, les auteurs ont pris en compte plusieurs types de données, provenant des dossiers administratifs où sont consignées les raisons ayant présidé à la constitution d'un dossier de « référé = (transfert), le résultat des tests et la décision prise ; de l'enregistrement au magnétoscope de séquences de cours ; des entretiens menés avec les instituteurs concernés et enfin des séances de projections de bandes vidéo commentées par l'enseignant de la section ou du groupe concerné.

Par surcroît de précaution, un membre de l'équipe de recherche s'est immiscé dans chaque classe afin d'en observer les habitudes et pratiques de fonctionnement.

Le formulaire rempli par l'enseignant au sujet de l'élève en difficulté (teacher referral), l'entretien (teacher contact), l'enregistrement au magné-

toscope (videotaping) et la projection commentée (viewing session) constituent donc l'intégralité du corpus des data, le matériau analysé, bien qu'en fait seules soient vraiment importantes les distorsions manifestes entre ce que dit le pédagogue et ce que révèlent les images qu'il commente.

On a demandé aux enseignants, lors de l'interview notamment, de dénombrer et de définir les motifs qui conduisent au rapport de transfert ("referral"), donc de brosser une typologie des traits et attitudes justifiant le recours à la procédure de relégation de l'élève.

On obtient ainsi des genres tels que : « basses performances » (low academic performance) subsumant des catégories comme : "mauvaise prononciation" ou lecture "hésitante"...

Cette taxonomie dûment fixée, les expérimentateurs ont ensuite procédé au décompte des catégories reconnues et mentionnées par les instituteurs comme étant effectivement à l'oeuvre dans tel ou tel comportement par rapport à toutes celles qui figuraient sur l'enregistrement.

Le résultat est significatif : - sur sept enseignants retenus, trois ont laissé défiler sans les reconnaître près de 80 % des attitudes relevant d'une catégorie inventoriée ; par contre, l'un d'entre eux en a répertorié plus de 110 %, il a par conséquent identifié comme fautifs des comportements qui ne l'étaient pas ! un seul, avec 84

0/0 d'attitudes reconnues semble proche d'une évaluation fiable.

Ce que ne disent pas ces pourcentages, c'est la part énorme de la reconnaissance sélective par laquelle l'enseignant reconnaît souvent toutes les conduites « déviantes » d'un élève qui fait l'objet d'une procédure de mise en éducation spécialisée, alors qu'il en dénombre peu, voir aucune pour ses camarades dont le cours « normal » des études n'est pas remis en cause.

Ainsi, l'un des éducateurs retenus, mentionne onze comportements déviantes chez les élèves orientés (« referred »), sur les 28 que présente la bande vidéo, alors qu'il n'en dénombre qu'un seul chez les élèves « normaux » où ils sont pourtant aussi nombreux (29) ! (il repère ainsi 40 % des déviations chez les uns contre 3 % chez les autres !) pis encore : trois de ses collègues n'observent aucun comportement relevant d'une catégorie préalablement fixée pour des élèves « non referred » alors que leurs attitudes déviantes sont respectivement au nombre de 19, 8 et 26!

Dès lors, la cause est entendue, si plus de 46 % des attitudes déviantes manifestes chez les élèves "referred" sont repérées quand la proportion tombe à moins de 14 % pour les « non referred », c'est à raison de cette cécité nominale qui fait que, par définition, un élève « normal » ne saurait

présenter de comportements « déviant » trop prononcés ; pourtant, ceux-ci, lorsqu'ils existent, ne sont tout simplement pas perçus !

L'enquête montre donc de façon nette (encore qu'il faille se montrer réservé devant le petit nombre de cas retenus) que la discrimination : "normal" / "à orienter" ("referred" / "non-referred") ne repose pas (en tout cas pas de façon significative) sur la présence ou l'absence d'attitudes ressortissant aux catégories de la déviance scolaire.

Dès lors, si on ne déduit pas légitimement l'appellation de "referred student" de l'établissement d'un syndrome du handicap éducatif caractérisé par un ensemble de symptômes scolaires facilement repérables, comment peut-on sans arbitraire décréter qu'un enfant n'est plus apte à suivre le cours normal des études ?

Plus généralement encore, quel peut être la nature du processus qui délivre ce label d'assolarité ?

A ces questions, les auteurs répondent en alléguant la « Méthode documentaire » de Mannheim qui traite tout objet ou événement comme le représentant, l'illustration concrète d'un modèle sous-jacent (« standing on behalf of a presupposed underlying pattern »).

Ainsi, pour l'enseignant, certains comportements isolés non conformes

à l'attente scolaire sont-ils considérés comme des exemples d'une catégorie fondamentale nommée Déviance. Il n'y avait que des enfants offrant des attitudes plus ou moins acceptables, plus ou moins bien réparties (certains, bons lecteurs sont plutôt asociaux, d'autres assez agressifs paraissent médiocrement habiles...) il y aura désormais des élèves normaux et d'autres déviants. Ce qui fait l'élève déviant c'est donc la déviance ! on songe ici à la vertu dormitive de l'opium chère aux médecins de Molière. Un trait de non-conformité fera diagnostiquer la déviance qui a son tour sera corroborée par des indices de non-conformité, engageant dans une spirale perverse qui sans cesse accrédite le déviant par la déviance et celle-là par celui-ci.

A titre d'exemple, une des institutrices, évidemment de bonne foi, immobilise le défilement de l'image sur le récepteur pour indiquer au chercheur un cas typique de déviance pour incapacité : elle a donné un exercice de géométrie appliquée et l'élève incriminé ne cesse de manifester son désarroi devant la difficulté de la tâche, commentaire de l'enseignante :

« c'est toujours trop dur pour lui, chaque fois qu'on lui propose de nouvelles tâches », ellipse de syllogisme où l'on voit que la difficulté invoquée renvoie à une faiblesse de

l'apprenant dessinant les contours déjà nets du profil type du « referred student » (élève à orienter) ; pourtant, avant que la bande ne soit arrêtée, d'autres élèves se sont plaints de la difficulté (l'observateur rapporte même que cette plainte fut unanime ce jour-là !) sans susciter le commentaire.

Mais, quand Duke dit que c'est dur, l'expression prend une autre signification que lorsqu'elle est prononcée par Shane car, pour l'institutrice, le comportement de l'enfant est inséparable d'une configuration d'ensemble, d'une impression enveloppante diffuse. « Les maîtres n'opèrent pas de distinction entre le *type de comportement* (comme frapper un autre enfant ou dire : "c'est trop dur pour moi"), *l'acteur* (l'élève), *la situation* (la tâche à effectuer ou l'événement particulier) et *l'observateur* (l'enseignant). Au lieu de prêter attention au *comportement isolé*, les instituteurs ne prennent en compte que *l'agissement dans le contexte* qui comprend la personnalité de l'apprenant, la tâche, la leçon et la situation d'où émane l'action. C'est-à-dire que l'enseignant n'interprète ni ne perçoit les éléments discrets de l'information" (p. 313). Tout acte d'élève s'offre à son appréhension sous l'aspect d'une nébuleuse comportementale, d'un tout indifférencié immédiatement perceptible oblitérant par avance toute tentative d'analyse.

C'est pourquoi le diagnostic irrationnel de "referred student" (élève orienté) s'apparente au phénomène de figure-fond révélé par la Psychologie de la Forme (Gestalt). De même que, dans la célèbre illusion de la vasque-visages, selon qu'on perçoit un cratère blanc sur fond noir ou deux profils noirs sur fond blanc, tel élément apparaîtra comme un nez ou un galbe du vase, l'enseignant qui « voit ? des comportements déviants sur fond de normalité interprétera une phrase comme : « c'est difficile » comme un indice de déficience scolaire, alors que la même formule proférée quand il est orienté par une attitude qu'il juge normale passera inaperçue.

Ce qui paraît grave dans ce processus tient au fait qu'une difficulté spécifique (telle que la faible compréhension à la lecture) puisse retentir sur la perception de la globalité d'un comportement au point de devenir une déficience généralisée, officialisée par le système éducatif. Il y a pourtant loin de la lecture laborieuse à l'inaptitude scolaire, de la lacune sectorielle à la dysfonction totale, mais les catégories et surtout les modalités de la catégorisation appartiennent aux appréhensions spontanées de la vie quotidienne et non aux raisonnements scientifiques.

La vie de la classe qui donne lieu à une appréciation négative de certains enfants, n'est en fait rien d'autre

qu'une combinatoire qui fait jouer les différentes variables susmentionnées, acteur (avec son histoire, sa socio-culture...), type de tâche, genre de leçon, observateur (avec son idéologie, ses a priori, ses répugnances...) et situation. Mais cette combinatoire n'apparaît pas comme telle à l'éducateur dont la perception et le jugement pétrifient les variables, rendant monolithique et identifiable tel ou tel comportement, alors que celui-ci recouvre des données multiples, interdépendantes de facto dans la classe mais en soi libres, non corrélées.

Au bout de la chaîne éducative, les variables déjà figées et fixées dans un type de comportement, "normal" ou "déviant", produisent au niveau administratif une catégorie officielle, comme celle de "learning disable" (inapte à l'étude), qui vit dès lors une existence autonome dans le refoulement complet de ses origines (origines qui dénonceraient justement, pour peu qu'on les dévoilât, la réification de jugements qui doivent tout à l'impression et rien à l'analyse),

En conclusion, puisque les pseudocarences et déviations n'expriment pas des attributs constitutifs de l'élève sanctionné par le "referral", mais bien plutôt la conjonction de plusieurs éléments au premier rang desquels s'inscrit le contexte situationnel propre à la performance, les auteurs proposent d'effectuer des comparaisons intercontextuelles permettant de vérifier la validité d'un

fier la validité d'un jugement grave de déficit général. On sait que les capacités à effectuer des tâches intellectuelles varient considérablement d'une situation à l'autre et que la fluidité verbale, par exemple, peut être inhibée en classe et libérée au supermarché. Il faudrait donc donner l'opportunité aux enseignants de mesurer dans leur appréciation l'incidence du contexte sur la performance.

- Commentaires

Cet article, tout à la fois dense en son exposé quand il redessine en un long préalable théorique les enjeux épistémologiques de l'enquête, et fragile dans ses assertions lorsqu'il avoue que le faible échantillon considéré peut ne pas être parfaitement représentatif, constitue à ma connaissance une des rares contributions pratiques de l'ethnométhodologie aux sciences de l'éducation, une de ses seules applications au champ pédagogique.

En quoi le dispositif d'investigation, les postulats heuristiques, bref l'ensemble de la démarche, relèvent-ils de l'ethnométhodologie?

Le processus de relégation présenté comme un système opérant paradoxalement à l'insu des instituteurs mais essentiellement grâce à leur concours ; l'enseignant, produit social comme individu et comme pédagogue, instrument de la sélection sociale-scolaire, inconscient des formations qui structurent sa perception, tout cela semble autoriser une lecture

fonctionnaliste du texte Or, il ne peut en être ainsi pour la bonne raison que l'ethnométhodologie, en tant que "variante récente de l'interactionnisme" (J.C. Forquin, 1983) s'est constitué résolument et fondamentalement contre la sociologie fonctionnaliste considérant la société, non comme un "système d'éléments fonctionnellement articulés", mais comme une "arène" en laquelle les "acteurs" sociaux s'affrontent et négocient lors d'interactions symboliques, "creusets où se construisent simultanément et symétriquement la personnalité individuelle et l'ordre social (id., p. 64).

Si donc une interprétation fonctionnaliste d'une contribution ethnométhodologique s'avérait possible, les mots perdraient leur sens, et l'ethnométhodologie tout contenu.

On peut se rassurer sur ce point : comme on l'a vu, le problème n'est pas de reconstituer la genèse de l'échec scolaire, de démonter les mécanismes, les instances causales qui président à l'éviction des plus défavorisés, mais bien de savoir comment des individus dans une Institution parviennent à construire des catégories chimériques puis à les hypostasier en formes et statuts sociaux.

A cet égard, il convient de rappeler que pour les ethnométhodologues, "les situations ne sont pas données toutes faites aux individus. Ils sont placés, le plus souvent sans l'avoir voulu, dans une ébauche de situation... et ils doivent travailler cette

ébauche pour constituer un sens, préciser leur position, acquérir du statut..." (J.L. Derouet 85).

C'est bien ce que font les instituteurs face à leur classe par rapport à la procédure du « Referral » ; engagée dans les structures de l'institution et aveuglée par la routine, les présupposés... leur action tente de conférer un sens, voire de légitimer les situations qu'ils sont amenés à vivre i.e. tout à la fois à subir et à créer.

- Le dispositif d'orientation

Qualifier le dispositif d'orientation (referral) de "forme sociale" c'est y voir un processus mettant en oeuvre une *praxis* (au sens large d'action pratique) reliant des *subjectivités à des objets culturels* ; de telle sorte que l'instituteur occupe l'instance de la subjectivité, les catégories (« compréhension lente, mauvaise lecture, manque d'assurance... ) celle de l'objet culturel<sup>1</sup> et que la praxis est représentée par l'étiquetage des élèves en « normaux » et « déviants ces derniers. relevant de la procédure d'orientation.

---

<sup>1</sup> (Rappelons que si un objet apparaît conscience il existe ipso facto en tant qu'objet culturel quelle que soit par ailleurs sa réalité "naturelle" ; aussi "cheval" et "licorne" sont-ils tous deux également objets culturels.)

Les enseignants ne sont pas les agents, les rouages de la simple transmission d'un système implacable et immuable, d'une combinatoire glacée et neutre, mais les acteurs d'un drame, au sens étymologique du terme, aux contours flous et au contenu vague qui prend sens et consistance DANS et PAR leur pratique, à l'instar de la comedia dell'arte portant la représentation à l'existence en "travaillant" une trame éthique et convenue : Ce qui n'était qu'esquisse, mince canevas devient Forme Sociale, situation pleine.

La Forme Sociale, notion emblématique de l'ethnométhodologie comme théorie interactionniste s'oppose ici directement à l'idée de combinatoire, fondement des théories fonctionnalistes.

Ce qui l'atteste tient dans la comparaison des tableaux établis par les chercheurs répertorient "scientifiquement" c'est-à-dire selon la théorie des traits critiques chaque attitude déviante de chaque élève et les tableaux résultant des repérages pour le moins "impressionnistes" voir fantaisistes des instituteurs.

Le "Referral" n'est pas un mécanisme social aux engrenages subjectifs ou une grille sélective inique mais rigoureuse: c'est une construction intersubjective, une forme sociale.

Comme on l'a vu, un enfant ne présente pas d'emblée les caractéristiques de la déviance scolaire, il adopte sim-

plement par moments, comme tous les autres élèves des attitudes limites ou franchement scolaires qui ne sont qu'ensuite et ensuite seulement interprétées comme s'intégrant dans un comportement général préoccupant qu'en fait elles induisent.

C'est là ce que Mehan appelle « la réinterprétation rétrospective subséquente » qui rend compte, en transposant au champ social une analyse husserlienne, du fait que les percepts proposent à la conscience des objets indéterminés et incomplets, qu'ils n'offrent que des « caractéristiques indicatives » exigeant qu'on aille au-delà de l'information donnée.

En termes philosophiques, les données sensorielles (data de sensation) n'entrent pas dans les catégories formelles, elles leurs sont radicalement hétérogènes, pour les y astreindre, il faut les dépasser en les interprétant.

C'est par cette opération de "*dépassement*", *d'interprétation*, que l'impression devient objet, qu'une attitude perçue en vient à s'inscrire dans une représentation de comportement répertorié.

Analogiquement, on peut dire que, comme la vue, la conscience « *acommode* », détachant d'un "fond" indifférencié des éléments transfigurés en objet ou les reléguant au contraire dans une configuration plus vaste et

plus floue dans laquelle ils ne seront pas perçus en tant qu'objets.

C'est cette sorte de focalisation, de mise au point, que Mehan retient de ce qu'il appelle le courant de la « Phénoménologie constitutive », dans la lignée de Brentano, Husserl, Gurwitsch, Schütz : Il n'y a pas d'un côté la conscience et de l'autre les choses ; d'abord parce que ne saurait exister une conscience en soi, indépendante (il n'y a pas de pensée, de crainte, de fantasme, de souvenir qui ne soit liés à un objet de pensée, de crainte.. C.S. p. 78) ; ensuite en raison du fait que, depuis Kant, on sait le monde des choses en soi inaccessible. Nous ne connaissons que des phénomènes, c'est-à-dire des objets perçus, variant suivant le point de vue, l'orientation et l'attitude de l'observateur (id).

"La conscience n'a pas de dedans rappelait Sartre (1930) après avoir dit que la conscience et le monde sont donnés en même temps" (id.). Aucune possibilité ne nous est donc offerte d'isoler les choses de notre faculté d'en prendre conscience pour savoir, dans le cas qui nous intéresse, s'il existe des "entités taxonomiques naturelles" (CS p. 92).

Les catégories de "handicapé éducatif" ou d'inapte à l'étude (learning disable) ne décrivent pas des qualités consubstantielles aux élèves incriminés, mais des objets culturels élaborés

sur la base d'indices perceptifs par une visée de la conscience.

S'ajoute à ce *relativisme intentionnel* (dans la constitution d'un tel objet, quelle est la part de l'interprétation et celle des indications perceptuelles ?) un *relativisme contextuel* interdisant de déduire la compétence de la performance

Ainsi, l'intelligence, par exemple, "est une relation dynamique, mutuellement constitutive et réfléchie entre l'individu et l'environnement (qui inclut les autres) et elle peut changer d'un environnement à l'autre, c'est-à-dire que l'intelligence, comme les autres processus cognitifs, est « liée au contexte » de l'activité" (CS p. 88).

Prêter attention à un élève qui bredouille péniblement revient donc simplement à constater que ici et maintenant, placé dans ces conditions-ci, à telle époque et avec tel maître, muni de tel manuel, cet élève lit difficilement, sans préjuger aucunement de son potentiel de lecteur.

Entre la compétence latente dont à la limite on ne peut rien dire, et sa mise en oeuvre effective dans le cadre particulier d'une performance toujours contingente, jamais révélatrice d'une "nature", d'un "talent" ou d'une "carence", la coupure est donc totale.

Certains concepts centraux de l'ethnométhodologie, tels l'indexicalité du sens et la contextualité de pratiques localisées, concepts selon les-

quels la signification de toute pratique est nécessairement locale et contingente, ce qui conduit à une "sociologie sans induction" (donc à une sociologie uniquement descriptive non modélisable), me paraissent d'une richesse heuristique irrécusable ; alors que les notions de "membership" et d'"accountability" font difficulté.

Ceci étant, il reste que, chez Hugh Mehan et ses collaborateurs, quel que soit par ailleurs leur souci d'"appliquer" l'ethnométhodologie au champ éducatif, l'exposé des recherches est partout grevé de scories positivistes. (A cet égard il est révélateur de voir Ruth Kohn déplorer le manque d'"esprit poétique" du texte, le manque d'"élan" dans le même temps où G. Lapassade dénonce une certaine "ethnométhodologie froide" qu'il oppose à l'ethnométhodologie dionysiaque.

Le type de discours adopté par Mehan le conduit à critiquer les tentatives de Bales et Flanders (auxquels on pourrait adjoindre De Landsheere et l'école belge) dans un langage largement aussi scientifique et pesant que le leur : grilles d'évaluation, modèles et schèmes théoriques se voient inlassablement traqués, dénoncés comme fragmentaires ou abusivement généralisants, mais, dans ce rejet, l'esprit positiviste ? fait constamment retour par la forme même du propos qui le dénonce!

Pour ceux que tente l'investigation ethnométhodologique à l'école, un champ de recherche s'ouvre donc dans la double perspective :

1) d'une élucidation des conditions de possibilité d'une "ethnologie du dedans" ;

2) d'un abandon drastique de la langue de bois scolastique à prétention scientifique au profit de formulations phénoménologiques, tâtonnantes, impressionnistes et vibratiles.

Comme Ruth Kohn, on voudrait que l'ethnométhodologie à l'école fût "incitatoire".

### 5.3 - LECTURE CRITIQUE DE HUGH MEHAN

(par Ruth Canter Kohn)

L'ouvrage de H. Mehan, *Learning Lessons*<sup>2</sup> s'organise autour de neuf brèves séquences d'échanges verbaux entre une institutrice<sup>3</sup> et ses élèves de cours préparatoire, au cours de plusieurs "leçons", dans une école publique de San Diego, en Californie. Le but de l'auteur est double : faire la

<sup>2</sup> Hugh Mehan, *Learning Lessons : Social organisation in The Class room*, Cambridge, Massachusetts, Harvard Univ. Press.

<sup>3</sup> Elle-même chercheur par ailleurs, ayant voulu retourner pendant un an dans une classe.

démonstration de la méthode de recherche qu'il nomme "l'ethnographie constitutive", et faire ressortir :

- a) les "structures" implicites des échanges enregistrés ainsi que
- b) le "travail interactif" qui produit ces structures.

L'ouvrage de Mehan est basé sur un certain nombre de prémisses, dont deux me paraissent fondamentales. La première, concernant l'interaction, est de Garfinkel les structures sociales sont des résultats d'interactions<sup>4</sup> (18) (\*\*). Mehan précise : "Pour une théorie de l'interaction, la connaissance de la structure des leçons sera utile, afin de comprendre la négociation des significations, l'utilisation du langage et les constructions des comportements dans un contexte social."(33) La seconde prémisses concerne la fonction de la langue : l'acte langagier est conçu comme un acte social, engageant des partenaires, et non pas en tant que représentation de la pensée. "Une fonction langagière particulière (donner une directive, féliciter, promettre) peut être ré-

alisée par plusieurs formes grammaticales... Suivant le contexte, les énoncés prennent des significations différentes." (13) « Un acte (langagier ou para-langagier, gestuel) possède une gamme de significations potentielles... La signification d'un acte langagier donné n'est pas contenue dans sa structure interne. Au contraire, la signification réside dans l'assemblage réflexif des actes... en séquences interactives." (64) "L'apparition de la deuxième partie d'une séquence donne signification à la première partie."(63)

Aussi importante que les prémisses est "la conviction" de Mehan que « la compréhension des processus d'interaction a des conséquences pratiques pour l'éducation... pour nous informer à propos de l'influence de la scolarité. (33)

Sur ces bases, Mehan propose et met en oeuvre une « stratégie de recherche » qu'il intitule "l'ethnographie constitutive" : "La description de l'organisation sociale d'événements quotidiens, routiniers... du travail interactif des participants qui assemble la structure de ces événements..."(8) « ... comment, à partir du travail de structuration, émergent les faits sociaux, pour devenir extériorisés et contraignants, faisant partie du monde, à la fois de notre fabrication et au delà de notre fabrication."(18) « Le but de l'analyse constitutive... est

---

<sup>4</sup> Les chiffres indiquent les numéros de page de l'ouvrage. Les traductions en français sont de moi-même.

la production d'une grammaire qui rend compte de la structure d'événements sociaux » (75), l'unité d'analyse étant le fait et non pas la phrase. L'événement social étudié est celui que chercheurs et participants s'accordent pour appeler "leçon".

Le chapitre 2, "La structure des leçons" démontre et nomme l'organisation hiérarchique et séquentielle des morceaux de leçons enregistrés. Le chapitre 3, « Le processus de structuration des leçons », sous-titré "Le problème de l'ordre dans la classe", rapporte en détail comment cette organisation se fait »... en examinant ce que font enseignant et élèves pour produire le caractère organisé des leçons... les procédures utilisées pour accomplir les objectifs de l'enseignant au cours des leçons. » (83) On trouve un « mécanisme d'allocation des tours » un certain nombre de « conventions » à respecter, et des comportements de "rétablissement de la situation" de la part de l'enseignant, face à des ruptures dans le fonctionnement prévu. (Ce travail de "rétablissement" prend une importance particulière, car il « révèle et informe ce qui normalement se dérobe à la vue » (96).) L'assimilation de ces structures par les élèves leur donne les "compétences" nécessaires à la réussite scolaire, ce qu'examine le chapitre 4, « La participation compétente à la situation de classe ».

"Qu'est-ce que les élèves doivent savoir et faire afin d'être jugés productifs et de réussir aux yeux des autres, plus particulièrement aux yeux de l'enseignant?"(133)

Le dernier chapitre, "Conclusions", reprend les grandes lignes de l'ensemble, désigne quelques pistes de recherches futures, et propose des fonctionnements pédagogiques et des modes de socialisation alternatifs au modèle décrit centré sur l'enseignant. Mehan réitère fréquemment ses critères méthodologiques de recherche, ses critères de scientificité.

1) Le recouvrement des matériaux bruts : « préserver les matériaux, afin de pouvoir les récupérer tout au long de leur transformation en données et au cours de l'analyse p, pour que toute personne puisse consulter ces sources et bases d'inférence. (19-20) Ce recouvrement est opéré ici par (enregistrement en vidéo et la transcription des séquences.

2) Le traitement compréhensif des données : « ... construire un modèle qui rend compte de chaque cas d'interaction enseignant-élève dans les neuf leçons du corpus. » (20) « ... parce que les personnes en situations sociales produisent sans arrêt du sens... les anomalies doivent être analysées (autant que la routine)."(20).

3) La convergence entre les perspectives du chercheur et celle des participants : "Un but de l'ethnographie constitutive est de décrire l'organisation des événements sociaux d'une manière acceptable aux participants" (27), presque comme preuve d'exactitude. « Je veux être sûr que le modèle (descriptif de l'interaction) est réellement utilisé par les participants également... Je ne vois pas l'objectif de mon analyse comme la présentation de résultats inattendus. Au contraire, je vois un but principal de l'ethnographie constitutive comme la présentation d'informations que les participants "savent" déjà mais n'ont peut-être pas pu formuler... la surprise n'est pas un critère de valeur." (173) Il cite Garfinkel à ce sujet : « Les études ethnométhodologiques ne sont pas destinées à formuler ni à argumenter des correctifs... il ne peut avoir matière à dispute ni à correction dans le raisonnement sociologique pratique. » (175)

4) Le niveau interactionnel d'analyse : trouver « une petite série de règles récursives de codage... qui décrit complètement l'organisation de l'événement... localiser les mécanismes organisateurs des leçons dans l'interaction... » (23) « Un but de cette recherche est de circonscrire l'analyse à l'interaction, localisant dans les comportements des participants la description des procédures utilisées afin de maintenir l'organisation sociale des

leçons. Dans l'examen des anomalies, ceci signifie que l'on évite des références à des caractéristiques de personnalité, des états motivationnels, ou d'autres mentalismes, ... sauf si l'influence de telles conceptions peut être localisée dans les comportements et les paroles des participants. » (106-107).

#### *Réactions et questions*

Lorsque Georges Lapassade, m'a demandé de présenter le livre de Mehan, il a donné comme raison : "Tu es américaine, tu travailles sur l'observation, tu poursuis des recherches en Sciences de l'Education en France, tu es la mieux placée pour en parler."

"Bien", ou "mal" placée ? Je ne saurais le dire ; je tiens à signaler, toutefois, quelques éléments de mon parcours qui colorent nettement mes réactions à cet ouvrage.

J'ai fait mon "Bachelor of Arts" à Columbia University. Là j'ai connu la sociologie de Lazarsfeld et Komarovsky, où le sociologue ne disait pas sa place, ne faisait que décrire et nommer les phénomènes sociaux, que je connaissais déjà, avec des mots savants qui ne m'apportaient rien de plus. J'ai quitté la sociologie pour ces raisons. J'ai également connu la psychologie expérimentale, où, bonne élève que j'étais, j'ai bien rédigé les

rapports d'expérience dans le style exigé : rationnel, ordonné, détaillé. Je ne voyais pas trop leur sens pour la vie, et j'ai aussi laissé derrière moi cette psychologie.

Je suis arrivée en France en 1969, et à Paris 8, Sciences de l'Éducation en 1971, où le ferment intellectuel, social, politique, affectif de l'après-68 m'a ouvert bien des horizons et a bouleversé un certain nombre de positions de départ. Mes premiers cours concernaient l'observation de la classe. J'ai découvert les grilles d'observation, outil idéal à mes yeux de l'époque, mais vite remises en question par les étudiants puis par moi-même. Depuis, j'ai cheminé lentement vers une perspective plus heuristique que descriptive de la situation d'observation. Des questions épistémologiques - dont celles de la relation "observateur" et "observé", des multiples facteurs en jeu dans la situation d'observation, des interactions entre "le rationnel" et "l'intuitif" dans le processus de construction de connaissances - y tiennent une place importante.

En ce qui concerne l'ethnométhodologie, je n'ai lu pour l'instant que le livre dont je parlerai ici, qui, me dit Lapassade, est la mise en œuvre dans le contexte scolaire des positions théoriques de Garfinkel. Je ne peux pas me prononcer à ce sujet. Je ne peux que faire part des premières

questions que le livre évoque pour moi, sa manière de me "parler", autant par son contenu que par son langage.

#### *Réactions "affectivo-intellectuelles"*

La recherche de Mehan m'a remise dans l'esprit de mes études universitaires. Son grand intérêt réside dans la perspicacité de certaines descriptions et analyses du "travail interactif" dans la classe on saisit bien le processus de socialisation/normalisation à l'œuvre à l'école. Mais ces énumérations sont livrées dans un langage qui pour moi est fade, ennuyeux, sans élan ni densité. Je vois mis à plat ce que je sais déjà, bien écrit sur un seul plan, je n'ai guère rien appris de neuf, d'incita-

toire. La description fidèle de ces comportements ordinaires ne fait pas appel à l'esprit "critique" que j'en suis venue progressivement à apprécier. Esprit de chercheur qui, à cause de son optique particulière, disciplinaire, opère une "coupe" d'un point de vue autre que celui du participant. Esprit positionné idéologiquement, permettant ainsi d'entrevoir les conditions de sa production de connaissances. Esprit "poétique" parfois, qui restitue la mouvance et la subtilité des faits humains.

Un seul niveau d'explication, "l'interaction", aussi pertinent soit-il,

poursuivi logiquement et jusqu'à ses limites, me laisse insatisfaite. Analyser "les fonctions" des énoncés, une analyse parmi d'autres également possibles, ne me semble pas une procédure neutre hors "correction" éventuelle. Ces catégories de découpage des séquences ne sont sûrement pas non plus les seules qui "correspondent" à une lecture par les participants, même si l'on veut maintenir ce critère méthodologique. D'autres dimensions jouent nécessairement et simultanément comme facteurs explicatifs de ces mêmes situations. La "réalité" humaine dépasse toute explication univoque, et cela d'autant plus une explication qui se veut "complète" : à la fois expliquer tout, et tout expliquer totalement.

Ces quelques points renvoient en fait aux fondements épistémologiques de chacun. Si le lecteur se rappelle les critères méthodologiques de Mehan, il s'apercevra que certains points que je récusé sont justement ceux mis en avant par lui.

#### *Questions polémiques*

J'aborderai ici deux questions seulement, pour entamer le débat de fond.

1) Ma réaction « épidermique au style de Mehan m'avertit d'un premier questionnement : quelle est la relation

dans cette recherche entre son "contenu" et son "contenant", entre "le fond" et "la forme" ?

Les concepts d' "usage performatif" et "usage constatif" du langage<sup>5</sup> m'ont permis d'éclaircir ma question. Le performatif est l'usage qui a pour but d' "altérer le réel dans la direction d'un désir", le "constatif" celui qui "postule un réel qui a une existence et une forme indépendantes du langage, (dont) le but est de décrire ce réel de façon la plus exacte possible".

La deuxième prémisse, citée dans ma présentation de l'ouvrage de Mehan, conçoit l'acte langagier dans ses effets, comme acte social. La recherche montre, détail sur détail, la "performativité" du langage : comment les actes langagiers (et paralangagiers) de chacun contribuent à la production des structures sociales toujours en cours de structuration ("altérer le réel..."), encadrés et dirigés par les objectives de l'enseignant (" ... dans la direction d'un désir"). Les résultats, par contre, sont présentés dans un langage hautement "consta-

---

<sup>5</sup> Distinction conceptuelle développée par Yvon Pépin dans "La performance des sciences humaines : vers une psycho-sociologie de l'activité scientifique", Colloque sur le "Renouveau méthodologique en sciences humaines", Université du Québec à Chicoutimi, avril 1984, document photocopie, citations de pages 6 et 5. Pépin emprunte ces concepts à Austin, *Quand dire c'est faire*, Paris, Seuil, 1970.

tif", comme valeur de vérité sans conteste. La conception du langage qui fonde la recherche ne paraît pas s'appliquer à sa propre mise en forme.

Impossibilité, dans un ouvrage nécessairement linéaire ? Différence involontaire de la part du chercheur, ou volontaire, et si oui, pourquoi ? Question non-pertinente, car tout langage, « constatif » y compris, joue dans les jeux d'influence entre personnes et groupes ? Quelle que soit la réponse, la différence me semble à marquer et à théoriser, matériel complémentaire et recul du chercheur particulièrement pertinents dans le cadre d'une recherche consacrée aux fonctions du langage, réflexion qui contribuerait à éclaircir les positions fondatrices de l'ethnographie constitutive.

2) A partir de mon insatisfaction avec un seul niveau d'explication, ma deuxième réflexion s'appuie sur l'approche de Mehan aux anomalies d'interaction repérées. Je reprends les étapes de son argumentation.

Lorsque, en dehors des "circonstances normales", le modèle interactionnel établi "ne décrit pas de manière adéquate la structuration de l'organisation entière des leçons du corpus, il faut poursuivre l'analyse... jusqu'à découvrir l'organisation de tous les cas d'anomalie". (106) Il faut

"...employer le contexte de façon contrôlée et mesurée afin d'assembler un modèle plus complet de la structuration des leçons". (107) Dans ces cas, donc, on fait appel à des facteurs hors de l'interaction, tels que l'origine des élèves, les caractéristiques des enseignants, la qualité des écoles, etc., « facteurs qui existaient auparavant et qui entourent actuellement l'assemblage d'événements particuliers ». (121) Appel acceptable si leur influence est observable et si on peut expliquer cette influence en termes d'interactions, L'ethnographie constitutive prend la position de limiter l'utilisation de caractéristiques dispositionnelles et de facteurs du milieu comme appareils explicatifs lorsque leur influence ne peut pas être localisée dans l'interaction." (121)

Ces règles, étant appliquées, restent quatre séquences inexplicables, à propos desquelles Mehan écrit : "Plutôt que de fonder mes analyses sur des spéculations, je préfère laisser la question ouverte." (120).

Repoussant ainsi l'éventualité d'explications hors du travail interactif jusqu'aux frontières de sa recherche, frontières constituées par les cas limites, Mehan situe clairement où s'arrête son modèle explicatif - et où pourrait intervenir un autre modèle qu'il n'évoque pas.

Il annonce sans ambiguïté sa position et ses règles scientifiques, et les met en oeuvre avec une grande ri-

gueur. Les idées qu'il avance pour des recherches futures continuent dans le même sens, permettant d'étendre les applications de l'ethnographie constitutive à des champs voisins, par exemple les stratégies de socialisation entre enfants en situation scolaire informelle. De cette façon, le territoire d'explication de cette méthode serait élargi, toujours au seul et même niveau.

Néanmoins, située comme je le suis dans une autre perspective épistémologique, ces cas inexplicables me posent encore question. Si d'autres facteurs ou d'autres types d'analyse sont nécessaires pour comprendre ces cas limites, est-ce que ces mêmes facteurs ne joueraient pas également dans tous les autres cas ? Ma proposition de recherches à entreprendre serait le retour aux mêmes séquences, non pas pour compléter le modèle premier, mais pour développer une optique supplémentaire. Pour superposer un deuxième - ou nième - modèle explicatif au premier, en cherchant les articulations et les pondérations entre ces modèles, dans des conditions diverses, selon une attitude "complémentariste"<sup>6</sup>.

Cette proposition sort du domaine de Mehan, mais je regrette ne pas l'avoir rencontrée dans son livre. Les

---

<sup>6</sup> Voir Georges Devereux, *Ethnopsychanalyse complémentariste*, Paris, Flammarion, 1985.

frontières d'une approche peuvent devenir ouvertures pour une autre, afin de comprendre le comportement humain dans son "épaisseur".

#### 5.4 - L'ENFANT ET L'ETHNOMETHODOLOGIE

(par Marie-Solange Touzeau)

« La socialisation est un vernis ? une glose ? qui exclut l'explication du phénomène qu'elle en tend recouvrir, à savoir l'interaction entre adultes et enfants ».

Robert W. Mackay, dans son article « Conceptions d'enfants et modèles de socialisations<sup>7</sup> » dénonce l'approche normative appliquée aux changements vécus par l'enfant à partir de la naissance, changements alors expliqués et analysés en terme de la socialisation. "La notion de socialisation induit des formulations théoriques qui appartiennent aux adultes et ne font que refléter la vision « adulte » des enfants comme êtres incomplets", écrit Mackay. Etre - c'est être socialisé, c'est acquérir des rôles. Ce que les sociologues de la tendance normative entendent démontrer, c'est l'égalité humaine = rôle. Pour eux, les enfants sont des êtres incomplets, immatures, irrationnels, incompetents, asociaux, aculturels alors que les adultes sont

<sup>7</sup> Voir : *Ethnomethodology*, ed. Roy Turner, Penguin Book, 1974.

les adultes sont au contraire complets, mûrs, compétents, autonomes, etc, tant qu'ils ne franchissent pas la barrière du "normal", du "normalement adulte".

Ainsi, "sous les auspices de telles formulations, aucune recherche n'a été menée sur les enfants en tant qu'enfants", déclare Mackay. Par contre, le label scientifique a pu être apposé sur les conceptions de sens commun selon lesquelles les enfants sont des êtres inachevés, « des tabula rasa. Parler d'adultes et d'enfants, c'est sous entendre les passages d'un ordre ontologique à un autre », dans une formulation d'un monde qui serait statique, avec diverses étapes permettant de franchir les degrés de l'inachèvement pour atteindre l'âge adulte, âge de l'achèvement. Il en résulte, dit Mackay, « une non disponibilité des sociologues à l'égard de l'interaction adultes-enfants comme phénomène d'étude ».

#### *La perspective interprétative*

Note 9 de l'article : "Cette perspective implique la notion de libération et en tant que telle offre la possibilité intellectuelle de libérer les enfants au même titre que les prisonniers politiques (Voir aussi Holt, Labov, Neill)."

" ... La sociologie interprétative (Cicourel, 1970b ; Garfinkel, 1967 ;

Holt, 1969 ; Labov, 1972 ; Neill, 1960; Schutz, 1962) restaure l'interaction entre adultes et enfants, basée sur des compétences interprétatives comme phénomène d'étude..." On cherche à comprendre comment des personnes manifestent la signification, le sens qu'elles attribuent au monde. Mackay cite des exemples de situations, vécues et observées par lui où il est aisé de pointer les compétences interprétatives des enfants, leurs capacités particulières à acquérir du savoir, des connaissances, à s'organiser dans le jeu de la complexité du monde. Il cite l'exemple de l'introduction d'une machine à écrire dans un groupe d'enfants d'âge préscolaire, de 3 à 6 ans : la machine à écrire servit d'analyseur, de révélateur de leur compétence à acquérir l'écriture et la lecture - ils tapaient à la machine des histoires, des poèmes de leur invention, tout en explorant le clavier de la machine, ils lisaient des paragraphes de leurs propres conversations...

Les enfants ont une compétence d'interprétation du monde. Mackay suggère également qu'ils ont leur propre culture, leur propre succession de cultures. Alors, écrit-il, l'étude de l'interaction adulte-enfant (appelée auparavant socialisation) devient en substance l'étude d'un processus d'assimilation culturelle et théoriquement l'étude d'une interaction sociale chargée de signification.

Au moment où j'écris ces notes en lisant l'article de Mackay, je ne peux m'empêcher de faire le lien avec mon vécu de mère de Corentin, qui, dans la semaine, fréquente la crèche de l'Université de Paris 8. Cette crèche est certes un endroit privilégié mais où l'un des termes consacré proposé à la réflexion des parents en tant que tels, est justement le mot "socialisation".

Les points que soulève Mackay à propos de la compétence des enfants, m'incite à réviser une situation qui vient à l'instant de se produire. C. a retrouvé depuis 2 jours une cassette où est enregistrée une conversation entre lui et ses parents. Il passe son temps à l'écouter, s'endort en écoutant la cassette, ...; il se répond, se corrige, commente, s'appelle quand la cassette est terminée. Il a un problème il y a un autre C dans la cassette qu'il reconnaît pourtant comme étant lui-même. Son père estime que c'est malsain, narcissique à l'extrême... Pendant sa sieste, C s'est mis en quête de C dans la cassette. Alors que je le pensais endormi, il surgit, furieux avec des dizaines de mètres de bande qu'il a sorti. Il est très en colère, moi aussi : "Moi je veux écouter", dit-il en larmes, et c'est à moi qu'incombe la remise en ordre physique de la cassette.

Cette interaction révèle bien qu'il existe pour lui quelque chose de l'or-

dre du partage des compétences : 1) la résolution du problème de C et de C dans la cassette, c'est son domaine, son affaire et sa démarche toute logique, il cherche dedans, c'est sa compétence; la remise en place de la bande, c'est ma compétence.

#### *Interaction Adulte-enfant*

L'interaction adulte-enfant est problématique à cause des différences culturelles. La compréhension entre deux cultures séparées nécessite une traduction adéquate d'une part, et d'autre part toute interaction humaine repose sur les capacités interprétatives de participants. Mackay reprend à son compte la formulation de Cicourel de l'invariance des capacités interprétatives, les différences culturelles apparaissant comme des règles de surface.

Vient ensuite "l'analyse d'une occasion spécifique de l'interaction entre un adulte et un enfant, qui indique comment la compréhension basée sur les capacités interprétatives se construit au cours de l'interaction..." "Les extraits sont tirés d'une transcription écrite de la partie audio d'une interview vidéo entre une enseignante de cours préparatoire et un élève, dans la classe." La matinée s'était terminée par un exercice à partir d'une histoire lue plus tôt le matin même il s'agissait de reproduire des séquences de l'his-

toire à partir de phrases de l'histoire ou de paraphrases. Le but de l'enseignante était d'introduire le concept de séquence auprès des enfants. L'interview fut menée à la demande des chercheurs dans le but d'essayer de décrire quelle était la compréhension de l'enfant à l'égard de la leçon et de l'exercice. Mackay propose une description/analyse ethnométhodologique à partir d'extraits transcrits, comme illustration des méthodes de l'approche interprétative de l'interaction adulte-enfant.

Dans le paragraphe intitulé *Instruction : compréhension en tant que lieu de la « réponse juste »*, Mackay montre comment la démarche de l'enseignante consiste à traiter l'enfant comme vide de connaissance (i.e. les réponses correctes) puis à l'amener de cet état de vide vers un état de plein (i.e. la connaissance). Pour cela, l'enseignante pose des questions et les reformule jusqu'à ce que l'enfant donne la réponse "juste". Elle donne au besoin cette réponse juste pour que l'enfant la restitue. L'enfant, souligne Mackay, n'est alors considéré que comme un être doué de mémoire, un peu à la manière d'un robot.

Il montre ensuite, à travers les extraits, comment l'enseignante pré suppose la compétence de l'enfant pour aborder et comprendre la leçon pour finalement la nier et faire domi-

ner sa compétence d'adulte, de maître.

Note 21 du texte : "Cette observation a de fortes implications pour le système éducatif. L'apprentissage pour l'enseignant, c'est trouver la preuve de son accomplissement *maintenant* (c'est-à-dire pendant la leçon et l'exercice). Quand plus tard (par exemple au cours moyen) l'enfant démontre ses capacités acquises au cours préparatoire, on assume que leur genèse se situe dans la leçon et non dans les capacités de l'enfant à apprendre ailleurs. En faisant référence à un ailleurs, j'entends pointer les compétences que possède l'enfant de se configurer le monde de manières variées et différentes, dans des contextes variés et différents. L'assomption de l'importance de la leçon est la raison d'être de l'enseignement formel et de sa place dans les organisations appelées écoles.

Si dans les écoles, on se focalise sur les activités organisationnelles pratiques ici et maintenant, comment ces activités peuvent-elles produire des enfants impliqués dans la poursuite de la connaissance dans un sens large et temporel du terme? Pratiquement, comment est-il possible, dans ces circonstances que les enfants comprennent que ce qui est « appris » à l'école s'applique à l'extérieur des murs ?

L'interaction adulte-enfant est de nature paradoxale. L'enfant est considéré comme déficient à travers l'approche sociologique normative. La vision de l'enseignante et celle des sociologues normatifs se caractérisent par le fait qu'elles participent éminemment du sens commun.

Elles n'ont alors rien de théorique (Garfinkel, 1967), mais sont parties intégrantes de cet ordre qu'elles entendaient décrire. Pour considérer les compétences interprétatives des enfants, la théorie interprétative doit s'appliquer à la fois à l'interaction adulte-adulte et adulte-enfant, les différences entre ces deux types d'interactions n'étant pas de l'ordre de la théorie mais de la substance. En substance, conclut Mackay, les phénomènes Je l'apprentissage sont (a) les manières par lesquelles les adultes affectent de l'incompétence aux enfants, et la mettent en évidence (b) la structure de la culture des enfants.

Les phénomènes maintiennent une transparence de leur qualité d'être plus qu'une seule chose à la fois : le dialogue du Ménon peut être lu comme un monologue de Socrate, les réponses du garçon n'étant que la production de Socrate ; les expériences des phénomènes qui sont deux choses à la fois, de Carlos Castaneda sous l'effet de la « petite fumée ».

## 5.5 - L'AFFILIATION

Analyse de la constitution de l'intervention sur autrui

(par Albert Ogien)

L'ethnométhodologie est un courant théorique qui, parmi d'autres, participe de la tradition subjectiviste en sociologie<sup>8</sup>. Comme les interactionnismes<sup>9</sup> et les théories de la désignation<sup>10</sup>, il s'est institué dans l'investigation d'un domaine d'objet spécifique : le traitement social de la déviance. Mais à la différence des sociologues qui s'inspirent de ces deux écoles et essayent de fournir une explication constructive<sup>11</sup> des processus sociaux qui produisent et organisent la déviance, ceux qui se revendiquent de l'ethnométhodologie visent à répondre à une question de nature différente : comment est-il possible, pour l'observateur comme pour les acteurs qu'il observe, de formuler ces

<sup>8</sup> Cette tradition se bâtit sur la position, acteur, conçu en tant qu'il associe un sens subjectif à ses comportements, est l'unité Méthodologique à partir de laquelle il faut construire une science de l'action sociale

<sup>9</sup> Interactionnisme de l'école de Chicago, interactionnisme symbolique et interactionnisme stratégique se différencient radicalement. Voir : I. Joseph, 1982 ; N. Herpin, 1973

<sup>10</sup> E. Schur, 1971.

<sup>11</sup> H. Garfinkel, 1970.

jugements et catégorisations qui constituent la déviance comme domaine de traitement social<sup>12</sup>. Dans ce renversement du questionnement, le sens du travail sociologique se trouve redéfini : il lui faut devenir une description analytique des fondements conceptuels et pratiques des formes ordinaires d'action sociale<sup>13</sup>, au rang desquelles on peut compter la sociologie tout comme les divers types de prise en charge professionnelle d'individus classés comme déviants (malades mentaux<sup>14</sup>, délinquants<sup>15</sup>, criminels<sup>16</sup>, pauvres<sup>17</sup>, patients<sup>18</sup>, etc.).

On ne discutera pas ici des incidences théoriques des thèses défendues par les tenants de l'ethnométhodologie dans le champ de la sociologie. On signalera simplement deux postulats à partir desquels ces thèses se sont développées et dont on se servira dans les analyses proposées dans cet article.

1) Tout acteur doit, dès lors qu'il agit, mettre nécessairement en oeuvre des procédures de compréhension et d'interprétation par lesquelles il donne, en permanence, un sens aux

activités ordinaires dans lesquelles il est pris.

2) L'action sociale est un accomplissement pratique, c'est-à-dire le produit de ce travail d'interprétation que doivent fournir les acteurs pour agir en assurant cette continuité des échanges qui fonde la possibilité d'une action.

C'est sur la base de ces deux postulats que l'on essaiera, à présent, d'examiner la part que prend le client dans la constitution même de ces domaines d'activité pratique de nature bureaucratique que sont les diverses formes de contrôle social<sup>19</sup>.

#### *Concevoir les pratiques de l'intervention sur autrui*

On analyse souvent les pratiques de l'intervention sur autrui, ou de réhabilitation sociale (psychiatrie, travail social, justice, médecine, etc.), à partir de la théorie de l'action sociale construite par P. Bourdieu : celle qui s'articule autour de la notion de champ et sur la base du modèle de l'acteur

---

<sup>19</sup> Le caractère bureaucratique d'une activité est défini par cinq critères exposés par Max Weber dans son analyse de la domination légale : a) spécialisation des tâches et fonctions ; b) relations impersonnelles et codifiées ; c) statut reconnu de fonctionnaire ; d) système de direction hiérarchique ; e) importance des documents écrits comme garants de la bonne exécution de la mission confiée à un agent

---

<sup>12</sup> P. Mc Hugh, 1970

<sup>13</sup> H. Mehan/L. Wood, 1975.

<sup>14</sup> A. Blum, 1977.

<sup>15</sup> A. Cicourel, 1968.

<sup>16</sup> L. Wieder, 1974.

<sup>17</sup> D.H. Zimmerman, 1969.

<sup>18</sup> M. Wadsworth/D. Robinson, 1976.

réduit à un habitus agi par un sens pratique<sup>20</sup>.

On sait que les analyses consistent à produire une description des positions de pouvoir "objectives" qu'occupent divers types d'individus à l'intérieur d'un monde social singulier et à fournir une explication des comportements sociaux fondée sur la représentation des rapports de domination que cette description établit<sup>21</sup>.

Puisque c'est le pouvoir et la lutte pour sa détention qui sont au principe de l'invention de la notion de champ, celle-ci se présente comme une construction théorique visant à figurer le modèle de toute structure sociale. Dès lors, l'étude d'un champ doit poursuivre un programme de dévoilement, à l'échelle d'un espace social restreint, de l'instauration de la légitimité d'un arbitraire qui reproduit la hiérarchie et l'inégalité sociales. Dans cette optique, au sociologue est dévolue la tâche de démonter le processus historique de naturalisation des catégories de jugement couramment admises dans le champ considéré puisque c'est le recours spontané à ces catégories qui en avère la légitimité, tout en reconduisant le rapport de domination qu'il marque. De sorte que ce genre d'analyse ne s'intéresse qu'au jeu sur les représentations symboliques officielles telles qu'elles

trouvent à s'exprimer publiquement (colloques, articles, prises de position politiques, syndicales ou culturelles, textes administratifs formulation de principes d'excellences, etc.) dans la mesure où est postulé que le contrôle de celles-ci assure à ceux qui se l'accaparent, le monopole de la légitimation, donc celui du pouvoir dans le champ. En raison de quoi, cette analyse ne porte à l'observation que ceux des types d'acteurs qui, dans un champ, sont en situation de lutter effectivement pour le contrôle du discours légitime<sup>22</sup>.

Lorsque la notion de champ s'applique aux domaines de l'intervention sur autrui et de la réhabilitation sociale elle est, donc, méthodologiquement impuissante à intégrer les clients, en tant qu'acteurs, à la dynamique qui préside aux rapports de pouvoir qui sont censés l'animer : il est inconcevable, en effet, de penser que ceux-ci puissent lutter pour le monopole des représentations légitimes. Conséquemment, la seule place qui leur soit assignée dans un champ quelconque est celle que leur reconnaît la théorie professionnelle sur laquelle se construit ce champ : celle de "patient", d' "assisté", de "délinquant" ; celle de sujet passif d'une intervention soumise à une double domination, vis-à-vis de ceux qui s'occupent de lui d'une part, et du fait de sa posi-

---

<sup>20</sup> P. Bourdieu, 1980.

<sup>21</sup> P. Bourdieu, 1970.

---

<sup>22</sup> J. Verdès-Leroux, 1978.

tion dans la structure sociale globale d'autre part. De ce point de vue, la situation que connaissent les clients des diverses agences de contrôle social peut être pensée comme un cumul dès lors, les personnes qui sont astreintes à une forme d'intervention ou de réhabilitation peuvent être conçues en tant qu'elles sont prises dans un rapport social de type particulier, la tutellarisation<sup>23</sup>.

L'interprétation des liens qui unissent professionnels et clients en termes de mise en tutelle s'échafaude sur cette idée que, dans une société hiérarchisée et inégalitaire, certaines instances légalement mandatées remplissent une fonction de régulation et de contrôle assurant la reproduction l'ordre social, en contenant les comportements déviants, particulièrement ceux des classes dominées<sup>24</sup>. Le traitement organisé de la déviance s'apparente, alors, à une oeuvre de moralisation au moyen de l'imposition, violente ou symbolique, des valeurs sur lesquelles repose cet ordre social<sup>25</sup>. L'explication de la pratique du contrôle social qui repose sur le concept de tutellarisation n'a pas à rendre compte de la mise en oeuvre concrète des mesures qui constituent l'exercice d'une intervention sur autrui. C'est que cette explication

concède aux groupes de professionnels engagés dans l'application de la tutelle un mode d'action qui se confond exactement avec la définition professionnelle de leur travail que ces praticiens formulent, pour eux-mêmes comme pour autrui. Autrement dit : cette explication élude la question du rapport concret entre les missions officielles que les professionnels de l'intervention sur autrui sont censés réaliser et l'accomplissement pratique de ces missions en situation d'intervention.

Comment peut-on admettre, sans examen, que les actes techniques dont se compose une intervention sur autrui se conforment exactement aux prescriptions qu'intime un certain savoir professionnel et remplissent fidèlement les injonctions d'un mandat légal particulier ? Il suffit de poser a priori que la maîtrise d'un savoir légitime confère à son détenteur qualifié une forme de pouvoir qui possède la qualité de déterminer, seul, la nature et le déroulement des activités concrètes qui constituent l'exercice quotidien d'un type d'intervention sur autrui. On voit que cette opération tend à naturaliser la perception qui se construit dans le cours même du travail des professionnels de la prise en charge et qui donne l'individu soumis à une tutelle pour un être diminué, qu'il faut protéger et guider dans un environnement hostile qu'il ne comprend pas. Dans cette perspective, le

---

<sup>23</sup> R. Castel, 1976.

<sup>24</sup> J. Donzelot, 1977.

<sup>25</sup> M. Foucault, 1975.

rapport entre clients et professionnels a peu de chances d'être pensé autrement que sur le mode de l'asymétrie.

Cette proposition d'explication de l'activité d'intervention sur autrui, qui se fonde sur l'utilisation de critères d'interprétation extérieurs au déroulement temporel de cette activité et aux considérations des acteurs qui y participent, ignore le fait que l'instauration d'une relation sociale, fut-elle de tutellarisation, doit, avant que d'être analysée, s'accomplir pratiquement : c'est-à-dire que toute intervention sur autrui comporte une histoire faite d'une dynamique propre qui émane des échanges et des conflits qui la jalonnent. Ainsi, dans la mesure où on peut poser qu'une relation sociale ne peut avoir lieu et durer en l'absence, ou en la présence passive ou muette, d'une des deux parties en contact, il convient de restituer à l'individu en situation de réhabilitation sa place de sujet agissant le rapport plutôt que le subissant. Dès lors, le rapport client/professionnel doit être appréhendé en ce qu'il porte en lui-même ses propres conditions de réalisation. Sous cet angle, l'analyse des activités pratiques de contrôle social (psychiatrie, travail social, justice, etc.) devrait se mener en leur appliquant des critères d'interprétation internes. Au rang de ceux-ci, on trouverait, d'une part, la mise en application des obligations légales et professionnelles définissant un certain métier

d'intervention; d'autre part, l'émergence de contingences matérielles pesant sur l'effectuation des tâches d'intervention ; et, enfin, l'usage, par tous les acteurs pris dans une telle intervention, de catégories de jugement pratique leur permettant d'objectiver la situation avant d'agir dans le sentiment de le faire de façon adéquate. Ces catégories sont, tout d'abord, celles qui constituent cet équipement conceptuel dont il est raisonnable de penser que tout un chacun le possède et qui organise la perception immédiate du monde tel qu'il se présente dans la vie quotidienne : ce qu'il est convenu d'appeler le sens commun<sup>26</sup>, qui met en oeuvre :

"... par exemple, des notions morales : le bon, le mal, la justice, la punition ; des concepts relatifs à la causalité, au temps et à l'espace; des idées des émotions : la tristesse, la peur, la colère; des opérations mentales de toutes sortes : penser, croire, se demander, se rappeler, s'attendre, imaginer, etc. ; des modes de perception : voir, ouïr, toucher, goûter ; des rangées entières de concepts classificatoires des types de gens, d'animaux, de plantes, d'objets naturels ou manufacturés, d'institutions et de rôles, de

---

<sup>26</sup> Ainsi qu'il est conçu par la phénoménologie ou la philosophie analytique; et à leur suite, l'ethnométhodologie. Voir : R. Williams, 1973 ; Garfinkel, 1967 ; Putnam, 1984.

processus et d'événements ; et, finalement, des qualités ou propriétés de tous ceux-ci<sup>27</sup> ».

Dans le cas particulier des domaines de l'intervention sur autrui, à ces catégories du sens commun ordinaire s'adjoignent les catégories d'un sens commun "local" : ces concepts qui définissent ces formes d'activité pratique et dont l'emploi spontané autorise les acteurs à prendre un milieu institutionnalisé comme allant-de-soi (l'existence d'équipements destinés à prodiguer une intervention sur autrui ; la présence de professionnels exerçant une responsabilité de prise en charge ; la capacité d'en devenir le client ; etc.) ou à régler leurs échanges sur la base d'un savoir tacite produit de l'accumulation de l'expérience pratique (les attributs qui qualifient à être considéré comme client; la nature et l'objet d'une intervention ; la compétence des intervenants ; les droits et les devoirs d'un client ; la hiérarchie des fonctions professionnelles; les normes d'acceptabilité implicites d'une institution ; etc.).

Si l'on admet que le contenu concret que prend une intervention sur autrui se définit dans le processus d'accomplissement de l'ensemble des conditions de réalisation que l'on vient de poser, on peut reconnaître que la mise en oeuvre d'une forme particulière de contrôle social n'est

pas une activité pré-déterminée qui advient sous l'effet mécanique de raisons "objectives", comme le mandat social, les rapports de domination, le savoir professionnel ou le pouvoir légitime. Chacune de ces raisons "objectives" n'est pourtant pas absente de la définition du contenu de l'activité d'intervention : elles y trouvent place par l'usage que les acteurs en font, c'est-à-dire par la signification qu'ils leur accordent dans les échanges qui composent cette activité.

En somme, on peut poser que l'accomplissement pratique d'une intervention sur autrui procède, dans son déroulement temporel et en considérant le contenu effectif, de l'activité interprétative que les acteurs doivent nécessairement mettre en oeuvre dès lors qu'ils inscrivent leur action dans un contexte social particulier<sup>28</sup>. On voit que, dans la perspective proposée ici, les rapports entre clients et professionnels sont conçus d'un point de vue dynamique : celui que définit la notion d'affiliation.

#### *L'affiliation en général*

On a dit qu'analyser l'intervention sur autrui en tant qu'accomplissement pratique commande de considérer que son aboutissement dépend de l'enchaînement des séquences qui la constituent, de la façon dont sont sa-

---

<sup>27</sup> P.F. Strawson, 1985 ; 13.

---

<sup>28</sup> A. Ogien, 1985.

tisfaites ses conditions de réalisation. En ce sens, on peut affirmer que chacun des domaines spécifiques d'intervention sur autrui représente un univers de relations sociales singulier, organisé par des règles d'échange et d'usage qui sont produites dans le cours de l'activité pratique et dans la dynamique qui lie l'ensemble des acteurs que concernent, dans une situation donnée, une intervention de même nature.

Participer d'un semblable univers, c'est, pour un acteur, mettre en oeuvre les ressources de son mode de connaissance pratique afin de lui permettre d'apprécier, en les interprétant, les intérêts et impératifs que lui confère sa position dans la configuration de relations sociales qui construit cet univers singulier; et, sur la base de cette appréciation, d'orienter son action vis-à-vis des autrui qu'il est amené à y rencontrer. C'est cette opération de raisonnement pratique que l'on propose ici de résumer sous la notion d'« affiliation ». En somme, et selon cette conception, connaître urge affiliation à un monde social comme celui de la psychiatrie, ou de l'aide sociale ou de la justice, c'est, pour le client comme pour le professionnel, pouvoir exposer une certaine forme de savoir, prendre part de façon adéquate aux échanges impliquant des références tacites, émettre des commentaires raisonnés et raisonnables au sujet du déroulement

normal des activités d'intervention en s'autorisant de l'accumulation d'une expérience pratique.

Pour le professionnel impliqué dans la gestion quotidienne d'une clientèle dont il assure la prise en charge, cette description pourrait paraître proprement spéculative : il est vrai que la pureté du phénomène de l'affiliation ne se perçoit pas couramment dans l'ordinaire de l'intervention sur autrui. Cependant, cette formalisation théorique des rapports qui unissent professionnels et clients n'est pas totalement inepte : elle est, en effet, celle que l'observateur extérieur est en mesure de construire dès lors qu'il considère le régime de relations sociales qui s'instaure entre des intervenants et un certain nombre de personnes pour lesquelles est mis en place un programme à thérapie dont on anticipe positivement les résultats. En analysant maintenant ce régime de relations sociales, celui qui concerne ces individus classés comme "bons clients", on gardera à l'esprit l'idée que ce qui apparaît en ces exemples particuliers pourrait probablement constituer l'arrière-plan des formes d'échanges les plus routinières qui sont aussi, généralement, les plus courantes.

Le « bon client » est une figure connue des professionnels de l'intervention sur autrui. Il est cette personne qui présente et sait exprimer,

du point de vue de certains intervenants au moins, soit un « cas intéressant », soit une personnalité attachante, soit une histoire de vie suscitant la sympathie. Dans le but annoncé de venir en aide à ces "bons clients", les professionnels peuvent se mobiliser déployer des initiatives originales et mettre en oeuvre des modalités de prise en charge perfectionnées. On peut tenir compte que la condition première de cette mobilisation exceptionnelle réside en la reconnaissance officielle du fait que le client concerné peut tirer bénéfice du programme d'intervention mis en place. Mais, on comprend que dès que cette reconnaissance est décrétée, des professionnels se trouvent engagés auprès du client qu'ils ont désigné à leur attention particulière : le succès ou l'échec de la prise en charge prend alors l'allure d'un test de leur capacité et de leur compétence. En ce cas, le rapport de prise en charge se complique : dans la mesure où professionnels et client en viennent à partager un objectif commun, une forme de concertation implicite s'instaure qui, en installant le rapport client/professionnel dans une temporalité, le transforme en relation sociale<sup>29</sup>. C'est dans cette temporalité, donc dans l'action concertée organisée autour de la réalisation d'une intervention, que client et professionnels se constituent un savoir pratique

Inédit : la suite d'événements qui construit l'histoire de cette relation sociale établit un univers de significations commun (anecdotes, conflits, prises de décision, revirements, etc.) aux parties prenantes de cette même relation. Et le partage de cette expérience pratique unique peut contribuer à obscurcir les limites coutumières qui distinguent l'intervention, en tant qu'acte professionnellement maîtrisé et techniquement limité, de l'implication personnelle, en tant que participation active de l'intervenant dans les détours de la vie sociale de son client.

En ce sens, les aléas d'une relation de prise en charge façonnent une manière d'apprentissage celui que client et professionnel, chacun mettant en oeuvre ses propres modes de raisonnement pratique, font de nouvelles dimensions de l'activité impliquant un rapport à l'intervention sur autrui. Et l'on pourrait ajouter que cet apprentissage, en tant que phénomène permanent d'élargissement de la jurisprudence pratique qui définit les contours d'un domaine d'intervention, détermine, à son tour, des éléments nouveaux du savoir implicite dont un acteur doit se donner la maîtrise pour établir son affiliation. En quelque sorte, et pour qui accepte cette conception des propriétés constitutives de l'affiliation, on pourrait poser qu'un domaine d'intervention sur autrui ne cesse de se construire

---

<sup>29</sup> D. Hendelman, 1976.

dans le processus même de l'accomplissement pratique des activités qui s'y réfèrent<sup>30</sup>.

Si l'on a pu soutenir, précédemment, que pour qu'une intervention ait lieu il faut que clients et professionnels parviennent, dans le cours de leurs échanges, à satisfaire un ensemble de conditions de réalisation, on pourrait, à présent, affirmer que l'affiliation, parce qu'elle possède les propriétés constitutives que l'on vient d'annoncer, est une notion qui permet de rendre compte de l'émergence de ces conditions de réalisation. Au-

---

<sup>30</sup> On signalera que le point de vue développé ici peut s'apparenter à celui tenu dans l'analyse de l'activité médicale par G. Canguilhem, 1966. On retrouvera une même orientation conceptuelle chez M. Foucault 1969. C'est, en effet, sous sa plume qu'on lit, au sujet de la maladie mentale, qu'elle " a été constituée par l'ensemble de ce qui a été dit dans le groupe de tous les énoncés qui la nommaient, la découpaient, la décrivaient, l'expliquaient, racontaient ses développements, indiquaient ses diverses corrélations, la jugeaient, et éventuellement lui prêtaient la parole en articulant, en son nom, des discours qui devaient passer pour être les siens." (p. 45). Car, comme il le précise, il ne faut plus "traiter les discours comme des ensembles de signes (d'éléments signifiants renvoyant à des contenus ou à des représentations) mais comme des pratiques qui forment systématiquement les objets dont ils parlent ". (p. 67).

trement dit, que l'analyse des pratiques d'intervention sur autrui doit commencer par l'étude du phénomène qui les constitue en domaine d'activité descriptible : l'affiliation.

On peut raisonnablement penser que cette affirmation sera tenue, par la personne que n'intéresse pas la théorisation sociologique, pour une élaboration obscure, ou, au mieux, pour une réflexion inutile. Pourtant, on peut espérer que celui qui prendra la peine de faire un retour sur ce qu'il vient de lire concédera que : cette assertion recèle, précisément, une incidence pratique : c'est que, en analysant les conditions conceptuelles qui fondent l'idée spontanée que tout un chacun peut se faire de la nature des domaines d'intervention sur autrui, on rend problématique l'évidence ordinaire qui postule la soumission absolue du client au professionnel qui s'occupe de lui.

On peut encore juger de la valeur de cette conclusion en réduisant l'échelle d'application de la notion d'affiliation, en la considérant dans une inscription locale ce que l'on nommera "affiliation institutionnelle".

#### *L'affiliation en particulier*

La notion d'affiliation, telle qu'elle vient d'être définie, désigne un phénomène social général à partir duquel

il est possible de rendre compte d'une multitude de formes d'activité pratique réunissant un groupe d'individus. En effet, l'affiliation est conçue comme une procédure qui, à la fois, organise les échanges entre acteurs en constituant les règles qui gouvernent cette organisation et établissent, entre des individus en interaction, le sentiment qu'une compréhension mutuelle s'instaure.

Cette définition de l'affiliation en général peut être appréhendée dans un contexte d'action restreint celui d'une institution sociale spécifique (qu'il s'agisse d'un équipement - service d'administration, d'hôpital, d'université, d'entreprise, etc. - ou d'un domaine d'activités - scientifique, bureaucratique, politique, technique, etc.). Dans cette perspective particularisée, l'organisation des échanges peut être saisie en tant qu'elle est régie par des règles d'action distinctives : l'émergence d'une compréhension mutuelle entre acteurs y procède donc de la maîtrise que ceux-ci possèdent d'un savoir, explicite et implicite, au sujet de cette institution.

C'est en ce sens que la notion d'"affiliation institutionnelle" peut être tenue pour un cadre d'analyse pertinent des rapports qui lient clients et professionnels dans l'accomplissement pratique d'une relation de prise en charge. Elle peut, en effet, servir à décrire les phénomènes de la chroni-

cisation tels qu'ils se produisent dans un ensemble de domaines d'intervention sur autrui<sup>31</sup>, tout comme les manipulations que les clients mettent en oeuvre afin d'aménager les conditions de leur prise en charge, ou la dynamique qui conduit des professionnels à s'engager aux côtés de leurs clients dans des occasions "extra-thérapeutiques" de leur vie quotidienne<sup>32</sup>.

Si l'on peut évaluer la rentabilité analytique de la notion d'« affiliation institutionnelle » en considérant la variété de questions que son emploi permet d'éclairer, on rappellera que la formulation de cette notion dérive d'un développement théorique plus large : celui de la conceptualisation de l'affiliation en général. Pour clore cet article, on y reviendra donc en énonçant une proposition finale au sujet de l'interprétation ordinaire de la nature d'un domaine d'intervention sur autrui : Bien que clients et professionnels occupent des positions sociales définissant des impératifs et des modes de raisonnement pratiques dissemblables, ils participent de façon égale à la constitution simultanée du domaine d'activités dans lequel leur action s'inscrit, et de la relation sociale dans laquelle ils s'y trouvent pris.

---

<sup>31</sup> A. Ogien/M. Toledo, 1985.

<sup>32</sup> A. Ogien, 1983.

De cette proposition, on peut tirer une conséquence concrète concernant le travail des professionnels de la prise en charge si l'on admet l'analyse de la constitution de l'intervention sur autrui que l'on vient d'exposer, il faut reconnaître que les catégories employées par un intervenant pour juger l'action qu'il mène auprès d'un client se transforment dans la dynamique de l'affiliation. De ce fait, il lui faudrait être attentif à ne pas prendre, dans le cours d'une prise en charge, ces catégories de jugement pour des paramè-

tres stables, des invariants repris d'un savoir imposant des règles de validité exclusives et fixes à l'exercice d'un métier d'intervention. Au contraire, le professionnel devrait tenter d'appréhender ces catégories de jugement pratique dans le mouvement même de leur transformation, en s'efforçant de saisir, quand c'est le cas, comment il en vient à les appliquer différemment dans des moments distincts d'une même prise en charge.

# Lexique Ethnométhodologique

(par Yves Lecerf)

## **Accountabilities (origine des)**

Au sujet de l'accountability, Louis Quéré écrit (1984) : " Pour que les membres puissent décrire, interpréter, expliquer, raconter le monde social, il faut que celui-ci soit disponible d'une manière ou d'une autre, c'est-à-dire intelligible, descriptible, analysable, observable, racontable, bref " accountable ". Mais alors d'où procède cette accountability? " Elle n'est pas donnée mais produite, répond Garfinkel : " Plus précisément, elle est un accomplissement pratique des acteurs, indissociable de l'auto-organisation, occasionnée et locale, de leurs activités, c'est-à-dire de la production de celles-ci comme réalités ordonnées. Il y va de l'objectivité du monde social en tant que produit des activités pratiques des membres : en effet, dit Garfinkel, les faits sociaux sont " performatively objective ". "

## **Accountability (intelligibilité, racontabilité)**

Une première approximation de la notion d'accountability, pourrait être celle de " représentation du monde " existant dans l'esprit d'une personne, et servant de base à une succession de prises de décisions dans le cadre d'activités pratiques ; mais en y apportant un certain nombre de correctifs qui sont les suivants :

- Le monde dont l'accountability donne une représentation est un univers local, principalement centré autour d'un groupe limité de personnes (terrain, village, etc.).
- La représentation est pour une large part implicite (elle fait intervenir des " allant-de-soi ").
- La représentation est socialisée : elle est interactivement partagée entre les membres du groupe ; il y a une accountability du groupe qui articule entre-elle des " accountabilities " individuelles.

- Les "accountabilities" sont en évolution constante car tout événement quelconque ajoute, à des représentations antérieures du monde dont les significations sont interdépendantes, des éléments nouveaux susceptibles de modifier de façon importante les bases de ces représentations antérieures.

### **Action, actions pratiques, activités pratiques, comme objet d'étude de l'ethnométhodologie**

- "Qu'est-ce que l'ethnométhodologie ? Les études qui suivent se proposent de traiter les activités pratiques, les circonstances pratiques et le raisonnement sociologique pratique comme des thèmes (topics) d'étude empirique, en accordant aux activités les plus communes de la vie quotidienne l'attention habituellement accordée aux événements extra-ordinaires. Elles cherchent à les traiter en tant que phénomène de plein droit. (Garfinkel, 1967, page 1 du chapitre 1, traduction CEMS, 1984.)

- Notons que le choix d'un tel sujet d'étude s'impose, lorsque l'on adopte le parti d'une "sociologie sans induction". Le quotidien est ce que chacun observe le plus directement. Prendre le parti d'étudier le quotidien correspond d'emblée à une énorme économie de raisonnement par induction.

### **Action sociale (mise en scène de l')**

La perspective de l'ethnométhodologie n'est pas statique mais dynamique. Le monde est constamment "en train de se faire" c'est-à-dire de s'autoproduire ; ce que l'on a observé doit donc être "mis en scène", pour être redécrit dans son mouvement. Son autoproduction est visible, disponible, rapportable pour les participants.

### **Activité sociologique profane**

-L'ethnométhodologie soutient et démontre que tout acteur de la vie sociale exerce une activité "profane" d'analyse des situations sociales ; c'est-à-dire, conduit à titre profane, une activité de raisonnement par induction et une activité de sociologue. La chose s'effectue pour des raisons pratiques : pour agir, il faut analyser les situations où l'on se trouve. Ces analyses se construisent de manière incessante, et font l'objet de confrontations dans des dialogues entre

divers acteurs. Elles comportent des inductions. Ce sont elles qui produisent les " accountabilities " (intelligibilités).

-L'ethnométhodologie insiste sur le fait que ces analyses effectuées par les membres ne sont pas extérieures à l'action. Elles influent sur les attitudes et les comportements. Sans elles, l'action se déroulerait autrement ou pas du tout. Ces analyses faites par les membres font donc partie de ce que l'on devra observer et en sont même une composante essentielle. Si bien qu'une part importante de l'activité ethnométhodologique consistera dans l'observation des membres dans le rôle de " sociologues profanes " (effectuant les analyses ordinaires que chacun fait d'une situation qu'il met en relation avec d'autres personnes).

-Etant constamment obligés de prendre des décisions, avec le plus souvent peu d'informations, ces " sociologues profanes " que sont les gens ordinaires font un très grand usage du raisonnement par induction. Ils ne sont donc point des " ethnométhodologues profanes " ; mais les analyses qu'ils font sont une composante incontournable de l'action, et constituent donc une partie de ce que l'on doit observer ; si bien que l'on a absolument besoin d'eux comme informateurs pour étoffer le contenu des études ethnométhodologiques. Très souvent, leurs témoignages seront reproduits tels quels sous forme de conversations.

#### **Ad hoc, ad hocing**

-Dans le chapitre 1 des *Studies*, H. Garfinkel évoque (en tant qu'opération de sens commun) le travail d'appropriation nécessaire pour faire correspondre une définition inductive et abstraite (une consigne de codage) à un concept concret réel ; et donne à ce travail le nom de " ad hocing ". Cette opération peut se décrire aussi comme destinée à produire la compensation à posteriori des erreurs d'une induction mal réussie. (Dans le cas précis considéré, l'induction mal réussie consistait dans l'espérance fautive que certaines catégories de codage pourraient convenir.)

#### **Affirmations d'existence en ethnométhodologie**

-L'ethnométhodologie présuppose l'existence effective de groupes sociaux qu'elle étudie, mais à peu près rien d'autre, tout le reste se construisant à partir de là. Face aux objets du " monde de la réalité positive ", l'ethnométhodologie

place des objets socialement reconstruits et n'accepte de manipuler que ces derniers.

- Au delà en effet de ces groupes sociaux l'ethnométhodologie va se montrer très réservée en matière d'affirmation directe d'existence sauf pour les objets ou entités qui sont déclarés comme " produits " par un groupe social, et dont l'existence peut donc être présentée comme une conséquence de l'existence d'un groupe social.

- Dans les " Studies in Ethnomethodology ", Garfinkel s'attache à montrer que même l'existence sidérale d'un pulsar peut être considérée comme un produit du groupe socio-professionnel des astronomes qui en font la découverte.

### **Agnès (cf " Transsexualité d Agnès " et aussi " arbitraire du signe ")**

#### **Allant-de-soi**

- Communiquer avec autrui par le discours c'est procéder à des échanges qui mettent en jeu :

- des formes

- des significations

- des " allant-de-soi " c'est-à-dire des affirmations que l'on n'a pas besoin d'explicitier parce qu'elles " vont de soi " ; mais des affirmations indispensables pourtant à la cohérence des informations que l'on échange. Si les " allant-de-soi " ne sont pas vraiment partagés le fil de la communication se rompt.

- Il y a une connexion très forte entre la notion d'allant de soi et celle présentée par l'ethnométhodologie sous le nom de "Accountability " ; les " allant-de-soi " sont un matériau essentiel de cette dernière.

#### **Analyses de conversations (citation extraite de Bernard Conein 1984)**

- " L'expérience que Garfinkel présente dans les Studies, de demander à des étudiants d'analyser une conversation illustre bien l'analyse des méthodes correctives. Tout en admettant que la correction et la rectification sont des opérations de langage couramment pratiquées par les sociologues et les membres quand les faits ou les objets font problème, Garfinkel refuse l'idée qu'une rectification donnerait le sens réel de ce qui est dit. L'expérience se présente comme

un exercice où on propose à un groupe d'étudiants " post-graduate " de rédiger pour chaque séquence transcrite d'une courte conversation entre deux époux un commentaire sur ce que disent les conversants. "

- " Les étudiants ne font pas à proprement parler de l'analyse de contenu mais on les engage à produire la description d'une activité courante. Le but de l'exercice est donc bien de conduire les étudiants à se poser la question : quelle attitude adopter lorsque l'on doit décrire une activité pratique ordinaire dans son contexte ? "

- Les étudiants découvrent qu'il peut toujours y avoir un commentaire du commentaire. L'exercice de recherche objective du sens est impossible : " Les raisons qui rendent l'exercice impossible sont en fait de deux ordres :

a) D'une part on suppose implicitement que les énoncés de la conversation sont l'objet du commentaire, comme s'ils n'étaient pas déjà en position de commentaire.

b) D'autre part, on change de registre dans l'agencement des pratiques en modifiant les fins pratiques de la conversation qui viennent à être remplacées par d'autres, celles du commentaire scientifique. " (Bernard Conein, 1984.)

### **Appartenance sociale ; " être membre "**

- La notion d'appartenance sociale apparaît comme tout à fait fondamentale en ethnométhodologie ; car cette discipline fait de l'appartenance sociale à un groupe une condition normalement préalable à toute activité d'analyse et de description des activités sociales de ce groupe. Les implications de cette exigence sont nombreuses ; mais une des plus simplement explicitables est celle qui fait référence aux " allants de soi ". Si l'on ne connaît pas les " allants de soi " du groupe, on ne comprend pas vraiment ce qui se dit dans le groupe. Etre membre du groupe, c'est avoir par contre donc l'occasion :

- d'apprendre les " allants de soi " du groupe, l'accountabilité du groupe ;

- de vérifier concrètement, par des échanges de dialogues, que l'on n'a pas commis de contresens dans cet apprentissage des " allants de soi " du groupe.

**Arbitraire du sens et rigidités du sens, " breaching "**

- Dans les " Studies in Ethnomethodology ", Garfinkel insiste sur la force des résistances d'un groupe, face aux comportements d'un membre qui soudain ne respecte plus les procédures admises (expériences) de " breaching " faites par des étudiants s'astreignant à des comportements insolites dans leur famille. Mais il insiste aussi sur le fait que les conventions sont par certains côtés, négociables et arbitraires ; puisqu'Agnès parvient à négocier son passage de la catégorie des hommes à celle des femmes. On peut donc se demander comment s'articule, dans un groupe social, [e déterminé, le négocié et l'arbitraire.

- Dans toute machine (et l'on peut comparer en cela un petit groupe social et une machine), les principaux codes de communication sont au départ largement arbitraires. Leur choix peut se négocier. Mais après ce choix, et une fois que des accomplissements pratiques ont commencé à se dérouler, une fois que des masses importantes de définitions locales ont, sur cette base, été construites, il devient très difficile de renégocier une modification des codes les plus fondamentaux. Le groupe perçoit alors ces tardives remises en cause comme destructrices et leur oppose de fortes résistances ; (résistances, que met en évidence le " breaching "). Le groupe devient même alors de façon rigide générateur d'inductions.

- Les petits groupes sociaux que l'ethnométhodologie est amenée à étudier ne sont pas forcément toujours constitués de façon stable (une classe dans un établissement scolaire est par exemple un type de groupe particulièrement éphémère). Ils se font et se défont. D'où des alternances de situations de négociation et de rigidité.

**Bar-Hillel (Yeosuah)**

- Logicien , et professeur à l ' université de Jérusalem, Yeosuah Bar Hillel a contribué de manière anticipative, mais décisive à la naissance de l'ethnométhodologie par l'analyse qu'il avait donné, dès 1954 (revue Mind), du phénomène d'indexicalité. Mais sa contribution la plus souvent citée sur ce sujet est " Indexical expressions " (1970) in Aspects of langage, Jérusalem, the Magnes Press, the hebrew University

### **Caractère irrémédiable de l'indexicalité et problème des fondements de la connaissance**

- Le fait que le sens des mots puisse être multiple n'est pas dans l'histoire des langues et de leurs dictionnaires une nouveauté. Par contre, relativement nouvelle est l'affirmation du caractère irrémédiable du phénomène à travers l'indexicalité. L'irrémédiabilité tient au fait que dans des conditions imprévisibles et de manière indéfiniment répétée, il peut apparaître, de par le phénomène d'indexicalité, toujours ses significations nouvelles. Rien ne prouve donc jamais qu'une liste de significations est complète.

- Des argumentations seront donc développées pour montrer que ce phénomène sape dans une certaine mesure toute entreprise de construction d'une sémantique pour une langue donnée ; avec des répercussions ensuite qui compromettent très gravement toute possibilité de construire des grammaires formelles ; (et l'on connaît les difficultés rencontrées par l'école chomskienne en cette matière). Les langues naturelles ne sont finalement donc, du fait de l'indexicalité, pas susceptibles individuellement de définitions complètement précises : affirmation grave qui mine sournoisement les bases de la linguistique générale. De ce fait, comprendre un texte, c'est pour partie raisonner mais pour partie donc aussi exercer une fonction divinatoire. A partir de là, et de proche en proche, l'indexicalité sapera aussi dans une certaine mesure l'édifice scientifique de la sociologie et ceux des sciences sociales ; puisque les langues naturelles sont des instruments obligés de ces disciplines. L'indexicalité ôtera d'abord tout espoir d'explicitation une fois pour toutes des " allants de soi " d'un groupe (le langage naturel du " non dit " n'est pas mieux défini que le langage naturel du " dit "). L'indexicalité empêchera ensuite de donner avec certitude des définitions objectives ; (car sans langage point de définitions) ; mais sans définitions objectives, point de sciences sociales au sens traditionnel du terme.

### **Castaneda (Carlos)**

- Né en 1925 à Lima au Pérou, Carlos Castaneda entreprend en 1960 une thèse d'ethnobotanique sur l'emploi des plantes hallucinogènes au Mexique ; thèse qu'il soutient en 1968 avec H. Garfinkel dans son Jury. Cet ouvrage, s'intitulant initialement " Les enseignements de Don Juan ", a été traduit en français et publié dans la collection 10-18, Plon, sous le titre " L'herbe du diable et la petite fumée ". Il se compose de deux parties : un journal de route d'une part (qui ra-

conte des séjours s'étendant sur plusieurs années chez les indiens Yaquis dans la région du désert de Sonora) ; et une proposition de théorisation d'autre part.

- Une querelle a éclaté ensuite, certains commentateurs ayant affirmé : soit que le travail de terrain n'était pas suffisant ; soit que les faits étaient trop déformés ; soit que le terrain était purement imaginaire. Un dossier critique sur ce sujet fut publié sous le titre " Ombres et lumières dans l'oeuvre de Castaneda ". La critique la plus hostile a été développée ensuite dans deux ouvrages éditées par Richard De Mille, respectivement intitulés : " Castaneda's journey " (1975) et " Don Juan papers " (1980). On est allé jusqu'à dire que le sorcier Yaqui, Don Juan, n'était qu'une pure transposition imaginaire du personnage de H. Garfinkel. Par leur tirage, les ouvrages de Carlos Castaneda se situent au tout premier rang des best sellers mondiaux.

### **Cicourel A.**

- A été un des premiers élèves de Garfinkel, dont il s'est séparé vers les années 1975 pour s'intéresser aux recherches cognitives. A publié un des premiers ouvrages fondamentaux d'ethnométhodologie en 1964. (Method on Measurement in Sociology).

### **Commun (sens) ; raisonnement de sens commun**

- Il est habituel que les sciences opposent "le raisonnement scientifique" au "raisonnement de sens commun", affirmant la supériorité du premier sur le second. La légitimité proclamée notamment du professionnalisme dans les sciences sociales se fonde sur cette prééminence (affirmée en tous cas comme telle) du raisonnement scientifique sur le raisonnement de sens commun. Or l'ethnométhodologie s'attache à démontrer que dans l'activité de la plupart des sciences, des raisonnements de sens commun viennent, de façon sournoise, couramment s'insérer au coeur même des raisonnements scientifiques comme composantes essentielles de ces derniers. Le fait que le rôle du sens commun dans un raisonnement scientifique soit difficile à déceler tient aux "allants de soi". Un vecteur privilégié d'introduction d'allants de soi dans tout raisonnement est le langage naturel. Et beaucoup de sciences ont, comme instrument de connaissance obligé, et de manière incontestable, le langage naturel.

- On sait que la rigueur d'un raisonnement dépend de celle de son maillon le plus faible. Dans beaucoup de sciences donc, le raisonnement scientifique ne vaudra pas mieux que le raisonnement de sens commun.

### **Compétence unique (Unique Adequacy)**

- Dans le chapitre 1 des "studies in ethnomethodology " Garfinkel propose des " politiques de recherches ", qu'il définit en énumérant cinq lignes directrices principales. Le point numéro 2 de cette liste recommande de " refuser de tenir compte du projet prédominant qui vise à évaluer, reconnaître, catégoriser, décrire (...) en se servant d'une règle ou d'un étalon définis en dehors des situations (...) ". " Toutes les procédures qui invoquent des règles pour évaluer sur un plan général les propriétés logiques et méthodologiques des pratiques d'enquête et de leurs résultats, n'intéressent (pas) l'ethnométhodologie (... sauf à les étudier en tant que phénomènes...) ".

- A la notion de compétence universelle qu'elle conteste, l'ethnométhodologie oppose celle de compétence unique qui doit être construite uniquement à partir de matériaux présents sur le terrain étudié. Certes, sur ce terrain, il arrivera que des emprunts à des croyances universelles jouent un rôle local et s'intègrent en quelque sorte aux mythes locaux. En ce cas seulement, c'est-à-dire si, et seulement si, il y a manifestation effective du rôle local d'un " concept scientifique universel " on prendra finalement celui-ci en compte, mais seulement sur la base de sa manifestation localisée.

### **Connaissance (cf. : " Caractère irrémédiable de d'indexicalité et problème des fondements de la connaissance ")**

#### **Connaissances scientifiques**

-Les notions de " pratiques localisées " et de " compétence unique " interdisent de subordonner les connaissances locales d'un groupe à la prétendue supériorité d'un corpus plus global de connaissances scientifiques générales (lequel ne pourrait du reste être défini que par une cascade d'inductions).

### **Consignes de codage**

- C'est à propos précisément des consignes de codage, et de rattrapage de défauts de consignes de codage d'enquêtes sociologiques, que Garfinkel introduit la notion de " ad-ocing ", c'est-à-dire de compensation à posteriori des erreurs d'une induction mal réussie (cf. " ad-hocing ").

### **Constructives (analyses)**

- Le terme " analyse constructive " est souvent utilisé par Garfinkel pour désigner la tradition dominante du raisonnement sociologique. " Par commodité nous rassemblerons sous l'expression " analyse constructive " toute technologie pratique de la sociologie professionnelle. L'analyse constructive et l'ethnométhodologie ont des intérêts irréconciliables " (Garfinkel et Sacks, 1970).

### **Contexte**

- Dans une perspective ethnométhodologique, les significations des mots et expressions des langues naturelles ne peuvent pas faire l'objet de définitions universelles ; le sens dépend toujours du contexte (sa variation en fonction du contexte étant le fait de l'indexicalité). Il y a selon Bar Hillel de véritables " doublets " reliant des formes verbales et des contextes.

### **Contexte d'accomplissement et contexte de compte rendu**

- Louis Quéré (1986) reprenant une idée de Bernard Conein écrit : " Il y a dans l'idée de pratique chez Garfinkel, du moins telle que je la comprends, une opposition entre contexte d'accomplissement et contexte de description ou de compte rendu "... " il me semble que Garfinkel reprend ici quelque chose du thème phénoménologique de la transparence des outils dont nous nous servons... lorsque nous nous servons d'outils, ils deviennent transparents en tant que prolongement de notre corps ; ils deviennent en quelque sorte partie de nous-mêmes ". Et, Louis Quéré cite l'exemple d'une canne d'aveugle. En contexte d'accomplissement, elle a un certain poids, une certaine forme, une certaine rugosité au toucher, il faut la serrer dans sa main ; et dès que l'aveugle s'en sert pour se guider dans la rue, elle lui est disponible comme un prolongement de son corps.

### **Correctifs ; conseils aux entreprises**

- Le terme de " correctif " a des sens nombreux qui mettent en jeu des systèmes de valeur, donc des inductions ; et l'ethnométhodologie adopte à leur sujet des attitudes où se mélangent la curiosité et la circonspection. Ce terme a été utilisé parfois en ethnométhodologie dans le sens de " conseils que l'on peut donner aux membres d'une institution en vue d'améliorer le fonctionnement de celle-ci ". L'emploi de ce mot fait alors référer à ce que l'on pourrait appeler " la visée correctrice de la sociologie ". C'est en tant que personnes singulières (en tant que membres) seulement que les ethnométhodologues peuvent exercer de telles activités. Mais ils peuvent y employer leurs connaissances ethnométhodologiques.

- Selon Garfinkel (1995 trad. CEMS), bien que s'abstenant de proposer des systèmes de valeur pour des correctifs, l'ethnométhodologie peut fournir à cette activité d'importants moyens : " ce qui s'est passé c'est qu'elle n'avait pas mis son ethnométhodologie de côté ; elle s'en était servi pour faire en sorte que ses compagnons de travail disposent de leur travail dans leurs propres termes, et cela d'une façon que ne leur avaient pas permis jusque-là leurs propres manières classiques de rendre compte de leurs pratiques et de les analyser ".

### **Création continue du sens et dérive continue des conventions de langage**

- Un thème souvent évoqué en ethnométhodologie est celui de la création du sens, de la création des catégories, de la création des pratiques sociales, etc. Selon que l'on appartient à une tendance plus ou moins radicale de l'ethnométhodologie, il pourra y avoir insistance plus ou moins grande sur l'imprévisibilité du processus de création continue du sens. Mais de toute manière, il est clair que ce processus intervient pour rendre dangereux le raisonnement par induction. (Cf. I,7 et II,4 de la présente revue).

- Cette imprévisibilité ébranle toutes possibilités de codes (rendant toujours nécessaire le ad-hocing ; cf. ce terme) et à partir de là contribue fortement à ébranler la notion même de langue. Car si la création du sens vient perturber constamment les codes de la langue, il en résultera qu'une langue naturelle n'est pas vraiment susceptible d'une définition objective posée en tant qu'affirmation d'un système abstrait déterminé.

### **Définitions indexicales et définitions objectives**

- Dans le chapitre 1 des *Studies*, Garfinkel montre que les sciences sociales s'efforcent constamment de remédier aux défauts des " définitions indexicales " en leur substituant des " définitions objectives ". Or l'ethnométhodologie dénonce le caractère illusoire de ces entreprises. La plupart du temps il sera impossible de construire des définitions objectives. Et les tentatives faites en ce sens conduiront à des " tâches infinies ".

- Cette référence à des " tâches infinies " est évidemment en relation avec la série infinie des opérations que nécessiterait le contrôle effectif d'un processus d'induction. Affirmer " objectivement " quelque chose, c'est poser une proposition comme toujours vraie indépendamment de l'observateur ce qui ne peut se vérifier autrement qu'ad infinitum sur un nombre infini d'observations.

### **Descriptions**

- Décrire est un genre d'opération qui implique des catégories, donc des inductions. Mais l'ethnométhodologie parvient à éviter d'assumer la responsabilité d'affirmer des catégories, en empruntant les catégories même du groupe qu'elle étudie ; et décrire devient donc pour elle alors une opération non inductive en soi.

### **Déterminisme local, déterminisme global**

- Le principe de " compétence unique " (voir ce mot) ne peut que réduire beaucoup, pour l'ethnométhodologue, l'intérêt que l'on attache aux différentes théories universelles ici et là construites pour proposer des explications déterministes de l'ordre global du monde.

- Par contre, tout au long des " *studies* " Garfinkel insiste sur l'existence de fortes cohérences logiques locales au niveau d'actions pratiques. Une femme de ménage aura sa logique pour balayer. Une cartomancienne aura sa logique pour étaler ses tarots sur la table, épier les réactions de son client, donner à celui-ci une satisfaction suffisante pour espérer qu'il revienne. (Cf. : rubrique " Arbitraire du sens "). Cette affirmation d'une logique locale et de sa permanence au niveau d'un groupe localement étudié s'accorde fort bien avec celle de l'exis-

tence tangible tout court de ce groupe, par contraste avec ce qui est connu seulement au travers de récits.

### **Durkheim E.**

- Né en 1858, mort en 1917, Emile Durkheim est considéré non seulement comme le fondateur de l'école française de sociologie, mais encore comme se situant à l'origine des traditions de pensées et de raisonnements qui prévalent dans l'ensemble du monde de la sociologie.

- Dans : " Les règles de la méthode sociologique " (1895) Durkheim affirme l'existence objective et la spécificité des " faits sociaux ", thèse dont sept décennies plus tard Harold Garfinkel, fondant l'ethnométhodologie, allait somme toute montrer qu'elle n'était pas la seule voie possible et qu'il y avait une alternative, celle des " sociologies sans induction ". Durkheim et la tradition issue de lui jouent en ethnométhodologie le rôle de l'adversaire que l'on cite le plus volontiers lorsque l'on montre que la supposée définissabilité objective de faits sociaux, implique très souvent des séries d'opérations infinies motivant des études sans fin (Garfinkel, 1967).

- Parmi les oeuvres de Durkheim, on peut citer aussi : " Le Suicide " (1897), et le touchant l'ethnologie : " La prohibition de l'insecte et ses origines " (1898) ; " Les formes élémentaires de la vie religieuse : le système totémique en Australie " (1912).

### **Ethnocentrisme**

- Plusieurs ethnologues (et notamment Levi Strauss) ont dénoncé le travers consistant à étudier une population déterminée à travers les lunettes déformantes des systèmes conceptuels d'une autre population (par exemple " le sauvage ", considéré par " l'européen ") ; ou ce qui est pire encore à imposer par la force à une population ndeg. 2 les systèmes conceptuels d'une population ndeg.1.

- La position ethnométhodologique pourrait se définir comme recommandant un " ethnocentrisme réflexif " : elle privilégie la compétence d'un groupe lorsqu'il s'agit de lui faire donner des descriptions de lui-même (compétence inique). Et surtout, elle recommande de faire l'effort d'acquérir la qualité de membre dans le groupe que l'on étudie (cf. : Appartenance sociale).

- En fait, l'observateur a un groupe d'origine aussi, et il y a toujours multi-appartenance de l'observateur. Les descriptions multi-référentielles ne sont bien entendu pas exclues, dans la mesure où elles sont vécues ; et où surtout l'observateur satisfait à la condition d'être membre du groupe ou des groupes dont il réfère le point de vue.

### **Ethnométhodes**

- On utilise parfois le terme d'ethnométhodes en sociologies pour faire allusion à l'emploi ponctuel, au sein d'études proprement sociologiques, de méthodes tirant leur inspiration de l'ethnologie.

-L'acception du mot ethnométhodes que l'on rencontre le plus souvent en ethnométhodologie est différente, et fait référence aux " méthodes des membres " d'une forme sociale quelconque (par exemple un jury de procès d'assises) ; méthodes que ces membres mettent en oeuvre pour l'accomplissement d'activités pratiques.

- Le suffixe " ...logie " à la fin d'un mot signifie habituellement " science de... ". De sorte que l'ethnométhodologie sera " la science des méthodes des membres ". On voit donc que l'ethnométhodologie n'est pas une ethnométhode, mais une discipline qui étudie les ethnométhodes.

### **Ethnométhodologie**

- " Qu'est-ce que l'ethnométhodologie ? Les études qui suivent se proposent de traiter les activités pratiques, les circonstances pratiques et le raisonnement sociologique pratique comme des thèmes (topics) d'étude empirique en accordant aux activités les plus communes de la vie quotidienne l'attention habituellement accordée aux événements extra-ordinaires. Elles cherchent à les traiter en tant que phénomènes de plein droit. Leur recommandation est que les activités par lesquelles les membres organisent et gèrent les situations (settings) de leur vie courante sont identiques aux procédures utilisées pour rendre ces situations descriptibles " (" accountable "). Le caractère " réflexif " et " incarné " des pratiques de description (accounting practices) et des descriptions constitue le noeud de cette recommandation " (Harold Garfinkel, 1967 début du chapitre 1 des " Studies in ethnomethodology " ; trad. CEMS 1984).

### **Ethnoscience**

- On a longtemps appelé " ethnoscience " une branche de l'ethnologie appelée à comparer les connaissances positives des sociétés exotiques à celles de la science occidentale. Plus tard, pour éviter de faire jouer à la science occidentale un rôle privilégié, on a parlé au pluriel d'ethnoscience ce qui introduit une vision dans laquelle toute ethnie a " ses sciences ". Dans la mesure où science implique méthode, il y aura au pluriel également des " ethnométhodes ". Mais ce dernier terme a pris des acceptions variées.

### **Expressions indexicales**

- Expressions dont le sens renvoie au contexte ; par opposition à " expression objective " dont le sens ne dépend pas du contexte.

### **Faits sociaux**

- La tradition dominante de raisonnement sociologique présuppose qu'il est possible de définir objectivement des faits sociaux ; hypothèse dont on doit la formulation à Durkheim (cf. : rubrique à ce nom).

-L'ethnométhodologie attire l'attention sur le fait que la plupart du temps, les définitions que l'on donne de " faits sociaux " font intervenir des inductions ; et nécessiteraient en toute rigueur des nombres d'opérations infinies. Par là elle met d'une certaine manière en doute l'édifice tout entier des modes de raisonnements traditionnels de la sociologie ; non pour nier l'existence de cet édifice qui persistera de toute manière et restera utile pour un grand nombre d'usages ; mais pour faire comprendre l'intérêt des voies alternatives ouvertes par l'ethnométhodologie.

### **Garfinkel H.**

- Professeur à l'université de Californie de Los Angeles, Harold Garfinkel est de manière incontestée le fondateur principal et pratiquement unique de l'ethnométhodologie en tant que discipline et courant d'idées aux USA. Essentiel à cet égard est son ouvrage : " Studies in ethnomethodology " (1967), dont le premier chapitre s'intitule : " Qu'est-ce que l'ethnométhodologie ? ". Prises dans

leur ensemble, les " Studies " de 1967 sont du reste l'ouvrage de référence numéro un de la discipline.

- On admet généralement que Erwin Goffman, Talsott Parsons et surtout Alfred Schutz ont eu une influence importante sur la genèse de la pensée de Garfinkel ; mais sur le point absolument capital de l'indexicalité, c'est l'influence de Bar Hillel qui doit surtout être mise en avant.

- Parmi les principaux écrits de Harold Garfinkel, on peut citer : " The perception of the others. A study in social order ".(1952), " Some sociological concepts and methods for psychiatrists " (1955), " Conditions of successful degradation ceremonies " (1956), " Aspects of the problem of common sense knowledge of social structure " (1959), " Common sense knowledge of social structure. The documentary method of interpretation in lay and professional fact finding " (1962), " A conception of and experiments with " trust " as a condition of stable concerted actions " (1963), " Remarks on ethnomethodology " (1972) ; et aussi : " On formal structures of practical actions " (1970 en collaboration avec Sacks), " The work of a discovering science construed with materials from the optically discovered pulsar " (1981 en collaboration avec Lynch et Livingston).

### **Goffman E.**

- Sociologue américain et professeur à l'Université de Berkeley, Erwing Goffman est considéré de par la nature de ses positions comme un inspirateur et un précurseur du mouvement ethnométhodologique. Parmi ses oeuvres les plus significatives à cet égard, on peut citer " Asiles " (1961) et " Les rites d'interaction " (1974).

### **Histoire de l'ethnométhodologie**

- Le fondateur de la discipline est indiscutablement Harold Garfinkel (né en 1917, actuellement professeur à l'Université de Californie de Los Angeles) ; et du reste dans : " The origins of the term ethnomethodology " (1974), il raconte comment un tel nom lui est venu à l'esprit. Mais le texte réellement fondateur avait été " studies in ethnomethodology " (1967).

- On admet généralement que des précurseurs de l'ethnométhodologie ont été Alfred Schutz, Erving Goffman et Talcott Parsons, dont Garfinkel avait eu l'occasion de suivre les enseignements. Contemporains de Garfinkel, et proche de lui à une certaine époque, Aaron Cicourel qui ne veut pas être considéré comme un des cofondateurs du mouvement ethnométhodologique, mérite au moins d'être classé parmi ses proches inspirateurs.

- Parmi les principaux noms d'une " première génération " d'ethnométhodologues très proches de Garfinkel, on cite souvent H. Sacks, E.A. Schegloff, D. Sudnow, L. Wieder, Zimmerman.

### **Incarné**

- Le terme " incarné " apparaît dès les premières lignes des " Studies " (1967) pour exprimer l'idée que les activités de l'esprit sont incarnées i.e. par de la matière. Il en est ainsi notamment du sens, des raisonnements, des descriptions. Cette notion d'incarnation joue un rôle central en ethnométhodologie car c'est à partir d'elle qu'il peut être question de machinerie d'une part (cf. ce mot), et de localisation d'autre part (sens local, pratiques localisées, etc.).

### **Indexicale (expression indexicale)**

- Expression dont le sens renvoie au contexte de son énonciation.

### **Indexicale (définition indexicale)**

- Définition dépendante du contexte.

### **Indexicalité**

- C'est en termes universels que l'on parle d'indexicalité : il s'agit donc d'une question située à la fois dans le champ des " sociologies avec induction " et des " sociologies sans induction ". (Cf. I,7, et II,4 de cette revue.)

- Bernard Conein définit (1984) l'indexicalité comme suit :

- " La définition de ce que l'on doit entendre par expression indexicale est donnée dans les *Studies* dans le chapitre I, et reprise sous une forme plus élaborée dans l'article de 1970. Ces deux textes insistent sur trois caractéristiques de ces expressions :

- a) ce sont des expressions dont la signification ne peut être donnée sans recours à des éléments liés au contexte pragmatique (espace, temps, sujets présents, objets présents) ;
- b) chaque fois que le contexte pragmatique change, la signification de l'expression change, car dans chaque contexte elle se réfère à des états de choses différents ;
- c) ces expressions comportent des indicateurs réflexifs sans valeur descriptive. Les déictiques et les index qui marquent la dépendance contextuelle. "

- En présentant ces caractéristiques, ils reprennent le constat fait par Tarski et Bar Hillel : elles sont non seulement des propriétés propres à des expressions, mais propres au langage naturel en tant que tel (langage naturel s'opposant ici à langage formel ou langue formulaire). On passe dès lors d'une indexicalité localisée à une indexicalité généralisée, toute expression produite en langage naturel comportant un composant indexical. Ce qui veut dire que l'indexicalité n'est plus seulement une propriété de certaines expressions, mais du langage naturel. " (B. Conein, 1984.)

### **Indifférence ethnométhodologique**

- " Ethnomethodological studies... describe members' accounts... while abstaining from all judgments of their adequacy, value, importance, necessity, practicality, success, or consequentiality. We refer to this procedural policy as "ethnomethodological indifference " " (Garfinkel et Sacks, 1970).

- Dans l'observation d'un groupe social, le sujet observant joue un rôle triple :

- a) Par l'appartenance sociale, il s'identifie au groupe observé, il est un membre du groupe observé.
- b) Par le " je ", c'est-à-dire par l'expression à la première personne du singulier de son vécu, il s'explicité lui-même comme observateur, présent sur les lieux de l'action sociale.

- c) Mais un troisième rôle est simultanément tenu par lui comme organisateur fixant la procédure de l'expérience, et veillant à mettre sous contrôle les processus d'induction. (Cf. 1,7 et 11,4.)
  
- En tant que membre du groupe étudié (rôle a) ou en tant que sujet observant (rôle b), l'observateur doit être aussi participant que possible, perméable à toutes les sensations qui se présentent. Son attitude est le contraire de l'indifférence.
  
- Mais en tant qu'organisateur par contre des conditions de l'expérience, l'observateur doit mettre en oeuvre une logique aussi froide que possible. Pour évaluer par exemple la réalité de sa qualité de membre, il devra réfléchir froidement au volume effectif de communication qu'il a pu avoir avec le groupe étudié, sans se laisser entraîner par des illusions et des désirs. Pour évaluer la réalité de l'application faite du principe de compétence unique, il ne devra pas se laisser entraîner par l'enthousiasme de ses convictions idéologiques ou politiques, etc.
  
- L'indifférence ethnométhodologique interdira-t-elle à l'observateur de conclure par une discussion passionnée et des démonstrations passionnées en faveur de thèse pour lesquels il se passionne ? Certes non, et pas vraiment. Tout cela est en effet tout de même permis à condition de s'assortir d'une " mise entre guillemets " finale, c'est-à-dire d'une prise de recul finale à la faveur de laquelle l'observateur, redevenu indifférent, se décrit lui-même comme " ayant été passionné ".
  
- A la base et au fondement premier de toute attitude de description ethnométhodologique, on trouve précisément du reste une sorte d'opérateur de " mise entre guillemets " (opérateur de type " je cite "), dont les imbrications possibles multiples permettent d'insérer des discours dans d'autres discours. Cet opérateur est typiquement celui de l'indifférence ethnométhodologique.

### **Infinitude des indexicalités**

- Le phénomène d'indexicalité peut associer à une forme linguistique donnée, et en fonction des contextes, une quasi-infinitude d'acceptions différentes. Les indexicalités sont donc des polysémies infinies, assorties d'une large imprévisibilité des significations susceptibles de surgir en de telles séries infinies. C'est

cette infinitude qui se trouve à la source du caractère irrémédiable du phénomène d'indexicalité.

### **Information**

- Il ne se crée en principe jamais d'information à partir de rien. L'information (quantité d'information) apportée par la réalisation d'un événement est égale au logarithme binaire inverse de la probabilité de cet événement ; d'où une parenté avec la notion d'entropie issue de la physique thermodynamique. Les lois de l'entropie entraînent que, dans un système fermé, il ne peut y avoir que diminution de la quantité globale d'information et qu'il ne se crée donc pas d'information.

- Le phénomène d'indexicalité produit cependant des effets exactement comparables à une création d'information, sans violer pour autant les lois de la physique entropique. Car ce phénomène d'indexicalité prend en compte des données contextuelles aléatoires pour les incorporer dans les significations.

- Il est important de noter, qu'en cela l'indexicalité fonctionne comme un système divinatoire. Les systèmes divinatoires exploitent en effet des tirages au sort, dont ils interprètent les résultats pour fabriquer du sens. Il n'y a pas création physique d'information ; mais transformation d'une information aléatoire sans valeur (l'ordre aléatoire d'un paquet de cartes) en information valorisée (choix d'une conduite de vie). L'interprétation quotidienne par chacun d'une langue naturelle est donc en ce sens un acte partiellement divinatoire.

**Intelligibilité (cf. : " Accountability ").**

### **Interprétation**

- En sociologie, il est habituel d'interpréter et de théoriser les observations que l'on fait. Mais l'ethnométhodologie soutient qu'il n'y a pas de différence de nature entre cette interprétation savante et l'activité constante d'interprétation exercée à des fins pratiques par tout acteur de la vie sociale. (Dans l'un ou l'autre cas, il s'agit d'inductions). Et surtout elle soutient que l'interprétation sociologique savante ne doit pas être prétexte à destruction de l'information contextuelle initiale (travers qu'elle dénonce comme étant la pratique de nombreux sociologues).

**Irrémédiable (voir rubrique : caractère irrémédiable de l'indexicalité).**

**" Je "**

En ethnologie (dans une certaine ethnologie en tout cas) il est d'usage que l'observateur se décrive lui-même en même temps qu'il dépeint la scène observée ; ou du moins qu'il signale son existence (et la perturbation éventuelle qu'il introduit) en s'exprimant à la première personne du singulier. Or il est important de rappeler que la prise en compte du " je " n'est pas forcément la source d'une perte d'objectivité. Il est d'usage en effet, dans les sciences physiques, lorsqu'on décrit les résultats d'une expérience, de donner en même temps une description de l'appareil d'observation. Mais en ethnologie, l'appareil d'observation n'est rien d'autre que l'observateur lui-même, c'est le " je ". Si " je " par exemple est sourd, il doit signaler la chose. S'il est borgne et ne peut regarder que d'un seul côté, il doit le dire. S'il est obsédé par une mélodie et ne prête attention à rien autour de lui, cela équivaut à faire de lui-même un aveugle partiel et un sourd partiel : il doit le signaler.

- L'ethnométhodologie, pour des raisons qui ne sont pas exactement celles énumérées ci-dessus, mais qui n'y sont pas complètement étrangères non plus, impose un minimum de description du rôle " je ", simultanément à celle de toute chose observée ; elle exige en effet que l'observateur participe de manière effective à l'activité des groupes humains qu'il étudie, et que ses relations de participation fassent l'objet de descriptions précises. Elle souligne aussi le fait que le " je " fait partie du contexte, si bien que l'indexicalité impose sa prise en compte. En l'absence de cette précaution de rappel du rôle du " je ", il pourrait en effet s'installer une illusion d'objectivité scientifique, comme si le système de référence de la description que l'on fait était " l'absolu immatériel des sciences universelles " ; illusion dont on veut se garder.

- Il s'avère ainsi une fois encore que, tout en bannissant le concept d'objectivité, l'ethnométhodologie cultive une forme de prudence qui se rapproche considérablement de l'esprit d'objectivité : attitude consistant à éviter par dessus tout de présenter comme certitudes des affirmations qui pourraient se trouver un jour sujettes à révision.

- L'ethnométhodologie pose les fondements de son épistémologie en amont de la pratique des langues naturelles. Cela lui permet de critiquer les pratiques habi-

tuelles des sciences humaines en tant qu'entachées des imprécisions des langues naturelles du fait du phénomène de l'indexicalité.

### **Lexique**

- Un lexique énumère des formes de mots en face desquels il place des définitions. Or l'ethnométhodologie conteste qu'il puisse exister des définitions objectives (i.e. définitions ayant une validité indépendante du contexte). Un lexique doit donc se donner une base locale de définition en se référant à un groupe humain bien déterminé, ayant des dimensions limitées.

- Le présent lexique se donne pour groupe humain de référence un "village universitaire parisien où l'on porte intérêt à l'ethnométhodologie".

### **Local**

- Parce qu'elle est "incarnée", la connaissance est "locale" ce qui conduit à parler de "sens local", "logique locale", etc.

### **Logique locale (ruptures de)**

- Garfinkel a de nombreuses reprises sur le caractère logiquement construit, intelligent, élaboré des pratiques de la vie quotidienne. Le monde est localement logique (cf. : Déterminisme local). Poser le principe qu'il y a des logiques locales, c'est manifester ipso facto de l'intérêt pour les ruptures de logique locale. Intéresseront donc l'ethnométhodologie :

- Les paradoxes.

- Les indexicalités (paradoxales puisqu'elles donnent aux mots des acceptions contradictoires, faisant qu'un mot ne désigne soudain plus la même chose qu'auparavant).

- Les cas de personnalités multiples (paradoxe sur l'identité du "je")

- Les états modifiés de conscience, transe, etc. (qui sont des formes atténuées de personnalités multiples).

- Les sectes, à condition de définir celles-ci comme des zones de discontinuité sémantique

### **Machinerie sociale, routines, logiciels sociaux**

- " The machinery of professionals' gloss achievements is described... as members' machinery " (Garfinkel and Sacks, 1970 : 361).

- " Ainsi ce n'est pas une conversation particulière, en tant qu'objet, qui ; m'intéresse vraiment. Ce que je vise plutôt c'est à arriver à transformer, en un sens que je conçois presque comme littéral, physique, notre vision de ce qui s'est passé dans une interaction particulière : ne plus le voir comme spécifique à cette interaction particulière produite par des gens particuliers, l'interaction étant alors l'objet de l'étude ; mais le voir comme spécifique aux interactions en tant que produits d'une machinerie, ce qui est alors à découvrir étant la machinerie, étant entendu que pour la découvrir il nous faut accéder à ses produits. Pour l'instant, c'est la conversation qui nous assure un tel accès. " (Sacks 1970, trad. française CEMS, 1984, p. 143.) "

- Nombreux sont les textes ethnométhodologiques qui comparent le fonctionnement de groupes sociaux à des " machineries " qui s'opposent à dérouler autre chose par leurs " routines " (le terme de " routines " intervenant du reste dans le titre du chapitre 2 des Studies). Pour désigner les " logiciels " de telles machineries sociales nous proposons le terme de " logiciels sociaux ".

### **Machines à analyser les langues naturelles, et indexicalité**

- Dès la décennie de 1960, Bar Hillel annonçait l'impossibilité de la construction de telles machines. Du fait de l'indexicalité disait-il les langues naturelles ne sont pas vraiment définies. On n'a pu en effet jusqu'ici concevoir et réaliser que des machines très grossières et très approximatives.

### **Machines cognitives et indexicalité**

- Même lorsqu'une machine est supposée pouvoir remplir une fonction cognitive (c'est-à-dire même lorsqu'une machine a pu être construite et fonctionner " convenablement " au sens commun du terme, par exemple comme un système expert), il n'en reste pas moins qu'il y aura indexicalité dans l'interprétation des

messages que cette machine envoie ; ce qui fera apparaître l'équivalent d'une dimension divinatoire de fait au niveau de son utilisation.

### **Membre (qualités de)**

- Rapport existentiel entre chacun de nous et les formes sociales d'appartenance concrète à tel ou tel groupe de personnes. (Cf. : " Appartenance sociale ".)

### **Négociation du sens**

- Dans un groupe humain de dimensions limitées dont les membres communiquent les uns avec les autres, il s'opère des mises en commun d'objets usuels et de concepts servant à désigner ceux-ci. D'où un certain partage du sens. (Cf. : Appartenance sociale.)

- Les mises en commun de concepts supposent des déplacements sémantiques de ceux-ci lorsque au départ leurs définitions diffèrent d'un individu à l'autre. Il y a négociation du sens. Cette négociation est arbitraire au niveau des résultats qu'elle peut produire. Il y a donc un certain degré d'arbitraire dans la fixation du sens.

### **Objectivité (définitions objectives)**

- Une définition est dite " objective " si sa validité est indépendante du contexte.

### **Objectivité des faits sociaux**

- Selon Louis Quéré (1986, page 1) l'ethnométhodologie recommande " de ne pas traiter les faits sociaux comme des choses, mais de considérer leur objectivité comme réalisation sociale " (Car) " elle cherche à analyser le monde social non pas tel qu'il est donné, mais tel qu'il est continuellement en train de se faire, en train d'émerger comme réalité objective, ordonnée, intelligible et familière ".

### **Objet culturel**

- On appellera " objet culturel ", le couple constitué par un objet matériel et par un fait social contextualisé tel qu' envisagé dans la rubrique lexicale " Objectivité des faits sociaux " ; c est-à-dire qu' un objet culturel sera le couple constitué par un objet et par une interprétation culturelle de l histoire et de la fonction de cet objet.

- Une boîte de conserve utilisée comme ballon par des enfants sera un couple boîte de conserve/ballon.

- Il est fréquent d' observer que les objets dont on est entouré (maison, meubles, instruments, etc.) ont été produits ou pour le moins façonnés par autrui, à travers des processus culturels faisant intervenir, parfois pour un seul de ces objets, des dizaines et des dizaines de personnes. Même un objet à première vue naturel est transformé par son utilisation.

### **Outil (transparence de l')**

- Selon Louis Quéré (1986, page 8) : " Garfinkel reprend quelque chose du thème phénoménologique de la transparence des outils dont nous nous servons... ceux-ci ne sont plus pour nous des objets du monde objectif dotés de propriétés déterminées ; ils deviennent en quelque sorte partie de nous-même. " Pour distinguer ces deux visions contextuelles, dont l' une est transparente et l' autre point, Louis Quéré parle de contexte de compte rendu et de contexte d' utilisation.

- Dans son contexte d' utilisation ou d' accomplissement, une paire de jumelles pèse un certain poids, sa tenue en position réclame un certain effort, etc. Dans son contexte de compte rendu, la même paire de jumelles est un prolongement direct de notre vue ; d' où une seconde perspective qui est celle de voir, et dans laquelle le poids, la gêne de la paire de jumelles sont oubliés.

### **Outil (le groupe social comme outil cognitif)**

- La rubrique précédente a donné l' occasion d' un exemple de connaissance à travers un outil, une paire de jumelles. L' exemple aussi d' une connaissance du monde à travers une canne d' aveugle a été proposé dans la rubrique " Contexte

d'accomplissement et contexte de compte rendu. Les ordinateurs aussi sont d'autres exemples très importants d'outils que des informaticiens passionnés finissent par percevoir comme des prolongements de leur propre corps, en tant qu'outils de connaissance.

- Mais le genre de machines à connaître, le genre d'outils auxquels l'ethnométhodologie s'intéresse le plus fondamentalement est le groupe social (cf. "Machineries").

- Dans le processus de connaissance que privilégie l'ethnométhodologie, l'action de connaître se stratifie sur deux étages : contexte "d'accomplissement" dans la perception que l'on a de "l'incarnation" du groupe ; contexte de compte rendu quand on voit à travers les yeux du groupe.

### **Parsons (Talcott)**

- Talcott Parsons, sociologue américain, a effectué ses études à Londres et à Heidelberg pour devenir assistant puis professeur de sociologie à Harvard (professeur titulaire, à partir de 1944). Ses oeuvres principales sont : *The structure of Social Action* (1937), *Essays in Sociological Theory* (1949), *The Social System* (1951), *Toward a General Theory of Action* (1951), *Family, Socialization and Interaction Process* (1955), *Structure and Process* (1955), *Structure and Process in Modern Societies* (1959), *Social Structure and Personality* (1963), *Societies : Evolutionary and Comparative Perspective* (1966).

- Ces contributions ont été très importantes au niveau de la théorisation des notions de fonction et de rôle. Parsons avait été un des professeurs de Garfinkel ; l'on en tire parfois argument pour voir dans l'ethnométhodologie, une sorte de fonctionnalisme ultraradicalisé.

### **Politique et ethnométhodologie**

- Etre humaniste, proposer un grand dessein politique pour l'humanité, implique d'assumer des raisonnements par induction. Aussi, dans la préface des *Studies*, Garfinkel écrit " nous ne sommes pas à la recherche d'arguments humanistes", et il précise également que les recherches ethnométhodologiques " ne visent pas à proposer un remède pour des actions pratiques ", comme si on

pouvait trouver à propos des actions politiques qu'elles sont meilleures ou pires que ce qu'on prétend habituellement.

- A propos pourtant de l'accountability, Louis Quéré (1984) signale que cette notion apporte " la possibilité de construire en sociologie un modèle d'acteur qui ne réduise pas l'homme-en-société à un idiot dépourvu de jugement ". " De ce point de vue, la problématique de l'accountability constitue, chez Garfinkel, l'épine dorsale de sa critique de toutes les théories sociologiques de l'action qui ne peuvent concevoir les membres que comme des " judgmental dopes ", " des idiots culturels ", ainsi qu'une base d'appui pour esquisser une alternative raisonnée à l'explication de leurs conduites par des règles, des normes, des croyances et autres déterminants externes " (Louis Quéré, 1984, p. 102).

- A travers ces explications de Louis Quéré, nous découvrons que le système construit par celui qui (pour éviter une induction) ne prétendait pas être humaniste, produit des modes de raisonnement permettant de respecter tout simplement les gens. La question des relations entre l'ethnométhodologie et la politique est donc beaucoup moins simple qu'il ne pourrait sembler à première vue.

### **Réalité**

- Louis Quéré (1986) reprenant une idée de Bernard Conein distingue, chez Garfinkel, deux niveaux de réalité :

- Le niveau des " contextes d'accomplissement " (par exemple, un groupe d'astronomes bien en chair et en os, s'occupant à examiner le ciel).

- Un niveau de " contexte de compte rendu " (la découverte d'un pulsar, comme réalité de compte rendu produite par ces mêmes astronomes).

On peut noter que le second niveau s'appuie sur le premier ; que l'affirmation de l'existence d'un pulsar implique une induction ; mais que cette dernière restera acceptable puisqu'elle est objectivée à travers un accomplissement.

### **Réflexivité**

- En mathématiques, une relation réflexive est une relation qui renvoie d'un objet à lui-même. L'égalité par exemple est réflexive pour le motif que  $a = a$ . Une

relation réflexive y est une sorte de miroir pouvant renvoyer d'un objet quelconque à lui-même. Or ce même terme de " réflexivité " est utilisé dans la page 1 des " Studies ", où Garfinkel (1967) nous dit que les descriptions sont " incarnées " et " réflexives. " Le caractère réflexif et incarné des pratiques de descriptions et des descriptions constitue le noeud de cette recommandation " .

- Que faut-il entendre par descriptions " incarnées " et par descriptions " réflexives " ? " Incarnées " signifie que les descriptions sont portées par de la matière. Elles s'incarnent dans la personne qui décrit. Et " réflexives " signifie alors que la description renvoie à cette personne et à son contexte. Au total, la description, qui est donc dans la personne, est aussi un miroir de celle-ci. Grâce à la réflexivité, les catégories mêmes employées par exemple par un enfant pour décrire le monde qui l'environne, pourront être considérées comme jouant un rôle miroir vis-à-vis de cet enfant ; elles seront le miroir d'une certaine mentalité enfantine.

- Par extension, il arrivera que certains ethnométhodologues appellent " réflexivité " le lien tout court qui met en correspondance une expression indexicale et son contexte. Et, par une extension encore plus lointaine, on définira parfois aussi la réflexivité comme une capacité subjective de gérer l'indexicalité, permettant d'effectuer sans hésiter des choix parmi les significations multiples qui se proposent à partir de plusieurs réseaux contextuels auxquels on appartient . Ces choix supposent en effet que l'on établisse des liens pertinents de " miroir " entre une forme de discours, et la réalité contextuelle au milieu de laquelle ce discours s'incarne.

### **Sacks (Harvey)**

- A sa mort survenue en 1975, Harvey Sacks était considéré comme le collaborateur le plus proche et le meilleur continuateur possible de H. Garfinkel dont il avait été l'élève. On classe habituellement H. Sacks dans la " première génération des ethnométhodologues " (aux côtés de Schegloff, Sudnow, Zimmermann, Wieder).

- L'article : " On formal structure of practical actions " (1970) publié par lui en collaboration avec Garfinkel, a presque valeur de manifeste. Parmi ses principaux travaux, on peut citer aussi : " Sociological description " (1963) ; " An initial investigation of usability of conversational data for doing sociology "

(1972) ; " On the analysability of stories by children " (1972), " Tout le monde doit mentir " (1973) ; " Opening up closing " (1974 en collaboration avec Schegloff).

### **Savoir, Science**

- Poser une quelconque définition " objective " du " savoir " implique que l'on assume plusieurs séries infinies d'inductions, dont certaines se situent en amont même de la notion de langage. L'ethnométhodologie ne pourra donc manipuler que de façon indirecte cette notion, en la faisant porter par un groupe humain de référence qui joue son rôle de " machinerie cognitive " et d'outil. (Cf. 1,7 et 11,4 de la présente revue.)

- Assumer au singulier et comme un absolu le mot science suppose que l'on assume une double infinitude d'inductions, relatives d'une part à une quasi-infinitude d'objets, et d'autre part à une quasi-infinitude de personnes qui seraient supposées admettre la légitimité de la construction " science ". Il s'agit donc d'un concept que l'ethnométhodologie devra tenir sous contrôle :

- - soit en le " localisant " (notion de science locale, spécifique à un groupe humain fini donné, porteur de la science en question ; cf. " Ethnoscience ");
- - soit par indirection ce qui n'est pas exactement la même chose, le choix du groupe de référence étant bien plus large (Exemple " la science telle que la conçoivent les adhérents parisiens de l'union rationaliste ").

### **Schegloff**

- Professeur au département de sociologie de l'université de Californie de Los Angeles, E.A. Schegloff est considéré comme un des plus brillants ethnométhodologues de la première génération. On peut citer ses articles : " Opening up closing . (1974, en collaboration avec Sacks), " A simplest systematics for the organization of turn-taking for conversation " (1974, en collaboration avec Sacks et Jefferson).

### **Schutz (Alfred)**

- Est souvent considéré comme un précurseur très proche (le plus proche peut-être) de l'ethnométhodologie. Parmi ses oeuvres significatives à cet égard, on peut citer : " The phenomenology of social world " (1967) ; " The structures of the life world " (1973, en collaboration avec Luckmann).

### **Sens, sens local**

- En ethnométhodologie, le sens dépend de l'espace (le lieu l'on est), du temps (le moment), et du choix d'une population de référence. Le sens est local, il se négocie.

### **Statistiques**

- Des méthodes statistiques sont souvent proposées en sociologie pour mettre en évidence des corrélations entre " faits sociaux ".

- Les statistiques supposent la mise en place de segmentations catégorielles, avec absence de prise en compte des diversités du sens local.

Elles soulèvent donc souvent, au-delà des nombres, des problèmes d'interprétation. Le fait que certains résultats soient numériques ne les rend pas nécessairement pour cela objectifs (cf. Cicourel).

### **Subjectif (caractère subjectif de l'approche ethnométhodologique)**

- " L'idée centrale de l'ethnométhodologie était que toute espèce de réalité devait être considérée comme une construction subjective, ou du moins intersubjective, de personnes qui en parlaient. " (Richard De Mille, page 68, 1980.)

- Pourtant lorsque Garfinkel, dans les premières lignes du chapitre 1 des " Studies " (1967), évoque " le caractère (...) incarné des pratiques de description ", lorsqu'il parle de machinerie à propos des formes sociales, il semble clair qu'il admet l'existence objective des subjectivités et du groupe ; position comparable à celle de l'informatique qui pose en principe l'existence de ces machines, puis décrit le monde à travers la « subjectivité » de celle-ci.

### **Subjectivité**

- Ce terme peut être utilisé par opposition à la notion de membre d'une forme sociale, pour désigner la part d'activité pensante d'un membre qui se situe en dehors de la forme sociale considérée, ou en amont de celle-ci.

### **Sudnow (David)**

- David Sudnow fit partie du petit groupe de personnes que Garfinkel avait cité en 1967 dans la préface des " *Studies* " comme ayant contribué avec lui à la naissance de l'ethnométhodologie. Cette même année 1967 fut du reste celle de la soutenance par Sudnow à Berkeley de son doctorat, au jury duquel figuraient Garfinkel, Goffman et Cicourel. David Sudnow a édité en 1972 l'ouvrage collectif " *Studies in Social interaction* " (N. Y., The Free Press). Il est par ailleurs l'auteur de " *Ways of the hand* ", Cambridge, Harvard University Press.

### **Terrain ethnologique**

- Un " terrain " ethnologique est une forme sociale localisée.

### **Transsexualité d'Agnès**

- Le cas Agnès, un chapitre célèbre des " *Studies in ethnomethodology* " : au départ Agnès est un homme et se conçoit intellectuellement comme femme dans son essence. Il tient son physique d'homme comme une erreur de la nature.

- Les questions de transsexualité n'ont pas d'intérêt spécial en soi pour l'ethnométhodologie. Ce qui fait l'importance du cas Agnès, c'est la démonstration qu'il apporte d'un arbitraire total au niveau du choix des catégories. C'est arbitrairement qu'Agnès se déclare femme. Et cet arbitraire l'emporte finalement sur tout le reste. (Cf. Arbitraire du sens.)

### **Wieder D.L.**

- Professeur au département de communication de l'Oklahoma university, D.L. Wieder est considéré comme l'un des plus brillants ethnométhodologues de la

première génération. Parmi ses ouvrages, on peut citer : "Language and social reality " (1974).

**Zimmermann D.H.**

- Professeur au département de sociologie à l'université de Californie de Santa Barbara, D.H. Zimmermann est, comme Sacks, Schegloff, Pollner et Wieder, considéré comme l'un des plus brillants ethnométhodologues de la première génération. Parmi ses articles, on peut citer : "Record - keeping and the intake process in a public welfare agency" (1969), "The every day world as phenomenon"(1970, en collaboration avec Pollner) ; "Ethnomethodology and the problem of order : comment on Denzin", (1970 ; en collaboration avec Wieder).

## Bibliographie Générale

Beaucoup de contributions reçues pour le présent numéro étaient assorties d'importantes bibliographies, dont la plupart se recoupaient en fait très largement ; et il n'était guère pensable, en termes de place disponible, de répéter ainsi de nombreuses fois les mêmes informations. On a donc pris le parti de les regrouper toutes dans la bibliographie générale ci après. Des remerciements particuliers sont toutefois dus sur ce plan à Alain Coulon, Pierce Flynn et Rémy Hess, qui ont chacun accompli spécifiquement l'effort de ne pas se limiter aux textes en relation avec leurs propres contributions, et de nous fournir des bibliographies ethnométhodologiques très exhaustives ; ainsi qu'à Benetta Jules Rosette pour sa liste particulièrement complète des oeuvres de Harold Garfinkel.

Achard P. (1985) : "L'analyse de discours comme incompréhension méthodique, in a Décrire : un impératif ?", Paris, EHESS et CEMS.

Ardoino J. (1977) : "Education et Politique", coll. Hommes et Organisations, Gauthier Villars, Paris.

Ardoino J. (1982) : « Le sens de l'analyse (itinéraire éventuel pour des " recherches " autour des pratiques et de l'analyse institutionnelles) », in "Pratiques de formation Analyses", n° 4, pp. 59-87.

Ardoino J. (1986) : « Des allants de soi pédagogiques à la conscientisation critique (l'articulation problématique des sciences et des pratiques) ». Préface à Francis Imbert : "Pour une praxis pédagogique", pp. V à LXV, coll. Pi, Matrice éditeur, Paris.

Anderson B. (1974) : "What is a social phenomenology ? An Attempt at a Review Essay". Summation 4 (1-2), pp. 91-106.

Apel K.O. (1980) : "Towards a transformation of philosophy", London, Routledge and Kegan Paul.

Atkinson M.A. et Heritage J. (eds.) (1984, parfois référé pour 1985) : « Structures of social action : Studies in Conversation Analysis », Cambridge : Cambridge University Press-EHESS.

Attewel P. (1974) : "Ethnomethodology since Garfinkel ", Theory and Society 1, pp. 179-210.

- Austin J.L. (1962) : "How to do Things with words". Oxford, Oxford University Press.
- Austin J.L. (1962) : "Discussion générale", "Colloque de Royaumont : la philosophie analytique" . Paris, Ed. de Minuit.
- Austin J.L. (1970) : "Quand dire c'est faire", Paris, Le Seuil.
- Autogestions (Revue, 1983) : "Les passions pédagogiques ", Privat, Toulouse, n° 12-13
- Bandyopadhyay P. (1971) : "One sociology or many : some issues in radical sociology", Sociological Review 19, pp. 5-29.
- Baker G.P. et Hacker P.M.S. (1980) : "Wittgenstein : Meaning and Understanding", Essays on the Philosophical Investigations, Oxford : Basic Blackwell.
- Baker G.P. et Hacker P.M.S. (1984) : "Scepticism, Rules and Language", Oxford Basic Blackwell.
- Bar-Hillel Y. (1954) : "Indexical expressions", Mind 63, 250, pp. 359-387.
- Bar-Hillel Y. (1970) : "Indexical expressions", in Aspects of language, Jérusalem, The Magnes Press, the Hebrew University, 69-88.
- Bauman Z. (1973) : "On the Philosophical Status of Ethnomethodology", Sociological Review 21, pp. 5-23.
- Benson D. et Hughes J.A. (1983) : "The perspective of Ethnomethodology", London and New York, Longman, 205 p. index.
- Bittner E. (1963) : "Radicalism : A Study of the Sociology of Knowledge", American Sociological Review 28, pp. 928-940.
- Blum A.V. (1970) : « The sociology of Mental Illness », dans J. Douglas (ed.), op. cit.
- Blum A.V., Foss D., Mc Hugh P., Raffei S. (1973) : "La rebuffade", Communications 20, 225-245.
- Bogdan R. et Taylor S.J. (1975) : "Introduction to Qualitative Research Methods. A Phenomenological Approach to the Social Sciences" New York, John Wiley and Sons.
- Bourdieu P. (1980) : "Le sens pratique", Paris, Ed. de Minuit.
- Bourdieu P., Chamboredon J.C., Passeron J.C. (1968) : "Le métier de sociologue", Paris, Mouton.
- Bourdieu P. et Passeron J.C. (1970) : "La reproduction", Paris, Ed. de Minuit.
- Bouveresse J. (1971) : "La parole malheureuse", Paris, Minuit.
- Bouveresse J. (1984) : "Le philosophe chez les autophages", Paris, Ed. de Minuit.
- Bouveresse J. (1984) : "Rationalité et cynisme", Paris, Ed. de Minuit.
- Bruner J.S. (1973) : "Beyond the information given". New York, Norton.

Burns S. (unpub) : "Becoming a lawyer et Yale Law School". Unpublished paper, Yale Law School, New Haven, Massachusetts.

Cahiers Pédagogiques (mai 1985) : "L'acteur et l'institution, l'analyse interne des établissements", n° 234, coordonné par R. Hess.

Canguilhem G. (1966) : « Le normal et le pathologique », Paris, PUF.

Castaneda C. (1985) : "L'herbe du diable et la petite fumée", éd. Christian. Castel R. (1976) : "L'ordre psychiatrique", Paris, Ed. de Minuit.

Castoriadis C. (1975) : « L'institution imaginaire de la société », Paris, Le Seuil.

Chua B.H. (1974) : "On the Commitments of Ethnomethodology", *Sociological Inquiry* 44, pp. 241-256.

Cicourel A. (1964) : « Method and Measurement in Sociology », New York, Free Press.

Cicourel A. (1968) : "The social Organization of Juvenile Justice", New York, Wiley.

Cicourel A. (1974) : "Cognitive Sociology : Language and Meaning in Social interaction", New York, Free Press ; édité aussi chez Harmondsworth, Penguin.

Cicourel A. (1974) : "Theory and Method in a Study of Argentine Fertility", New York, John Wiley.

Cicourel A. (1980) : "Three models of discourse analysis : the role of social structure". In *Discourse Processes*, 3 : 101-132.

Cicourel A. (1981) : "Notes on the integration of micro- and macro-levels of analysis", in Knorr Cetina et Cicourel.

Cicourel A. et H. Mehan (1985) : "Universal development, stratifying practices, and status attainment". In *Research in Social Stratification and Mobility*, vol. 4 : 3-27.

Clifford J. (1985) : "De l'ethnographie comme fiction : Conrad et Malinowski", *Etudes rurales* n° 97-98, EHESS, Paris.

Coleman J.S. (1968) : "Review symposium on H. Garfinkel's *Studies in Ethnomethodology*", *American Sociological Review*, 33, pp. 122-130.

Combs S.E. (1982) : Voir Mehan (1982).

Concin B. (1984) : "L'enquête sociologique et l'analyse du langage : les formes linguistiques de la connaissance sociale", in "Arguments ethnométhodologiques", *Problèmes d'épistémologie en sciences sociales III*, Centre d'études des mouvements sociaux, EHESS-CNRS, Paris.

Concin B. (1985) : "Décrire une activité sociale : quand dire c'est faire et pas décrire", in « Décrire : un impératif ? », Paris, EHESS et CEMS.

Coser L.A. (1975) : "Presidential Address : two Methods in search of a Substance", *American Sociological Review* 40, pp. 691-700.

- Coser L.A. (1976) : "Reply to my critics", *American Sociologist* 11, pp.. 33-38.
- Coulon A. (1985) : "L'affiliation institutionnelle à l'université : les journaux d'étudiants", revue "Pratiques de formation, analyses", n° 9 (avril 85), pp.. 137-147, Université Paris VIII.
- Coulter J. (1979) : "The Social Construction of Mind : Studies in Ethnomethodology and Linguistic Philosophy", London, Macmillan.
- Coulter J. (1980) : "A special issue : Ethnomethodological Studies", *Human Studies* 3, 1.
- Dahan G. et Loubat J.R. (1984) : "L'analyse des situations", thèse de sociologie, Lyon II.
- De Mille R. (1980) : "Ethnomethodology : garfinkeling in the Wilderness" (chap. 7) and "Alleglossary" (chap. 44) in book "Don Juan Papers" (De Mille R., 1980).
- Derovet J.L. (1982) : Compte rendu du livre de George Spindler, "Doing the ethnography of schooling : educational anthropology in action", NY, Holt, Rinehart and Winston, dans la Revue française de Pédagogie.
- Derouet J.L. (1985) : "Des enseignants sociologues de leur établissement ? Ethnologie de terrain et contrôle sociologique dans l'étude du fonctionnement des établissements scolaires", *Revue Française de pédagogie* n° 72, Paris.
- Desclaux (1980) : "Lectures en ethnométhodologie", *Langage et Société*, n° 13.
- Devereux G. (1985) : « Ethnopsychanalyse complémentariste », Paris, Flammarion.
- Dodier N. (1985) : "L'apport de l'ethnométhodologie à l'analyse des entretiens sociologiques", in . "Décrire : un impératif ?", Paris, EHESS et CEMS.
- Donzelot J. (1977) : "La police des familles", Paris, Ed. de Minuit.
- Douglas J.D. (1967) : "The social meaning of suicide", Princeton University Press.
- Douglas J.D. (ed.) (1971) : "Understanding everyday life", London, Routledge and Kegan Paul.
- Dreyfus H.L. (1972) : "What computers can't do", NY, Harper and Row; Publ.
- Dreyfus H.L. (1980) : "Les ordinateurs peuvent-ils être vraiment intelligents ?", in *Critique* 399-400, pp. 730-742.
- Ducrot O. (1972) : "Dire et ne pas dire", Paris, Hermann.
- Dulong R. (1984) : "La factuelité comme phénomène", in "Arguments ethnométhodologiques", revue "Problèmes d'épistémologie en sciences sociales", n° 3, pp. 38-53, EHESS et CNRS, Centre d'Etude des Mouvements Sociaux, Paris.

Dulong R. (1985) : "La norme comme outil de description. L'activité ordinaire de catégoriser selon H. Sacks", in "Décrire : un impératif ?", Paris, EHESS et CEMS.

Eglin T (1986, in press) : "Introduction to a Hermeneutics of the Occult : Alchemy". In H. Garfinkel (ed.), *Ethnomethodological Studies of Work*. London : Routledge and Kegan Paul.

Elliot H.C. (1974) : "Similitaries and differences between Science and Common Sense", in R. Turner (ed.), *Ethnomethodology*, Harmondsworth, Penguin, pp. 21-26.

Erickson F. et Schultz J.J. (1980) : " Talking to the Man : Social and Cultural Organization of Communication in Counselling interviews", New York, Academic Press.

Fabiani J.L. (1984) : "La survie du sociologue", *Critique*, 445.

Fauman R. (1986, in press) : "Filmmaker's Work : On the Production and Analysis of Audiovisuel Documents for the Social sciences". In H. Garfinkel (ad.), *Ethnomethodological Studies of Work in the Discovering Sciences*. London : Routledge and Kegan Paul.

Flynn P.J. (1982). : Voir Mehan H. (1982).

Forquin J.C. (1983) : " La nouvelle sociologie de l'éducation", *Revue française de pédagogie* n° 63.

Foucault M. (1969) : "Archéologie du savoir", Paris, Gallimard.

Foucault M. (1975) : "Surveiller et punir", Paris, Gallimard,

Freitag M. (1985) : "La quadrature du cercle", in "Décrire : un impératif ?", Paris, EHESS et CEMS.

Freund P. et Ashrams M. (1976) : "Ethnomethodology and Marxism : their use for critical theorizing", *Theory and Society* 3, pp.. 377-393.

Gadamer H.G. (1976) : "Vérité et méthode", Paris, Le Seuil.

Gamson W.A. (1974) : "Ethnomethodology", in W.A. Gamson et A. Modigliani (eds.), *Conceptions of social life*, Boston, Little Brown, pp.. 218-224.

Garfinkel H. (1949) : "Research Notes on Inter- and Intra-Racial Homicides". *Social forces* : 369-381.

Garfinkel H. (1952) : "The perception of the Other : a Study on Social Order". Unpublished doctoral dissertation, department of Social Relations, Harvard University.

Garfinkel H. (1955) : "Some sociological concepts of methods of psychiatrists". In *Psychiatrists Research Reports*, 6 : 181-195.

- Garfinkel H. (1956) : "Conditions of successful degradation ceremonies ". In American Journal et sociology fil : 420-424.
- Garfinkel H. (1959) : "Aspects of the problem of common sense knowledge of social structures". In Transactions of the Fourth World Congress of Sociology 4 : 51-65. Milan : Stresa.
- Garfinkel H. (1959) : "Parson's Primer". Unpublished manuscript of Garfinkel's course, Sociology 251 : Topics in the Problem of Social Order, UCLA (Spring).
- Garfinkel H. (1960) : « The rational properties of scientific and commonsense activities ».
- 1) In Behavioral Science 5, 1960 : 72-83.
  - 2) In Studies in Ethnomethodology, 1967, Englewood Cliffs, New Jersey.
  - 3) In Anthony Giddens (ed.) Positivism and Sociology. London Heineman, 1974.
- Garfinkel H. (1961) : "Reflections on the clinical method in psychiatry from the point of view of Ethnomethodology". Prepared for the seminar on ethnosience, Stanford University.
- Garfinkel H. (1962) : "Common Sense Knowledge of Social Structures : the documentary method of interpretation in lay and professional fact finding". In Studies in Ethnomethodology, pp.. 76-103.
- Garfinkel H. (1963) : "A Conception of, and experiments with, ? Trust" as a condition of Stable Concerted Actions, in O.J. Harvey (Ed.), Motivation and Social Interaction, Ronald Press.
- Garafinkel H.. (1984) : "Studies of the routines grounds of everyday activities".
- 1) In Social Problems 11 (1984) : 225-250 ;
  - 2) In Studios in ethnomethodology, 1987 : 35-75
  - 3) In H. Steinert (ed.) Symbolische Interektion, Stuttgart, 1973 : 280-293.
- Garfinkel H. (1965) : "Sign functions : orgenized activities as methods for making an invisible world visible". Paper presented et the annual meetings of the American Sociological Association.
- Garfinkel H. (1966) : "Dittoed transcripts of lectures cited in Douglas", ed. Understanding Everyday Life. Chicago : Aldine Pubilshing Company.
- Garfinkel H. (1967) : "Good Organizationai Reasons for Bad Clinic Records".
- 1) In H. Garfinkel (in collaboration with E. Bittner), Studios in ethnomethodology, 1967 : 186-207.
  - 2) In R. Turner, ed. Ethnomethodology, pp.. 109-127.
- Garfinkel H. (1967) : "Suicide, for all Practical Purposes". Except from Studios in Ethnomethodology, 1967 : 11-18 ; Englewood Cliffs, New Jersey : Prentice Hall. In R. Turner, ed. Ethnomethodology, pp.. 96-101. Baltimore : Penguin.

- Garfinkel H. (1967) : "Practical Sociological Reasoning : some features in the work of the Los Angeles Suicide Prevention Center". In E.S. Schneidman, ed. *Essays in Self Destruction*, New York : International Science Press, pp.. 171-187.
- Garfinkel H. (1967) : "Studies in Ethnomethodology", New Jersey, Prentice Hall.
- Garfinkel H. (1972) : "Remarks on Ethnomethodology", in J. Gumperz and D. Hymes, eds. *Directions in Sociolinguistics*. New York : Holt, Rinehart, and Winston, pp.. 301-324.
- Garfinkel H. (1974) : "The origins of the term ethnomethodology", in R. Turner, trad. fse in *Revue Sociétés*, n° 5 (sept. 85) ; Masson.
- Garfinkel H. (1985) : "Sur le problème des correctifs", in "Décrire : un impératif ?", Paris, EHESS et CEMS.
- Garfinkel H. and L. Churchill (1964) : "Some features of Decision Making in Common Sense Situations of Choice". Unpublished research proposal, department of Sociology, UCLA.
- Garfinkel and Sacks H. (1970) : "On formal Structures of Practical Actions", in J.C. McKinney et E.A. Tiryakian (eds.), *Theoretical Sociology : Perspectives and developments*, New York, Appleton-Century-Crofts, pp.. 337-366.
- Garfinkel H., Lynch M., Livingston E. (1981) : "The work of a discovering science construed with materials from the optically discovered pulsar". In *Philosophy of the social science*, pp.. 131-158.
- Garfinkel H., Lynch M., Livingston E. (1983) : "Temporal order in laboratory work". In K. Knorr-Cetina and M. Mulkay (eds.), *Science Observed*. London : Sage Publications, pp.. 205-238.
- Garfinkel H. et S. Burns (1979) : "Lecturing's work of talking introductory sociology". Unpublished paper, département of sociology, UCLA.
- Giddens A. (1976) : "New Rules of Sociological Method", London Hutchinson.
- Goffman E. (1968) : "Asiles", présentation de R. Castel dans la traduction française, Paris, Minuit.
- Goffman E. (1974) : "Les rites d'interaction", Paris, Minuit.
- Grathoff R. (Ed.) (1978) : "The theory of Social Action : the correspondence of Alfred Schutz and Talcott Parsons. Bloomington : Indiana University Press.
- Grice H.P. (1975) : "Logique et conversation", in *Communication* 30.
- Guattari F. (1973) : "Psychanalyse et transversalité", Maspéro, Paris.
- Habermas J. (1981) : "Théorie des kommunikativen handelns", 2 vol., Frankfurt, Suhrkamp.

- Habermas J. (1984) : "Vorstudien und Ergänzungen zur Theorie des Kommunikativen Handelns", Frankfurt, Suhrkamp.
- Hamon et Rotman (1984) : "Tant qu'il y aura des profs", Le Seuil, Paris,
- Handelman D. (1976) : "Bureaucratic Transactions : the development of Official-Client Relationships in Israel", dans B. Kapferer (ed.), *Transaction and Meaning*, Philadelphie, ISHI.
- Heap J.L. et Roth P.A. (1973) : "On Phenomenological Sociology", *American Sociological Review* 38, pp.. 354-367.
- Heap J.L. (1980) : "Description in Ethnomethodology", *Human Studies* 3, pp. 87-106. Heritage (1984).
- Heritage (1984) : "Garfinkel and Ethnomethodology", Cambridge. Poliiy Press..
- Herpin N. (1973) : "Les sociologues américains et le siècle", Paris, PUF Sup.
- Hertweck A. (1982) : Voir Mehan H. (1982).
- Hess R. (1975) : "Pédagogie institutionnelle, aujourd'hui", Delargen, Paris.
- Hess R. (1982-83) : *Journal institutionnel*, dactylographié, 350 p.
- Hess R. (déc. 1985) : "Culture technique et formation des enseignants", *Pratiques de formation* n° 10.
- Hill R.J. et Stones Crittenden (1968) : « Proceedings of the Purdue Symposium on Ethnomethodology », Lafayette, Indiana, Purdue Research Foundation.
- Husserl E. (1953) : « Méditations cartésiennes », Paris, Vrin (conf. de 1929).
- Husserl E. (1976) : "La crise des sciences européennes et la phénoménologie", Paris. Gallimard.
- Joseph I. (1982) : "L'analyse de situation dans le courant interactionniste". *Ethnologie française*, XII, 2.
- Jules-Rosette B. (1980) : Talcott Parsons and the Phenomenological Tradition : "Unresolved Debate", in *Human Studies* 3, pp. 311-330.
- Jules-Rosette B. (1985) : "L'Ethnométhodologie en perspective : huit aspects principaux". Paper presented at the Université Paris V.
- Knorr-Cetina K., Cicourel A. (ed.) (1981) : "Advances in Social Theory and Methodology", London, Routledge and Kegan Paul.
- Knorr-Cetina K., Mulkay M. (1983) : " Science observed", London, Sage.
- Kuhn T. (1965) : "The structure of scientific revolutions", Chicago University Chicago Press.
- Lapassade G. (1971) : "L'analyste et l'analyste", Gauthier-Villars, Paris.
- Lapassade G. (1985) : "Analyse interne et ethnométhodologie", *Cahiers Pédagogiques*, 234, pp.. 11-12.

- Lapassade G. (1985) : "Chronique d'un journal", revue a "Pratiques de formation, analyses", n° 9 (avril 85), pp.. 109-136, Université Paris VIII.
- Lecerf Y. (1979) : "Des sous-univers de discours qui seraient dégagés à la fois du sens et de la forme. Applications en syntaxe" in revue "Langages" n° 55 pp, 89-123 eu. Larousse Paris.
- Lecerf Y. (1980) : "Etude ethnologique des sectes et mythes du futur en occident au XX° siècle : problèmes épistémologiques et problèmes de terrain ; notion d'automate générateur de mythes ; applications". Rapport LESP7 80/1 UER Anthropol. (AESR) Univ. Paris VII.
- Lecerf Y. (1985) : "Ethnologie à Paris VII : Indexicalité, Journaux, Récits, Quasi-journaux In "Pratiques de formation : Analyses" n° 9 av. 85 pp, 59-77 Univ. Paris 8.
- Lecerf Y. (1985) : "Arguments Ethnométhodologiques pour 1984", note critique in "Pratiques de formation : Analyses" n° 9 avr. 85 pp. 165-171 Université Paris 8.
- Lecerf Y. et Lepage D. (1985) : "Ethnométhodologie et machines théologiques". Revue Unesco Com. Ser. (UCS) n° biannuel 1985-86, pp.. 64-67.
- Lecerf Y. et Parker E. (1986) : "Ethnométhodologie et théorie de l'histoire .., pp.. 170-174 in chap. 10 de "L'évolution des systèmes japonais" éditions CESTA, Paris.
- Leclerc (1979) : "L'observation de l'homme", Paris, Seuil.
- Leiter K. (1980) : "A Primer on ethnomethodology", New York, Oxford University Press.
- Livingston E. (1986, in press) : "The Ethnomethodological Foundations of Mathematics". London : Routledge and Kegan Paul, Studies in ethnomethodology.
- Loubat J.R. (mai 1985) : "L'analyste-acteur " n° 234 des Cahiers pédagogiques.
- Lourau R. (1970) : "L'analyse institutionnelle", Paris, Ed. de Minuit.
- Lourau R. (1978) : "L'état inconscient", Minuit, Paris.
- Lourau R. (1971-1978) : "Une expérience d'autogestion pédagogique dans une classe de troisième", in "Analyse institutionnelle et pédagogie ", Paris, L'Epi, repris dans "Sociologue à plein temps », L'Epi, Paris.
- Lynch M. (1985) : "Art and artefact in laboratory science", London : Routledge and Kegan Paul, Studies in Ethnomethodology.
- Lynch M. : "La rétine extériorisée : sélection et mathématisation des documents visuels", in B. Latour et J. de Noblet (eds.), Culture Technique, n° 14, ? "Les vues de l'esprit", Paris, PUF.

- McHoul A.W. (1981) : "Ethnomethodology and the position of Relativist Discourse". *Journal for the theory of Social Behavior* 11, 2, pp. 107-123, biblio 3 p.
- Mc Hugh P. (1970) : « A Common Sense Conception of Deviance », dans J. Douglas (ed.) : *R Deviance and Respectability : The Social Construction of Moral Meanings*, New York, Basic Books.
- Mc Hugh P., Raffel S., Foss D., Blum A.F. (1974) : « On the beginning of social inquiry ». London, Routledge and Kegan Paul.
- Marty R. : "L'algèbre des signes", à paraître.
- Mehan H. (1978) : "Structuring school structure". *Harvard Educational Review*, 45 (1).
- Mehan H. (1979) : "Learning Lessons". Cambridge, Massachussettes : Harvard University Press.
- Mehan H. (1982) : "Le constructivisme social en psychologie et en sociologie", *Sociologies et Sociétés XIV*, pp. 77-95, biblio 2 p.
- Mehan H., Hertweck A., Combs S.E., Flynn P.J. (1982) : " Teachers Interpretations of Students Behavior", in " Communicating in the classroom", édité par University of Wisconsin.
- Mehan H. et Wood H. (1975) : "An image of man for ethnomethodology", *Philosophy of the Social Science*, 5, pp. 365-376.
- Mehan H. et Wood H. (1975) : "The reality of ethnomethodology", New York, Wiley-Interscience.
- Mehan H. et Wood H. (1976) : "De-secting ethnomethodology", *American Sociologist* 11, pp. 13-21.
- Merleau-Ponty M. (1964) : "Le visible et l'invisible", Paris, Gallimard.
- Moreno : " Fondements de la sociométrie"
- Morris M.B. (1977) : "An excursion into Creative Sociology", Columbia University Press New York.
- Mullins N.C. (1973) : "Theories and Theory Groups in Contemporary American Sociology", New York : Harper and Row, pp. 183-212.
- Noel D.C. (1981) : "Castaneda, ombres et lumières", Albin Michel.
- Ogbu J.U. (1981) : "School Ethnography : a Multilevel Approach" *Anthropology and Education Quarterly*, vol. XII, n° 1.
- Ogien A. (1983) : "Autonomie professionnelle et projet alternatif : Théories profane et professionnelle de la psychiatrie", *Transitions*, n° 14.
- Ogien A. (1985) : " La pratique du sens. La notion de pratique chez P. Bourdieu et H. Garfinkel", *Revue européenne des sciences sociales*, XXIII, 71.

- Ogien A. et Toledo M. (1985) : "La prise en charge en tant que relation sociale". *Transitions*, n° 21.
- Ogien A. (1985) : "Décrire ou expliquer. Notes sur une mauvaise querelle de méthode", in "Décrire : un impératif ?", Paris, EHESS et CEMS.
- O'Keefe D.J. (1979) : "Ethnomethodology", *Journal for the Theory of Social Behaviour* 9, 2, pp.. 187-219, Biblio 4 p.
- Oury F. (1967) : "Vers une pédagogie institutionnelle", Maspéro, Paris.
- Pack C. (1986, in press) : "Features of Signs Encoutered in Designing a Notationai System for Transcribing Lectures". In H. Garfinkel (ed.), *Ethnomethodological Studies of Work*. London : Routiedge and Kegan Paul.
- Pagès M. et alii : "L'emprise de l'organisation", PUF.
- Paperman P. (1985) : "L'ethnométhodologie en l'absence de contexte", in "Décrire : un impératif ?", Paris, EHESS et CEMS.
- Peirce C.S. (1978) : "Ecrits sur le signe", traduits et commentés par G. Deledalle, Ed. du Seuil, Paris.
- Peirce C.S. (1931-1958) : "Collected Papers", C. Hartshorne, P. Weiss, A.W. Burks ed., 8 vol, Belknap Press of Harvard University Press.
- Peyrot M. (1982) : "Understanding Ethnomethodology : a remedy for some common misconceptions", in *Human Studies*, 5, 261-283.
- Pharo P. (1984) : "L'ethnométhodologie et la question de l'interprétation", in "Arguments ethnométhodologiques", problèmes d'Epistémologie en Sciences Sociales III, Centre d'études des Mouvements Sociaux, EHESS-CNRS, Paris.
- Pharo P. (1985) : "La description des structures formelles de l'activité sociale", in "Décrire : un impératif ?", Paris, EHESS et CEMS.
- Pollner M. (1974) : "Sociological and common-sense models of the labelling process", in *Turner R.*, 27-40.
- Popper K. (1959) : "The logic of Scientific Discovery", London, Hutchinson.
- Pour (revue, 1983) : "L'analyse de l'implication dans les pratiques sociales" et "La recherche-action", n°a 88 et 90 Privat, Toulouse.
- Psathas G. (1978) : "Phenomenological Sociology", New York, Wiley-Interscience.
- Psathas G. (ed.) (1979) : "Everyday language : Studies in Ethnomethodology", New York : Irvington Publishers.
- Psathas G. (1980) : "Approaches to the studies of the World of Everyday Life", *Human Studies*, 3, pp. 3-17.

Putman H. (1970) : "Si Dieu est mort alors tout est permis", Critique 399-400, pp.. 791-801. Putman H. (1975) : " The meaning of meaning", in Mind, Language and Reality, philosophical papers 2, Cambridge, University Press.  
Putman H. (1984) : "Raison, vérité et histoire", Paris, Ed. de Minuit.

Quéré L. (1984) : "L'argument sociologique de Garfinkel", in "Arguments ethnométhodologiques", revue "problèmes d'épistémologie en science sociales", n° 3, pp.. 100-137, EHESS et CNRS, Centre d'Etude des Mouvements Sociaux, Paris.

Quéré L. (1985) : "Pour un renversement stratégique dans l'analyse de l'activité sociale", in "Décrire : un impératif?", Paris, EHESS et CEMS.

Recanati F. (1979) : "La transparence et l'énonciation", Paris, Le Seuil.  
Rhoads J.K. (1981) : "Ethnomethodology", International Review of Modern Sociology, 11, 1-2, Jan-Déc, pp.. 283-298, biblio 1 p.  
Ricoeur P. (1983) : "Temps et récit", T.1., Paris, Le Seuil.

Sacks H. (1963) : "On Sociological Description", Berkeley Journal of Sociology, 8, pp. 1-18.

Sacks H. (1964-1972) : "Unpublished lectures", UCLA and UC Irvine

Sacks H. (1972) : "An initial Investigation of the Usability of Conversational Data for doing Sociology", in D. Sudnow (ed.), Studies in social interaction, New York Free Press.

Sacks H. (1972) : "On the analysis of stories by children", in Gumperz, Hymes, 325-345.

Sacks H. (1973) : "Tout le monde doit mentir", Communications, 20, 182-203.

Sacks H. (1984) : "Notes on methodology", in Atkinson et Heritage (Ed.), "Structures of Social Action, Cambridge" Paris, Cambridge University Press, Ed. de la Maison des Sciences de l'homme.

Sacks H., Schegloff E. and Jefferson G. (1974) : "A simplest systematics of the organization of turn-taking in conversation", in Language, 50 (4) : 696-735.

Sacks H. et H. Garfinkel (1970) : "The formal properties of practical actions", in J.C. Mc Kinney and E.A. Tiryakian (eds.), Theoretical Sociology. New York Appleton-Century, Crofts.

Sartre J.P. (1940) : "Situations I", Gallimard, Paris.

Schegloff E. (1968) : "Sequencing in Conversational Openings". In American Anthropologist, 70 : 1075-95.

Schegloff E. and Sacks H. (1973) : "Opening up closings". In Semiotica, vol. 8 : 289-327.

- Schenkein J. (ed.) (1978) : "Studies in the organization of conversational interaction". New York : Academic Press.
- Schur E. (1971) : "Labeling Deviant Behaviour", New York, Harper and Row.
- Schutz A. (1967) : "The phenomenology of the social world", Evanston Northwestern University Press.
- Schutz A. (1962, 1964, 1968) : "Collected Papers", T. I, II, III, The Hague, Martinus Nijhoff.
- Schutz A Luckmann Th. (1973) : "The structures of the life-world", Evanston, Northwestern University Press.
- Searle J. (1982) : "Sens et expression", Paris, Minuit (ed. anglaise 1969).
- Signorini J. (1985) : "De Garfinkel à la communauté électronique GEOCUB : Essai de méthodologie (et recherche de fondements)", mémoire de D.E.A. d'ethnologie, Université de Paris VIII, département d'anthropologie, ethnologie, sciences des religions.
- Sociétés (1985) : Revue des Sciences humaines et Sociales ; numéro spécial sur "Garfinkel et l'ethnométhodologie", vol. 1, n° 5.
- Strawson P.F. (1977) : "Etudes de logique et de linguistique", Paris, Le Seuil.
- Strawson P.F. (1985) : "Analyse et métaphysique", Paris, Vrin, p. 13.
- Sudnow D. (ed.) (1972) : "Studies in social interaction". New York : Free Press.
- Sudnow D. (1978) : "Ways of the hand", Cambridge, Harvard University Press.
- Tart Ch. T. (1975) : "States of Consciousness", New York, Dutton.
- Tilley N. (1980, mars) : "Popper, positivism and ethnomethodology", British Journal of Sociology, 31, 1, pp. 28-45.
- Tosquelles F. (1984) : "Education et psychothérapie institutionnelle" Hiatus, Mantes-laVille.
- Turner R. (1974) : "Ethnomethodology", Harmondsworth, Penguin Books.
- Tyler T. (1974, avril) : "The Ethnomethodologist", Human Behavior, pp. 56-61.
- Tyler T. (1977) : "When is Phenomenology Sociological ?", Panel discussion in Annals of Phenomenological Sociology, 2, pp. 1-40.
- Verdès-Leroux J. (1978) : "Le travail social", Paris, Ed. de Minuit.
- Veron (1973) : "Vers une logique naturelle des mondes sociaux", Communications n° 20, Seuil.
- Wadsworth M. et Robinson D. (eds.) (1976) : « Studies in Everyday Medical Life Londres, Martin Robertson.
- Watson R. (1985) : "Quelques remarques à propos des descriptions sociologiques" in "Décrire : un impératif ?", Paris, EHESS et CEMS.

- Weber M. (1965) : "Essais sur la théorie de la science", Paris, Pion (ed. orig. 1922a).
- Widmer J. (1983) : "Remarques sur les classements d'âge", in *Revue Suisse de Sociologie* 2.
- Widmer J. (1985) : "Rationalité et sens commun", in "Décrire : un impératif ?", Paris, EHESS et CEMS.
- Widmer J. (1985) : "Que faire des descriptions sociales ? Catégories et relations sociales", in "Décrire : un impératif ?", Paris, EHESS et CEMS.
- Wieder L. (1974) : "Language and Social Reality", La Haye, Mouton.
- William R. (1973) : "Les fondements méthodologiques de la sociologie compréhensive : Alfred Schutz et Max Weber", La Haye, Martinus Nijhoff.
- Wilson T.P. (1970) : "Normative and interpretative Paradigms in Sociology", in J.D. Douglas (ed.), *Understanding Everyday Life*, Chicago, Aldine, pp. 57-79.
- Wilson T.P. (1970) : "Conceptions of the interaction and forms of sociological explanation", *A.S.R.* 35, 697-710.
- Wilson T.P. et Zimmerman D.H. (1979-1980) : « Ethnomethodology, Sociology and Theory », *Humboldt Journal of Social Relations*, 7, 1, pp. 52-88, biblio 4 p.
- Wittgenstein L. (1961) : "Tractatus logico-philosophique", Paris, Gallimard (ed. orig 1921).
- Wittgenstein L. (1965) : "De la certitude", Paris, Gallimard.
- Wittgenstein L. (1980) : "Grammaire philosophique", Paris, Gallimard.
- Wittgenstein L. (1982) : "Notes sur l'expérience privée et les sense data", T.E.R.
- Wooton A. (1975) : "Dilemmas of Discourse : Controversies about the Sociological Interpretation of Language", London, Allen and Unwin.
- Zay D. (1985) : "Des unités à l'unité ou qu'est-ce qu'un projet de formation ?", *Pratiques de formation* n° 10, Paris VIII.
- Zimmerman D.H. (1969) : "Record Keeping and the Intake Process in a Public Welfare Agency", dans : S. Wheeler (ed.) "On record : Files and Dossiers in American Life", New York, Russel Sage Foundation.
- Zimmerman D.H. (1970) : "The Practicalities of Rule Use", in J.D. Douglas (ed.), *Understanding Everyday Life*, Chicago, Aldine, pp. 221-238.
- Zimmerman D.H. (1974) : "Fact as practical accomplishment", in Turner.
- Zimmerman D.H. (1978) : "Ethnomethodology", *The American Sociologist* 13.
- Zimmerman D.H. et Pollner M. (1970) : "The Everyday World as a phenomenon", in J.D. Douglas (ed.), *Understanding Everyday Life*, Chicago, Aldine, pp. 80-103.

*BIBLIOGRAPHIE GENERALE*

Zimmerman D.H., Wieder D.L. (1970) : "Ethnomethodology and the problem of order comment on Denzin", in Douglas.



## Note de lecture

### A L'OREE DE LA CONNAISSANCE

René Barbier

Qu'est-ce que « connaître » ? Quelle est la nature du monde extérieur ? Quelles sont les influences du mythe et de l'imaginaire dans cette prétendue connaissance ? Peut-on penser la Connaissance ? Le sociologue E. Morin s'attaque à aborder ces difficiles questions dans *La Connaissance de la Connaissance/1* (Tome 3 de *La Méthode*, Paris, Le Seuil, 1986). Il nous annonce d'ailleurs qu'il ne s'agit là que d'une partie de sa réponse puisque deux autres ouvrages doivent suivre prochainement sur le même sujet.

Qu'un tel projet s'ouvre, chez Morin, sur une introduction interpellative intitulée « l'abîme » ne nous étonnera pas. Suit d'ailleurs immédiatement toute une série de questions encore irrésolues (p. 10 - 11), qui vont du « savoir ? » à la « science ? » « ou à la « poésie ? » en passant par la « théorie ? » ou à la « vérité ? ». Revenant sur la - crise des fondements, de la connaissance (p. 14), Morin va nous entraîner dans une réflexion vers sa *complexité*, par une ouverture bio-anthropo-sociologique, une ré-

flexivité permanente science ↔ philosophie, la réintégration du sujet, la réorganisation épistémologique, le maintien de l'interrogation radicale et la vocation émancipatrice d'une telle recherche pour conclure « pas de connaissance sans connaissance de la connaissance » (p. 25).

Au passage Morin note l'emprise de « la tragédie de la complexité » à laquelle se confronte tout écrivain scientifique, tant au niveau de l'objet de connaissance (clôture ou dissolution des frontières), qu'au niveau de l'oeuvre de connaissance (impossibilité et nécessité de la totalisation) (p. 29).

Ce livre premier est donc consacré à une « anthropologie de la connaissance » et a été rédigé dès 1974 pour s'achever entre 1983 et 1986. Livre de maturation, il nous conduit à penser la Connaissance d'une manière multi-dimensionnelle et pluri-référentielle, selon la problématique chère à l'auteur. Dans son chapitre 1, Morin revient sur des notions et concepts déjà développés dans les précédents tomes de « *La Méthode* » puisqu'il traite de la « Biologie de la connaissance ».

Morin va nous présenter la thèse de la Connaissance computique

comme un complexe organisateur/ comportant une instance informationnelle, une instance symbolique, une instance mémorielle et une instance logicielle. Mais la computation vivante est spécifique et doit sans cesse résoudre les problèmes de sa survie par un pompage et un filtrage d'informations à partir de son environnement. Ce faisant « Les computations vivantes ont un caractère incontestablement cognitif et même auto-cognitif, puisqu'elles permettent à l'être de reconnaître substances, événements, modifications du milieu extérieur ainsi que du milieu intérieur. Mais ce caractère cognitif est indistinct des activités organisatrices vitales de l'être. » (p. 41). Morin souligne ainsi que la « machine vivante », contrairement à la machine artificielle, est une autoéco-organisation plus fragile et dépendante de l'environnement mais, en même temps, dotée d'une autonomie inconnue des machines artificielles. Elle apparaît ainsi comme une computation permanente « à la fois organisatrice/productrice/ comportementale/cognitive » (p.42).

En fin de compte le « computo » doit être reconnu comme une dimension fondamentale de la vie « La computation vivante, propre à l'être cellulaire, est une computation de soi, à partir de soi, en fonction de soi, pour soi et sur soi... Ainsi se constitue et s'institue l'auto-égo-centrisme, c'est à dire le caractère primaire et

producteur de caractère cognitif fondamental de la subjectivité » déclare Morin en soulignant les derniers termes (p. 43). Pour l'auteur, reprenant et développant les thèses de Umberto Maturana, la source de toute connaissance se trouve dans le « computo » de l'être cellulaire, lui-même indissociable de la qualité d'être vivant et d'individu-sujet.

Mais qu'est-ce au juste une computation ? C'est -écrit Morin- une opération sur/via signes/symboles/formes dont l'ensemble constitue traduction/construction/solution (p. 48). S'il y a de nombreuses ressemblances entre la computation artificielle et la computation vivante, le logiciel de cette dernière est *complexe* :

- parce qu'il institue la computation sur le mode du computo ;

- parce qu'il comporte en lui un principe d'auto-exa-référence qui lui permet d'effectuer l'autocomputation ;

- parce qu'il comporte en son sein la dualité de la subjectivité et de l'objectivité ainsi que la pluralité complexe (complémentaire/ concurrente / antagoniste) l'égo-géno- (éventuellement socio) -centrisme (p. 49). Approcher la compréhension de cette complexité par une représentation hologrammatique semble une bonne direction pour E. Morin.

Dans son chapitre 2, l'auteur va, sortir de la cellule pour considérer

« l'animalité de la connaissance » qui s'ouvre sur les réseaux nerveux et la mobilité musculaire, c'est-à-dire sur les rapports entre action et connaissance. En quoi l'être humain est-il plus ou moins partiellement un animal dans sa connaissance ?

Morin nous présente la boucle auto-éco-génératrice qui va du « sensorium » au « motorium » pour générer le « cerebrum », constituant chez l'homme 99,98 % de tous les neurones, et commandant les deux autres instances. Avec le « cerebrum » nous entrons dans l'ère de la communication avec autrui et du développement de la sensibilité en surface et en profondeur. Nous abordons également la reconnaissance d'un méga-computeur dans l'appareil neuro-cérébral qui compute « les inter-computations des régions cérébrales, lesquelles comptent les computations des cellules oculaires, olfactives, etc. » (p. 57).

Mais surtout nous entrons dans le règne de l'émergence de qualités radicalement nouvelles, inconnues des éléments computants englobés. Cette émergence de connaissance est tout à fait extraordinaire et encore largement inexplorée ou inexplicée, comme ces « calculs » des effets aberrants de la précession des équinoxes, oscillations de l'axe terrestre dont le prolongement imaginaire n'atteint les mêmes points du ciel que tous les 26 000 ans, chez un passereau américain (p. 58). Sans cesse, l'appareil neu-

ro-cérébral organise sa computation par des opérations à la fois analytiques et synthétiques, des disjonctions et des jonctions. Ce faisant il se représente le monde extérieur. « La représentation, qui est à la fois l'émergence, le produit global et le matériau de travail de la méga-computation cérébrale, peut-être considérée comme la construction « simulatrice » d'un analogon mental « présentant » et « rendant présente » (d'où la justesse du terme) la partie du monde extérieur captée par les sens » (p. 59). Avec l'élément neuro-cérébral nous entrons dans la possibilité d'« apprendre », mouvement qui dépasse la reconnaissance du déjà-connu, comme de la transformation de l'inconnu en connaissance, et aborde la conjonction de la reconnaissance et de la découverte : « Apprendre comporte l'union du connu et de l'inconnu » souligne E. Morin (p. 61), selon des stratégies cognitives qui supposent l'aptitude du sujet à utiliser, pour l'action, les déterminismes et aléas extérieurs par des opérations computantes d'extraction d'informations, de représentation, d'évaluation et d'élaboration de scénarios d'action, largement animées par une « curiosité » sans finalité apparente. Pour Morin « C'est solidairement et interactive-ment que se développent l'individualité, la cérébralisation, l'affectivité, les possibilités de choix et de décision, la curiosité, le jeu, l'intelligence, qui développent en même temps la

connaissance et les possibilités d'émancipation de la connaissance » (p. 65).

Le chapitre 3 aborde la boucle rétro-active entre l'esprit et le cerveau. Morin rappelle d'abord le « grand schisme » qui, dès le XVII<sup>e</sup> siècle, a disjoint la science du cerveau de la philosophie de l'esprit et qui perdure encore de nos jours sous des formes nuancées. Pour Morin il y a double subordination esprit/cerveau et relative autonomie de l'un et de l'autre. Il y a « unidualité complexe », c'est-à-dire à la fois :

- « l'inéliminabilité et l'irréductibilité de chacun des termes ;
- leur unité inséparable ;
- leur insuffisance réciproque, leur besoin mutuel et leur relation circulaire ;
- l'insurmontabilité de la contradiction que pose leur unité » (p. 74).

Dans un graphe de la complexité des conditions de la connaissance (p. 75), Morin relie la relation esprit/cerveau à celle de la culture/ société qui influence, par son « imprinting culturel » la première et va développer l'argument dans les pages qui suivent pour aboutir à un macro-concept cerveau/esprit/culture au sein duquel il introduit le rapport *computo/cogito*.

Le chapitre 4 étudie le cerveau comme machine hyper-complexe encore largement inconnue de nos jours : « comme un Trou noir le mystère du

cerveau semble devoir englober notre intelligibilité, alors qu'il est justement à la source de notre intelligibilité » insiste Morin en soulignant (p. 85). Cette machine qui réunit trente à cent milliards de neurones, chacun disposant d'aptitudes computantes polyvalentes et pouvant capter/ transmettre plusieurs communications à la fois, doit être considérée comme « *unitas multiplex* ». Il y a dix mille synapses par neurone (10 puissance 14 synapses peut être dans le cerveau). Morin aborde dans cette partie la question fort débattue des deux hémisphères cérébraux et montre leur complémentarité à la lumière des travaux scientifiques récents. Ce faisant il utilise les termes jungiens d'*animus* et d'*anima* : « De même que les deux sexes coexistent en chaque sexe, de même en chacun de nous coexistent un esprit masculin et un esprit féminin - *Animus* et *Anima* ; l'important est leur dialogue, le fruit de leur dialogue » (p. 92).

Après avoir examiné les thèses du cerveau triunique (paléocéphale, mésocéphale et néo-cortex), Morin débouche sur les conditions cérébrales des caractères existentiels de la connaissance : fragilité de la rationalité ; agressivité idéologique ; conditions cérébrales de la croyance et de la certitude. Il reconnaît les caractères progressifs/ régressifs inhérents au cerveau triunique avec l'unité *homo sapiens/ homo demens* et invoque avec Mountcastle une conception p

modulaire » : le cerveau serait organisé en une mosaïque de modules poloneuronaux (p. 95) pour finir par s'émerveiller sur ce -complexe des « complexes » dont il essaie de synthétiser l'essentiel du fonctionnement (p. 97). Pour Morin les principes d'intelligibilité issus de l'hyper-complexité cérébrale sont au nombre de trois : le principe dialogique ; le principe récursif et le principe hologrammatique (pp. 98-109). La représentation du monde extérieur à partir des sensations et des perceptions est à la fois une construction et une traduction, mais cette traduction constructive peut être conçue comme la production d'un analogon cérébral/spirituel de la réalité perçue. La question reste ouverte de savoir ce que restitue cette transformation. Mais pour Morin il apparaît évident qu'il faille relier le réel et l'imaginaire qui sont à la fois les mêmes, différents et opposés (pp. 109-111). Ainsi le cerveau animal et humain doit être nommé pour Morin « un General Problem Solver (GPS) hyper-complexe ».

Dans le chapitre suivant l'auteur revient sur sa réflexion de la relation entre computer et cogiter dont il essaie de proposer des tableaux synoptiques éclairant leurs caractéristiques réciproques, à partir de la séparation et de l'association.

Le chapitre 6 aborde la question de « l'existentialité de la connaissance ». Il y a un engagement multiple et entier de l'être concret dans toute

connaissance. La consistance du réel dépend de mon énergie vitale comme le montre une psychiatrie de la connaissance. Une psychanalyse de la connaissance est possible mais se cherche encore : ainsi la sublimation doit sortir d'un certain réductionnisme interprétatif et apparaître comme une métamorphose ou une transfiguration de la libido qui revient récursivement sur ce qui la produit (p. 130). Nous devons reconnaître à la fois les obsessions cognitives, souvent thématiques, et les joies, proprement libidinales, de la certitude. Il y a, en effet, conformément à l'étymologie, de la contemplation dans toute théorie. Mais la connaissance théorique ne passe jamais à l'extase proprement dite. Morin examine là, très brièvement, les processus d'extase et d'ataraxie, d'exaltation infinie et de paix infinie (pp. 135-136).

Avec le chapitre suivant Morin entre dans la sphère des « doubles jeux de la connaissance » avec la boucle rétroactive analogique/logique. Dans la mesure où la représentation est ce qui nous permet d'approcher le réel, l'analogie se situe comme moyen et fin, au début et au terme de la connaissance. Mais pour Morin, « livrée à elle-même, l'analogie erre, vagabonde, voyage, traverse sans entraves frontières, espaces et temps. Elle porte en elle, potentiellement, erreur, délire, folie, raisonnement, invention, poésie. Elle a besoin, dès qu'elle s'ap-

plique à la pratique, d'être testée, vérifiée, réfléchi, et doit entrer en dialogue avec les procédures analytiques/ logiques/ empiriques de la pensée rationnelle » (p. 141). De même il faut relier compréhension et explication et dans la compréhension projection, pour arriver à s'interroger sur la mimesis. Morin insiste pour mettre en valeur les qualités intrinsèques à la compréhension dans tous les modes de connaissance (pp. 147-148).

Si la compréhension comprend en vertu de transferts projectifs/ identificatifs, l'explication explique en vertu de la pertinence logicoempirique de ses démonstrations.

Aujourd'hui encore, pour Morin, nous vivons peut-être « une disjonction trop forte entre une culture sous-compréhensive (scientifique-technique) et une culture sous explicative (humaniste) » (p.152).

Le chapitre 8 nous introduit à la relation entre pensée symbolique, pensée mythologique et pensée magique. Après avoir largement décrit le symbole (pp. 155-158), Morin nous fait réfléchir sur la nature du mythe inséparable du Logos et englobant tout en dépassant la sphère du symbole : « Alors que la pensée strictement symbolique déchiffre des symboles (les astres, les tarots, les lignes de la main, les lettres/chiffres de la Bible, etc.), la pensée mythologique tisse ensemble symbolique, imaginaire, et éventuel-

lement réel. » (p. 159). Animée par des paradigmes spécifiques (intelligibilité par le vivant concret; principe sémantique généralisé), la pensée mythologique constitue le discours d'une compréhension subjective, singulière et concrète d'un esprit qui adhère au monde et le ressent de l'intérieur. « Les mythes - écrit Morin - remplissent les énormes brèches que découvre l'interrogation humaine, et, surtout, ils s'engouffrent dans la brèche existentielle de la mort. Là, ils apportent non seulement l'information sur l'origine de la mort, mais aussi la solution au problème de la mort, en révélant la vie au-delà la mort. » (p. 163).

La magie intervient partout où il y a souhait, crainte, chance, risque, aléa. C'est un pouvoir fondé sur des pratiques rituelles qui n'exclut pas le « principe de réalité », reconnaît l'efficacité du symbole et l'existence mythologique de doubles et des esprits.

Elle s'établit sur le caractère analogique du paradigme anthropo-socio-cosmique qui inclut souvent le sacrifice comme opération magique. La pensée magique est loin d'avoir perdue de son influence dans le monde contemporain. La réflexion de Morin sur le Logos et le Mythos l'entraîne à penser le concept d'ArcheEsprit (p. 168), esprit des profondeurs correspondant aux forces et aux formes originelles, principielles et fondamentales de l'activité cérébro-spinale, « là où les deux pensées

ne sont pas encore séparées » (p. 169) source du Logos, du Mythos, de la pensée magique comme de la parole poétique. Morin affirme l'unidualité des deux pensées empirique/rationnelle et symbolique/mythologique, à la fois complémentaires et opposées (cf. tableau p. 173). Cette réflexion débouche sur une « rationalité complexe » qui les articule dans une perspective dynamique et critique. J'ai, tout particulièrement noté, l'ouverture sur la poésie comme « Parole de l'Arkhe-Esprit » qui, pour Morin, est « libérée à la fois du mythe et de la raison, tout en portant en elle leur union » (p. 176).

Le chapitre 9 présente les concepts reliés intelligence/pensée/conscience. L'intelligence est antérieure et extérieure à la pensée humaine. C'est l'aptitude à penser, traiter, résoudre des problèmes dans des situations de complexité.

L'intelligence humaine opère aussi bien dans la Praxis que dans la Techne ou la Theoria Morin tente d'énumérer ce qui, selon lui, constitue les critères de l'intelligence humaine (pp. 179-180). Il aboutit à la définir comme une/plurielle, une « métis » au sens de Dérienne et Vernant, bricoleuse, ouverte et polymorphe, constructive et destructive, combinatoire et rotative, dépendante de son environnement pour la chance ou la malchance du développement de ses potentialités. La pensée est avant tout humaine qui se déploie dans la sphère

du langage, de la logique et de la conscience sans nier pour autant un fond sub-linguistique, sub-conscient et sub- ou métalogue. La pensée dialogue avec les aptitudes cogitantes de l'esprit humain (cf. tableau p. 183) sur le mode de la conception (idée d'engendrement, de formation de concept, de design, de configuration originale constituant un modèle pour des ensembles, assemblages ou objets nouveaux) (p. 185).

La conscience est le plein développement de la réflexivité de l'esprit selon une complexité paradoxale (p. 191). Elle émerge d'un fond inconscient selon un processus inconscient : « Ce qu'on appelle génie vient d'en deçà de la conscience, illumine la conscience, s'illumine par la conscience, et échappe à la conscience » (p. 193).

La conscience de soi suppose pour Morin toujours une séparation entre le connaissant et le connu et dans le samadhi on assiste, pense-t-il, à l'évanouissement de la conscience (p. 195). La conclusion du Livre premier (pp. 203-235) va poser les possibilités et limites de la connaissance humaine en resynthétisant l'ensemble des réflexions de l'ouvrage et en insistant sur la « bande moyenne » de la réalité dans laquelle s'exerce nos facultés cognitives, isolée de toute part par des relations d'incertitude.

L'ouvrage d'E. Morin est sans conteste important et nous introduit

à la pensée complexe dans le domaine de la connaissance. D'aucuns se demandent souvent « ce qu'on peut faire d'une telle pensée dans le domaine pratique, clinique » ? Comment utiliser les macro-concepts que Morin développe tout le long de son oeuvre ? En vérité, là n'est pas le problème. Le clinicien dans sa pratique n'utilise pas de concept clairement, sinon il risque fort de s'y embourber et de ne plus rien entendre de ce qui « émerge » justement dans la situation. C'est plutôt dans l'exposition de thèses issues de la pratique qu'il conceptualisera activement. La pensée complexe de Morin lui sert, en quelque sorte, à deux niveaux. Dans l'écoute clinique, elle est présente comme une sorte de toile fond qui lui rappelle sans cesse l'hyper-complexité de toute vie humaine et sociale. Plus tard, dans la théorisation, il utilisera certains macro-concepts de Morin dans la mesure où ils lui paraissent pertinents pour décrire la réalité de sa pratique.

L'ouvrage présenté ici me semble donc indispensable pour les chercheurs sensibles à la pensée ouverte. Mais je me demande si Morin réfléchissant sur la question de la Connaissance pouvait aller jusqu'au bout d'une réflexion qui l'aurait conduit vers un « ailleurs absolu » en approfondissant l'Arkhe-Esprit. Bien qu'il emploie souvent les termes Yin/Yang dans son écriture, je ne

suis pas sûr qu'il en accepte toute la profondeur orientale. Morin reste à l'orée de la Connaissance et c'est peut-être là sa grandeur et son humilité. Mais avouerai-je mon impatience et ma désillusion devant les propos souvent trop brefs et insuffisamment fondés concernant cette connaissance supra-mentale que l'on trouve dans les états altérés de conscience tels que l'expriment les mystiques et les sages de tous pays.

Morin s'arrête de réfléchir et de proposer là où il faudrait justement aller voir avec un regard à la fois compréhensif et critique. A lire, par exemple, une réédition du livre d'Aimé Michel « Métanoia. Phénomènes physiques. du mysticisme - (Albin Michel, coll. spiritualités vivantes, 1986), nous ne pouvons qu'être interrogés par le type de rapport au monde dans lequel vivent nombre de mystiques d'hier et d'aujourd'hui.

Les ouvrages récents de Stanislav Grof sont tout aussi remarquables sur ce plan et la typologie de l'inconscient qu'il présente me semble donner une place plus importante à un type de connaissance encore inconnue (« psychologie transpersonnelle », Monaco, éditions du Rocher, 1984 ; « Royaumes de l'inconscient humain », Monaco, éditions du Rocher, 1983 ; avec Joan Halifax « La rencontre de l'homme avec la mort », Monaco, éditions du Rocher, 1982). Quant à l'enquête internationale menée sur les N.D.E. (Near Death Experiences)

par Patrice Van Eersel, toute journalistique fût-elle, on reconnaîtra qu'elle rapporte des faits assez troublants pour nous obliger à élargir notre champ de conscience sur ce qu'est la « Connaissance » (« la source noire : Révélation aux portes de la mort », Paris, Grasset, 1986). Mais je me demande si Morin, dans ses limites, ne

se trouve pas pris au piège de ce que j'ai nommé « l'effet Ben Barka » (cf. « La Sainte Famille, Bulletin du séminaire d'analyse institutionnelle de Paris VIII », n° 7, 1 986) qui oblige tout chercheur à refouler ses intérêts de connaissance en fonction de l'ordre établi par la Cité savante.